

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA MAGIE DE L'INCERTITUDE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR

LUC BEAULIEU

JANVIER 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

*Ses yeux de solitude, leurs symphonies silencieuses,
à Govindo l'enfant de Calcutta*

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

À 33 ans, nourri sur les bancs d'école à la démarche hypothéticodéductive pendant presque un tiers de ce temps, éprouvant de la difficulté dans l'écriture, et cette maîtrise se voulant surtout la porte d'entrée d'une réinsertion sociale tardive, je n'aurais pas dû faire mon projet de mémoire sur *la magie de l'incertitude*. Je n'étais tout simplement pas prêt pour une recherche à l'objet si incertain, ignoré et dès lors, malaisé. Mais puisque manifestement, après cette maîtrise, je n'allais jamais plus hanter les couloirs du savoir, c'était l'unique, sinon, l'idéale occasion de consacrer deux ans de ma vie au phénomène que j'avais par le passé isolé derrière ce titre ; la tension provoquée m'accablant : pourquoi ? Et puis comment ? Et puis encore pourquoi ? Et puis... c'est la magie de l'incertitude...

Aujourd'hui, les *réponses* auxquelles je parviens restent délicates, vulnérables telle la porcelaine. Peut-être le lecteur se plaira-t-il d'ailleurs à les fracasser ? Peu importe, impossible pour moi de faire mieux. J'espère seulement, s'il y a une fin, que celle-ci aura mis le critique dans l'embarras. Ainsi, il y avait bien matière à réflexion.

Comme on le comprendra par les lignes précédentes, ce mémoire étant avant tout une aventure personnelle, au « nous » de politesse, j'ai préféré l'audace du « je » et sa fragilité.

Que tous ceux qui m'ont aidé à construire puis quitter l'enfer du labyrinthe de recherche trouvent ici l'expression de ma plus profonde gratitude.

Je tiens à remercier tout spécialement ma directrice, Madame Gina Stoiciu, professeure à l'UQÀM. Véritable trésor de connaissances que n'égale sa générosité, sans elle ce projet n'aurait jamais vu le jour. Merci pour votre soutien, vos conseils, votre temps et surtout votre foi en moi et cette idée. De petites victoires en petites victoires, nous y voilà arrivés, enfin. Je tiens aussi à remercier tous les professeurs du département qui au cours de ces deux années ont pris de leur temps pour un étudiant concerné ou confus. Particulièrement M. Philippe Sohet, sans ses encouragements à reprendre la route, je ne serais sûrement pas ici aujourd'hui... Merci.

Merci à Hugo Baillargeon, Jean-Philippe Bourgeois, Robert Milot, Annie St-Amour et Bernard Voyer, pour la plupart en escale à Montréal, ces voyageurs ont eu non seulement la générosité de m'accorder quelques heures, leur enthousiasme et leurs encouragements m'ont incité à poursuivre mes recherches.

De douces pensées vont enfin à ceux qui, à travers cette épreuve comme les autres, m'ont toujours supporté, mes amis, ma maman et mon amour. Merci.

Merci enfin à tout lecteur qui par devoir, par plaisir, par hasard, fera revivre ces lignes.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS.....	iii
RÉSUMÉ.....	ix
L'INTUITION DE RECHERCHE.....	1
LA PROBLÉMATIQUE INTUITIVE.....	5

PREMIÈRE PARTIE LE CADRE THÉORIQUE ET LA DÉMARCHÉ MÉTHODOLOGIQUE

CHAPITRE I LA QUESTION DU VOYAGE.....	7
1.1 Faire confiance à son intuition.....	7
1.2 Le fait pèlerin.....	7
1.2.1 Le pèlerinage, un rite de passage organisé.....	9
1.2.2 Faire du pèlerinage, un voyage d'épreuves.....	10
1.2.3 Définir savamment ce voyage intuitif.....	11
1.3 Qui peut bien faire un VIDEP?.....	11
1.3.1 Le sujet.....	12
1.3.2 Le statut.....	15
1.4 Ce qu'il faudrait retenir.....	19
CHAPITRE II LA QUESTION DU HASARD.....	20
2.1 Chercher le concept clé en psychologie.....	20
2.2 Hasard et coïncidences.....	20
2.3 Le concept de synchronicité.....	21
2.3.1 Comment traduire et mesurer l'intérêt dans l'expérience?.....	24
2.4 Ce qu'il faudrait retenir.....	25
CHAPITRE III LA QUESTION DE LA CONSTRUCTION DE SENS.....	26
3.1 Trouver la bonne communication.....	26
3.2 La construction de la réalité sociale, un processus dialogique.....	26

3.3	La construction de sens chez l'individu, un processus de typification.....	27
3.3.1	Le processus de typification, une communication en soi.....	31
3.4	Ce qu'il faudrait retenir.....	32

CHAPITRE IV	RÉFLEXIONS SUITE AUX LECTURES.....	33
-------------	------------------------------------	----

CHAPITRE V	LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	35
------------	---------------------------------	----

5.1	Le récit de vie s'impose.....	35
5.2	L'abc du récit de vie et mon abc	37
5.2.1	L'emploi de la technique.....	37
5.2.2	La validité et l'échantillon.....	38
5.3	Mon application de la technique.....	40
5.3.1	L'application théorique.....	40
5.3.2	L'application dans la pratique.....	42
5.4	Conclusion.....	49

SECONDE PARTIE L'ANALYSE ET L'INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

CHAPITRE I	L'ANALYSE.....	51
------------	----------------	----

1.1	Le choix de l'analyse.....	51
1.2	Le montage, le choix d'un protocole d'analyse.....	52
1.3	Les différents moments de l'analyse.....	53

CHAPITRE II	LE CAS D'ANNIE ST-AMOUR, VOIR SON PREMIER HASARD.....	56
-------------	---	----

2.1	Préambule; présentation de la rencontre et du sujet; un court résumé du voyage.....	56
2.2	Les thèmes de l'analyse suivant la logique séquentielle du voyage : avant, pendant, après.....	56
2.2.1	Avant le voyage.....	56
2.2.2	Pendant le voyage.....	57
2.2.3	Le hasard.....	59
2.2.4	Après le voyage.....	62
2.3	Le commentaire du chercheur.....	63

2.3.1	Définir le voyage et le voyageur.....	63
2.3.2	Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité.....	64
2.3.3	Construire un sens à la synchronicité.....	70
2.4	La conclusion.....	76
CHAPITRE III		
LE CAS DE HUGO BAILLARGEON, MARCHER AU PAS DU HASARD.....		78
3.1	Préambule; présentation de la rencontre et du sujet; un court résumé du voyage.....	78
3.2	Les thèmes de l'analyse suivant la logique séquentielle du voyage : avant, pendant, après.....	79
3.2.1	Avant le voyage.....	79
3.2.2	Pendant le voyage.....	81
3.2.3	Le hasard.....	84
3.2.4	Après le voyage.....	86
3.3	Le commentaire du chercheur.....	87
3.3.1	Définir le voyage et le voyageur.....	87
3.3.2	Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité.....	89
3.3.3	Construire un sens au hasard.....	92
3.4	La conclusion.....	96
3.4.1	Des expériences comparées.....	97
CHAPITRE IV		
LE CAS DE JEAN-PHILIPPE BOURGEOIS, UNE SPIRITUALITÉ ROUTIÈRE PAVÉE DE HASARDS.....		98
4.1	Préambule; présentation de la rencontre et du sujet; un court résumé du voyage.....	98
4.2	Les thèmes de l'analyse suivant la logique séquentielle du voyage : avant, pendant, après.....	99
4.2.1	Avant le voyage.....	99
4.2.2	Pendant le voyage.....	100
4.2.3	Le hasard.....	102
4.2.4	Après le voyage.....	105
4.3	Le commentaire du chercheur.....	106
4.3.1	Définir le voyage et le voyageur.....	106
4.3.2	Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité.....	107
4.3.3	Construire un sens à tous les types de hasards.....	108

4.4	La conclusion.....	111
4.4.1	Des expériences comparées.....	111
CHAPITRE V		
LE CAS DE BERNARD VOYER, NE RIEN LAISSER AU HASARD.....		
5.1	Préambule; présentation de la rencontre et du sujet; un court résumé du voyage.....	113
5.2	Les thèmes de l'analyse suivant la logique séquentielle du voyage : avant, pendant, après.....	114
5.2.1	Avant le voyage.....	114
5.2.2	Pendant le voyage.....	115
5.2.3	L'incident du sac de nourriture	117
5.2.4	Après le voyage.....	119
5.3	Le commentaire du chercheur.....	120
5.3.1	Définir le voyage et le voyageur.....	120
5.3.2	Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité.....	121
5.3.3	Construire un sens à l'incident imprévu.....	122
5.4	La conclusion.....	123
5.4.1	Des expériences comparées.....	124
CHAPITRE VI		
LE CAS DE ROBERT MILOT, VENDRE PAR HASARD OU PAR COMPÉTENCE.....		
6.1	Préambule; présentation de la rencontre et du sujet; un court résumé du voyage.....	125
6.2	Les thèmes de l'analyse suivant la logique séquentielle du voyage : avant, pendant, après.....	126
6.2.1	Avant le voyage.....	126
6.2.2	Pendant le voyage.....	126
6.2.3	Le hasard.....	128
6.3	Le commentaire du chercheur.....	128
6.3.1	Définir le voyage et le voyageur.....	128
6.3.2	Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité.....	130
6.3.3	Construire un sens à une vente exceptionnelle.....	132
6.4	La conclusion.....	132

CHAPITRE VII	
LE CAS DE LUC BEAULIEU, FAIRE DU HASARD, UN MÉMOIRE DE MAÎTRISE.....	134
7.1 Prendre conscience d'une synchronicité lors d'un VIDEP.....	134
7.2 Construire, au hasard, un sens à la synchronicité.....	138
7.3 Et après? Dans le quotidien.....	141
7.4 Et après? Dans la recherche.....	142
APPENDICE A	
L'ÉCHELLE DE DISTANCE CULTURELLE.....	143
APPENDICE B	
UN EXEMPLE DE LA GRILLE ET DU PROTOCOLE D'ANALYSE.....	144
APPENDICE C	
LE COURRIEL ENVOYÉ À L'AGENCE DE VOYAGE KARAVANIERS.....	145
APPENDICE D	
LA VIA PODIENSIS.....	146
APPENDICE E	
LE PARCOURS DE M. BERNARD VOYER.....	147
APPENDICE F	
LE COURRIEL ENVOYÉ À M. BERNARD VOYER.....	149
LES NOTES ET RÉFÉRENCES.....	150
BIBLIOGRAPHIE.....	167

RÉSUMÉ

Des expériences personnelles m'ont suggéré que la pratique d'un voyage itinérant (sans arrêts prolongés) était susceptible de mener à une prise de conscience de hasards particulièrement significatifs. Aussi, puisque ceux-ci traduisaient des événements pouvant prendre des apparences sumaturelles, cette prise de conscience paraissait indissociable d'une interprétation spirituelle. Parce que dans ce contexte, la littérature savante n'expliquait ni le phénomène, ni l'interprétation, mais que je voulais néanmoins comprendre ce qui pouvait bien s'y passer pour les occasionner, la rencontre d'autres voyageurs s'est imposée.

Afin de recueillir les données essentielles à cette recherche exploratoire, le récit de pratique a été préféré et la parole de cinq voyageurs récupérée, soit celle d'une voyageuse, d'un marcheur (pèlerin), de deux explorateurs ainsi que d'un homme d'affaires. Une approche pluridisciplinaire a quant à elle été indispensable afin de rassembler les notions théoriques permettant de définir et d'expliquer, tant que faire ce peut, les deux versants de l'interrogation. Grâce aux propos des experts voyageurs de même que les diverses théories glanées en anthropologie, en communication, en psychologie ainsi qu'en sociologie, l'objet de recherche a été précisé à la prise de conscience d'une synchronicité (coïncidence immensément improbable et subjective) lors d'un voyage itinérant et d'épreuves alors que l'interprétation, elle, s'est avérée une construction de sens faite à l'égard d'un fait marginal requérant l'utilisation du processus de typification (représentation).

En effet, l'analyse des divers récits donne à penser, dans un premier temps, que la pratique d'un voyage de ce type favoriserait l'adoption chez le voyageur d'un mode de connaissance et de perception dit de l'hémisphère droit, mode inhabituel d'état de conscience caractérisé par le silence du processus de typification, et que son emploi sur une période prolongée serait responsable de la prise de conscience d'une synchronicité. Ensuite, que la construction de sens spirituelle l'accompagnant serait, pour sa part, attribuable au fait que dans ce contexte particulier la synchronicité puisse représenter un fait marginal, soit un fait *hors réalité* pour lequel la religion, dans le stock de connaissances d'un individu, demeurerait un registre interprétatif unique duquel entamer toute interprétation s'y rapprochant ou s'en éloignant.

Mots clés: Voyage itinérant et d'épreuves, Pèlerinage, Synchronicité, Constructivisme, Hémisphère droit.

L'INTUITION DE RECHERCHE

J'apprends à voir. Je ne sais pas pourquoi, tout pénètre en moi plus profondément, et ne demeure pas où, jusqu'ici, cela prenait toujours fin. J'ai un intérieur que j'ignorais. Tout y va désormais. Je ne sais pas ce qui s'y passe. Aujourd'hui, en écrivant une lettre, j'ai été frappé du fait que je ne suis ici que depuis trois semaines. Trois semaines, ailleurs, à la campagne par exemple, cela semblait un jour, ici ce sont des années.

Rainer Maria Rilke, Les cahiers de Malte Laurids Brigge

Et c'est effectivement de la sorte que j'ai commencé à m'initier à tous les mystères de la route et les choses qui allaient se passer sont trop étonnantes pour qu'on les taise.

Sur la route, Jack Kerouac

Longs séjours

Pendant les dix années précédant mon entrée en maîtrise, j'ai dépassé mes premières frontières géographiques et culturelles, en voyageant. Un premier saut, Paris, plongeur, ensuite mannequin à Milan, universitaire à Nagoya, serveur à New York, guide touristique à Nairobi, enseignant à Pékin, entre autres... De cette suite d'expériences, on pourrait conclure que ma passion, c'est le voyage, bien sûr, mais on devrait surtout deviner que de nombreuses sphères sociales ont aussi été visitées, et que j'aime, plus que tout, me prouver que je suis capable de m'adapter à *diverses réalités*. Si j'estime, au cours des années et au long du parcours, *m'être relativement bien adapté*, je le dois principalement au développement de deux *qualités*: un regard attentif et patient ainsi qu'une ouverture à l'Étranger et sa vision du monde.

D'abord le regard. Au fil des expériences, l'Étranger et son décor m'ont amené à m'attarder plus longuement aux formes, aux gestes, aux couleurs, aux mimiques, aux textures, aux postures, au plus infime des détails et au plus infime des instants. En somme, tous ces déplacements m'ont appris à prendre le temps d'apprécier les tableaux que nous offre la quotidienneté, ceux qui, plus souvent qu'autrement, passent inaperçus aux yeux des habitués. J'ai pris plaisir à les découvrir. J'ai aussi réalisé, si on leur accordait du temps et de l'attention, à quel point ils étaient riches en réponses sur le monde et les sujets qu'ils représentaient.

Ensuite, une ouverture à l'Étranger et sa vision du monde. Avant mon premier départ, il n'y avait qu'une humanité, la mienne. Et elle contenait, il me semble, à *peu près tout ce qui existe et tout ce qui peut m'être utile de connaître dans la vie*. N'aurais-je pris le temps d'aller à la rencontre de cet Étranger, de l'écouter et considérer ses propos lors de nos échanges que je n'aurais peut-être jamais remarquer que l'humanité telle que je l'avais conçue se résumait en grande partie à ma culture. Une culture qui n'était ni tout, ni parfois, autre chose qu'un point de vue pratique... Averti de ces différences, j'avoue que mon adaptation réussie s'est souvent bornée à appliquer, pour la forme, quelques conseils afin de m'intégrer dans ce monde qui n'était pas le mien. Mais, plus souvent qu'autrement, elle m'amena à me questionner: Qu'est-ce qui est bien? Qu'est-ce qui est mal? Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui ne l'est pas? Qu'est-ce qui est beau ou laid? Qu'est-ce qui me fait plaisir, me fait de la peine, me rend heureux ou malheureux, moi? Qu'est-ce qu'un ami? Qu'est-ce qu'un étranger? Et ainsi de suite...

Par-dessus tout, en présentant mon ouverture à l'Étranger et à sa vision du monde, je tenais à souligner ce questionnement perpétuel au sein duquel m'ont plongé mes rencontres avec lui. Ce questionnement, sans le vouloir, l'Étranger m'en a fait son prisonnier. J'ai pris le temps de mentionner en introduction ces deux qualités développées lors de longs séjours, parce qu'elles furent déterminantes à l'identification de l'objet de recherche, découvert, lui, au contraire, lors de longs périple. Sans elles, l'objet que je vais présenter n'aurait probablement jamais fait son chemin jusqu'ici: je ne l'aurais probablement pas remarqué, je ne l'aurais probablement pas questionné.

Longs périple

Durant ces années à l'étranger, j'ai pris plaisir à m'adapter en partageant d'une manière durable ce quotidien qui ne m'appartenait pas. La durée des diverses expériences déjà dévoilées varie en ce sens, de 1 à 2 ans. Mais là ne furent pas mes seuls voyages. J'en entrepris d'autres, où s'adapter, ne menait pas tant, au début, à une spirale de questions existentielles qu'à un *savoir-faire* et une certaine souplesse personnelle permettant de dépasser des difficultés quotidiennes qui, sans domicile fixe, se dressent et s'alignent. Pour l'instant et à des fins opérationnelles, je les définirais comme des *voyages itinérants*. Des voyages où l'on se déplace, sans arrêts trop prolongés, vers une destination déterminée ou à déterminer. Pour mieux situer le lecteur, on fait communément référence pour décrire ces déplacements continus à l'anglicisme *back-packing* et pour ceux qui s'y adonnent, *back-packers*. C'est de cette façon que je fis aussi, à pied, à cheval et en voiture, *back-pack* au dos, une bonne partie de l'Amérique du Nord, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Pour celui qui aime voyager et s'adapter, ces voyages sont le nec plus ultra. D'abord on ne fait que cela, jour après jour, voyager. Ensuite, à ce même rythme, on doit, pour progresser, s'adapter. À l'étranger, le contexte s'y prête.

Géographie et climat. Le voyageur doit s'orienter dans des milieux naturels, des villages, des villes ou des mégapoles. Paysages et horizons ne sont pas les siens. Il doit aussi se plier aux nombreux climats : chaud, froid, sec, humide, etc., à des tempêtes, à des altitudes, à des niveaux de pollution parfois inconnus, voire inconcevables. Bien sûr, on ne saurait taire les dangers omniprésents relevant de la faune et de la flore, et de leurs divers occupants, à savoir, insectes¹, bactéries et virus...

L'étranger. Le voyageur rencontre sur une base régulière des gens pour qui - ce qui se mange, ce qui est une longue attente, ce qui se boit, ce qu'est un transport sécuritaire, ce qu'est le bruit, ce qu'est un vêtement approprié, ce qu'est la valeur de la vie, ce que sont les rapports homme femme, ce qui est une bonne nuit de sommeil, ce qu'est la corruption, ce qui est une courte distance, ce qu'est le danger, et j'en passe - varie plus ou moins grandement de ses propres définitions. Comme si cela n'était pas assez en soi, parce que la langue n'est pas là pour lui servir de support, souvent le sens lui échappe. Ainsi, boire, manger, se trouver un toit et se rendre à destination, activités simples et allant de soi à la maison peuvent représenter, au cours d'un tel voyage, une somme non négligeable de difficultés quotidiennes.

Personnellement, dans la majorité des cas, les difficultés² venant gêner ma progression et ayant pour source l'une ou l'autre des énumérations précitées, furent dépassées grâce au concours de ces qualités mentionnées précédemment. En effet, soit l'Étranger, expert de sa quotidienneté, m'indiqua la porte de sortie au problème³, soit mon regard alerte et patient décela *dans le silence* un renseignement permettant de surmonter l'obstacle, soit ma flexibilité toute personnelle acquise au cours des kilomètres s'accorda de la situation et des différences. Mais que ces *réponses* aient été données ou trouvées, elles s'insèrent presque toutes au sein d'une logique épousant la *cohérence naturelle des choses*. Presque...D'où le problème. Pour préciser, on pourrait dire que dans leur ensemble ces réponses présentèrent un lien de causalité apparent. À une cause correspondit un effet pouvant être identifié. Par exemple, dans un contexte de voyage : le douanier corrompu me laissa passer avec le sourire, ce cadeau qu'il m'avait suggéré de lui faire fut le sésame ; la crise de malaria s'apaisait, la chloroquine ingérée faisait effet ; une mouche se tue à l'impatience, 13 milliards se taisent à l'indifférence.

À d'autres moments, par contre, d'où le restrictif *presque* utilisé précédemment, tel ne fut pas le cas et je me vis contraint d'en arriver à la conclusion suivante : la réponse au problème semblait venir d'ailleurs! Ceci allait à l'encontre de ce qui avait toujours fait partie de mon parcours académique précédent (baccalauréat en sciences naturelles) où je me plaisais à interroger le cours des choses avec rigueur scientifique. Mais devant les faits, je restais dépendant de ce que je ne pouvais nommer... En d'autres mots, un hasard immensément subjectif et selon mon appréciation des lois de probabilités et de statistiques, fortement improbable, était venu par son assistance d'une part résoudre la situation insoluble, de l'autre, ébranler cette rationalité que j'avais si durement acquise.

Pour que le lecteur puisse saisir de quoi il est question *in fine*, voici un exemple personnel tiré de mon voyage en auto-stop entre Paris et Cape Town : traversant le Sahara, notre véhicule s'enlise. Ce n'est pas la première fois, mais contrairement aux précédentes, il est clair qu'il est impossible de le dégager de ce dernier piège de sable. Notre guide mauritanien évalue la situation et condamne : « Rien à faire. » Et pourtant, à une cinquantaine de mètres de l'épave, se trouvent deux plaques métalliques trouées d'environ deux mètres par un demi : l'outil désigné. À l'aide d'elles, l'on parvient à dégager le véhicule. Le guide et nous n'en revenons pas.⁴

Avec les années et lors de voyages itinérants, par le biais d'objets, de rencontres, d'événements, les hasards significatifs se sont multipliés, à un point tel que j'en suis arrivé à me poser de sérieuses questions sur leur origine, envisageant, même, des pistes explicatives de nature spirituelle. Mais avant tout, je me suis surtout demandé ce qui pouvait bien se passer lors d'un voyage de ce type, par opposition à mes séjours fixes, pour que se fasse une telle prise de conscience. Au fil des voyages, des lectures, cette question ne s'est pas résolue, elle s'est seulement éteinte. Puis, à l'été 2005, en une seule rencontre, celle d'un pèlerin Tibétain en route vers Lhasa, elle s'est ravivée.

Voici les rapprochements qui me donnèrent lieu de croire que le voyage itinérant s'apparentait au pèlerinage. J'y voyais là une *sorte de formule reconnue* permettant de prendre conscience de l'intervention du hasard, d'une part, et ensuite, d'interpréter ce dernier en des termes religieux :

1- D'abord, ce voyageur, tout comme moi, cheminait jour après jour sans arrêts prolongés.

2- Ensuite, bien que de nature différente, nous partagions un lot commun de difficultés. Il s'imposait les siennes puisqu'il mendiait et progressait d'une manière lente et pénible en mesurant la route⁵. Je découvrais les miennes engendrées par le contexte étranger et ce type de voyage.

3- Enfin, une inversion m'interpellait dont je ne savais que faire, mais intuitivement, elle me paraissait importante : lui avait entrepris ce pèlerinage parce qu'il était croyant, moi, j'avais entrepris des *voyages itinérants* par plaisir mais j'en étais venu à des considérations spirituelles...

À partir de ce moment, l'idée qu'il puisse y avoir une spiritualité associée à un type de voyage particulier, ne me sembla plus si singulière. Restait à savoir, si le hasard pouvait y être pour quelque chose. Il me fallait avant d'entreprendre toute forme de recherche sérieuse, confirmer mon intuition auprès d'autres voyageurs. De retour au Québec, dans l'idée de mieux comprendre ce *phénomène particulier*, c'est ce que je fis. Je pris le temps de rencontrer et questionner d'autres voyageurs afin de découvrir si, eux aussi, avaient fait, dans des circonstances semblables, la rencontre de hasards significatifs. Leurs récits confirmèrent ma petite expérience personnelle et n'en déplaise aux anthropologues pour qui :

[...] la connaissance des être humains ne peut être menée à la manière du botaniste examinant la fougère ou du zoologue observant le crustacé, mais en communiquant avec eux et en partageant leur existence d'une manière durable, ce qui s'oppose au reportage du journaliste, au coup d'œil en passant qui peut être celui du voyageur [...]⁶

De récit en récit, progressivement, ce coup d'œil fugitif, devenait pour les êtres humains une voie tout à fait indiquée pour faire la connaissance du hasard. Non seulement les sujets s'y étaient arrêtés, mais dans certains cas, ils l'avaient interprété en faisant référence, par des termes religieux, à cet *ailleurs* dont il a été fait mention : « un ange gardien, cette divinité, Dieu qui joue aux dés... » Ainsi, certains voyageurs, exactement comme moi, avaient pris connaissance du hasard et l'avaient interprété en des termes spirituels. Quels étaient les éléments qui menaient à cette conclusion? Était-ce la nature répétitive du déplacement? La perte de repères géographiques ou culturels liés à un contexte étranger? Le contexte se devait-il d'être étranger? Était-ce le fruit d'une tension occasionnée par les nombreuses difficultés rencontrées? Et ce hasard, venait-il toujours porter assistance? Quant aux qualificatifs qu'on lui attribuait, étaient-ils, dans le cas de ces références spirituelles, le résultat d'une quête personnelle allant en ce sens : était-on parti afin de *se trouver*? À l'opposé, dans les autres cas de figures où l'on ne faisait référence à aucun *ailleurs*, comment s'expliquait-on le hasard? Cherchait-on à l'expliquer? Les interrogations s'accumulaient bien plus vite que les réponses. Mais à ce stade-ci de la recherche, la plus importante était maintenant résolue, en ce qui a trait à l'expérience du hasard lors d'un voyage itinérant, il y avait bel et bien matière à se poser des questions.

LA PROBLÉMATIQUE INTUITIVE

Ce qui est bien connu, justement parce que bien connu, n'est pas connu.
Hegel

Dans l'ordre des choses, la problématique devrait offrir un recadrage théorique de l'intuition du chercheur. Suite à des lectures appropriées, ce dernier présenterait officiellement ainsi l'objet de recherche qu'il se propose d'aborder et, le cas échéant, formulerait à son égard une ou des hypothèses que sa recherche s'entend vérifier. Habituellement, le passé propre à l'objet à partir duquel celui-ci peut trouver ces repères savants ayant l'auréole de la reconnaissance, l'aide à mener à bien cette entreprise. Mais encore faut-il, pour qu'une telle entrée en matière soit possible, que cet objet ait été reconnu par une science ou un champ disciplinaire, et ce, depuis un certain temps. Mon objet, *l'expérience du hasard lors d'un voyage itinérant* ne faisant partie, à proprement parler d'aucune école, ne bénéficie pas d'un tel héritage académique. Il m'est par conséquent impossible de le définir autrement que par *intuition* et d'émettre, à son sujet, toute autre hypothèse que celle présentée auparavant : un voyage itinérant paraît être à même de disposer le voyageur à prendre conscience du hasard, et, ce hasard l'interpellant, de lui chercher un sens. De plus, encore qu'il existe une correspondance entre les multiples facettes qui le composent et les préoccupations de diverses sciences, aucune articulation des notions proposées par les sciences de la communication, la psychologie, l'anthropologie ou encore la sociologie, ne m'a permis ni de justifier l'adoption de cette hypothèse, ni de comprendre les différentes interprétations spirituelles ou non qui ont pu résulter de cette possibilité. En somme, aucune lecture ne m'a permis de répondre d'une manière satisfaisante à la question fédérative suivante : *Quelle est, dans une perspective communicationnelle, l'expérience du hasard lors d'un voyage itinérant?*

Le présent mémoire, par une exploration du vaste terrain de recherche qui s'ouvre à elle, tentera ainsi d'y apporter des éclaircissements. L'enjeu de cette aventure sera double. D'abord comprendre comment il se fait que d'autres voyageurs itinérants, ainsi que moi-même, en sont venus à considérer comme sujet le monde naturel ou l'univers religieux, un cas d'exception d'après Todorov :

Nous sommes habitués à ne concevoir de communication qu'interhumaine, car le «monde» n'étant pas un sujet, le dialogue avec lui est fort asymétrique (si dialogue il y a). Mais c'est peut-être là une vue étroite des choses, responsable au demeurant du sentiment de supériorité que nous éprouvons en cette matière. La notion serait plus productive si elle était étendue de façon à inclure à côté de l'interaction d'individu à individu celle qui prend place entre la personne et son groupe social, la personne et le monde naturel, la personne et l'univers religieux.¹

Ensuite, et ce faisant, mieux définir *l'expérience du hasard lors d'un voyage itinérant* en formulant à son égard des hypothèses et des descriptions plausibles mais aussi des questions auxquelles cette recherche n'ayant su trouver réponse, aura, toutefois, donné naissance. Afin d'y parvenir, je me devrai de rencontrer les experts de l'objet, les seuls ayant d'ailleurs pu confirmer cette première intuition personnelle, les voyageurs itinérants. Seul eux, qui savent, après tout, mieux que nous à quoi *ce monde* ressemble et la meilleure manière de le décrire² me

permettront, par leurs propos, de réunir en un tout cohérent ces différentes notions et propositions qualifiant les états de ce type d'itinérances. Malgré le fait qu'elles se soient montrées insuffisantes, en ce sens qu'elles n'ont pu répondre adéquatement à la question de recherche, ces notions se sont néanmoins révélées nécessaires à la compréhension des différentes dimensions que rassemble l'objet soit le voyage, le hasard et la construction de sens chez l'individu.

Par le fait même, puisque cette somme de connaissances savantes sera assurément indispensable à la compréhension et la mise en lumière ultérieure de ce vécu partagé par les voyageurs, elle formera le corps du cadre théorique où à chaque dimension correspondra un chapitre. De ce fait, je considérerai dans le premier, le voyage dans son ensemble. En quoi le voyage itinérant s'apparente-t-il au pèlerinage? Quelles en sont les modalités et caractéristiques principales? Qui peut bien faire un voyage de ce genre? Pourquoi voyage-t-on? Quels sont les grands types de voyages et de voyageurs? Attendu que la prise de conscience du hasard paraît intimement liée aux difficultés rencontrées et que certaines d'entre elles émanent de la rencontre avec l'étranger, j'aborderai aussi dans ce chapitre l'identité culturelle et le rapport à l'altérité de même que le choc culturel. Dans le second chapitre je tenterai de circonscrire le hasard : le définir mais aussi le différencier de ses associés qui sont la chance, la malchance et la coïncidence. Afin de mieux le comprendre, j'examinerai de même le rôle joué par la subjectivité et celui des probabilités. Après ces éclaircissements, il y aura lieu de se demander, comme certains chercheurs, si certains hasards ne sont pas plus significatifs que d'autres? Enfin, dans le troisième chapitre je questionnerai la construction de sens chez l'individu. Quelles en sont ses sources ? Comment s'articule-t-elle ? Quelles en sont les propriétés ?

À nouveau, tout ce bagage notionnel dans l'expectative qu'au moment où les voyageurs itinérants, nous diront « ce qui est en train de se passer ici »³, nous soyons à même de les suivre et porter sur leur propos un regard plus instruit et rigoureux, mais aussi curieux. C'est ainsi par une démarche inductive où se fiant à ce que ces différents experts nous racontent de leurs expériences vécues, comment ils les décrivent, les expliquent, en définitive, leur donnent un sens et l'attention savante qu'inspirent leurs propos, que j'espère mener à bien cette exploration personnelle.

CHAPITRE I

LA QUESTION DU VOYAGE

Don't believe everything you read in the books. Go out there and find out for yourself.

George F. Dable

1.1 Faire confiance à son intuition

Afin de mieux comprendre les limites contextuelles des voyages itinérants que j'avais faits, voir ce qui pouvait bien s'y produire de particulier et pourquoi j'en étais venu à des considérations spirituelles, j'ai d'abord décidé d'interroger la forme instituée qui m'avait paru similaire, le pèlerinage. Que me révélerait-elle si je la comparais à *mon* voyage itinérant ? Au fil des lectures, il est apparu raisonnable de penser qu'un voyage itinérant dépourvu d'éléments religieux pouvait bel et bien produire un effet semblable à celui exposé dans l'intuition de recherche. Aussi, bien qu'aucun des auteurs m'ayant permis d'arriver à cette conclusion n'avait fait de la prise de conscience d'un hasard, un objet de recherche, nombreux étaient ceux qui, après comparaison des deux formes de voyages, avançaient une terminologie distincte pour la version *laïque*. La section 1.2 présente les informations pertinentes discernées au sein de l'anthropologie de la religion¹ m'ayant autorisé à considérer cette première éventualité de même que le rapprochement le plus abouti en anthropologie du tourisme duquel sera adopté la terminologie opérationnelle employée au cours de cette recherche. Par la suite, soit à la section 1.3, le bien-fondé de l'intuition ayant été établi, seront abordés les outils théoriques requis pour délimiter l'expérience des voyageurs rencontrés.

1.2 Le fait pèlerin

De la littérature parcourue, se dégage une définition générale du pèlerinage : voyage universel, solitaire ou de groupe, au cours duquel un pèlerin choisit une destination reconnue, un lieu sacré, s'y rend en un corps à corps avec l'espace et, à la recherche d'un recours, y accomplit une **rencontre symbolique** avec l'au-delà² : une hiérophanie.³ Évidemment, bien qu'elle prenne place en un « centre »⁴, lieu sacré par excellence, l'objet ou la personne intermédiaire par laquelle se manifeste « la réalité numineuse qui est le mystère de l'absolu, du divin, de Dieu »⁵ conserve sa nature. De la sorte, si on souhaite mieux saisir le geste et ses composantes, de cette définition, quatre grandes dimensions peuvent être reconnues et détaillées : le motif de départ, le lieu sacré, la rupture d'avec le quotidien (profane, par opposition à ce voyage sacré) et la difficulté du mode de voyage.

Regardons tout d'abord, le motif. Selon Dupront⁶, il y en aurait trois pour lesquels un pèlerin prendrait la route :

Les demandes de grâces : Santé, procréation, longévité, bonne mort ou promesse de la vie *éternelle*, au cœur du pèlerinage, existe la certitude d'un pacte avec une force surnaturelle dont découle l'égalité entre pèlerinage accompli et vœu exaucé.⁷

Honorer la face de Dieu : Tous actes qui, quelle qu'en soit l'expression, disent l'hommage de la présence et un commerce direct avec la toute-puissance divine que l'on est venu rencontrer.⁸

Mutation spirituelle : « Renouveau et réconciliation », des finalités proposées par Paul VI qui se traduisent par une ouverture à l'altérité.

Ensuite, le lieu sacré. Toujours répertorié par Dupront, quatre refléteraient inmanquablement cette notion essentielle de « centre » : les lieux cosmiques, historiques, d'accomplissement eschatologique et de règne.⁹

Lieux cosmiques : Éléments de la nature qui, de par leur singularité, sont associés aux temps primordiaux. Ils se situent dans des cadres de nature grandiose, là où justement la puissance cosmique paraît accablante pour l'homme; élection culturelle de montagnes, sources d'eau, îles, etc.¹⁰

Lieux historiques : Les données chrétiennes expriment bien la nature de ces lieux, ce sont des : « lieux signés d'une présence ou d'une marque divine ou surnaturelle; ceux qui nourrissent une mémoire; ceux que sacralise un corps saint. »¹¹

Lieux d'accomplissement eschatologiques : Ils ont été, possiblement encore de nos jours, des pèlerinages sans retour, une marche au lieu d'immortalité.¹²

Lieux de règne : Le nombre infime de lieux consacrés dans leur élection cosmique de la puissance du règne. Ils se situent mythiquement au centre du monde car on retrouve le trône de Dieu, le lieu du règne, la source de la puissance : Jérusalem, la Mecque, Allahabad, Lhassa, Delphes.¹³

Puis, la rupture. Le sérieux de l'éloignement pèlerin traverse l'ensemble de la littérature parcourue. Le pèlerin est en dehors de la quotidienneté, de la société, de ses institutions :

Aller, c'est la pulsion première de la geste pèlerine, dans une tension qui n'implique pas consciemment le retour, même si celui-ci demeure implicite et prévu avant l'aventure entreprise. [...] il y a détachement, éloignement, physiquement et mentalement rupture d'avec l'habituel, le quotidien, le « lieu » de l'expérience ordinaire, lieu simplement profane celui-là.¹⁴

C'est d'ailleurs cette idée de *non retour* qui ferait dire à Vincent, qu' : « Accomplir un pèlerinage, c'est se mettre en rupture, comme dans tout voyage, mais ici avec une plus grande acuité. »¹⁵

Enfin, la dernière dimension permettant d'estimer le pèlerinage : la difficulté du mode de voyage. Si peu connaissent les autres dimensions, cette dernière perdure dans la conscience collective, le pèlerinage est en effet généralement reconnu comme un voyage au cheminement d'exception :^{16 17}

C'est l'épreuve de l'espace qui fait le pèlerin. Sueurs ou exténuation physique, [...], épreuves du chemin où interviennent, avec les distances, fatigues et épuisements du corps et de l'âme, difficultés quotidiennes du gîte et de couvert, l'attitude défiante, hostile ou exploitante des milieux humains traversés : autant d'obstacles de fait, mais indispensables au pèlerin pour l'accomplissement de sa geste sacrée.¹⁸

Ainsi, au terme de ce premier portrait quadridimensionnel que puis-je conclure ?

Selon mon expérience et, il semble, celle des voyageurs interrogés, les deux types de voyage, itinérant et pèlerinage, pourraient mener à une rencontre symbolique avec une force surnaturelle. Symbolique dans la mesure où « un mot, une image, un acte, etc. » le sont lorsqu'ils impliquent quelque chose de plus que leur sens évident et immédiat.¹⁹ (Par exemple, les plaques trouvées dans le désert ne seraient plus pour moi que *des simples plaques*.) Les deux voyages peuvent sûrement rassembler une somme comparable de difficultés, qu'elle soit volontaire (pèlerinage) ou non, et marquer dans la vie du voyageur une rupture égale en gravité : l'ascension de l'Everest peut tout aussi bien s'annoncer un voyage difficile que sans retour. Par contre, en ce qui concerne les motifs et les lieux, perdure entre les deux formes de voyage une différence : la religion. Dans le cas du pèlerinage, elle dicte et s'arroe les deux, précédant invariablement le voyage. La question qui surgit de cette courte comparaison se formule alors ainsi : « Par un voyage qui n'est pas religieux mais rassemble cependant des éléments contextuels similaires, peut-on rencontrer symboliquement le sacré qui évoque : « une manifestation d'un absolu invisible et supra-humain, le divin. » ?²⁰ Dans la mesure où le sacré « s'oppose au profane en désignant ce qui est séparé et circonscrit - « l'enceinte », le lieu réservé où ne pénètrent que des initiés. »²¹, le simple voyageur itinérant a-t-il ce qu'il faut dans ses bagages pour faire partie d'eux ?

Pour répondre à cette question, il faut observer le pèlerinage sous un autre angle, comme un rite.

1.2.1 Le pèlerinage, un rite de passage organisé

Le pèlerinage se définit aussi comme un rite, soit : « un système codifié de pratiques, sous certaines conditions de lieu et de temps, ayant un sens vécu et une valeur symbolique pour ses acteurs et ses témoins, en impliquant la mise en jeu du corps et un certain rapport au sacré. »²² En effet, s'inspirant d'un mythe, une histoire sainte (religion) racontant un « événement primordial qui a constitué une irruption du sacré, créatrice ou transformatrice du monde »²³ le pèlerin va traduire en actes le message qui s'y trouve afin d'établir un lien avec cette réalité transcendante à laquelle il croit. De la sorte, cette réalité transcendante étant *située* dans un temps et un espace autre, sacré, l'itinéraire proposé par le mythe et son efficacité symbolique réside dans le fait qu'il puisse permettre au pèlerin d'opérer un *voyage* en temps et espace (de profane à sacré) de même qu'être reçu (le chemin long et ardu *purifié*) en audience par elle (hiérophanie).

De plus, dans la mesure où le pèlerinage est un acte habituellement unique dans la vie d'un individu et que sa pratique se traduit par l'accession à un nouveau statut religieux, on peut préciser le rite à un dit de passage. Ceux-ci, contrairement aux rites dits occasionnels ou saisonniers, marquent, non un moment de l'année (ex. jour de l'an) ou un événement imprévu (ex. sécheresse), mais le parcours d'une vie où s'effectue un passage, une transition d'un statut à un autre (ex. la naissance, le mariage, etc.)²⁴ au terme « duquel l'individu se retrouve investi d'un prestige, d'un savoir ou d'un pouvoir nouveau.²⁵ Apogée du passage que les travaux de Van Gennep²⁶ ont d'ailleurs permis de situer de manière universelle au centre d'une séquence tripartite qui leur est caractéristique : pré-liminaire, liminaire et post-liminaire. Brièvement, par des pratiques rituelles on *symbolise* lors de la première partie, un détachement de l'individu (ou plusieurs) à sa quotidienneté et l'état antérieur associé, dans la seconde, l'attente en une « zone sacrée entre deux territoires [...] Quiconque passe de l'un à l'autre se trouve ainsi

matériellement et magico-religieusement, pendant un temps plus ou moins long, dans une situation spéciale : il flotte entre deux mondes. »²⁷ (le moment de la hiérophanie) alors que durant la troisième, il s'agit de l'agrégation au nouvel état, la renaissance.²⁸

Maintenant, au terme de cette seconde présentation du pèlerinage, cette fois considéré comme un rite de passage, deux faits se révèlent intéressants lorsqu'on envisage une réponse à cette question posée précédemment. Le premier. On reconnaît dans la littérature traitant du rite, que celui-ci : « se propose d'accomplir une tâche et de produire un effet en jouant de certaines pratiques pour capturer la pensée, menée ainsi à « y croire », plutôt qu'à en analyser le sens. »²⁹ À ce sujet, son efficacité symbolique ne reposerait d'ailleurs « pas seulement sur la crédulité [...] On peut dire qu'il s'agit d'une manipulation psychologique [...] » Le second. « Le rite ne se confine nullement à la sphère du religieux; c'est plutôt celle-ci qui ne peut s'en passer, car elle manifeste à travers lui et revendique l'exclusivité de sa mise en œuvre. »³⁰ (C'est moi qui souligne.)

Par conséquent, sans pouvoir répondre par l'affirmative ni, pour l'instant, proposer un processus psychologique pouvant être en cause, il est possible de croire qu'effectivement, le pèlerinage, dépouillé de ces aspects religieux, les motifs et les lieux, puisse mettre en place les conditions nécessaires à un processus inconnu pouvant mener à une rencontre symbolique avec le sacré.

1.2.2 Faire du pèlerinage un voyage d'épreuves

Au sein de l'anthropologie du tourisme, nombreux sont les auteurs qui établissent des parallèles entre le pèlerinage, un rite de passage et le simple voyage. Dans la plupart des cas, les observations s'arrêtent aux deux faits suivants : tous deux impliquent un éloignement de la quotidienneté et des tâches qui y sont associées, tous deux sont structurés selon la logique séquentielle exposée auparavant. Le pendant séculier correspondant à ceci : le voyageur se sépare de son monde quotidien, vit un changement en un endroit inhabituel et puis il y a *retour à la maison*.³¹ Or, un de ces auteurs, Gradburn, va plus loin. En effet, il existe selon lui une forme de tourisme dit d'épreuves qui partage plus de points communs avec le pieux voyage que seul ces deux traits. D'abord, lors d'un voyage d'épreuves comme dans le cas d'un pèlerinage, les voyageurs s'imposent à la fois des itinéraires ardus (1) et des séjours de longue durée (2). Ensuite, il y a également un passage d'un statut à un autre (3), mais à la différence du pèlerinage, celui-ci n'est ni religieux, ni ne comporte de hiérophanie. Il s'agit au contraire d'un changement professionnel ou relationnel que la réussite du voyage d'épreuves vient confirmer. La logique étant qu'un tel voyage prouve à celui qui l'accomplit, sa valeur, sa capacité à effectuer une transition importante dans sa vie. Ce faisant, comme le pèlerinage, il se trouve ainsi à exercer une fonction communicationnelle :

[...] on peut admettre que le rite, doté d'une fonction de communication, peut servir à exprimer des idées et des affects qu'on a de la peine à se représenter directement; et ces mêmes idées et affects trouveraient difficilement voie d'expression par les moyens usuels, tels la parole et la démonstration logique.³²

De la sorte, tel le souligne Gradburn, ce type de voyage est fréquemment entrepris à la suite d'un moment marquant (4) dans le parcours biographique d'un individu : fin des études, divorce, veuvage, changement de

carrière, etc. Par conséquent, l'efficacité symbolique de ce rite moderne ne se mesurerait pas à sa capacité à lier l'individu à un sacré surnaturel, mais à lui permettre, dans une société éprise d'individualisme, d'exprimer ce qui est sacré pour lui : ses valeurs et croyances concernant sa santé, sa liberté, son mieux-être, la nature, etc.

1.2.3 Définir savamment ce voyage intuitif

La problématique à laquelle répond Gradburn ne coïncide évidemment pas avec la mienne. Par contre, le voyage **d'épreuves** qu'il décrit, correspond en de multiples points avec celui que j'ai partagé dans l'intuition : difficile, long, et sa réussite la marque d'un certain savoir faire. Évidemment, rien ne m'assure que sont là regroupés les essentiels de l'expérience à laquelle s'attarde cette recherche exploratoire. D'ailleurs un des aspects que ce dernier associe à ce type de voyage, son insertion dans une logique biographique à titre de passage, ne correspond pas à mon expérience personnelle : je voyageais *de tous temps*. Néanmoins, puisque ce terme traduit l'essence même de ce type de voyage, hormis cette connotation à un *rite moderne* dont le maintien est malaisé considérant les prescriptions qu'il requiert (voir définition de rite), je l'adopterai ainsi que les six éléments qu'il regroupe. Le moment venu de rencontrer les experts voyageurs, la portée de chaque élément, à la lumière de leurs propos, se confirmera ou s'infirmera. Aussi, parce que ce terme ne traduit pas l'aspect répétitif de l'expérience, ce fait qui intuitivement me paraît primordial et qui, selon Maisonneuve marque tous les rites³³, je maintiendrai cet autre attribut choisi auparavant : **itinérant**. En conclusion à cette première partie du chapitre I on est ainsi en droit de croire qu'un voyage itinérant et d'épreuves, ci-après un VIDEP, puisse par un dispositif quelconque remplir une fonction symbolique de communication entre un voyageur et un sacré dont l'élection demeure sa prérogative.

1.3 Qui peut bien faire VIDEP ?

Dans cette seconde partie du chapitre, j'ai répertorié un nombre appréciable d'éléments propres au contexte entourant cette situation définie dans la section précédente, soit un VIDEP. L'objectif de cette entreprise était double : dans l'idée de construire un échantillon varié, posséder des critères distincts permettant de rencontrer des voyageurs qui le sont tout autant et ensuite, par ces critères, pouvoir identifier, comprendre et définir, l'implication de l'un ou l'autre de ces derniers dans la prise de conscience d'un hasard et, bien évidemment, son interprétation par le voyageur. Pour garantir que ces critères repérés au sein de l'anthropologie du tourisme saisissent convenablement le contexte dans lequel avait lieu l'interprétation, je me suis inspiré des travaux de Edward T. Hall relatifs, eux, de l'anthropologie de la communication. Non seulement ce dernier avance que la compréhension d'un message s'opère inévitablement en fonction du contexte, grâce à cinq facteurs, il en délimite les principaux agents: **1 - le sujet, 2- la culture, 3- l'expérience passée, 4- le statut et enfin, 5- la situation.**³⁴ (Dans le chapitre 3, j'exemplifierai la portée éventuelle de chacun.) Cependant, puisque la situation-5, le VIDEP, avait déjà été précisé au mieux, et que ces critères reconnus au sein de l'anthropologie du tourisme se ramenaient pratiquement à deux facteurs, le sujet et son statut, je n'ai retenu que ceux-là pour commenter : *l'âge du voyageur, son sexe, sa nationalité, la destination et la durée de son séjour, la nature de sa participation, de l'organisation ou des préparatifs, ses gestes, sa personnalité et son rapport à l'altérité de même que son expérience antécédente.*³⁵

1.3.1 Le sujet

Afin de dépasser cette liste de traits inexpressifs (âge, sexe, etc.) et dresser le portrait d'un sujet permettant de saisir ses savoirs, ses mœurs et coutumes, ses croyances et j'en passe, j'ai cru judicieux d'aborder ce dernier par sa culture et son identité culturelle. De cette manière, j'obtenais non seulement une description englobante des différents sujets pouvant s'adonner à un VIDEP et, par là un filon d'interprétation important, mais aussi un moyen de rendre compte des différents rapports à l'altérité pouvant marquer la rencontre interculturelle de même que ce contre-coup difficile me paraissant une composante importante du VIDEP, le choc culturel.

1.3.1.1 L'identité culturelle et ses rapports à l'altérité

Dès qu'il voit le jour, au sein du contexte social qui l'accueille et le forme, par apprentissage et expériences personnelles, l'individu construit son identité culturelle. L'objet de cette enculturation, bien que certains des éléments précédents (mœurs, etc.) tirés de la définition canonique de Tylor³⁶ en donnent une bonne idée, est mieux traduit, en regard de l'expérience communicationnelle propre au VIDEP, par celle choisie chez Camilleri et Cohen-Emerique:

La culture est l'ensemble plus ou moins fortement lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli des attitudes, des représentations et des comportements communs valorisés. [...] ³⁷ (C'est moi qui souligne.)

Cette définition a aussi la grande qualité de souligner au détour, ce biais caractéristique et répandu qui pousse à voir en sa culture, un modèle des fondements obligés, voire naturels, de la vie humaine : l'ethnocentrisme. En effet, comme le souligne Ladmiral et Lipianski : « [...] notre regard sur l'autre est toujours de nature projective et ne peut avoir pour fondement et pour référence que notre propre culture. » ³⁸ Cependant, il est possible de reconnaître cette prégnance et d'adopter face à l'altérité *un autre regard*, mouvement qui suppose différents rapports à celle-ci. Trois de ces derniers, caractérisants la rencontre et la communication interculturelles, seront abordés ici : les préjugés et stéréotypes, l'exotisme ainsi que l'ouverture.

1- Les préjugés et stéréotypes : Forme d'ethnocentrisme où sont intériorisés ces expressions abrégées et élémentaires de la représentation sociale. Selon Ladmiral et Lipianski, les préjugés sont des modes de jugement prêt à l'emploi, qui offrent « un système d'explication rassurant parce que communément partagé » permettant « de faire l'économie d'une réflexion personnelle » alors que les stéréotypes consistent en une tendance spontanée à schématiser et rationaliser son environnement afin de s'y reconnaître au milieu de la diversité et du changement. ³⁹

2- L'exotisme : Forme d'ethnocentrisme inversé, l'autre et l'ailleurs sont valorisés, idéalisés, construits par désir et rêve de dépaysement. ⁴⁰

3- L'ouverture : Mouvement de décentration, par rapport à cette position *ego-centrique* que constitue

l'ethnocentrisme, qui implique une prise de conscience de son identité culturelle et son emprise. En prenant conscience de sa propre subjectivité, celle de l'autre devient ainsi accessible. De ce fait, on reconnaît l'autre comme semblable, comme différent :

[...] c'est le considérer comme appartenant fondamentalement à la même humanité que moi; c'est supposer que la différence n'est pas seulement un obstacle à la communication, mais peut être un stimulant et un enrichissement. Il s'agit là de dépasser le stade esthétique de l'exotisme où l'altérité est valorisée [...] comme objet extérieur de curiosité, de désir ou de fascination.⁴¹

Enfin, peu importe le rapport qui caractérise la rencontre interculturelle, celle-ci peut toujours, à mon avis, mener au prochain point, le choc culturel.⁴²

1.3.1.2 Le choc culturel

Lorsqu'un individu et *son identité culturelle* œuvre au sein d'une culture qui n'est pas la sienne, par exemple lorsqu'il voyage à l'étranger, celui-ci est susceptible de connaître, à son insu, les déplaisirs et désagréments d'un choc culturel. Ce concept, premièrement développé par l'anthropologue Oberg, désigne la maladie mentale pouvant affecter le voyageur qui, privé des repères de l'interaction sociale qui lui sont familiers, éprouve de l'anxiété ainsi que des sentiments de surprise, de désorientation et de confusion.⁴³

Malgré que plusieurs chercheurs aient tenté de nuancer le concept en reconnaissant au choc des étapes ou en mettant l'emphase sur certains aspects de la rencontre interculturelle⁴⁴, pour les besoins de cette recherche, je n'ai retenu que les six symptômes habituels cités par Oberg, ceux-ci me permettant de le déceler dans l'expérience des voyageurs. Par contre, puisque *la perte de repères familiers* s'avérait un facteur bien large pour en identifier l'origine dans leur vécu, j'ai eu recours à l'étude de cas du touriste de Furnham et Bochner. Elle a la qualité de proposer des causes pratiques au pourquoi ce voyageur type ne serait pas prédisposé au choc culturel et, par extension, au pourquoi d'autres pourraient l'être. Enfin, cette description s'avérant toutefois incomplète, j'ai ajouté à sa suite quelques considérations additionnelles concernant la distance culturelle, l'expérience antécédente de voyage et le sexe du voyageur. Voici d'abord les 6 symptômes :

Les 6 symptômes habituels du choc culturel

- 1- Tension nerveuse due à l'effort requis pour effectuer les adaptations psychologiques nécessaires.
- 2- Un sentiment de perte, de privation en ce qui a trait aux amis, au statut social ainsi qu'aux possessions.
- 3- Être rejeté par et/ou rejeter les membres de la nouvelle culture.
- 4- Confusion quant au rôle à jouer et les attentes qui lui sont liées : valeurs, sentiments et identité.
- 5- Surprise, anxiété, et même dégoût ou indignation après avoir pris connaissance des différences culturelles.
- 6- Sentiments d'impuissance liés au fait de ne pouvoir être à même de se débrouiller au sein du nouveau contexte.

Le cas du touriste : Furnham et Bochner argumentent qu'un voyageur devient candidat potentiel au choc culturel au moment qu'il est tenu de se débrouiller avec la culture qui l'accueille,⁴⁵ en somme lorsque son rôle de voyageur glisse de l'observateur au participant. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, selon eux, *le touriste* ne serait pas à

risque ; le contexte entourant son voyage le prévenant de jouer ce dernier rôle et ce pour cinq raisons ⁴⁶ :

1- Le temps : Habituellement le séjour des touristes n'est que de courte durée. Comme le souligne les auteurs, la quasi totalité des écrits sur le choc culturel est unanime : l'expérience initiale à l'étranger est excitante et captivante. Le séjour des touristes n'est ainsi généralement pas assez long pour qu'ils éprouvent un choc culturel.

2- L'organisation : La plupart des touristes font affaire avec des agences qui s'occupent des accommodations, des visites et excursions de même que de leurs déplacements. De plus, dans la majorité des cas, les seuls contacts qu'ils auront avec les résidents du pays visité se feront lors des périodes d'achat. Encore là, les commerçants représentent des hôtes accommodants ; leur activité faisant en sorte qu'ils connaissent habituellement la langue, le système monétaire et les habitudes de leurs clients.

3- La présence d'un intermédiaire : Les tours organisés incluent presque assurément la présence d'un médiateur culturel, soit un guide parlant les deux langues et familier avec les us et coutumes des deux cultures.

4- La présence d'un groupe de support : Dû à la popularité des voyages organisés ou bien des lieux visités, il est rare que les touristes ne feroient pas la rencontre de membres de leur propre culture. Rencontres qui donnent au voyageur un sentiment de protection et d'appartenance.

5- La nature de la participation : Comme il l'a été indiqué, le choc culturel fait généralement son apparition lorsque le voyageur se voit obligé de participer au sein de la culture d'accueil, soit lorsque le voyageur commence à chercher du travail, un logement, un compagnon, un réseau de support social, etc. ⁴⁷ L'expérience du touriste n'approchant pas ce niveau de participation, il a peu de chances d'éprouver un choc culturel.

L'expérience antécédente, la distance culturelle et le sexe : Sans m'étendre longuement sur ces différents aspects, j'aimerais seulement souligner que dans la littérature concernant le choc culturel, bien que je n'ai trouvé aucun rapprochement entre expérience antécédente et choc culturel, celle-ci m'apparaît néanmoins pouvoir s'avérer un facteur non négligeable dans la mesure où : « L'hypothèse du choc culturel laisse supposer que l'expérience d'une nouvelle culture est une surprise ou un choc déplaisant, en partie parce qu'elle est imprévue [...] » ⁴⁸ Ensuite, bien que le cas du touriste, décliné par Furnham et Bochner, délimite bien les termes d'une rencontre interculturelle impropre au choc culturel, il ne souligne cependant pas un autre fait tout aussi important, la distance culturelle comprise entre le voyageur et le pays d'accueil. En effet, tel l'avancent ces auteurs ⁴⁹, le degré de difficulté vécu lors d'un séjour étant directement lié à cette disparité culturelle, il est fort probable qu'une part non négligeable d'un choc culturel puisse lui être attribuée. Pour avoir une idée des *distances reconnues*, le lecteur peut consulter l'appendice A p. 140. Enfin, aucun rapprochement entre choc culturel et sexe du voyageur, je tenais seulement à souligner que l'expérience du voyage est vécue différemment selon qu'on est une femme ou un homme. Bien des gens, voyageurs ou autres (dont moi pendant un temps), oublient cette réalité qui ne rime pas toujours avec liberté...

1.3.2 Le statut

Afin de pouvoir identifier et mieux définir non le statut social mais son pendant dans le présent contexte, le statut du voyageur, j'ai retenu trois paramètres distinctifs : le motif déterminant son voyage, ses gestes et son comportement de même que sa personnalité. Dans les trois cas, ces aspects du voyageur ont amplement été développés dans la littérature et il existe à leur égard de nombreux systèmes de classification, voire des typologies. Pour chaque paramètre, je présenterai ainsi celui ou celle qui m'a semblé le plus pertinent pour remplir les objectifs déjà mentionnés.

1.3.2.1 Le motif

De nos jours, on peut partir pour, partir. En effet, bien que Lucy (australopithèque femelle découverte en Éthiopie) et ses compagnons sillonnaient inévitablement la savane pour se repaître, depuis, avec les avancées techniques et le rayonnement géographique, cette toute première option, bien que peu répandue, existe. Il est par conséquent très difficile de présenter nommément l'ensemble des raisons pour lesquelles un individu quitte son domicile. Pour contrer cette difficulté, mieux vaut regrouper la panoplie des possibilités sous des catégories pouvant les contenir toutes, ce que permet la classification tripartite de Dumazedier. Bien qu'elle ait été faite à l'intention d'activités dites de loisirs, elle reste applicable au voyage. Le voyageur peut ainsi partir pour satisfaire chez lui un besoin de **divertissement**, de **détente** ou encore de **développement personnel**.⁵⁰

Il m'apparaît important de pouvoir reconnaître et classer le motif du voyageur parce qu'il sous-entend que son voyage exerce une fonction. Dans la mesure où on associe à une éventuelle manipulation psychologique celle symbolique (fonction) pouvant être opérée par un rite et, par ricochet à un VIDEP, situer l'état d'esprit du voyageur grâce à cette donnée peut se révéler utile.

1.3.2.2 Les gestes

Puisque lors d'un VIDEP, les gestes portés semblent pouvoir induire un état psychique particulier, il est capital d'être capable de les identifier et de les classer. De plus, ayant en vue de rencontrer *différents* experts voyageurs et constituer par là un échantillon varié, les gestes qu'ils portent demeurent un des meilleurs moyens de repérer et chercher activement ces derniers. À cet effet, la typologie de Pearce⁵¹ qui suit, regroupant l'ensemble des voyageurs sous 15 grands types et selon 5 gestes précis, m'a paru la plus complète. De plus, elle offre un avantage non négligeable pour l'étudiant universitaire qui ne peut s'attarder qu'à un nombre restreint de candidats, les 15 types sont fusionnés selon cinq champs commun d'intérêt : les grégaires, les opportunistes, les hédonistes, les amants de la nature et les inspirés⁵². Ainsi, il est possible de restreindre le nombre de sujets rencontrés sans pour autant porter atteinte à cette variabilité de l'échantillon. Dernier commentaire au sujet de cette typologie, bien que certains types de voyageurs sembleraient plus enclins à réaliser un VIDEP, **le type voyageur** par exemple, je n'ai procédé à aucun recoupement et je maintiens le terme itinérant. En effet, rien ne m'assure qu'un type ou un autre ne puisse s'y adonner, ni que les gestes qu'il suppose soient vraiment les essentiels de l'expérience. Pour s'en

convaincre : un homme d'affaires en mission à l'étranger, allant jour après jour de ville en village, ne ferait-il pas un VIDEP ?

La typologie de Pearce

Les 5 champs	Le type de voyageur	Les cinq comportements reconnus par ordre d'importance.
--------------	---------------------	---

Les grégaires

- Le correspondant : Prend des photos, porte un regard pénétrant sur la société visitée, visite les sites célèbres, prend des risques physiques, explore seul.
- L'étudiant étranger : Goûte la nourriture locale, n'exploite pas les gens de la place, prend des photos, porte un regard pénétrant sur la société visitée, prend des risques physiques.
- Le voyageur : **Reste peu de temps à un endroit**, goûte la nourriture locale, visite les sites célèbres, prend des photos, explore seul.

Les opportunistes

- L'homme d'affaires : Est concerné par son statut social, contribue à l'économie locale, ne prend pas de photos, préfère interagir avec ses semblables (statut social), vit dans le luxe.
- La vedette : Vit dans le luxe, est concernée par son statut social, épicurien, préfère interagir avec ses semblables (statut social), visite les sites célèbres. * Est aussi considérée hédoniste.

Les hédonistes

- Le touriste : Prend des photos, achète des souvenirs, visite les sites célèbres, reste peu de temps à un endroit, ne comprend pas les gens de la place.
- Le vacancier : Prend des photos, est isolé de la société visitée, achète des souvenirs, contribue à l'économie locale.

Les amants de la nature

- L'anthropologue : Porte un regard pénétrant sur la société visitée, explore seul, s'intéresse à l'environnement, n'achète pas de souvenirs, prend des photos.
- L'écologiste : S'intéresse à l'environnement, n'achète pas de souvenir, n'exploite pas les gens de la place, explore seul, prend des photos.
- L'explorateur : Explore seul, s'intéresse à l'environnement, prend des risques physiques, n'achète pas de souvenirs, porte un regard pénétrant sur la société visitée.

Les inspirés

- L'hippie : N'achète pas de souvenirs, ne vit pas dans le luxe, n'est pas concerné par son statut social, ne prend pas de photos, ne contribue pas à l'économie locale.
- Le missionnaire : N'achète pas de souvenirs, cherche le sens de la vie, ne vit pas dans le luxe, n'est pas épicurien, porte un regard pénétrant sur la société visitée.
- Le pèlerin : Cherche le sens de la vie, ne vit pas dans le luxe, n'est pas concerné par son statut social, n'exploite pas les gens de la place, n'achète pas de souvenirs.

Les inclassables

- L'athlète international : N'est pas isolé de sa propre société, n'exploite pas les gens de la place, ne comprend pas les gens de la place, explore seul, cherche le sens de la vie.
- L'immigrant : Éprouve des difficultés avec la langue locale, préfère interagir avec ses semblables (nationalité), ne comprend pas les gens de la place, ne vit pas dans le luxe, n'exploite pas les gens de la place.

1.2.2.3 La personnalité

Les voyageurs ne sont pas seulement caractérisés par les gestes qu'ils posent, mais aussi par des personnalités particulières qu'ils se trouvent, en voyage, à *adopter ou conserver*. Malgré que cet aspect du statut soit probablement moins important à l'éventuelle prise de conscience du hasard, il m'apparaît essentiel en ce qui a trait à l'interprétation que peut faire le voyageur des événements qu'il rencontre ; ses traits de caractères s'expriment forcément à travers celle-ci. Malgré que la typologie de Pearce, avec le regroupement par champ d'intérêt, offrait déjà un aperçu de cette dimension, il m'a paru nécessaire de la compléter avec celle de Todorov. On retrouve, dans cette typologie qui suit, 10 types de voyageurs classés d'après *ces qualités intérieures* et le rapport à l'altérité qu'elles annoncent.⁵³ Évidemment, bien que cette typologie puisse contribuer à assurer que l'échantillon construit soit varié, son utilité ne se manifeste pas vraiment dans la recherche de candidats : « Connaissez-vous dans vos relations un assimilé ? »

La typologie de Todorov

Le type de voyageur : la personnalité du voyageur

Assimilateur. (La métaphore du missionnaire) : Il veut modifier les autres pour qu'ils lui ressemblent. Il est en principe un universaliste, il croit en l'unité du genre humain, mais la différence qu'il dénote chez les autres est en fin de compte un manque face à son idéal. Ainsi, son universalisme s'avère être un ethnocentrisme à peine déguisé.

« **Profiteur** ». (La métaphore de l'homme d'affaires) : Il exploite et profite de sa situation exceptionnelle ; il sait s'adapter pour tirer profit. L'autre n'est jamais le but de la relation, il n'est qu'un levier permettant d'arriver à ses fins. Intermédiaire humain, il faut savoir lui parler et le convaincre pour mieux s'en servir.

Touriste. (Le visiteur pressé) : Le voyage du touriste est habituellement de courte durée, à tout le moins fortement délimité puisqu'il correspond à une unité de temps précise, son congé. Ainsi, il cherche à cumuler non les rencontres, mais les images. La rencontre du vivant étant trop engageante puisqu'elle peut conduire à une remise en question de son identité, il privilégie les expériences qui ne réclament aucun échange ; il se limite aux monuments naturels ou vivants (productions culturelles). Selon Todorov, bien que la visite du touriste soit forcément superficielle elle peut, si intérêt il y a, s'avérer le début d'une connaissance plus approfondie.

L'impressionniste. (Le visiteur qui cherche des sensations) : Il est un touriste qui dispose de temps et qui élargit son horizon aux êtres humains. Néanmoins, tout comme lui, il reste le seul sujet de cette expérience ; l'autre reste toujours extérieur. Ce qui intéresse ce voyageur est avant tout l'impression que l'Étranger laisse sur lui et non le pays ou ses habitants. Ainsi, le voyage est avant tout une quête de sensations fortes.

Assimilé (L'immigrant qui imite) : Il cherche à être comme les autres afin d'être accepté par ces derniers. Il change d'ethnocentrisme en prenant celui du pays d'accueil. Selon Todorov, il existe une forme toute particulière d'*assimilé*, l'expert. Par séjours répétés il vise à comprendre l'étranger comme celui-ci se comprend lui-même. Problème, sa connaissance risque de n'aboutir qu'à une copie conforme de celle qu'ont eux-mêmes les habitants ; il y a substitution du *je* par celle du *tu* local, sans un recul permettant de *saisir* ce mimétisme des stéréotypes locaux.

L'exote (L'évasion du quotidien) : Le visiteur qui cherche l'étrangeté pour sortir et s'évader de son univers familier. Éloigné de l'habitude, il est à même de percevoir les différences culturelles d'avec son propre pays et de procéder à des comparaisons. Sans ce recul, il lui serait impossible de les découvrir. C'est pourquoi chérissant cette lucidité particulière que lui procure le déplacement en lui offrant sans cesse du nouveau, il l'entretient par alternance. En définitive, afin de ne pas laisser à la quotidienneté le temps d'aplanir « l'abondance des choses nouvelles » il maintient cette « joie de vivre » en ne s'établissant nulle part d'une manière définitive.

L'exilé (Regard sans appartenance) : Le voyageur dont le regard n'a pas de patrie. Il interprète sa vie à l'étranger comme l'expérience de non appartenance à son milieu. Il la chérit pour cette même raison.

L'allégoriste (Regard inverse de ce qu'on est) : L'allégoriste est un « profiteur » qui se sert de l'autre non plus à des fins matérielles mais symboliques. Il définit l'autre afin de proposer sa propre vision du monde. Le portrait de l'autre que l'allégoriste dépeint ne provient ainsi non pas de l'observation mais de l'inversion des traits qu'il se trouve chez lui-même.

Le désabusé (Rien à découvrir sur soi) : Le voyageur qui conclut qu'il n'était pas nécessaire de voyager pour trouver la vérité personnelle.

Le philosophe (L'apprenti universaliste) : Le voyageur qui observe les différences pour découvrir les ressemblances humaines. Ce travail d'apprentissage de l'autre qui nécessite dans son mouvement humilité, orgueil et oubli de soi, suppose « leçons à prendre ». Plus souvent qu'autrement il implique de même « leçons à donner ». Devenu universaliste (universalisme qui ne correspond pas à un simple ethnocentrisme, le cas de l'assimilateur) par sa fréquentation de l'étranger, le philosophe plaide pour ce cas de figure dans une perspective humaine bien qu'il « laisse aux autres le soin d'agir, de réparer les torts et d'améliorer les sorts. »

Ce tour de table, d'éventuels sujets et d'éventuels statuts, accompli, reste à savoir ce qu'il faut surtout retenir de ce premier chapitre.

1.4 Ce qu'il faudrait retenir

Pour les raisons évoquées dans ce premier chapitre, il se pourrait qu'un VIDEP soit à même, par manipulation psychologique, d'amener le voyageur qui s'y adonne à une rencontre symbolique avec le sacré. Aussi, bien que le choc culturel puisse s'avérer une source non négligeable de difficultés et puisse par là représenter une part des *épreuves*, il y a fort à parier, sans l'exclure, que l'état psychologique particulier qui le caractérise ne soit pas la cause de la manipulation. Si tel était le cas, les relations interculturelles tant au niveau personnel qu'international ne seraient probablement pas ce qu'elles sont... Une alternative plus probable sera ainsi le sujet du prochain chapitre, la question du hasard.

CHAPITRE II

LA QUESTION DU HASARD

Notre intelligence est éprise de simplicité. Elle économise l'effort, et veut que la nature se soit arrangée de façon à ne réclamer de nous, pour être pensée, que la plus petite somme possible de travail. [...] Tandis que notre intelligence, avec ses habitudes d'économie, se représente les effets comme strictement proportionnés à leurs causes, la nature, qui est prodigue, met dans la cause bien plus qu'il n'est requis pour produire l'effet. Tandis que notre devise à nous est Juste ce qu'il faut, celle de la nature est Plus qu'il ne faut.

Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*.

2.1 Chercher le concept clé en psychologie

Informé par ces lectures précédentes traitant du rite, il me fallait espérer trouver en psychologie un concept précis pouvant à la fois tenir compte de l'objet interprété, un hasard particulièrement significatif en quelque sorte, et par-dessus tout, sa prise de conscience. En effet, précédant tout commentaire à son sujet, spirituelle ou autre, ce hasard devait d'abord être perçu par le voyageur. Après de longues recherches, c'est assurément dans les écrits appartenant à cette science que j'ai trouvé la clé répondant à ces exigences : le concept de synchronicité élaboré par Carl K. Jung.

Avant d'exposer les définitions et observations du célèbre psychologue (2.3), je procéderai auparavant à quelques précisions sur ces manifestations connexes que sont le hasard et la coïncidence (2.2). Elles permettront d'une part, de mieux comprendre les démarches et conclusions de Jung, mais aussi de distinguer ces termes les uns des autres. Cette capacité prendra toute son importance lorsque viendra le temps de reconnaître et traduire l'expérience vécue des voyageurs : « Est-ce qu'il (elle) parle d'un hasard, d'une coïncidence ou bien d'une synchronicité ? » Par la suite (2.3.1), je m'attarderai aux conditions favorables et préalables, d'après Jung, à une prise de conscience de cette nature de même que je proposerai un outil de mesure envisageable afin de les repérer dans le vécu des voyageurs.

2.2 Hasard et coïncidence

Lorsqu'on consulte le dictionnaire Robert¹ à propos du mot hasard, deux définitions apparaissent pertinentes à l'égard de l'objet de recherche : 1) Cas, événement fortuit; concours de circonstances inattendu et inexplicable. 2) Cause fictive de ce qui arrive sans raison apparente ou explicable. Ces définitions, si elles nous donnent bel et bien une réponse de ce qu'est le hasard, ce qui le caractérise, se révèlent néanmoins peu explicites si l'objectif est d'en comprendre le sens ou la portée. Pour s'en persuader, il n'y a qu'à questionner. Par les mots inexplicables, cause fictive ou sans raison apparente, à quoi fait-on référence ? Inexplicable pour qui ? Que veulent dire inattendu et imprévu ? En effet, la première chose que cette définition omet de nous dire est que ce qui reste inexplicable lorsque se présente le hasard est la cause sous-jacente à l'effet que nous observons. Concrètement, il nous est impossible de retracer dans la matière le développement de ce principe qui régit le cours habituel des choses, pour ne pas dire de la nature et la vie sur terre, le principe de causalité : à une cause coïncide un effet. Par exemple, de

retour de son heure de dîner, si un employé se retrouve dans un ascenseur entre le 9^e et le 10^e étage avec une fourmi gambadant sur son bras, il pourrait conclure qu'elle marche là par hasard : celui-ci n'ayant possiblement aucune idée de son itinéraire, du processus causal l'ayant amenée sur lui. Par contre, le voyant perplexe, un collègue de bureau partageant la cabine pourrait intervenir et lui signaler qu'il l'a sûrement adoptée : «...à la table à pique-nique en bas, au pied d'une des pattes, il y a un nid. » Deuxième chose que la définition omet, le hasard est subjectif. Ma compréhension de la situation dicte ce qui m'apparaît comme du hasard ou non : « Le concept de hasard ne fait référence qu'en rapport à l'observateur : si deux observateurs ont l'habitude de rechercher chacun différentes sortes de modèle, ils ne manqueront pas d'être en désaccord sur » ce qu'ils « attribuent au hasard. »² Pour ce collègue, la fourmi n'était pas là par hasard.

Enfin, une troisième dimension du hasard vers laquelle tendent les définitions du Robert mais laissent finalement indéterminée, le fait que le hasard puisse être l'objet de prédiction et par là, ne pas demeurer complètement imprévu ou inattendu. Pour ce faire, il s'agit d'avoir d'une part une bonne connaissance des conditions dans laquelle se produit l'événement, de même qu'en tête, un exemple similaire dont on connaît grosso modo les probabilités d'occurrences. Ne reste plus alors qu'à extrapoler ces notions à la situation en présence. Dans la recherche scientifique ces conditions sont généralement connues dans les moindres détails, l'extrapolation et les calculs, le fruit d'années de travail, et par conséquent on bâtit un monde sur ces résultats. Dans la nature, ce n'est pas le cas, mais le processus reste sensiblement le même et les résultats, tout aussi pratiques. Dans ce cas-ci disons par contre qu'il s'agit d'un calcul intuitif dont on reviendra sur le bien-fondé (voir p. 54). Par exemple, pour revenir à notre fourmi, il est impossible dans de telles conditions de prévoir complètement son arrivée sur un des membres du bureau quittant pour son heure de lunch, mais les probabilités d'une rencontre sont plus fortes si quelqu'un mange à la table à pique-nique plutôt qu'à la cafétéria. Pourquoi ? Plus on se rapproche du nid, plus les chances sont grandes qu'un de ces minuscules insectes le quitte et se retrouve sur un employé assis à la table. En somme, on pourrait dire que si une personne met son pied tout juste à côté du nid de fourmis, les probabilités deviennent tellement fortes pour que la rencontre se produise, qu'il n'est plus question de hasard mais de quasi certitude. Ceci étant dit, pour les besoins de cette recherche, on pourrait départager le hasard en deux, la chance et la malchance. Dans le premier cas, il s'agit d'un hasard au dénouement favorable, dans le second, défavorable.

Reste à voir maintenant qu'est-ce qu'une coïncidence. Pour celle-ci, le Robert est parfait : Fait de coïncider; événements qui arrivent ensemble par hasard ou comme par hasard. Reprenant le cas de la fourmi de bureau, on pourrait l'exemplifier par un employé confortablement assis à la table à pique-nique, qui ignorant la présence du nid, lit *La révolution des fourmis de Werber* et découvre une révolutionnaire sur sa cuisse... Fait toujours subjectif, pouvant apparaître sans cause mais, somme toute, assez banal en terme de probabilités. Allons voir un phénomène pouvant l'être moins, la synchronicité.

2.3 Le concept de synchronicité

Dans les années vingt, Werner Heisenberg, Erwin Schrödinger et Paul Dirac, trois physiciens de renom,

reformulent la mécanique en une nouvelle théorie fondée sur le principe d'incertitude, la mécanique quantique (le mouvement des corps dans les domaines atomique, moléculaire, corpusculaire). En somme ces trois savants déclarent que si dans le monde macroscopique l'on peut reproduire à l'infini des expériences et inlassablement leur trouver une conclusion identique selon des lois établies ou à établir, dans le monde microscopique, il n'en est rien. Voici cette réalité du monde infiniment petit telle que décrite par un physicien tout aussi célèbre, Hawking :

Les particules n'y ont plus de positions tranchées, bien définies, ni de vitesses que l'on pourrait observer. A la place, elles ont un état quantique, qui est une combinaison de leur situation et de leur vitesse. En général, la mécanique quantique ne prédit pas un état unique, bien défini pour une observation donnée. Elle remplace tout cela par un certain nombre de résultats possibles et différents, et nous donne pour chacun d'eux leur probabilité d'existence.³

Les répercussions de cette découverte se font vite ressentir. En effet, la mécanique quantique ne vient pas seulement d'inviter dans la science l'imprécision et le hasard. De par leur positionnement à la source de la matière, elle les place au gouvernail de l'univers. Certains, tel Einstein, dont les travaux avaient pourtant énormément aidé à l'élaboration de ces idées, les dénoncent vivement. C'est d'ailleurs à cette découverte que fait référence sa phrase rendue célèbre : « Dieu ne joue pas aux dés. » N'en déplaise à ces détracteurs, parce qu'elle s'accorde avec l'expérience, la plupart des savants en sciences exactes viennent à accepter la mécanique quantique et cette adhésion les mène à de multiples découvertes.⁴ (chimie moderne, biologie, etc.)

Dans les sciences humaines, tout n'est pas si simple. Bien qu'elle donne aussi suite à de nouvelles explorations, celles-ci prennent des chemins, selon les chercheurs, pas forcément opposés, mais à tout le moins différents. Avant d'aborder le concept de Jung en psychologie, citons par exemple, dans les sciences de la communication, le cas de Watzlawick pour qui ces conclusions en physique procurent l'argument nécessaire à justifier ce que ce dernier appelle un cas de désinformation. Sommairement, pour Watzlawick, la plupart d'entre nous sommes engagés en une quête interminable de sens au bout de laquelle doit se situer un expérimentateur secret responsable des moindres banalités de nos vies.⁵ Ce fait de croire, toujours selon lui, pousse certains d'entre nous à échafauder une sorte de mythologie personnelle autour d'évènements triviaux et fortuits (il donne pour exemple les feux rouges), que nous ponctons et attribuons à cet expérimentateur dans une sorte de cercle vicieux où :

[...] une fois formée et enracinée la prémisse, le reste de l'illusion est patiemment construit par déduction apparemment logique sur la base de cette hypothèse absurde. [...] Beaucoup d'esprits distingués, aujourd'hui encore, paraissent ne pas pouvoir accepter ni même comprendre que d'une source de bruit la sélection ait pu, à elle seule, tirer toutes les musiques de la biosphère. La sélection opère en effet *sur* les produits du hasard, et ne peut s'alimenter ailleurs ; mais elle opère dans un domaine d'exigences rigoureuses dont le hasard est banni.⁶

D'autres chercheurs, sans qu'ici ne soit partagé leur position sur l'existence ou non de cet expérimentateur (ce qui dépasserait le cadre de nos propos), voient néanmoins en l'incertitude microscopique l'ouverture nécessaire permettant de concevoir la présence : « de « coïncidences » dont l'apparition présentait un tel caractère de «sens» que dans leur cas l'improbabilité d'un hasard ne pourrait s'exprimer que par un nombre d'une grandeur immense. »⁷ C'est le cas de Jung. En effet, assisté du prix Nobel de physique de 1945, Wolfgang Pauli⁸, ces deux

savants, qui publieront en 1952 le résultat de leurs efforts conjoints dans *Naturerklärung und Psyche*, procèdent au raisonnement suivant : si d'une part le monde microscopique où règne l'acausalité sert de socle au monde macroscopique, et qu'ensuite, les vérités statistiques ne se confirment que dans ce dernier, se pourrait-il qu'il y existe des événements liés entre eux selon un principe d'acausalité ? Concrètement, dans le monde macro-physique y aurait-il à côté du sempiternel principe de causalité un principe équivalent d'acausalité ? Si les statistiques permettent de justifier la validité du principe causal, atteignant des niveaux de mesure semblables, elles pourraient sûrement servir la cause de l'acausalité.⁹

La théorie quantique et Pauli étant là pour soutenir son entreprise, l'exercice auquel s'attache principalement Jung est ainsi de prouver qu'il se produit des événements, dans le monde macroscopique, liés entre eux sans pour autant présenter de trait de causalité. Les repérer et répertorier dans le quotidien étant évidemment chose quasi impossible, ce dernier s'appuie sur une expérience ayant permis à la parapsychologie d'acquérir ses lettres de noblesse, celle de Rhine conduite en 1934¹⁰. Non seulement présente-t-elle cette connexion acausale si vitale au succès de leur aventure, elle a en plus la qualité d'être scientifiquement et statistiquement irréfutable. Affectés ni par le temps ni par l'espace, des sujets ont identifié correctement l'ordre de sortie de cartes illustrées, série statistiquement déconcertante¹¹, menant de la sorte Jung à déduire qu'il faille dans ce cas-ci « [...] renoncer a priori à toute interprétation impliquant l'énergie, ce qui signifie que les événements de cette espèce ne peuvent être considérés sous l'angle de la causalité ; car celle-ci présuppose l'existence de l'espace et du temps, du fait que toute observation porte en dernière analyse sur des corps en mouvement. »¹²

Suite à ces observations, Jung vient à en conclure qu' : « Il ne peut donc s'agir ici de cause et d'effet, mais d'une coïncidence dans le temps, d'une sorte de simultanéité, de synchronisme. C'est en raison de cette caractéristique » qu'il choisit « le terme de *synchronicité* pour poser, face à la causalité, un facteur explicatif hypothétique d'égale importance. »¹³ Ainsi, dans la vie d'un être humain les événements pourraient être reliés de deux manières foncièrement différente l'une de l'autre. La première, une connexion causale et objective marquant le cours naturel et habituel des choses, la seconde, moins commune, une connexion acausale et subjective qui n'existerait et n'aurait de sens que pour l'individu qui vit les événements qu'elle relie¹⁴, soit une coïncidence chargée de sens terriblement improbable, une synchronicité.

Avant d'aborder les pré-requis psychiques nécessaires à la prise de conscience d'une synchronicité, j'aimerais l'exemplifier en me servant de cette situation fictive du bureau et de la fourmi puisque la synchronicité n'est pas, à mon avis, un concept facile. Admettons qu'un employé québécois s'assoit régulièrement à cette table à pique-nique et y retrouve maintes fois une fourmi qui s'intéresse à lui. Pour des raisons qui lui sont propres, cet employé ponctue ces événements et leur donne un sens, une cause fictive : on me l'envoie parce que... Peu importe ce n'est pas important, il ponctue. Cet employé, par un beau jour d'été rencontre une Russe en visite pour la période estivale. Ils tombent amoureux. Quelques semaines plus tard, alors que les deux prennent un verre à une terrasse, une fourmi se présente sur l'épaule de l'employé. L'étrangère tente de l'écraser. Il s'oppose et lui explique sa relation *singulière* aux fourmis. Peu importe... L'incident est vite oublié. Les mois passent, sa copine maintenant

installée chez lui, doit tout de même le quitter quelque temps pour rejoindre sa famille ; période des fêtes oblige. 23 décembre, dans l'entrée d'un café de Moscou, alors qu'à l'extérieur il fait un $- 20^{\circ}$ C bien sévère, elle mentionne le nom de son nouvel amoureux à une amie. Une fourmi se présente alors sur l'épaule de cette dernière : synchronicité.

Maintenant quels sont les ingrédients nécessaires à la prise de conscience d'une synchronicité ?

2.3.1 Comment traduire et mesurer l'intérêt dans l'expérience ?

Jung dans son traité sur la synchronicité identifie des facteurs pouvant être responsables d'une prise de conscience de ce phénomène. Évidemment les prescriptions qu'il avance sont faites à l'égard de l'expérience de parapsychologie (Rhine) lui ayant permis d'étayer son concept, mais elles restent les seules ayant été trouvées dans la littérature :

Le désintérêt et l'ennui exercent un effet inhibiteur; l'implication personnelle, l'attente positive, l'espoir et le fait de croire en la possibilité des perceptions extrasensorielles améliorent les résultats et semblent être en conséquence les véritables conditions nécessaires à l'existence même de ceux-ci¹⁵ [...] La méthode statistique ayant pour effet d'estomper les résultats quantitatifs des enquêtes sur la synchronicité, il faut répondre à la question de savoir comment Rhine a pourtant réussi à obtenir des résultats positifs. Je me risquerais à affirmer qu'il ne les aurait jamais obtenus s'il avait fait ses essais avec un seul sujet ou avec seulement un petit nombre de sujets. Il avait besoin d'un intérêt sans cesse renouvelé, c'est-à-dire d'un état émotionnel avec l'abaissement du niveau mental caractéristique qui l'accompagne et qui confère à l'inconscient une certaine prépondérance. C'est en effet le seul moyen de relativiser dans une certaine mesure l'espace et le temps et de réduire corollairement la possibilité d'un processus causal. Ce qui se produit alors, c'est une sorte de création ex nihilo, un acte créateur qui n'est plus explicable par la causalité. ¹⁶ (C'est moi qui souligne.)

Ainsi comment pourrait-on mesurer et traduire cet intérêt lors d'un VIDEP ? La seule réponse qui m'est apparue est de considérer le temps psychologique. En d'autres termes, le temps d'attention de l'individu. Bien simplement, il existe trois attitudes théoriquement distinctes, mais pourtant liées, qui peuvent être adoptées face à une situation¹⁷ :

- 1- Se livrer entièrement au présent en se plongeant dans nos impressions actuelles ;
- 2- Se tourner vers notre passé par la mémoire ;
- 3- Se tendre vers l'avenir

Par conséquent, logiquement, si l'intérêt d'un individu était sans cesse renouvelé, sa conscience occuperait le **présent conscient**, soit « l'intervalle de temps pendant lequel nous expérimentons le flux des événements comme étant disponible simultanément pour notre analyse perceptive ou cognitive. »¹⁸ Étendue pouvant effectivement être très variable et fragile, tel que ce passage du philosophe Henri Bergson le laisse sous-entendre :

Notre conscience nous dit que, lorsque nous parlons de notre présent, c'est à un certain intervalle de durée que nous pensons. Quelle durée ? Impossible de la fixer exactement ; c'est quelque chose d'assez flottant. [...] La distinction que nous faisons entre notre présent et notre passé est donc, sinon arbitraire, du moins relative à l'étendue du champ que peut embrasser notre attention à la vie. Le « présent » occupe juste autant de place que cet effort. Dès que cette attention particulière lâche quelque chose de ce qu'elle tenait sous son regard, aussitôt ce qu'elle abandonne du présent devient ipso facto du passé. En un mot, notre présent tombe dans le passé quand nous cessons de lui attribuer un intérêt actuel.¹⁹ (C'est moi qui souligne.)

Reste maintenant à résumer, à l'égard de ce chapitre, qu'est-ce qu'il faudrait que notre attention passée nous ait amené à retenir maintenant.

2.4 Ce qu'il faudrait retenir

Une synchronicité apparaît comme une coïncidence, entre la psyché de l'individu et une situation, si chargée de sens et si improbable qu'elle pourrait représenter pour celui qui en prend conscience (et d'autres), un lien subjectif aussi solide que celui objectif propre au principe de causalité. Ensuite, selon Jung, pour prendre conscience de ce phénomène, il faudrait parvenir à relativiser mentalement temps et espace, ce que le psychologue dit possible en maintenant un intérêt sans cesse renouvelé.

CHAPITRE III

LA QUESTION DE LA CONSTRUCTION DE SENS

Pour la communication, une citation vide.

Anonyme

3.1 Trouver la bonne communication

L'expérience communicationnelle que je tentais de comprendre n'était pas simple. D'après mon vécu et ceux des voyageurs rencontrés, à la suite d'événements particuliers, il était possible d'arriver à des interprétations bien différentes l'une de l'autre, mais pouvant néanmoins se situer au sein d'un registre semblable, spirituel et, de ce fait, symbolique. Ainsi, me fallait-il trouver une théorie pouvant expliquer cette communication à programme double, subjective mais cependant similaire, de même que tenir compte d'un autre aspect non négligeable, le fait qu'elle puisse n'impliquer à sa source que le sujet et la situation. En effet, comme l'indique Wunenburger à l'égard du sacré, je devais aussi repérer une conception de la communication comme processus imaginaire et intime : « L'accès à cette représentation ne s'explique cependant ni par la seule perception empirique, le sacré étant suprasensible, ni par la seule pensée rationnelle, le sacré n'étant pas fait d'abstractions, mais surtout par **l'imagination symbolique.** »¹ En fin de compte, une communication *semblable* à celle qu'un lecteur aurait pu entreprendre en prenant note de cette citation insolite ouvrant ce chapitre.

Cette fois-ci, c'est en sociologie que cette théorie *complète* a été décelée, plus précisément, au sein du constructivisme de Peter Berger et Thomas Luckmann. Les deux niveaux d'intelligence qu'elle comporte, sociétal et individuel, seront étudiés puisque ensemble ils permettront non seulement de traduire et comprendre éventuellement l'expérience communicationnelle vécue lors d'un VIDEP, mais, comme on le découvrira dans le prochain chapitre, réflexions suite aux lectures, de donner une orientation théorique générale au mémoire. Dans la section 3.2, je présenterai ainsi le grand angle théorique, soit la construction de la réalité sociale comme un processus dialogique impliquant individu et société, alors que dans la seconde 3.3, je décrirai celui permettant à l'individu d'œuvrer au sein de la réalité quotidienne, soit le processus de typification. Ensuite, m'appuyant sur ces notions et d'autres rapatriées du premier chapitre, je donnerai une définition opérationnelle de la communication (3.3.1.) comportant les attributs nécessaires à la compréhension de l'objet de recherche tels qu'énoncés précédemment : intime, imaginaire, symbolique et subjective.

3.2 La construction de la réalité sociale, un processus dialogique.

En 1966, Peter Berger et Thomas Luckmann publient une référence incontournable dans la sociologie contemporaine américaine, *La construction de la réalité sociale*. S'inspirant d'auteurs représentant les deux tendances qui prévalent au sein de la sociologie, l'une normative qui place l'individu comme produit de la société, l'autre interprétative qui voit plutôt les formes sociales comme émanant des individus², ces derniers proposent une

théorie sociologique de la connaissance qui, pour ainsi dire, réconcilie les deux. En effet, profitant autant des enseignements de Durkheim, tenant de la première, que de Schütz, leur ancien professeur à l'origine même du second paradigme³, ils argumentent que ces deux mouvements, du monde social vers l'individu et l'inverse, sont nécessaires pour rendre compte de la réalité sociale. Ils ne nient pas l'existence d'un savoir social objectif, d'une réalité objective découlant d'un monde social et de ses institutions. Mais l'individu, par son intériorisation subjective de cette réalité et ses interactions sociales, elles, par conséquent intersubjectives, peut en arriver à les modifier. Ainsi, selon ce processus dialogique où le rôle de chaque pôle est complémentaire et partagé, la structure sociale, et par conséquent la réalité sociale, n'est plus figée mais construite par un mouvement circulaire où la communication tient lieu de : « [...] mécanisme subjectif, intersubjectif et social qui permet aux individus de s'approprier le quotidien, de renouer avec ce qui est mais aussi de participer à la reconstruction du social. »⁴

De la sorte, pour Berger et Luckmann la réalité *se limite* à « une qualité appartenant à des phénomènes que nous ne reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre propre volonté (nous ne pouvons pas les « souhaiter») » et la connaissance, à « la certitude que les phénomènes sont réels et qu'ils possèdent des caractéristiques spécifiques. »⁵ Aussi, comme le signale clairement Stoiciu, de cet entendement doit-on réaliser que la frontière entre pensée savante et sens commun n'est plus, une réalité :

On ne peut pas se nourrir de la croyance traditionnelle et positiviste qui postule un divorce entre l'objectivité du savant et la subjectivité de l'homme de la rue, comme si, dans leur vie quotidienne, les gens avaient cette liberté d'être subjectifs, alors que le savant, lui avait le devoir de vérité. Lorsqu'on parle de la reconstruction du réel, la question n'est plus de savoir qui a raison et qui parle au plus réel, mais comment on reconstruit un événement dans les différents registres de la connaissance.⁶

Le sens commun a « un mode de penser qui a sa cohérence interne »⁷ alors que celui de la pensée savante suit, lui, une logique de raisonnement théorique où méthodes et concepts sont ordonnés et appartiennent à de longues traditions de recherche. Dans les deux cas, il s'agit toujours de construction de sens, simplement que dans le dernier, cette construction logique de deuxième degré pour ainsi dire utilise, non des critères de crédibilité, mais de validité : « la condition de vérité est donc différente. »⁸

3.3 La construction de sens chez l'individu, un processus de typification.

Tel qu'il l'a été mentionné, afin de parvenir à une définition opérationnelle de la communication, le but de cette seconde partie est de dépeindre le fonctionnement et les attributs qui caractérisent le processus de typification de même que son utilisation dans la réalité quotidienne. Avant d'aborder ces différents aspects, je tiens seulement à faire remarquer au lecteur qu'il retrouvera en caractères gras et numérotés **les 5 facteurs identifiés par Hall** (voir p.11) qui délimitent un contexte et interviennent dans la compréhension d'un message. Les exemples auxquels ils sont rattachés devraient lui permettre de saisir leur implication respective à cet effet.

D'après Berger et Luckmann toujours, la conscience d'un individu, portée vers un élément physique extérieur ou encore un fait subjectif intérieur, est toujours *intentionnelle*. Néanmoins, malgré qu'elle puisse se déplacer de la sorte, une réalité lui est favorite puisque provoquant la tension la plus forte, la réalité quotidienne.⁹ Cette réalité

s'organisant autour du ici et maintenant de son présent est effectivement la zone où se déroule l'activité prédominante et souveraine occupant tout un chacun : ce que je suis en train de faire. ¹⁰ De plus, entretenue par routine cette réalité quotidienne paraît à son propriétaire comme allant de soi, naturelle, réelle, de même qu'ordonnée et objectivée. En effet, avant même qu'un individu n'arrive sur la scène de la vie, produit, dépôt ou référence de l'activité humaine, les objectivations linguistiques désignent tout objet qu'il pourrait rencontrer ou toute expérience qu'il pourrait lui être donnée de vivre. Ce sont d'ailleurs elles, par le fait qu'il existe une correspondance entre les significations qu'il leur attache et celles qu'elles revêtent pour les autres, qui permettent le partage d'un sens commun et, parallèlement, le maintien même de cette réalité quotidienne. ¹¹

Le processus de construction par lequel suite à une socialisation, plus précisément une *enculturation*, gravitent autour de ces objectivations un même *sens objectif* et des modèles d'interactions de même acabit, se nomme **le processus de typification**. Il s'agit en fait d'une classification mentale permettant une prise de conscience catégorisée de la réalité selon des types. Prenons par exemple le type suivant : un douanier. Pour tout individu (**sujet-1**) dont le cadre de référence est **la culture-2** québécoise, le type douanier contiendrait d'abord un répertoire notionnel dans lequel serait répertoriés des éléments semblables: individu qui porte un uniforme, assure la sécurité aux frontières, fouille les bagages, etc. Ce type contiendrait de plus le modèle d'interaction à adopter en sa présence : attendre en ligne, présenter son passeport, répondre à des questions concernant un séjour, se montrer conciliant et ainsi de suite. Mais là ne s'arrêterait pas forcément le contenu de ce type. Il pourrait aussi, dû à la flexibilité du processus et **un vécu distinct antécédent-3**, y avoir un grand nombre *d'expériences personnelles subjectives* accumulées, pour ainsi dire, de manière objective et anonyme : l'objectivation linguistique sous laquelle elle se regrouperaient ne changeant pas : douanier. De la sorte, grosso modo, le sens construit entourant le type douanier d'un individu ayant déjà voyagé correspondrait effectivement d'une part, à celui possédé par tout voisin québécois, regroupant les aspects objectifs notionnels et interactionnels déjà mentionnés, mais suite à des passages de frontière désagréables par exemple, il se pourrait que derrière le sien se cachent d'autres attributs et prescriptions subjectives : en face d'un douanier corrompu, éviter le pire. Pareillement, si **le statut social-4** de ce voyageur était particulier - admettons que celui-ci soit un diplomate -, son modèle d'interaction comparativement à celui typifié par le commun des mortels, par habitude, changerait du tout au tout : aux douanes on attend fréquemment, mais moi, je passe comme une lettre à la poste.

Maintenant qu'arriverait-il face à un vrai douanier ? Comment s'articuleraient ces notions et modèles objectifs et subjectifs typifiés si un voyageur partageait la réalité quotidienne de ce dernier et vice-versa ? (Le face-à-face étant selon Berger et Luckmann l'interaction de laquelle découle toutes les autres formes d'interaction, elle permet de comprendre en essence toute rencontre éventuelle, animée ou inanimée.)

Lors d'un passage à la douane - prenons le point de vue du voyageur - il y aurait d'abord, grâce aux typifications antécédentes, anticipation de la rencontre à venir : je vais attendre en ligne, je vais présenter mon passeport, je vais répondre aux questions, etc. Puis, lorsque le ici et le maintenant du douanier correspondrait au sien, lorsqu'il deviendrait, de ce fait réel, au plein sens du terme, la subjectivité du douanier lui serait alors accessible par un

maximum de symptômes : ses gestes, ses paroles, son regard, etc., s'imposant aux sens du voyageur. Selon ces symptômes et les typifications antécédentes qu'il possède, le voyageur ajusterait et modifierait alors son comportement en conséquence. Tant et aussi longtemps que le type douanier (et son contenu) conviendrait à **la situation en présence-5**, se prouverait efficace, son emploi se maintiendrait. Bien entendu, cette utilisation serait modulée en concomitance par les prescriptions d'autres typifications pouvant convenir à la situation : personne sympathique ou antipathique, rapports tendus, etc. Enfin, dans la plupart des cas, la rencontre se terminerait par un passage aux douanes réussi mais surtout, chez le voyageur, par une consolidation de son type douanier construit auparavant: « Ma typification antécédente était juste. Elle s'est prouvée efficace. Je peux donc avoir confiance en elle, y croire, et la considérer comme une certitude. *Un douanier, c'est bien ce que je pense que c'est.*»

Malgré que cette illustration à la frontière contienne les grandes lignes du processus de typification et son utilisation, je tiens à approfondir certaines des propriétés qui le caractérise et dont la plupart se prouvent être des qualités du langage, soit l'anonymat, l'accumulation et la transcendance.

L'anonymat : Plus on s'éloigne du sujet auquel est appliqué le processus de typification, plus le type utilisé devient anonyme. Par exemple :

Pierre le douanier -----Éloignement.

ICI : Face à Pierre, mon type douanier est confronté à sa subjectivité. Pierre est comme ci, comme cela, etc.

Là-bas : Mon type douanier comprend : est chargé de contrôler le passage de...

De l'anonymat, trois points se révéleront utiles pour notre étude. Le premier, l'anonymat d'un type n'est pas ébranlé si aucune interaction nécessitant son emploi n'a eu lieu et l'est relativement peu si cette interaction appartient au passé et fut superficielle ou éphémère.¹² Malgré que Pierre ait été, d'une manière ou d'une autre, un douanier exceptionnel, si je l'ai rencontré 5 minutes et il y a de cela 10 ans, ma typification de ce type (douanier et non Pierre) reste : est chargé de contrôler...

Le second, l'anonymat est affecté par le degré d'intérêt et d'intimité.¹³ Il existe un continuum d'anonymat allant du cercle intime d'une personne à l'intérieur duquel les types sont peu anonymes (amis, parents, etc.), jusqu'à l'abstraction hautement anonyme qui peut être faite, par exemple, à l'égard de prédécesseurs, de successeurs, voire d'étrangers si on considère les préjugés et stéréotypes vus au chapitre 1.¹⁴

Dernier point, peu importe le degré d'anonymat qui caractérise un type, celui-ci reste susceptible d'affecter le cours de la réalité quotidienne d'un individu : après tout, quelqu'un pourrait bien se donner la mort pour un personnage historique ou légendaire.

Accumulation : Toutes les typifications, peu importe quelles soient faites à l'égard d'évènements, d'un objet, d'une personne, d'une situation ou encore, de mon rôle dans la société, se construisent inconsciemment ou consciemment par habitude et s'accumulent, se conservent, se répertorient selon une structure personnelle d'intérêt ou d'ordre pratique dans **un stock de connaissances**¹⁵ personnel qui correspond en grande partie, culture oblige, à un stock commun de connaissances. Que je sois moi-même un douanier ou non, je sais que ce type travaille aux frontières. Par contre, si c'est mon rôle dans la société d'être un douanier, alors par *intérêt* j'ai typifié dans mon stock de connaissances la signification des différents codes d'infraction pouvant être inscrits sur une carte de débarquement : R-23, ce passager transporte du saucisson non enveloppé, mettre à la poubelle, donner une amende. Évidemment, le stock commun de connaissances a lui-même sa propre structure d'à propos qui correspond, selon Berger et Luckmann, à la culture. Par exemple, au Québec on ne laisse pas rentrer les voyageurs avec du saucisson non enveloppé. Enfin, le stock commun de connaissances est distribué inégalement dans la société (suivant leur parcours, les membres possèdent des compétences différentes) et chacun est conscient de cette caractéristique. Un mécanicien peut me dire pourquoi ma voiture fait clouk clouk clouk, mais probablement pas ce que veut dire R-23 sur ma carte de débarquement...

Transcendance : Métaphoriquement, les mots étant comme des valises, je peux y typifier ce que je veux sous le couvert de l'anonymat, mais surtout, voyager avec. En effet, le langage permet de se détacher spatio-temporellement d'un ici et maintenant, d'un contexte X ou Y et parler d'un sujet qui n'est pas présent, que je n'ai jamais rencontré ou encore que je ne rencontrerai jamais.¹⁶ Et ce, dans l'interaction intersubjective *m'opposant* au douanier ou encore dans le confort et l'intimité de mon esprit :

À travers le langage un monde entier peut être actualisé à n'importe quel moment. Ce pouvoir transcendantal et d'intégration du langage se maintient même quand je ne suis pas en train de converser avec autrui. Grâce à l'objectivation linguistique, même quand «je me parle à moi-même» dans des pensées solitaires, un monde entier peut se présenter à moi à n'importe quel moment.¹⁷

Maintenant, ces trois caractéristiques partagées, j'aimerais, avant de donner dans la section suivante une définition de la communication tel que je l'entrevois pour traduire l'expérience communicationnelle relative à l'objet de recherche, revenir sur une dernière qualité qu'attribuent Berger et Luckmann à la réalité quotidienne, celle d'être non problématique. En effet, la réalité quotidienne étant ce qu'elle est, le train-train, ordinairement la connaissance qu'en a un individu lui suffit amplement pour oeuvrer en son sein et, ce, sans problèmes. Mais tel n'est pas toujours le cas, *sinon ce ne serait pas une vie*. Se présentent alors, face à une difficulté, deux alternatives envisageables. D'une part, l'individu peut, par rapprochement à une signification connue ou éloignée appartenant à la réalité quotidienne (sa connaissance de sens commun), intégrer cette anicroche. Par exemple, en face-à-face, un douanier lui tire la langue, déconcerté, l'individu abandonne l'emploi du type du même non et cherche au sein d'autres typifications : il blague. Sa typification du douanier reste quasi intacte, au plus, l'attribut farceur vient s'y rajouter. D'autre part, le cas est plus rare, l'individu peut conclure que le langage de la vie quotidienne se révèle malhabile à traduire le problème qui se présente et déduire qu'il implique probablement une recherche similaire au sein d'une *autre réalité*.¹⁸ En effet, pour Berger et Luckmann, il convient de différencier par exemple la science, la philosophie, la religion ou encore l'art, comme des réalités autres dont les significations qui les caractérisent sont

restreintes à des modalités spécifiques d'expériences. Elles représentent ainsi des régions finies de sens. Bien délimitées, ces autres réalités sont toutefois enclavées à l'intérieur de la réalité quotidienne ; la conscience se servant de cette dernière comme point de départ et d'arrivée à toute escapade faite en empruntant ce véhicule qui les relie toutes¹⁹, le langage symbolique : « Tout thème significatif qui embrasse plusieurs réalités peut être défini comme un symbole, et le monde linguistique par lequel cette transcendance est accomplie s'appelle le langage symbolique. »²⁰

En fin de compte, pour résoudre ce deuxième type de problème la conscience doit ainsi, d'une certaine manière, voyager par *bond symbolique*. Difficile d'illustrer cette éventualité à l'aide d'une situation impliquant un douanier, mais disons que tel pourrait être le cas si un individu, aux prises avec lui, souhaiterait le faire *disparaître*, le rendre irréel :

Même si je suis capable de douter de la réalité, je suis contraint à me détacher de tels doutes dans la mesure où j'existe dans la routine de la vie quotidienne. Le détachement du doute est si fort que son abandon, que je pourrais envisager dans le cadre d'une contemplation théorique ou religieuse, implique une transition personnelle extrême. Le monde de la vie quotidienne se proclame lui-même et, si je veux défier cette proclamation, je dois m'astreindre à un effort délibéré et en aucun cas facile.²¹

D'une manière générale, l'utilité du processus de typification se révèle justement du fait qu'hormis ces cas extrêmes, il épargne à l'individu des efforts inutiles à propos de tout et de rien : « La validité de ma connaissance de la vie quotidienne est pré donnée à mes yeux [...], c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'un problème ne puisse être résolu en ces termes. Aussi longtemps que ma connaissance fonctionne de façon satisfaisante, je suis généralement prêt à écarter tout doute à ce sujet. »²² Habituel statu quo qui se traduit chez l'individu par une économie de sa pensée et de son énergie tel que l'illustre le fait de pouvoir anticiper, mais dont l'avantage principal, et non négligeable, est de pouvoir consacrer cette énergie à d'autres fins, soit pour réfléchir, imaginer et ultimement, innover. D'ailleurs, d'après Berger et Luckmann, les institutions sociales *facilitant la vie quotidienne* de tout un chacun s'avèreraient les premières typifications partagées par des individus qui, avec le temps, se seraient stratifiées, consolidées jusqu'à revêtir ce caractère donné qu'on leur reconnaît aujourd'hui.²³

3.3.1 Le processus de typification une communication en soi

Tel l'aura sûrement deviné le lecteur, ma définition de la communication pouvant rendre compte de l'expérience communicationnelle propre à l'objet de recherche s'assimile pratiquement au processus de typification : « construction objective et subjective de sens, consciente ou inconsciente, faite par un individu selon un contexte spécifique (culture, exp. antécédente, statut social, situation (voir chap.1 p.11)) à l'aide du processus de typification et du langage symbolique pouvant lui servir de référence ultérieurement lors d'un dialogue intersubjectif ou d'un monologue imaginaire. » On retrouve de la sorte, une définition de la communication qui regroupe les éléments essentiels identifiés dans la section 6.1, intime et imaginaire (impliquant soi et la situation), symbolique et surtout, à double registre : objective par le fait qu'elle soit plus souvent qu'autrement le résultat directe d'une enculturation, subjective dans la mesure où elle peut toutefois être l'aboutissement d'un vécu et d'une personnalité distincts. Face à cette définition reste un seul point sur lequel j'aimerais porter l'attention du

lecteur, le fait que cette construction de sens soit consciente ou non. En effet, malgré que les exemples précédents engageant un douanier et un voyageur aient présenté le processus de typification comme un mécanisme dont le voyageur était lucide, employant, délaissant, consolidant des typifications et leurs prescriptions à sa guise, on peut douter que cette clairvoyance soit très répandue : « [...] Cette caractéristique très importante du langage est parfaitement saisie quand on dit que les hommes doivent parler d’eux-mêmes jusqu’à ce qu’ils se connaissent eux-mêmes.»²⁴ Il y a d’ailleurs de fortes chances que ce soit à cette prise de conscience que les divers auteurs fassent référence lorsqu’il parle de mouvement de décentration permettant une ouverture à l’altérité ; avant de rapatrier l’origine d’un nombre incommensurable de typifications à notre culture, sans s’en apercevoir, elle s’est imposée à nous comme dame nature.

Enfin, avant de conclure ce chapitre avec *ce qu’il faudrait retenir*, j’aimerais donner un simple exemple d’application de cette définition de la communication. Prenons un tableau connu, *la danse* (1910), du peintre français Henri Matisse. Tout individu seul devant cette œuvre, s’il ne possède pas déjà les notions, procéderait assurément à une typification de sens *objectif* : tableau, peintre français, cinq danseurs nus, surtout ne pas toucher la toile. Mais chacun pourrait aussi, consciemment ou inconsciemment, typifier *la danse* subjectivement dans le confort intime de son esprit et selon le contexte qui lui est propre. Respectivement, selon le cas : comme c’est beau ; elle me laisse indifférent ; on dirait une simplification des baigneuses de Cézanne ; je ne sais pas ce qui m’arrive, je ne trouve pas les mots, je me sens comme transporté, hors de moi...etc. Ainsi, advenant que ces différents amateurs d’art aient été questionnés suite à leur appréciation de *la danse*, cette typification personnelle antécédente referait surface. Peu importe le rapport à la toile, par ce processus et le langage symbolique, entre les individus et elle, il y aurait eu communication. Certains, comme je l’ai souligné en indiquant que ce processus est plus souvent qu’autrement inconscient, se surprendraient même à dire : « Tiens, je n’avais jamais réalisé à quel point cette toile m’a...»

3.4 Ce qu’il faudrait retenir

L’ensemble du chapitre est essentiel (*savoir* objectif ou subjectif, anonymat, stock de connaissances, etc.). Mais il ne faudrait pas oublier que le processus de typification permet à l’individu de donner un sens à la réalité (construire) qui l’entoure et ceci constitue, en soi, une forme obligatoire de communication.

CHAPITRE IV

RÉFLEXIONS SUITE AUX LECTURES

Cette sorte de vérité imparfaite et provisoire qu'on appelle la science

Anatole France

Malgré qu'il ait été dit auparavant qu'aucunes des lectures savantes n'avaient suffi à assurer une réponse à la question de recherche et que celle-ci ne peut être espérée sans l'aide d'autres voyageurs, cet effort tous azimuts a néanmoins bouleversé à la fois mon intuition et la problématique intuitive, sinon mon entendement même de la recherche. Avant de considérer la démarche méthodologique choisie pour sonder ceux qui détiennent *les mots clés*, j'ai cru bon de rassembler ici l'ensemble des changements de fond ou de forme que ces lectures ont occasionnées.

Déjà, l'unique hypothèse avancée timidement (voir la problématique intuitive p.5), du poids des parallèles établis avec le rite du pèlerinage et des recoupements faits à la suite de cette comparaison, paraît plus probable. Ensuite, bien que le concours d'experts voyageurs reste essentiel à la compréhension de l'objet de recherche, le second objectif de cette exploration, *mieux définir*, sans avoir été pleinement atteint, a cependant été approché. En effet, il n'est plus seulement question d'un voyage itinérant mais plutôt, considérant à nouveau les rapprochements avec le pèlerinage, d'un VIDEP, soit un voyage équivalent dépouillé d'artifices religieux. Pareillement, la prise de conscience ne se fait plus à l'égard d'un simple hasard significatif, mais bien d'une synchronicité, soit une coïncidence fortement improbable et chargée de sens à laquelle est associée un état psychique particulier et des modalités d'expérience y menant. Enfin, si dans la problématique intuitive les propos de Todorov permettaient de dépasser hypothétiquement les frontières de la communication comme rapport interhumain, il semblerait pour que celle-ci puisse s'établir sur d'autres territoires, que le poids entier de l'entreprise repose sur le récepteur. Que ce dernier, par le processus de typification et le langage symbolique, construise seul un sens aux événements ; peu importe qui en est leur *auteur*, Dame nature ou Dieu le père...

De ces précisions et notions associées, découlent également deux conséquences importantes. La première, impossible de conserver la question de recherche telle qu'elle fut formulée intuitivement. Revue, elle devient ainsi : *À quelle construction de sens peut-on procéder suite à l'expérience d'une synchronicité lors d'un VIDEP ?*

La seconde, malgré qu'il soit difficile d'émettre des hypothèses concrètes et justifiées à l'égard des deux volets de l'objet, soit la prise de conscience d'une synchronicité lors d'un VIDEP et la construction de sens qui peut s'ensuire, tout aussi impossible, considérant les nouvelles connaissances, de retenir des questions qui viennent de soi ou qu'il est désormais possible d'envisager.

En premier lieu, si Jung considère qu'il faille maintenir « un intérêt sans cesse renouvelé » pour prendre conscience d'une synchronicité, quelles qualités propres à un VIDEP mèneraient le voyageur à satisfaire cette

prescription ? Serait-ce, considérant le choc culturel, les tensions déclenchées par la rencontre interculturelle ? Ou bien celles rimant avec insectes, maladies, pollution, perdu ? Et puis, la vigilance ne pourrait-elle pas se faire plus agréable ? Émerveillé, captivé, charmé, séduit, traduiraient tout autant un voyageur, *intéressé*. Que dire d'une réponse affirmative à toutes ces questions, conviendrait-elle ? Aussi, bien que Jung n'évoque aucunement l'intervention de la perception (le regard) dans cette prise de conscience inhabituelle, considérant les propos de Bergson, pourrait-on penser que celle-ci y soit pour quelque chose : « Si abstraite que soit une conception, c'est toujours dans une perception qu'elle a son point de départ. L'intelligence combine et sépare ; elle arrange, dérange, coordonne ; elle ne crée pas. Il lui faut une matière, et cette matière ne peut lui venir que des sens ou de la conscience.»¹ Après tout, comme l'indique le célèbre psychologue, il s'agit pour prendre conscience d'une synchronicité, de relativiser par intérêt temps et espace. Hors, comme le signale à nouveau le philosophe non moins connu, lorsque l'individu croit mesurer du temps, invariablement, celui-ci établit en fait un rapport spatial² :

Quand nous lisons l'heure, ce ne sont que des *positions* des aiguilles sur le cadran que nous observons, jamais le mouvement lui-même. Nous n'enregistrons en somme que des coïncidences, des simultanités. L'intervalle nous échappe; c'est notre intelligence qui le reconstruit³

Par conséquent, puisque l'acte de perception (le regard) pareillement au processus de typification construit par habitude⁴ (afin d'anticiper et d'économiser sur l'effort), se pourrait-il que lors d'un VIDEP, par mouvement répété au sein d'un contexte spatial étranger, se développe *un regard particulier* ? Que ce regard, relativisant temps et espace chez le voyageur, ouvre la porte à une prise de conscience inhabituelle ?

Quant à la construction de sens, bien qu'elle soit le bilan d'une panoplie de facteurs, dans cette situation spécifique (VIDEP), y aurait-il une raison pour laquelle à l'endroit d'une synchronicité, l'individu préfère la religion pour y dresser sa subjectivité ? Serait-ce aussi simple que Wunenberger l'affirme : « [...] une chance particulière (comme la *baraka* arabe), un don de voyance ou de prophétie font naître autour d'eux des sentiments numineux et incitent à percevoir en eux la présence d'une puissance supra-humaine. »⁵ Adviene que tel soit le cas, serait-il possible de préciser pourquoi, ici plus qu'ailleurs, ce saut symbolique ?⁶

Enfin, tel qu'il l'avait été promis dans le chapitre précédent, un dernier développement concernant l'ensemble du mémoire devrait être partagé. Au début de cette exploration, alors que je balisais ma recherche suivant une logique de raisonnement théorique (définition de l'objet de recherche, hypothèse, etc.), je dois avouer qu'une certaine assurance prenait naissance en moi. Par l'application de cette méthode, armé d'un chapelet de concepts et de théories, je pensais faire de mon intuition *une réalité plus vraie*. Or, comme je l'ai réalisé, ce mémoire étant lui-même une simple construction de sens, cette fois de deuxième degré (du sens commun à la pensée savante), elle ne sera pas plus vraie. Au plus, par les critères qu'impose la recherche scientifique, puis-je espérer que sa validité prenne du galon. Sur ce, il convient d'aborder le prochain chapitre, la démarche méthodologie.

CHAPITRE V

LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Étonnants voyageurs! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers!
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.
Dites, qu'avez-vous vu ?

Charles Baudelaire.¹

5.1 Le récit de vie s'impose

Le choix d'une technique de prise de données s'inscrit à la suite d'une lignée d'autres : l'objet de recherche, la question que lui adresse le chercheur et les objectifs que ce dernier s'est fixés. Parfois, la liberté dont a joui le chercheur dans les premiers moments qui marquent sa recherche, se poursuit. Ce moment venu de recueillir des données, il peut encore décider par et pour lui-même s'il préfère rencontrer du papier ou des sujets. En somme, sa stratégie de recherche accueille favorablement, sans distinction, une technique appartenant soit aux vivantes, soit aux documentaires². Par exemple, Tzvetan Todorov dans son appréciation *française* de la diversité humaine³ a choisi d'interroger les écrits de Montesquieu, Segalen, Montaigne, Loti, et j'en passe⁴. Il aurait tout aussi bien pu s'attarder aux considérations d'illustres inconnus encore bien vivants, d'autres Français. Le résultat n'aurait été baigné de cette auréole historique, par contre il aurait encore illustré, assurément, une pluralité de points de vue sur le sujet, l'Autre...

Cela dit, pour ma part je préférerais rencontrer du monde, d'autres voyageurs. Mais, même si tel n'avait été le cas, si j'avais voulu coûte que coûte lire, je n'aurais pas pu. Mon objet, ma question, mes objectifs ne m'offraient aucun jeu face à cette décision de comment recueillir des données pertinentes : je devais nécessairement rencontrer du monde. Je le rappelle mon objet intuitif, à ses débuts, était *l'expérience du hasard lors d'un voyage itinérant*. Illustre par son absence d'intérêt scientifique, il dictait déjà à la fois l'arrêt d'une recherche documentaire (sans nouveaux indices) et une question large : *Quelle est cette expérience dans une perspective communicationnelle ?* L'objectif tout aussi forcé allait suivre, inévitablement : explorer dans l'espoir de mieux comprendre, à tout le moins mieux définir... Avec ce point de départ, aurais-je pu espérer quoi que ce soit des romans, des journaux, des récits de toute sorte, les choux gras de l'analyse de contenu ? Éplucher dans l'ignorance des pages et des pages à la rencontre d'un hasard significatif ? Et si jamais il s'était présenté, que faire par la suite pour comprendre ? Questionner à nouveau les pages qui m'y avaient mené et faire confiance à son auteur, que son imaginaire n'ait trop débordé, que sa mémoire se soit tenue près des faits ? Difficilement. Je ne saisis pas bien, ici, Kerouac, le mot vision : « Tu as eu une vision, mon gars, une vision. Il n'y a que les pauvres cons qui se fassent aucun cas des visions. Qui te dit que ton père, qui était un vieil habitué du pari mutuel, ne s'est pas justement branché sur toi l'espace d'un instant pour te dire que Big Bop allait gagner ? »⁵

J'aurais pu en faire autant après tout⁶, j'avais ma propre histoire, mon vécu qui m'avait bien mené à une intuition de recherche. En plus, cette façon de faire existait. Depuis Malinowski qu'elle était reconnue l'observation

participante⁷. Je n'aurais pas eu à « saisir le point de vu de l'indigène », le mien aurait suffi. Le problème c'est que voilà, je n'aurais pas fait un bon écrivain, je ne tiens aucun journal personnel⁸, jamais. Aucun de mes voyages n'a été couché sur papier. Je me souviens de tout, à peu près. Que faire de cette conjoncture ni sérieuse, ni satisfaisante pour une recherche qui se veut scientifique ? Une intuition, pas plus. Mais qu'à cela ne tienne, admettons que j'eusse été prêt à repartir et tenir un journal. Voici le topo du terrain : cet été j'attends une synchronicité au Bhoutan (je n'y suis jamais allé). Impossible. Impossible aussi, on le comprendra aisément, d'observer d'une manière dite non participante les synchronicités d'autres voyageurs : « Faites comme si je n'y était pas, non, non, poursuivez, je le sens, la chance est avec vous. »

Alors rencontrer du monde, des experts, des voyageurs qui se souviendraient, qui m'aideraient à comprendre, à mieux définir, qui exploreraient avec moi. Il n'y avait qu'à choisir une technique parmi les autres vivantes⁹ qui me permettrait de poser des questions à ces experts voyageurs! Mais quelles questions? Je n'en avais qu'une : « Quelle est votre expérience du hasard...? » Exit l'entrevue structurée individuelle ou de groupe. Non structurée alors ? Peut-être, mais il y avait mieux. Le focus group non structuré? Non. Je l'ai envisagé, mais les avantages qu'il semblait offrir se sont vite dissipés. Oui, une seule question lancée aurait probablement suffi à générer des réponses, sinon à tout le moins d'autres questions. Mais la synchronicité semble être un fait assez rare alors comment déjà générer un *group*? Ensuite, la prise de conscience du phénomène pouvant s'avérer une expérience intime¹⁰, peut-être certains participants éprouveraient-ils des réserves à livrer devant un cercle d'étrangers le résultat de cette communication trop personnelle, aurais-je réussi à les regrouper. Et surtout, admettons qu'il fut 7 à bien vouloir discuter, comment délier de ce flot de paroles s'entrecoupant l'histoire d'Annie, de Hugo ou de Jean-Philippe ? Comment retrouver le contexte de voyage intégral et particulier à chacun, la construction de sens singulière et puis poser une question à Hugo seulement et maintenant parce que mon intuition me dit qu'il tient là un point essentiel ? Il me fallait l'histoire singulière de son voyage, plus précisément, son récit de vie sur la pratique du voyage et l'expérience du hasard. Le plus fort, de cette seule question que je possédais « Vous serait-il possible de me raconter votre expérience d'un hasard en voyage? », non seulement il m'était possible de l'obtenir, la technique et ses objectifs s'en accordaient : la démarche consiste à « enquêter sur un fragment de réalité sociale-historique dont on ne sait pas grand-chose *a priori* »¹¹ en vue de « comprendre le fonctionnement interne de l'objet d'étude et à élaborer un modèle de fonctionnement sous la forme d'un corps d'hypothèses plausibles.»¹²

Enfin, pour clore la parenthèse sur ce choix imposé du récit de vie comme technique de prise de données, il y a une dernière raison pour laquelle cette technique surpassait celle non approfondie dans ma démonstration, l'entrevue non structurée individuelle. Avec cette dernière, j'aurais pu me débrouiller avec une question de départ et quelques autres intuitives. Mais aucune, ni leur somme, n'aurait abouti à la saisie du déroulement des événements dans le temps, une qualité unique au récit vie. En effet, de par la forme narrative utilisée par le sujet, le récit de vie est la seule technique qui prenne en compte cette dimension de l'expérience. Au début de ma recherche, ne sachant trop qu'est-ce qui pouvait bien se passer sur la route, j'imaginai, encouragé par la séquence reconnue au rituel de passage, que la synchronicité puisse être le produit d'un changement (physiologique, psychologique, autre?) et par conséquent que le temps, au sens de durée, puisse y jouer un rôle. Aussi, lors des

entretiens, advenant que d'autres questions aient germé dans mon esprit, il était toujours possible d'interrompre le sujet ou de le relancer afin de briser un silence grandissant. Le choix du récit de vie était, tous points considérés, le meilleur sinon l'unique choix. Choix dont je détaillerai maintenant les fondements et repères principaux.

5.2 L'abc du récit de vie et mon abc

La suite de ce chapitre sera partagée en deux parties distinctes. La première couvrant les sections 5.2.1 et 5.2.2 offrira un aperçu théorique des indispensables du récit de vie comme technique de prise de données, son emploi, sa validité et la question de l'échantillon. La seconde, se résumant à la section 5.2., contiendra quant à elle l'application qui en a été faite lors de la présente recherche, tant au plan théorique que pratique. L'essentiel des considérations théoriques contenu dans la première partie proviendra de l'œuvre de Daniel Bertaux, *les récits de vie*.¹³ Bertaux étant à l'origine dans les années soixante-dix de la relance de l'emploi du récit de vie dans les sciences sociales¹⁴ ainsi qu'une forme plus aboutie de celui-ci, le récit de pratique en situation¹⁵, il ne faut pas se surprendre de ce choix ni qu'il suffise amplement à couvrir les bases de la technique employée.

Le récit de pratique, que Bertaux envisage dans une perspective ethnosociologique (il emprunte à l'ethnologie ses méthodes, ses objets sont issus de problématiques sociologiques),¹⁶ : « illustre bien le renversement de perspective que connaissent les méthodes qualitatives. »¹⁷ En effet, par l'emploi de cette technique dite inductive, le chercheur s'efforce, à partir « de l'individu et non des structures »¹⁸ de comprendre les mécanismes et processus qui régissent un monde social afin de rendre compte de son fonctionnement par un modèle composé de descriptions et d'hypothèses plausibles.

5.2.1 L'emploi de la technique

Dans un premier temps, le chercheur adresse une question d'ordre général à l'égard d'un **monde social** ou d'une **catégorie sociale**¹⁹ dont il souhaite comprendre les logiques (sociales) sous-jacentes. La question qu'adresse le chercheur se doit ainsi d'être large dans la mesure où ce dernier ne sait rien ou peu de choses de l'objet : trop précise, elle risquerait d'éliminer des éléments insoupçonnés du chercheur.²⁰ Ensuite, en fonction de cette problématique sommaire, le chercheur identifie des personnes dont le vécu passé ou présent correspond à ses préoccupations de recherche et, validité et variabilité obligent, diffère l'une de l'autre (on reviendra sur ce dernier point lorsqu'il sera question de l'échantillon). Puis, il les convie, tour à tour, à venir **raconter** lors d'un entretien avec lui cette tranche de leur vie qui *l'intéresse*, par conséquent, à faire le récit d'une pratique en situation. Le verbe raconter est essentiel puisqu'il signifie l'emploi de la forme narrative et la préhension *du temps* qui distingue cette technique des autres :

Il y a récit de vie s'il y a apparition de la forme narrative dans un entretien, le sujet l'utilisant pour exprimer les contenus d'une partie de son expérience vécue. Sinon, si le discours se réduit à des descriptions ou si, tout en relatant une série diachronique d'événements, il se contente de les juxtaposer sans rien dire de leurs rapports entre eux, forme chronique, il ne prend pas la forme narrative.²¹

Inévitablement, afin de mieux comprendre l'objet de recherche, entre chacune de ces rencontres le chercheur procède également à la lecture de toute documentation qu'ont pu lui suggérer les propos des candidats ou la lecture de leurs récits. En effet, l'utilisation du récit de vie ne proscrie aucunement celle d'autres techniques vivantes ou documentaires : le but de l'entreprise est la compréhension de l'objet, que la voie y menant emprunte diverses ramifications méthodiques, importe peu.²²

Par conséquent, si le premier entretien est peu orienté par le chercheur, s'il n'y a pas à ce moment dans son esprit une trame d'entretien jalonnée de thèmes exacts vers lesquelles il tente d'amener son interlocuteur, il y a de fortes chances qu'elle se dessine assez rapidement et que les prochaines rencontres le soit plus (orientées). Les lectures, les entretiens et l'analyse des récits, *simultanément*, se poursuivent jusqu'à ce que le point de saturation soit atteint, soit lorsque la rencontre de nouveaux candidats ne force ni l'abandon d'hypothèses retenues jusqu'ici, ni l'addition de nouvelles insoupçonnées. À ce moment, si le recours au récit de vie dont l'esprit se résume à :

[...] remonter du particulier (les individu) au général (le social) grâce à la mise en rapport de cas particuliers, de ce qu'ils contiennent de données factuelles replacées dans leur ordre diachronique, d'indices descriptifs ou explicatifs proposés par les sujets, grâce à la découverte de récurrences d'un parcours de vie à l'autre et à la mise en concepts et en hypothèses de ces récurrences.²³

a été concluant, le corps d'hypothèses plausibles auquel est parvenu le chercheur constitue le noyau d'un modèle de fonctionnement de l'objet social.

On reconnaît ainsi trois temps au récit de pratique en situation: le recueil, le traitement montage et l'analyse.

1- Le recueil : Il consiste évidemment à identifier les sujets potentiels et recueillir leur récit. Il peut parfois impliquer, dans ses débuts, une reformulation de la question de recherche.

2- Le traitement – montage : Il s'agit de traiter les récits par une méthodologie systématique d'analyse de contenu et d'en dégager les thèmes principaux ou les moments clés des expériences partagées pour par la suite procéder au montage, soit disposer les thèmes selon une logique, une articulation qui puisse permettre au lecteur de les parcourir comme un roman.²⁴

3- L'analyse : Elle est la progression théorique qui, de récit en récit, s'accomplit par d'incessants va-et-vient entre les hypothèses et les concepts, jusqu'à l'atteinte d'un modèle final.

5.2.2 La validité et l'échantillon

Comme on a pu le comprendre dans la section précédente, le recours au récit de vie vise la compréhension en profondeur du fonctionnement d'un objet social. En effet, le but ultime n'est pas de vérifier une ou des hypothèses précises par le biais d'un échantillon statistiquement représentatif (démarche hypothético-déductive) mais bien, par une démarche inductive, de construire progressivement l'échantillon²⁵ et d'élaborer à partir d'une réflexion fondée sur les récurrences, des hypothèses plausibles riches en interprétations et en descriptions.²⁶ C'est d'ailleurs

la raison pour laquelle Bertaux utilise le terme plausible à leur égard plutôt qu'explicative : « Elles « se sont vérifiées » cas après cas, [...] mais, pour être certain qu'il s'agit bien d'hypothèses « explicatives », il faudrait en toute rigueur avoir recours à la méthode expérimentale, ce qui en sciences sociales est bien sûr hors de question. »²⁷ Puisqu'il est impossible de *vérifier* ces hypothèses, qu'elles sont les éléments de la recherche qui assurent leur validité ? Il en ressort deux principaux, le chercheur lui-même et la variété de l'échantillon.

5.2.2.1 Le chercheur

Une part importante de la validité de la recherche repose sur le chercheur lui-même, et ce pour deux raisons. D'abord, il est le filtre *objectif* par lequel passe le recueil de tout récit. Il faut espérer de sa part qu'il ne conditionne, tant que faire se peut, le récit dans sa forme et son contenu. Certains, sans jeter le blâme exclusivement sur ce dernier, questionnent cependant les conclusions auxquelles mène l'emploi du récit de vie (de pratique) dans la mesure où la relation chercheur / sujet peut influencer d'elle-même le résultat. Par exemple, le sujet voulant bien faire, exagère certains points, en déguise d'autres, en fin de compte, altère le contenu en fonction de sa relation intersubjective avec le chercheur. Ensuite, le chercheur est seul maître à bord. C'est lui qui retient, après d'incessantes confrontations d'interprétations alternatives, il est vrai, celles qu'il juge les meilleures. Aussi demeure-t-il le risque qu'il s'arroge le monopole de la vérité, au mépris de l'intention du sujet, de son récit. Notons toutefois, parce que la source de ces interprétations et leurs comparaisons correspond à des récits concrets, qu'elle véhicule déjà en elle-même « une certaine garantie contre les spéculations gratuites. »²⁸ On pourra dire ce que l'on veut sur ce point, face à toute recherche scientifique, il faut faire confiance au chercheur, à la rigueur dont il dit avoir fait preuve, mais rester sceptique quant à ses conclusions.

5.2.2.2 La variété

Un second facteur assurant la validité d'une recherche de ce type réside dans la variété de l'échantillon construit par le chercheur. Cette variété assure d'une part que l'objet social est saisi dans sa globalité, ensuite que les hypothèses auxquelles arrive le chercheur sont solides. Pour ce faire, le chercheur doit en premier lieu rencontrer des sujets qui occupent des **positions sociales différentes** et possèdent un **habitus différent**²⁹ mais aussi faire, parmi eux, la recherche de **cas dits négatifs** qui viendront potentiellement ébranler ses hypothèses. On examinera séparément ces trois éléments qui régissent la construction d'un bon échantillon.

I- La variété des positions occupées : Un monde social est le résultat d'activités et d'interactions entre individus qui occupent des *positions* structurelles différant l'une de l'autre. Or, ces positions sont caractérisées par des rôles, des statuts, des intérêts, des ressources pour l'action, des relations intersubjectives d'alliance, d'opposition et de marge de manœuvre variant grandement. Ainsi, l'expérience de la réalité sociale et la vision qu'en possède l'individu variera inévitablement en fonction de la position structurelle qu'il occupe.³⁰ Tel le souligne Bertaux :

Ce phénomène de multiples perceptions (et de pratiques multiples) d'une même réalité est fondamentale : la perception qu'un acteur élabore d'une situation donnée constitue pour lui la réalité de cette situation; et c'est

en fonction de cette perception, et non de la réalité objective telle que chercher à la connaître le sociologue, que l'acteur social sera amené à agir.³¹

Par conséquent, pour saisir et exposer rigoureusement un monde social (objectif), il faut recueillir une variété significative de perspectives individuelles subjectives qui portent sur lui. Par exemple, pour comprendre le département des communications de l'UQAM, il faut récupérer le point de vue des professeurs, du doyen, etc.

2- L'habitus : Des personnes partageant un même statut institutionnel ou non, peuvent, parce qu'elles n'ont pas un *capital d'expérience biographique* identique, un même habitus (schèmes de perception, d'appréciation et d'action), présenter des différences dans la manière qu'ils exécutent leur travaux, remplissent leur rôle ou vaquent à leur occupation. Comme le note Bertaux, ce phénomène est universel. Il n'y a qu'à considérer les différences de conduite entre les différents agents de police, les commis d'épicerie, les joueurs de badminton, les sans-abri...etc. Le principe demeure le même, rechercher la variété pour déceler l'identique.

3- La recherche de cas négatifs : Lorsque l'observation des récurrences au sein d'un échantillon varié a permis l'élaboration d'un *premier* modèle stable, il faut alors renverser le mouvement et tenter de le déstabiliser. Pour ce faire, le chercheur va s'efforcer de trouver des sujets dont le vécu diffère drastiquement de ceux qui lui ont permis d'arriver à ce résultat initial afin de s'assurer que leur récit ne vienne le remettre en question : les chiens ne font pas des chats, mais en trouverait-on un nombre significatif qui y parviennent, il faudrait réviser le modèle...

5.3 Mon application de la technique

Cette partie du chapitre sera consacrée à l'application du récit de pratique dans le cadre de ma recherche. Il sera ainsi question d'aborder, tant au plan théorique et que pratique, *ce que j'ai fait* des prescriptions partagées précédemment. Bien que l'application pratique se décline sur trois temps (recueil, traitement montage et analyse), seuls seront retenus les éléments relatifs au recueil ainsi qu'au traitement des récits. En effet, le montage, la façon que j'ai choisi de les présenter, étant directement lié à celle que j'ai préféré pour les analyser, il convient de rapporter au prochain chapitre, *l'analyse*, les choix le concernant.

5.3.1 L'application théorique

Lorsqu'on met en rapport le contexte initial ayant marqué les débuts de cette recherche (voir 5.1) et les prescriptions spécifiques à l'égard du récit de vie comme technique de prise de données (voir 5.3), on s'aperçoit à quel point son emploi paraît judicieux : je sais peu de choses de l'objet, la question de recherche est large et l'objectif, via une exploration empruntant la voie de l'induction, vise effectivement une compréhension plus approfondie de l'objet. Par contre, *l'expérience d'une synchronicité lors d'un voyage itinérant et d'épreuves* est-il un objet social à proprement parler?

Le voyage correspond certainement à une **catégorie sociale** (voir note 17 de ce chapitre) : il s'agit bel et bien d'une activité commune à plusieurs individus pouvant entraîner des logiques d'actions semblables, sa pratique peut être perçue à travers des schèmes collectifs et il y a même, dans la plupart des pays, quelque office du tourisme ou son équivalent. Mais la pratique du voyage itinérant et d'épreuves constitue-t-elle un objet social ? La question est importante puisque tel l'entrevoit Bertaux, il semblerait que non ; sa pratique étant probablement trop isolée pour être considérée comme tel. Par conséquent, l'utilisation du récit de pratique dans une perspective ethnosociologique serait, dans le cadre de cette recherche, remise en cause :

Le but n'est pas de saisir de l'intérieur les schèmes de représentations ou le système de valeurs d'une personne isolée, ni même ceux d'un groupe social, mais d'étudier un fragment particulier de la réalité socio-historique, un objet social; de comprendre comment il fonctionne [...] Les phénomènes idéologiques et culturels collectifs (valeurs, croyances, représentations, projets, c'est-à-dire la sémantique collective de la vie sociale) font certes également partie de la réalité objective ; pourtant, dans la perspective choisie ici, ce n'est pas à leur étude qu'est donnée la priorité, mais à celle des rapports et processus sociaux structurels.³² (C'est moi qui souligne.)

Après lecture, non seulement l'objet de recherche ne serait pas un objet social à proprement parler mais en plus, le récit de pratique en situation ne semblerait pas plus indiquée lorsque vient le temps de saisir la construction de sens faite par un individu et les logiques sous-jacentes en animant le cours. Que faire? D'abord, il est vrai que cette recherche ne tente pas de distinguer la réalité objective d'un monde social en récupérant la réalité subjective des individus qui *l'habitent*. Elle espère néanmoins remarquer sous des appréciations subjectives individuelles³³ (réalité subjective) un phénomène commun qui peut être considéré comme tel : une suite d'actions clés, de gestes *objectifs* menant à une prise de conscience particulière et une interprétation singulière. Or, aucune technique n'est aussi qualifiée que le récit de vie pour saisir l'action : « Ce que Ricœur montre, c'est, sinon l'homologie structurale, du moins l'affinité profonde entre l'action et le récit. L'action au sens le plus générique du terme, se déploie dans le temps, et la forme qui la décrit le mieux est la forme narrative, celle du récit. »³⁴ Ensuite, pour qu'un objet social soit ce qu'il soit, il faut bien que celui-ci ait connu un point de départ : qu'il n'ait pas été objet social, puis qu'il le soit graduellement devenu. D'ailleurs, Berger et Luckmann considèrent toute institution sociale, on se souviendra, comme une série de gestes et de pratiques subjectives, une activité particulière qui avec le temps et de plus en plus de participants s'est consolidée.³⁵ Ainsi, si la perspective ethnosociologique ne permet pas de se pencher sur de tels débuts, il n'y a qu'à employer la technique du récit de pratique selon une autre perspective, l'individualisme méthodologique. Elle offre la même vue d'ensemble, mais son point de vue, pour ainsi dire, lui est antécédent. En effet, l'hypothèse centrale de cette perspective telle que posée par Joseph Schumpeter, est que « toute explication d'un phénomène social doit commencer avec l'individu, celui-ci considéré comme étant à l'origine dudit phénomène. »³⁶ Aussi, selon cette perspective peut-on s'attarder non seulement à des *monolithes* sociaux mais de simples faits sociaux qui « résultent de l'interaction et de la combinaison des initiatives, attitudes, représentations, comportements et stratégie individuelle. »³⁷ Finalement, selon cette perspective non seulement devient-il possible d'envisager le voyage itinérant, simple fait social, comme un objet d'étude valable, il devient également envisageable, sinon même souhaité, face aux individus qui le pratiquent, de saisir les motifs de leur actes individuels et d'interpréter la signification qu'ils leur donnent.³⁸ D'ailleurs, le récit

de pratique employé selon la perspective ethnosociologique préconisée par Bertaux pourrait convenir à ce type d'exploration, seulement, de tels objectifs demeurent secondaires :

L'effort de compréhension des pratiques peut certes conduire à s'intéresser au niveau sémantique des croyances, représentations, valeurs et projets qui, se combinant aux situations objectives, inspirent les logiques d'action des acteurs ; cependant, contrairement à d'autres orientations théoriques qui s'en tiennent à ce « niveau » sans prendre en compte les conditions matérielles et sociales dans lesquelles se trouvent placés les acteurs, la perspective ethnosociologique entend le traverser pour saisir des rapports sociaux et processus sociaux structurels.³⁹ (C'est moi qui souligne.)

De ce fait, j'embrasse l'ensemble des prescriptions de Bertaux quant à l'emploi de la technique – je m'efforcerai aussi d'arriver au processus sociaux pouvant gouverner la construction de sens - et les fondements sur lesquels ils reposent, cependant pour permettre une utilisation (théorique) fondée de la technique face à l'objet de recherche choisi, j'adopterai une perspective différente, l'individualisme méthodologique.

5.3.2 L'application dans la pratique

Tel que noté auparavant, dans cette section, je traite essentiellement des décisions ou opérations ayant marqué le recueil des récits ainsi que leur traitement. Dans le premier cas, j'examine d'une manière générale comment s'est déroulée la recherche des candidats ainsi que leur rencontre, alors que dans le second il est question du moyen utilisé pour traiter systématiquement et objectivement leur récit, soit la grille d'analyse et son élaboration.

5.3.2.1 Le recueil

L'utilisation du récit de pratique comme technique de prise de données implique, comme on l'a vu précédemment, une construction de l'échantillon. De la sorte, si certains aspects du recueil des récits ne varient jamais, par exemple le contrat d'entretien ou encore le fait que celui-ci soit enregistré, ce n'est pas le cas de sa durée ou de l'endroit où il s'est tenu. Plus important, ce n'est pas le cas de la stratégie de recherche des sujets, forcément, elle varie. Dans la mesure où chaque sujet apporte sa contribution à l'échantillon et modifie la connaissance qu'a le chercheur de son objet de recherche, ce dernier tentera de rencontrer un prochain sujet dont le vécu varie plus comme ci ou plus comme ça, en résumé, qui présentera un habitus et une position occupée différents.⁴⁰ Dans cette section du travail, je ne retiendrai par conséquent que les aspects qui se sont révélés vrais pour l'ensemble de la recherche des candidats ou des entretiens avec eux. Comme le découvrira le lecteur à la section (6.4) les divergences singulières, ces éléments qui varient d'un sujet à l'autre, seront partagées à la lecture des différents cas de figures. Enfin, je présenterai brièvement à la fin de cette section les candidats rencontrés dont les récits seront divulgués et analysés dans le prochain chapitre.

La recherche de candidats et la stratégie de recherche

Dans l'abc du récit de vie, section 5.2, j'ai omis les consignes de Bertaux quant à la recherche de candidats.

En effet, il me semblait inutile d'informer le lecteur quant aux divers moyens de recherche disponibles (babillards, journaux, courriels, etc.) alors que comptaient surtout ceux déployés au cours de cette recherche. Ainsi, et toujours d'une manière générale, afin de trouver des candidats j'ai fait appel à mon cercle familial, mes amis et d'autres étudiants. J'ai aussi fait le tour des agences de voyages spécialisées (que je connaissais ayant été guide) et posté des affiches sur leurs babillards.⁴¹ Plus important, en accord avec la construction d'un échantillon varié dont dépend la validité de la recherche, j'ai surtout essayé de rencontrer des voyageurs qui, face à l'objet de recherche, occupaient des positions variées et présentaient des habitus différents.

Pour satisfaire le premier critère, m'en référant à la typologie de Pearce, je me suis efforcé de rencontrer des voyageurs appartenant à l'un des 5 champs d'intérêts différents (voir chap. 1 p.16). En ce qui concerne le second critère, l'habitus des voyageurs, j'ai essayé de contacter des voyageurs qui avaient séjourné pour un minimum de 4 semaines à l'étranger⁴² et espéré des candidats dont l'âge, le sexe, la croyance religieuse, l'expérience antécédente de voyage, la destination et la durée du séjour présenteraient un maximum de variabilité. J'utilise les termes *essayer* et *espérer* dans la mesure où il est possible de chercher activement des sujets masculins ou féminins qui se situent à peu près dans telle tranche d'âge et ayant séjourné pour x période de temps à l'étranger, etc.⁴³, mais étant donné la rareté apparente du phénomène auquel je m'attaquais, en toute honnêteté, je dois conclure que j'essayais et j'espérais... Il n'y a un seul point sur lequel je m'assurai par contre qu'ils ne diffèrent pas et sur lequel aucun compromis ne pouvait être considéré, leur nationalité. Les voyageurs se devaient d'être nés et élevés au Québec⁴⁴. Comme le stipule le constructivisme de Berger et Luckmann, une grande part de la connaissance de l'individu, pour ne pas dire son *moi*, est d'origine sociale. Ainsi, ce trait culturel se devait d'être identique afin que le cadre de référence utilisé par les acteurs pour interpréter la réalité subjectivement vécue, leur construction de sens, repose sur un même socle social.

L'entretien et le contrat

Toujours, d'une manière générale, chaque entretien a été précédé d'un bref exposé me concernant où je déclinais un bref aperçu de mon expérience de voyage et ma situation actuelle : étudiant à la maîtrise au Département des communications de l'UQAM (ne voulant pas influencer le contenu du récit fait par le sujet, j'invitais celui-ci à sa satisfaction de ces quelques informations jusqu'à la fin de l'entretien – on revient sur ce point dans la prochaine section). Ainsi, aucune identité⁴⁵ n'a été construite spécifiquement pour cette recherche. La mienne me semblait suffisante et pertinente puisqu'elle correspondait, de loin ou de près, à celle de mes experts : j'ai voyagé, je voyage, je voyagerai. Chaque entretien a été précédé d'un contrat d'entente verbal où je signalais au sujet que celui-ci allait être enregistré (je prenais aussi des notes⁴⁶), que son nom et son prénom seraient tenus confidentiels s'il le désirait et que le récit ne serait publié que dans le cadre d'une recherche universitaire. Chaque entretien, aussitôt terminé, a été suivi d'une retranscription immédiatement.⁴⁷

Rétrospectivement, les entretiens se sont relativement bien déroulés. Mon expérience personnelle de voyageur m'a effectivement bien servi. Les voyageurs rencontrés m'ont donné l'impression, parce que d'une certaine manière

j'étais un des *leurs* et que je savais de quoi ils parlaient, qu'il leur était plus facile de partager ce vécu⁴⁸. Mon inexpérience de chercheur, elle, m'a malheureusement porté à les interrompre un peu trop souvent. Sûrement parce qu'ils voulaient m'aider à bien faire mon boulot, il me l'on gentiment fait comprendre (grâce à eux j'espère d'ailleurs m'être amélioré). Par conséquent, le choix du récit de pratique s'est révélé judicieux : face à l'entrevue, les sujets ont clairement démontré qu'ils ne voulaient pas être interrompus ; face au focus group, comme je l'avais pressenti, le caractère intime des expériences partagées ne l'aurait effectivement pas permis : la narration étant pour certains voyageurs, parfois empreinte d'émotions.

La question de la question de recherche

Habituellement, la question de départ, non celle que se pose le chercheur à l'égard d'un objet social, mais bien celle qu'il adresse à ses différents sujets lors de l'entretien, ne pose pas de problèmes. Enfin, j'imagine. Par exemple, s'il désire connaître la réalité objective de la boulangerie artisanale⁴⁹, il lui *suffit* de convoquer des boulangers, des clients, des fournisseurs, etc. et les inviter à raconter leur vécu, ayant pour points communs la fabrication, le commerce ou la consommation du pain, par des questions du genre : « Pouvez-vous me conter comment se passe une journée dans votre boulangerie? Quelle place occupe la boulangerie dans votre vie quotidienne ? » Aussi, n'est-il pas difficile de dénicher des boulangers, leurs clients ou encore leurs fournisseurs : certains refuseront de parler, mais vu leur nombre, il n'y a qu'à frapper à une autre porte.

Mon objet de recherche ne constitue malheureusement ni un monde social comme la boulangerie artisanale ou une des ses strates (macro, méso, micro), ni même une catégorie sociale. Il est un fait social probablement rare puisque je n'ai pas trouvé d'information le concernant directement. Par conséquent, il n'y pas seulement qu'à frapper à une porte, celle d'un voyageur bien évidemment, et lui demander de me parler de son voyage. Les chances pour que je recueille le récit du phénomène que je cherche à comprendre son extrêmement minces. Et la maîtrise ne s'étale, après tout, que sur deux ans! Par contre, si je fais une recherche de candidats en faisant référence à la synchronicité dans ma question, ne suis-je pas en train d'inciter le sujet à en trouver une dans son expérience ?

Afin de contrer ce problème, voici ce qui m'a paru la solution la plus rigoureuse : D'abord trouver un ou une candidate qui a vécu une synchronicité en voyage sans pour autant que cette personne connaisse l'existence de ma recherche et son objet. Puis, l'inviter à me raconter son histoire en utilisant une question ne contenant pas le mot hasard ou un synonyme (on reparlera de cet aspect plus loin). Par exemple : « Vous est-il possible de me raconter votre voyage en... » Ensuite, pour les prochains sujets, me permettre d'utiliser le terme (ou un équivalent) pour les rechercher et les inviter à conter leur histoire. Par la mise en rapport des diverses expériences, il me serait ainsi possible de dégager, peu importe la question de départ, les ressemblances et les divergences liées soit au contexte, soit à la construction de sens.

Enfin, face à la question elle-même, le lecteur remarquera à la lecture des divers récits, que la question posée au candidat a varié. Essentiellement non, il s'agit toujours de voyage et de synchronicité, par contre, en ce qui

concerne ce dernier phénomène, j'ai dû faire usage de synonymes. La raison est simple, le mot synchronicité est un terme savant plutôt méconnu de *l'homme de la rue*. Ainsi, son emploi s'avère gênant si c'est à lui qu'on s'adresse. Ensuite, celui plus commun, traduisons le par le terme hasard est quant à lui par définition inexplicable et comme nous l'avons vu au chapitre 2, essentiellement subjectif ! De ceci découle ce problème embarrassant : chaque sujet, étant donné sa subjectivité, peut évidemment déceler le hasard à sa guise, où il l'entend, et surtout, en ce qui concerne la question de recherche à lui poser, l'interpréter de bien des manières : hasard, chance, malchance, coïncidence, énergie, miracle, fortune, providence, baraka, petit bonheur, destin... amen, ainsi soit-il. Pour rejoindre l'expérience et la *traduction personnelle* de chacun, je n'avais pas d'autres choix, il fallait multiplier les synonymes dans mon approche.

Les sujets rencontrés

Voici un bref aperçu des différents candidats rencontrés. À nouveau, puisqu'ils seront l'objet d'une description plus approfondie, je ne fais que les présenter sommairement : âge (à l'époque du voyage), sexe, destination et durée du voyage. Il ne faut pas se surprendre de retrouver les noms et prénoms des sujets. Comme je l'ai indiqué, tous ont été consultés quant au maintien du secret de ces informations, aucun n'a souhaité garder l'anonymat.

Annie Saint-Amour : 20 ans, 1 an et demi, de la Chine à l'Australie.

Hugo Baillargeon : Fin trentaine, trois semaines, du Puy-en-Velay à Conques, France.

Jean-Philippe Bourgeois : 26 ans, 4 mois et demi, de Calgary à Drummondville, Canada.

Bernard Voyer : 43 ans, 65 jours, atteinte du pôle sud, Antarctique.

Robert Milot : Fin quarantaine, variable, séjours en Amérique du sud et en Asie.

5.3.2.2 Le traitement : la grille d'analyse

Ce second temps de la recherche, le traitement, implique l'utilisation d'un procédé qui puisse catégoriser *objectivement*, à tout le moins, identiquement, les récits faits par les différents sujets à l'égard d'une pratique quelconque. Habituellement, ceci se traduit par l'utilisation d'une grille d'analyse dans la mesure où, de l'application de celle-ci, s'ensuit effectivement l'analyse du discours divisé selon les divers thèmes qui la constitue. Cette section aborde, par conséquent, le choix d'une grille ou plutôt, dans le cas spécifique de cette recherche, son élaboration ainsi que les décisions majeures qui l'ont entourée. Comme il l'a déjà été mentionné, le type d'analyse et le choix du montage des récits seront examinés dans le prochain chapitre.

Une grille d'analyse, une nécessité construite

Les prescriptions de Bertaux face à cette phase importante de la recherche, le traitement, n'ont pas été partagées dans les sections précédentes parce qu'elles se révélaient insuffisantes pour mener à bien cette catégorisation

systematique des récits recueillis. Comme le révèle lui-même l'auteur, là n'est d'ailleurs pas l'objectif visé, ni le résultat que l'on peut espérer des « procédures sociologiquement pertinentes »⁵⁰ qu'il propose dans son recueil. Effectivement, la reconstruction de la structure diachronique du récit ou l'identification des forces liées aux groupes d'habitations des candidats (économie familiale, capital culturel, don et contre don), deux exemples de ces procédures, bien qu'elle aient été retenues, n'ont pas résulté en un outil assez strict ou assez spécifique pour dégager les thèmes principaux au sein desquels se manifesteraient les indices menant à la découverte d'une logique quelconque. Pour remédier à ce problème, il me fallait donc trouver une grille d'analyse adéquate permettant d'extraire, non toutes les significations que contiennent les récits, mais celles qui puissent se révéler pertinentes à la compréhension de mon objet de recherche.⁵¹ Or, toutes les grilles existantes que j'ai consultées se sont montrées inappropriées pour traiter convenablement mon objet de recherche : soient elles détaillaient trop certains aspects de l'expérience (la rencontre interculturelle par exemple), soient elles ne prenaient pas en compte une de ses dimensions essentielles. Résultat, un hachis impénétrable et des passages orphelins.

Ainsi, puisque aucune grille adéquate n'existait *sur le marché* pour mon objet de recherche inadéquat, j'ai décidé de la bâtir moi-même. Pour y arriver, j'ai cependant emprunté la logique de Bertaux selon laquelle, à travers l'ensemble de sa recherche, la tâche du chercheur consiste d'une part à discerner, sur le terrain même ou par l'analyse des matériaux recueillis, la présence de tous types d'éléments permettant d'imaginer et de comprendre « comment ça marche »⁵² et d'autre part,

[...] à en identifier les contours, à les nommer (à en chercher la dénomination adéquate), à retrouver les diverses formes sous lesquelles ils lui sont apparus pour s'assurer qu'il ne sont pas un pur produit de son imagination, à en construire une [...] représentation discursive au moyen du vocabulaire sociologique existant ou, si besoin est, amendé ou enrichi.⁵³ (C'est moi qui souligne.)

Ainsi, outre les frontières du vocabulaire sociologique qui ont dû être outrepassées, la grille s'est construite exactement selon la démarche que suggère ce passage, soit par une suite d'incessants va-et-vient entre la lecture des différents récits et celle de documents scientifiques dont les enseignements ont été, pour la plupart, dévoilés dans le cadre théorique. Avant de considérer les décisions et les justifications les plus importantes qui ont marqué l'élaboration de la grille, je propose d'abord au lecteur de prendre connaissance de celle-ci.

La grille d'analyse :

Les thèmes de l'analyse

Le sujet

- 1) L'âge du sujet et le sexe
- 2) Son occupation principale dans la vie
- 3) Expérience de voyage antécédente

Le voyage

- 4) La durée du voyage
- 5) La destination
- 6) L'itinéraire général

Avant le voyage

7) Les préparatifs

8) **Motifs ou intérêts pour ce voyage ou le voyage et insertion dans une logique biographique** (pouvant être jumelé au thème 9)

9) **Le type de voyage et de voyageur.**

Pendant le voyage

10) **Le mode de déplacement** : Description du mode de déplacement : ses contraintes, ses effets sur le sujet, dont une éventuelle modification du temps de l'attention vécue.

11) **Rapport à l'espace** : La description de l'espace par le voyageur.

12) **Rapport à l'altérité** : Ce qu'on dit de l'autre culture ? Comment est vécue la rencontre interculturelle ?

Le hasard

13) **Le hasard et son interprétation** : Quand a-t-il lieu ? Comment le décrit-on ?
Comment explique-t-on l'avoir perçu ? Comment l'interprète-t-on ?

Après

14) **La question de la croyance** : Comment le voyageur définit-il sa croyance ?

15) **Inscription du hasard dans une logique personnelle à long terme**

L'élaboration de la grille

La grille comporte 15 thèmes principaux. Pour la majorité des thèmes, le titre suffit à leur compréhension. Pour d'autres, j'ai jugé bon de le compléter par une définition sommaire ou encore quelques questions permettant de saisir l'enjeu principal l'entourant.

En ce qui concerne l'utilisation de termes scientifiques, le lecteur remarquera que, pour les mêmes raisons ayant motivé l'utilisation d'un synonyme dans la question posée au sujet, je me suis abstenu d'utiliser celui de synchronicité. Cette expérience particulière peut éventuellement être inscrite sous le terme qui lui a été préféré,

hasard, et ce dernier permet de traduire toute expérience subjective de cette *nature* ; l'inverse n'est pas vrai : une synchronicité est en quelque sorte une forme précise de hasard.

Ces précisions partagées, il serait quelque peu excessif de soumettre le lecteur à toutes les prises de décisions entourant la sélection de chacun des thèmes composant cette grille d'analyse. Par contre, il apparaît essentiel de partager et développer le principe qui a conditionné cette opération. Il motive le choix et la pertinence de tous les thèmes: rendre visible la variabilité de l'échantillon afin de saisir et comprendre les récurrences ou divergences. Tous les points, 1 à 15 inclusivement, collaborent à cet effet de visibilité des différents points de vue sur l'objet. Assurément, cette diversité n'est pas, pour ainsi dire, désorientée, elle se concentre sur ces deux volets déjà mentionnés. Ainsi, attendu que tous les thèmes s'emploient à la compréhension de l'un ou l'autre, sinon les deux à la fois, leur *rôle* sera dépeint en relation à ceux-ci.

1-La prise de conscience de la synchronicité lors d'un voyage : Dans la mesure où ce phénomène découle selon Jung d'une relativisation spatio-temporelle et selon mon intuition, qu'elle puisse résulter d'un mode de voyage particulièrement difficile et répétitif, il est impératif que la grille récupère le contexte physique de l'expérience de voyage afin de mesurer ou deviner comment celui-ci est à même d'influencer le voyageur. Les thèmes 10 et 11 s'y appliquent directement alors que les thèmes 8, 9 et 12⁵⁴ le font indirectement. Ensuite, adienne que cet état d'esprit particulier nécessite une durée déterminée et qu'il s'installe selon une suite caractéristique (de gestes, de motifs ?), il faut pouvoir saisir cette évolution. Comme on le sait, voilà la qualité première du récit de pratique : appréhender la dimension temporelle. Cette qualité peut se manifester à travers la division principale de la grille *Avant, Pendant, Après* au sein de laquelle se succèdent assez fidèlement la séquence *in situ* habituelle du voyage : préparatifs, motifs, déplacement, rapport au contexte environnant, etc. Cette division a bien sûr été adoptée pour cette raison et s'inspire de celle qui a permis à Van Gennep de mettre en lumière le déroulement du rite (pré liminaire, liminaire, post liminaire). Étant donné les parallèles entre le voyage itinérant et d'épreuves et le rite du pèlerinage, il semble tout à fait approprié de reprendre la fameuse tripartition et de placer la prise de conscience de la synchronicité (hasard) le thème 13, au centre de l'expérience. Évidemment, ce thème sera, à lui seul, riche en descriptions et explications pouvant mener à la compréhension du contexte et la prise de conscience. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il fait l'objet de multiples questions allant en ce sens. Finalement, d'une manière plus générale, les thèmes 4 à 7 contribuent également à comprendre le contexte de l'expérience, la situation de voyage dans laquelle s'inscrit cette prise de conscience.

2-La construction de sens : Le sens que donne un individu à une situation est déterminé selon le point de vue que celui-ci a de la dite situation. C'est la raison pour laquelle la variabilité de l'échantillon assure un canevas commun à toutes ces appréciations subjectives. Or, la variété des positions se traduit par un statut particulier occupé par le sujet, et l'*habitus*, par un vécu original, distinctif. Aussi, si on détaille ces deux dimensions de la personnalité, on parvient à quatre des cinq facteurs responsables, selon Hall, d'un point de vue particulier (voir chap.1 p.11). (Le cinquième est la situation, facteur dont l'objet de cette recherche tente évidemment de saisir la portée.) Ainsi, pour comprendre la construction de sens opérée par un sujet à l'égard d'une situation, il faut être à

même de départir ces facteurs et leur autorité respective et éventuelle quant au contenu du récit. Voici les différents facteurs tel qu'on les retrouve dans la grille, départagés selon les deux dimensions principales. La culture n'est pas identifiée puisque tous les voyageurs sont québécois.

Variation des positions occupées :

Le statut ou le type : 4 5 6 8 9

Habitus :

Le sujet (voyageur): 1 2 3 8 12 14 15

L'expérience passée : 3

Bien évidemment, dans certains cas, la classification est approximative étant donné le débordement que peuvent connaître certains thèmes. Par exemple, *son occupation dans la vie*, thème 2, pourrait aussi bien coïncider avec le statut ou le type du voyageur, il n'y a qu'à considérer selon la typologie de Pearce le cas du **correspondant**.

N.B. Le lecteur remarquera dans la grille d'analyse que les thèmes 1-6 font bande à part. Après de nombreuses lectures, il est apparu inutile de scinder le récit et porter atteinte à sa cohérence pour des informations très brèves que je pouvais livrer moi-même. Ainsi, pour faciliter la lecture éventuelle du récit, comme un roman, je me suis permis de placer ces thèmes hors du corps du récit. Leur exil n'empêche évidemment pas l'utilisation de l'information qu'ils contiennent lors de l'analyse.

5.4 Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai d'abord tenté de communiquer de quelle manière le récit de pratique en situation, étant donné la conjoncture initiale ayant entouré les premiers moments de cette recherche (objet, question de recherche et objectifs), s'était rapidement imposé comme *la* technique de prise de données. Ensuite, suivant les enseignements de Daniel Bertaux, l'un de ses tenants contemporains, j'ai déterminé en quoi consistait traditionnellement son application théorique et pratique, de même que celle-ci légèrement modifiée (adoption d'une nouvelle perspective et élaboration d'une grille) afin qu'elle puisse être compatible avec mon projet de recherche. C'est ainsi, malgré ces réajustements mineurs, que j'ai approfondi les décisions et les opérations qui avaient entouré deux des trois temps inhérents à l'emploi de la technique : le recueil des récits et leur traitement. Mes précisions ne se sont toutefois pas étendues jusqu'au montage des récits puisque, comme je l'ai fait valoir auparavant, le choix de celui-ci étant étroitement lié à celui de l'analyse, il semblait plus sage de les remettre au prochain chapitre du même nom, l'analyse.

SECONDE PARTIE

L'ANALYSE ET L'INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

L'ANALYSE

CHAPITRE I

Le présent chapitre sera consacré à l'analyse des récits recueillis selon la technique privilégiée dans le chapitre précédent, le récit de pratique. Puisque l'analyse nécessite des choix tant au niveau de la forme que du contenu, ceux-ci seront abordés avant la présentation des six cas de figure sur lesquels elle portera. Je détaille de la sorte, le type d'analyse préféré, le montage adopté vis-à-vis ce choix et les moments importants qui en marqueront le développement et l'articulation. Comme l'aura remarqué le lecteur ayant pris note de la table des matières, il y a bien six cas de figure alors que seul cinq sujets ont été rencontrés. En effet, le dernier, le cas de *Luc Beaulieu*, n'est pas un sixième récit de voyage au sens propre du terme. Il s'agit plutôt d'une conclusion venant clore mon projet de maîtrise qui fut une exploration scientifique et personnelle. Attendu que définitions et hypothèses savantes côtoieront mes impressions de ce *voyage académique*, je me suis permis cette liberté d'en faire un cas de figure additionnel et exempt, bien sûr, des éclaircissements protocolaires qui vont suivre.

1.1 Le choix d'un type d'analyse

À la suite de l'application de la grille sur les différents récits, deux choix principaux restaient possibles quant à l'analyse de ceux-ci : soit procéder à une analyse thématique, soit lui préférer l'analyse compréhensive. La première option, thématique¹, consiste à repérer et isoler, sous un seul thème, l'ensemble des passages s'y référant et provenant de chacun des récits. Par exemple, sous le thème *mode de déplacement*, se succèderaient : Hugo marche 8 heures, Jean-Philippe conduit de 9 à 5 et Annie prends le train. Cette manière de faire aurait été envisageable et même pratique si l'analyse s'était arrêtée au contexte du voyage (âge, lieu visité, perception du temps, etc.) et sa relation au phénomène de synchronicité. De la sorte, par une comparaison traversant les divers thèmes et les expériences se serait dégagé ce qui est essentiel, ce qui ne l'est pas à la prise de conscience du phénomène. Mais cette recherche contient un second volet, le volet communicationnel! Il n'est pas seulement question de comprendre *ce qui peut bien se passer sur la route*, il est aussi question de comprendre, *ce que peut bien se dire le voyageur de ce qui peut bien...* Face aux événements, à quelle construction de sens celui-ci procède-t-il? Or, la construction de sens, elle, n'est pas une affaire de groupe. C'est une communication en vase clos qui ne se saisit qu'en rapport avec l'individu et son expérience. Ainsi, elle doit être présentée entière et non entrecoupée de part et d'autre des vécus de tout un chacun. En d'autres mots, pour comprendre le sens que Hugo peut donner à une marguerite à trois pétales il ne faut pas que vienne l'écraser le train d'Annie!² Il est possible, éventuellement, de comparer les différentes constructions : ce sera fait. Mais avant faut-il encore comprendre ces constructions, résultat qu'une analyse thématique ne me paraissait pas à même d'atteindre. C'est pour cette raison que la deuxième option, l'analyse compréhensive³ a été favorisée.

Lors d'une analyse compréhensive, les multiples expériences restent indépendantes l'une de l'autre. Il s'agit toujours d'examiner chaque récit et d'en répertorier les divers passages selon des thèmes particuliers, mais aucun

chevauchement important n'a lieu entre les différents récits. On analyse un récit à la fois en utilisant imagination et rigueur : « [...] le couple fécond qui engendre une bonne analyse compréhensive. Mais ici la priorité va à l'imagination, puisqu'il s'agit d'imaginer, c'est-à-dire de se former une représentation [...] des rapports et processus qui ont engendré les phénomènes dont parlent les témoignages.⁴ » Comme je l'ai déjà signalé, c'est de cette deuxième façon que j'ai procédé. Néanmoins, puisque c'est la mise en rapport des différentes expériences qui mène aux *découvertes*, je les ai nécessairement comparées : la plupart des récits se terminent par une comparaison sommaire évaluant les divers éléments contextuels et leur rôle en ce qui concerne la synchronicité, alors que le dernier cas de figure, *Luc Beaulieu*, s'y consacre entièrement et rapproche aussi les constructions de sens faites par les voyageurs experts. Par conséquent, lors de ce dernier *récit*, étape ultime du mémoire, on peut dire que par de multiples analyses compréhensives, cinq, j'accède finalement aux exaltations d'une analyse comparative à l'égard des deux volets de l'objet :

Le « moment » de l'analyse comparative constitue le véritable cœur d'une enquête ethnosociologique. C'est en effet par la confrontation des données recueillies à différentes sources, et en particulier auprès des différents « cas », que s'élabore progressivement dans l'esprit du chercheur [...] un modèle- [...] du comment ça se passe au sein de l'objet étudié.⁵

Naturellement, étant donné mon inexpérience de chercheur, le nombre restreint de sujets rencontrés et la *nouveauté* de l'objet de recherche, les définitions savantes et les *hypotheses* expliquant son fonctionnement sont plausibles mais restent fragiles.

1.2 Le montage, le choix d'un protocole d'analyse

Cette décision prise, on peut maintenant choisir la manière de présenter l'analyse ; comment monter les récits en fonction de celle-ci. À cet effet, hormis *l'agréable lecture* (comme un roman) que favorisait déjà la séquence tripartite de la grille épousant la logique du voyage, deux points m'apparaissent essentiels quant au montage lui-même : laisser la parole à mes experts, cet objet est méconnu, et, en ce sens, ne pas faire de chaque récit, par mes interventions, un gruyère avec des trous trop importants. Ce juste milieu, c'est chez Karl Rogers que je l'ai trouvé⁶. En effet, dans le chapitre Un noir et une blanche de son livre *Réinventer le couple*, il emploie un protocole d'analyse qui s'avère généreux envers le sujet et le chercheur. Essentiellement, ce protocole auquel je n'ai presque rien modifié, prescrit une alternance de longs passages du récit suivis de bref commentaires du chercheur. Par la suite, lorsque l'ensemble du récit a été dévoilé et succinctement éclairé par le chercheur, ce dernier procède à une analyse beaucoup plus approfondie du récit. Voici un exemple concret à travers lequel j'en ai profité pour présenter les détails concernant la forme que prendront ces successions récit du sujet, commentaire du chercheur.

LE MODE DE DÉPLACEMENT

Le carrosse

Sous chaque thème retenu de la grille d'analyse, ici exemplifié le mode de déplacement, ou s'il y a lieu un sous thème (le carrosse), les paroles du sujet sont rendues par de très longues citations en italique. À l'intérieur de ces passages, les mots ou groupes de mots sur lesquels le chercheur souhaite porter l'attention du lecteur sont soulignés ou en caractères gras. Toute omission d'une partie du récit original est signalée par l'utilisation de

*crochets à l'intérieur desquelles se suit le trio de la suspension [...]. Toute intervention du chercheur est indiquée par l'arrêt des lettres italiques, que ce soit lorsqu'il pose une question au sujet, achève une **phrase incomplète** ou bien transpose le **langage non verbal** auquel le lecteur n'a pas accès. Dans ces deux derniers cas, à nouveau les parenthèses s'ouvrent (mais les points de suspension font place aux précisions du chercheur.)*

À la suite des propos en italiques du sujet, rarement avant, le chercheur y va de brèves précisions en utilisant le caractère droit. Cette alternance entre le récit du sujet et les brefs commentaires du chercheur se poursuit pour l'ensemble des thèmes de l'analyse. Ensuite, débute le commentaire final du chercheur. En ce qui concerne les passages qui ont été retenus et leur présentation selon le protocole de Rogers, il m'apparaît nécessaire de commenter leur retranscription, l'omission et le chevauchement de certains.

La retranscription : Les propos des experts sont reproduits aussi fidèlement que possible. Il me semble déraisonnable d'inviter des sujets à me faire part de leur expérience et prétendre vouloir comprendre leur construction de sens si je dénature par la suite leur récit ! C'est leur histoire construite avec leurs mots, pas la mienne. Malgré qu'un *nettoyage* de répétitions inutiles ou de phrases incomplètes ait été fait, il faut s'attendre à quelques conjonctions aux couleurs locales, des jurons, des onomatopées, etc. Aussi, bien que mes retranscriptions soient ponctuées de notes concernant le langage non verbal adopté par le sujet lors de l'entretien, elles ne sont là que pour le plaisir du lecteur. Quoique le langage non verbal puisse représenter une part non négligeable du message émis, éventuellement 90 % selon Bertaux, je me suis contenté de l'autre 10% : les mots. Pour un objet aussi incertain, méconnu et difficile (pour moi), il me paraissait tout simplement inadmissible d'ouvrir plus grande la parenthèse de l'incertitude en appuyant mes commentaires sur ma traduction de ce langage.

L'omission : Certains passages ont été abandonnés. Deux cas motivent cette omission : parce qu'ils n'étaient pas pertinents au récit en cours ou bien, parce que l'information secondaire qu'ils contenaient avait déjà été divulguée autre part, par exemple dans la présentation du sujet. (Un moment qui sera explicité dans la prochaine section.)

Le chevauchement : Lorsqu'un passage réunissait des propos pouvant appartenir à plus d'un thème à la fois, il a été inscrit soit sous celui où sa présence semblait la plus pertinente en terme de proportion, soit où il causait le moins de tors à la cohérence du récit.

1.3 Les différents moments de l'analyse

Maintenant que les deux grands choix concernant l'analyse ont été présentés, elle sera compréhensive/comparative et au sein de chaque thème se succéderont les propos du sujet et ceux du chercheur, il m'apparaît nécessaire de décliner les différents moments qui marqueront l'analyse de chaque récit et les éléments qu'ils contiendront: le préambule, la présentation de la rencontre et du sujet, un court résumé du voyage, les thèmes de l'analyse et le commentaire du chercheur.

Le préambule : Dans le préambule, j'informe le lecteur quant aux démarches entreprises pour faire la rencontre du sujet, mes attentes face à ce dernier considérant l'état de la recherche au moment du rendez-vous de même que la question de départ ayant été posée. Le lecteur peut ainsi apprécier deux choses : la stratégie de recherche employée et la porte d'entrée proposée au sujet pour faire son récit.

La présentation de la rencontre et du sujet : Cette présentation décrit dans un premier temps l'atmosphère générale de l'entretien, sa durée et l'endroit où il s'est déroulé. Ensuite, couvrant les points 1 à 3 de la grille d'analyse, le lecteur découvre l'âge du sujet, son occupation principale dans la vie et son expérience de voyage.

Un court résumé du voyage : Le résumé condense en quelques lignes le voyage entrepris. On y retrouve, non seulement les points 4 à 6 de la grille d'analyse (la durée du voyage, la destination et l'itinéraire général) mais aussi un aperçu du ou des hasards rencontrés par le voyageur, soit un abrégé du point 13. À mon avis, cette mise en contexte facilite la lecture et la compréhension du récit, le lecteur ayant déjà une idée de ce qui va suivre.

Les thèmes de l'analyse : Cette partie constitue, bien entendu, le corps du récit et une partie de l'analyse puisque c'est en son sein que prendra place cette succession inspirée de Rogers. Sans les détailler nommément, les thèmes principaux seront évidemment les mêmes ayant formés la grille d'analyse, soit si on s'y réfère, les points 7 à 15.

Le commentaire du chercheur : C'est la dernière partie de l'analyse, celle où le chercheur apporte sa mince contribution et envisage les propos des experts à la lumière froide d'un éclairage scientifique. Puisque tous les récits connaîtront le même traitement, je préfère annoncer et détailler ici la division tripartite qui balisera ce commentaire, son développement logique :

1-Définir le voyage et le voyageur : J'utilise les outils déployés dans le chapitre 1 du cadre théorique, à savoir les typologies de Pearce et Todorov de même que la classification de Dumazedier, afin de parvenir à une description opérationnelle du statut: type de voyage / voyageur et fonction du voyage. Cet exercice servira d'abord à éclairer la construction de sens faite par le voyageur et ensuite, répété pour l'ensemble des récits, à établir des parallèles entre eux, cette fois, à l'égard des deux volets de l'objet de recherche.

2-Examiner le voyage à la lumière de la synchronicité : Je m'applique ici à repérer et interroger les éléments du voyage ayant pu contribuer au phénomène de synchronicité tel que décrit par Jung.

3-Construire un sens : Je tente finalement de comprendre la construction de sens faite par le sujet à l'égard de la synchronicité (s'il y a lieu). Il s'agira, ici, à l'aide de notions déjà entrevues au chapitre 3 de même que d'autres qui seront introduites au besoin, d'en saisir l'articulation et le dénouement. (Voir l'appendice B p. 141 pour un exemple fictif de l'application de la grille et du protocole d'analyse contenant ces différents moments.)

Enfin, tel que mentionné, à partir du récit de Hugo Baillargeon (p.77), il faut s'attendre, après la conclusion venant clôturer le commentaire, à une brève comparaison rapprochant les éléments contextuels des différents voyages pouvant rendre compte du phénomène de synchronicité.

N.B.

Les récits qui vont être présentés relatent, pour certains, des événements dont l'intérêt majeur est lié à leur improbabilité : improbabilité d'occurrence, improbabilité d'occurrence au moment opportun, etc. Je ne ferais pas le procès mathématique de ces événements, même si je le voulais, il me serait impossible de la faire. Comme le dit Nickerson⁷, *dans la nature*, procéder à des calculs de probabilités s'avère une tâche virtuellement impossible, sinon vouée à l'incertitude : Quel est le barème de la nature, son standard permettant d'évaluer les choix d'un sujet, de dire qu'il a fait une erreur de jugement ? Ceci dit, je tiens néanmoins à avertir le lecteur que, d'une manière générale, lorsque l'intuition *de l'homme de la rue* a été scientifiquement sondée, lorsqu'en laboratoire ses capacités à évaluer des situations en termes de probabilités ont été mesurées, les résultats furent décevants. Ainsi, que doit faire le lecteur face à ces événements qui vont lui être présentés, événements qui ont lieu malencontreusement dans la nature ? Toujours selon Nickerson, faire comme les voyageurs qu'il va *rencontrer* et s'en remettre à son intuition :

Nos intuitions, nous n'avons d'autre endroit où aller. Nous n'avons d'autre choix que celui d'accepter les arguments que nous considérons intuitivement les plus irrésistibles. Mais ceci est tel qu'il devrait l'être. Si nous sommes des créatures rationnelles, nous, chacun de nous individuellement, et non les experts, sommes responsables de nos croyances personnelles.⁸

Au cours de mes commentaires, en homme de la rue averti, moi aussi je me suis servi de mon intuition. Cet exercice se traduit par de nombreuses questions sur lesquelles le lecteur aura, je l'espère, du plaisir à réfléchir puisqu'elles sont restées sans réponses.

CHAPITRE II

LE CAS D'ANNIE ST-AMOUR, VOIR SON PREMIER HASARD.

2.1 PRÉAMBULE ET PRÉSENTATION DE LA RENCONTRE ET DU SUJET

Lorsque j'ai rencontré Annie, seules m'habitaient les intuitions premières et l'articulation des notions scientifiques inscrites dans la vision intégrative. Comme je l'ai mentionné dans la démarche méthodologique, pour la majorité des entretiens, la question de départ a dû contenir le terme hasard ou un équivalent. Mais pour cette rencontre avec Annie, tel ne fut pas le cas. J'ai pu l'inviter à me raconter son voyage sans faire appel à une formulation *infectée*. La raison est simple, Annie est une amie d'une amie (Caro). De plus, ce voyage elles l'ont fait ensemble. Connaissant le vécu d'Annie je pouvais ainsi obtenir un récit de voyage contenant une prise de conscience du hasard sans aucune amorce de ma part dans la question de départ. La rencontre, marquée par la familiarité des liens d'une amitié interposée, a duré environ une heure et demie et s'est déroulée chez moi.

UN COURT RÉSUMÉ DU VOYAGE

En 2000, Annie, alors âgée de 20 ans, entreprend un voyage d'un an qui va la mener de Pékin à Sydney. Ce n'est là que son deuxième voyage, le précédent ayant été un séjour d'un mois en Europe (France - Espagne). Elle raconte ici la portion comprise entre la capitale chinoise et la frontière qui sépare la Chine du Vietnam. La raison pour laquelle elle ne poursuit pas son récit au delà s'explique par le fait que c'est à cet endroit qu'a eu lieu l'intervention du hasard dont Annie fera la description. Brièvement, elle s'est retrouvée coincée à la frontière sans moyen de transport pour rejoindre Hanoï, la capitale vietnamienne. Contre toute attente, un bus de touristes s'est présenté et lui a permis de quitter l'endroit.

2.2 LES THÈMES DE L'ANALYSE SUIVANT LA LOGIQUE SÉQUENTIELLE DU VOYAGE

2.2.1 AVANT LE VOYAGE

LES PRÉPARATIFS

J'ai ramassé mon argent pis pendant un an le voyage a été mon seul focus. J'étais au CEGEP pis je finissais. Je ne vivais que pour le voyage qui s'en venait.

Avant d'être entrepris, ce voyage occupe déjà une grande place dans la vie d'Annie. Ce n'est pas un événement ordinaire, pendant une année complète elle y consacre temps et énergie.

LES MOTIF OU LES INTÉRÊTS POUR CE VOYAGE ET INSERTION DANS UNE LOGIQUE BIOGRAPHIQUE

On avait décidé de partir parce que moi je voulais prendre une année sabbatique. J'avais été déçue de mes trois ans en technique policière. C'est pas ce que je voulais faire, je savais pu trop dans quoi m'en aller. C'était une année de réflexion en même temps qu'on allait visiter plein de choses aussi. Pis surtout, je manquais énormément de confiance en moi. Je me suis dit cela va me permettre de couper le lien avec tout ce que je venais de vivre les années d'avant pis de vraiment partir à zéro. [...] quand on est parti cela a été un peu bizarre, je me suis un peu foutue de tout ce que j'avais à Montréal [...] je l'ai regretté par après, mais on découvre cela plus tard.

Bien qu'il soit question de découverte culturelle et qu'on puisse y voir là du divertissement, la fonction première

du voyage apparaît avant tout comme celle d'un développement personnel, une quête de soi en quelque sorte. Le voyage qu'entreprend Annie doit, avant même qu'il ne soit entamé, porter fruit. Aussi, coïncidant avec une étape importante dans sa vie (fin des études), celui-ci se veut une rupture d'avec son passé.

LE TYPE DE VOYAGE ET DE VOYAGEUR

Ben c'est sûr que nous autres la façon qu'on avait décidé de voyager, c'était le plus bas prix possible : c'était l'hôtel, ben l'habitation petit budget, la bouffe petit budget et le voyageant le plus petit budget possible. C'est sûr que c'était plus difficile, mais quand même, j'ai vraiment apprécié faire cela parce que j'ai appris comment eux autres ils vivaient tous les jours. Tu sais on voyageait pas avec les autobus de voyageurs, avec les touristes. Cela a été très pénible parce que les trajets étaient durs pis c'était de vieux autobus, on était tout pogné [...] Tout le voyage au complet a été un voyage avec les locaux.

Je tiens à signaler que le transport, la nourriture et le logis sont assurés par Annie. Ensuite, qu'à l'aide de ce critère de participation à la vie quotidienne des gens du pays, elle établit une distinction entre elle et le type touriste.

2.2.2

PENDANT LE VOYAGE

LE MODE DE DÉPLACEMENT

C'était vraiment des longues heures, les trajets entre les villes. C'est pas comme ici, tu voyages tu vas à Québec cela prend deux heures. Au début, on prenait le train, on avait pas découvert les couchettes, c'était comme des bancs d'autobus. Tu es trois assis, un à côté de l'autre, des bancs en bois, pis tu fais cela pendant vingt-quatre, vingt-huit heures là! À la fin, tu penses que tu vas virer complètement folle. Tu veux t'arracher les cheveux de sur la tête. La folie est en train de te gagner parce que tu es pas habituée d'être aussi prise que cela. Tu peux pas te lever parce qu'il y a des gens qui sont couchés dans l'allée, il y a des poules, il y a des journaux, il y a plein de cochonneries. À un moment donné, j'étais prête à me pitcher à travers la fenêtre tellement j'étais écœurée.

Pis nous autres on voyageait à toutes les deux jours, on changeait de place. On avait pas vraiment le temps de relaxer, de se reposer. À un moment donné, fatiguées, on s'est dit : « Ah, on va prendre le bateau, ça va être le fun. » Ça a été super beau, mais on vivait avec la plus basse classe : c'étaient des corridors avec des couchettes en simili je sais pas quoi, il y avait même pas de matelas, des coquerelles, des gens qui crachaient à terre, qui nous regardaient, tu pouvais même pas aller aux toilettes en privé parce que les toilettes c'était unisex. [...] moi, le plus gros choc, cela a été voyageant.

Annie nous dit que le voyageant, de par les difficultés inhabituelles qu'il présente pour elle, est vécu comme un choc tellement important qu'elle en devient psychologiquement ébranlée. La cause? La durée des trajets et les soucis causés par les modalités de confort et d'hygiène qui la heurtent. Elle cherche à en amoindrir les désagréments en prenant un autre mode de transport, pour les mêmes raisons, le résultat demeure semblable. Autre aspect du voyageant qu'elle dévoile, son côté répétitif : tous les deux jours, elle change d'endroit.

On bougeait tellement pis il y avait tellement de choses à s'adapter qu'on avait jamais le temps de relaxer, d'assimiler tout ce qui se passait [...] tu avais jamais le temps de souffler, de te dire : « Heille, là j'ai vécu cela, j'ai fait ceci, là je suis fatiguée. » [...] Parce que comme je disais, tu as pas vraiment le temps de réfléchir. Tu es deux jours là. On veut voir ci, on veut voir ça. O.k. On fait le transport 18 heures : « Ah je suis crevée... » Tu as pas le temps, tu ravales tout ce que tu as pas le temps de réfléchir.

Le mode de voyageant est tellement prenant qu'Annie dit ne pouvoir réfléchir, prendre le temps de penser. Si on s'en réfère au temps de l'attention, on peut se risquer à dire que celle d'Annie est happée par les événements et maintenue dans le présent vécu.

RAPPORT À L'ESPACE

*C'était le changement à l'extrême. Moi j'ai eu mal au cœur tout le long. Le premier voyage d'autobus, j'ai fait une crise d'angoisse épouvantable. J'étais couchée sur Caro, je voulais plus rien savoir. Mais même quand j'avais mal au cœur pis je regardais à l'extérieur, j'ai trouvé cela extraordinaire. Les rizières c'est des choses que j'avais jamais vues, pour moi c'est les plus beaux paysages je pense qui peut pas y avoir au monde. Cela a vraiment été une surprise parce que je m'attendais pas à cela. Oui tu dis : « Les rizières... » Avant de partir, quand tu le sais pas... Oui, c'est beau une rizière... Tu vois une photo... Mais quand tu les vois en vrai! Tous les paysages qui avaient en Chine, peu importe que cela soit, les plaines, les montagnes, la rivière, le Yangtse, qui est brun! Tout était beau! **Le paysage peut-être là-bas qu'ils le voient pas cela comme cela, mais c'est extraordinaire.** De tout ce que j'ai vu à date à travers le monde, j'ai pas visité tant de pays que cela, mais la Chine le remporte haut la main, cela «clenche» tous les autres pays que j'ai vus.*

Annie n'est pas seulement rivée au présent vécu par les tourments quotidiens du transport ou les divergences culturelles, mais aussi par la beauté du paysage. Comme elle le dit, son regard est captivé. Même s'ils ont déjà été révélés par diverses représentations matérielles antérieures, leur présence immédiate est lieu d'étonnement.

RAPPORT À L'ALTÉRITÉ

Dans son récit, Annie révèle que ce voyage en Chine fut un « périple » auquel elle ne s'attendait pas, qu'à bien des égards, elle fut surprise, sinon choquée par certains aspects de la culture. Parfois, ce choc fut passager : tant bien que mal elle s'habitua au nombre de personnes et leur façon de gérer l'espace. Parfois, les difficultés persistèrent et l'affront de la différence fut permanent. C'est le cas de la nourriture « [...] des épinards tout dégoûtant de graisse ou je sais pas trop quoi avec des légumes bizarres. [...] cela a été un autre choc après parce que là on s'est dit oups, la bouffe cela sera peut-être pas aussi facile que ce que l'on pensait non plus. » Mais surtout de la langue :

*La langue cela toujours été un gros problème. [...] Moi j'étais parfaitement bilingue. On parlait anglais. Mais les gens parlaient pas du tout anglais. Je pensais que quand j'allais arriver là-bas, j'aurais pas de problèmes. Mais il y a à peu près de cela cinq ans, l'anglais cela existait quasiment pas en Chine; cela a été un choc de voir que personne parlait anglais. Tu avais des fois des enfants qui t'arrêtaient, ils voulaient parler anglais parce que eux autres ils l'apprenaient. Mais c'était tout. C'était notre opportunité de poser des questions, mais encore là c'était limité. Les personnes plus vieilles **cherchaient pas vraiment à nous aider non plus.** Des fois je les trouvais rudes un peu : «Woah, bon là je veux pas m'en occuper, je suis pas capable de parler en anglais pis je veux pas vous aider». Dès fois c'était tout par dessins, par signes, on montrait dans notre Lonely Planet¹, le mot qu'on voulait.*

Évidemment, ces différences culturelles et surtout l'isolation linguistique eurent des répercussions. Sur l'itinéraire et le mode de voyageant qu'elles rendirent incertain : *Tout était dur. On se perdait tout le temps. Par exemple, une fois, au lieu d'aller, douze heures dans le sud, on s'est ramassé douze heures dans le nord. Pis il y avait personne qui était là pour t'aider, te donner des explications.*

Et sur Annie. En effet, si au début on peut parler de fascination, d'ouverture bienveillante à l'Autre : *Il y avait plein de gens, moi j'étais fascinée par leur façon de vivre, comment ils étaient habillés, comment ils mangeaient, c'était quoi leur routine de tous les jours. Mais je les voyais comme des Chinois. J'essayais de découvrir comment eux autres étaient, comment ils vivaient. Mais j'étais pas agressée par leur façon de faire, au début. Parce que je m'attendais peut-être plus à ce que cela soit des gens qui nous perçoivent - vu que c'était un pays communiste avant pis là ils commencent à sortir de cela- je pensais qu'ils nous apprécieraient pas. Là c'est pas qu'ils nous appréciaient pas, ils nous voyaient vraiment comme si l'on venait de la planète Mars, comme des extra-terrestres. Ils nous regardaient avec des gros yeux, c'était pas méchamment, c'était juste par curiosité.*

On voit clairement qu'à un certain moment, Annie, éprouvée physiquement et psychologiquement par le mode de déplacement et la différence culturelle qui ne s'estompe, est à bout. Même cinq ans après, dans ces instants elle

s'emporte et insulte : *Comme quand on a fait je sais pas trop combien d'heures, dans le train, complètement en sens inverse pis qu'ils nous ont jetée dehors en plein milieu de nulle part, dans un village où il y avait peut-être une dizaine de maisons, avec- excusez-moi l'expression - les mongoles- qui sont là veulent t'arracher tes bagages. Moi qui est en train de pleurer parce que je me dis que le prochain train est dans douze heures. Il est six heures le matin, le train part à six heures le soir. J'ai monsieur gangrène qui se traîne après moi pour avoir de l'argent. Caro qui le repousse, Caro qui va chercher des billets pour le soir, moi qui tiens les bagages parce que- excusez-moi encore l'expression - le déficient mental - essaie de partir avec nos bagages. Tu sais pas si tu vas te faire attaquer, tu sais qu'ils te voient juste comme un signe d'argent.*

Malgré la bonne volonté d'Annie, privée de ce précieux pont qu'est la langue et se sentant menacée, cette réalité qui n'est pas la sienne a bien des chances de lui rester extérieure et sa connaissance, superficielle. La différence culturelle aura toutefois été un premier miroir où elle prend conscience de soi. Dans ce cas précis, une prise de conscience illustrée surtout par l'attention qu'on accorde à l'aspect physique de sa personne : *J'étais plus grande que tout le monde, plus carrée que tout le monde, plus grosse que tout le monde. Là-bas, c'est vraiment un phénomène, tu es blanche, tu as des cheveux pas bruns ou foncés. Moi j'avais des cheveux frisés plus blond châtain. J'avais des poils sur les bras, sur les jambes. Cela ils trouvaient cela fascinant, ils me flattaient le poil.*

2.2.3

LE HASARD

Le hasard une surprise construite

On arrive à la frontière en train, on prend un petit tuk tuk - une mobylette avec deux personnes assises en arrière - pis là elle (la dame qui conduit) nous laisse un petit peu avant la frontière pis elle dit : «Moi je peux pas aller plus loin.» Elle part...Moi personnellement je me sentais vraiment renseignée, mais ayant passé juste la frontière d'ici au États-Unis, de la France en Espagne où on était en train, j'ai pas eu connaissance... Donc moi la seule douane que je connais c'est la douane d'ici. Je me suis dit, il y a des transports. Dans ma tête à moi, cela allait être très très simple.

Je me permets de scinder ce passage sur le hasard et son interprétation parce qu'il est riche en ce qui concerne le processus de typification. Dans le cas présent, Annie mentionne qu'il n'y a aucune raison pour elle de se méfier de sa typification de la douane / douanier (le type). Ce type n'a, en effet, jamais été l'objet de complications par le passé : tout se passe bien à la douane. D'ailleurs elle signale ce fait en évoquant son expérience passée avec ce type – douanc/ douanier. Essentiellement, au Québec comme en Espagne, il s'est construit de deux expériences positives.

On rentre dans la première cabine, les douanes chinoises. Ils nous étampent nos affaires. On avait un visa à juste une entrée : du moment où tu sors, tu ne peux plus re-renter mais tu penses jamais que cela pourrait être un problème. On marche, il y a une autre petite cabine pour les douanes vietnamiennes. On rentre là. On était toutes seules. Mais avant de rentrer on avait vu une auto avec deux gars, puis je me rappelle il y avait un des gars : le sosie de Fidel Castro. On a pas porté attention, ils nous ont dit des affaires, on a pas écouté, on s'en foutait un peu. Mais on avait commencé à réaliser en sortant des douanes chinoises que là on est en plein milieu de la jungle, il y a des arbres et des arbres, il y a de la terre à terre, tu es en plein milieu de nulle part, puis là tu te dis : « Ouin!...» Quand tu marches, il y a pas de transport, il y a pas l'air d'avoir autre chose. Je me suis dit dans ma tête, l'autre côté de la petite cabane des douanes vietnamiennes, il va sûrement y avoir des autobus.

Le type douane/ douanier antécédent n'ayant jamais fait l'objet d'un modèle d'interactions où il y a lieu de s'attendre à des problèmes, Annie peut se montrer confiante. Néanmoins, la présente douane vietnamienne coïncidant physiquement de moins en moins avec le type-douane/ douanier qu'elle connaît ou possède, les

incertitudes naissent. Rien ne l'obligeant à le remettre sérieusement en question pour l'instant, elle projette, au-delà de la situation, le contenu de ce type qui lui a appartenu jusqu'à présent.

*On donne nos passeports. Il y avait personne à l'intérieur, juste peut-être une dizaine de douaniers vietnamiens. Tu as la petite machine à X-ray pour les bagages. **On commence à s'informer (1)** : « Il y a t-il des transports? Non! ». Il est en fin de l'après-midi, il doit être au moins quatre heures, s'il n'est pas cinq heures. O.k., pas de transports. **Une petite panique s'installe, mais tu essaies de t'informer plus (2)**. Des fois la langue, ils comprennent moins, tu sais : « Non, il y a pas de transports ». Il y a rien, pas de bus, pas de taxi, pas rien. Finalement, les deux gars qui étaient dehors viennent et s'improvisent taxi : « Oui, nous on peut vous amener pas cher U.S.\$ » Mais nous on voulait pas. On leur faisait pas confiance. Ils avaient l'air de deux tueurs. On se dit : « Ah non! On va pas avec vous. » **On essaie de s'informer (3), mais plus on s'informait (4) plus on réalisait, qu'il y avait rien : pas de bus qui passent ici, pas de taxi, pas de pas de train, rien. Là tu essaies de t'informer (5)**. La ville la plus proche était peut-être à deux heures de marche, mais c'est quoi, c'est quatre cinq maisons. Tu te dans deux heures il va faire noir là...*

-Fidel Castro, je suis curieux, c'est un étranger... il parlait un peu anglais?

*Un peu, parce que j'ai réussi à comprendre qu'il voulait nous donner un lift. Il nous amènerait jusqu'à Hanoï. Ils avaient quand même une assez belle voiture, ils devaient quand même avoir de l'argent. Mais tu te demandes : « Où est-ce qu'il a trouvé cela ou comment il fait pour faire son argent? » Nous on voulait rien savoir d'eux autres. Comme Caro elle disait, si on va avec eux autres, ils vont nous amener dans la jungle, on va se faire violer, on va se faire trancher la gorge, ils vont prendre nos bagages, notre argent, pis cela va être finies là. Pis nos familles sont même pas au courant de où est-ce qu'on est... (frappe la table) **La panique s'est vraiment installée, en plus de cela il fallait dealer avec le fait que les douaniers commençaient à nous niaiser. Ils riaient de nous autres : « Non, allez avec lui, il y a pas de problèmes, inquiétez-vous pas. » Caro était hystérique. Moi j'étais hystérique. Mais on essayait de pas trop le montrer. On se disait comment on va faire pour sortir d'ici.***

On avait été prises sur le fait parce qu'en Chine on avait tellement été bien accueillies. Les autorités, là-bas, s'étaient vraiment occupées de nous autres, ils nous ont prises en charge. Une fois on a été prises dans une espèce d'émeute quand on attendait un train. On savait vraiment pas comment on allait s'en sortir. On était là avec nos back packs. Il y avait des centaines et des centaines de personnes, puis il y a une porte pour rentrer pour aller au train. Quand ils ouvrent la porte, tout le monde se pousse, le coup de coude dans le visage, les femmes qui avaient des bébés, c'est pas grave, poussent les bébés, des coups de coudes dans la face du bébé. (indignée) Il y avait des gars de l'armée ou de l'autorité qui étaient comme sur des chaises de lifeguard, ils nous ont vues, ils sont venus nous chercher pour nous faire rentrer en avant de tout le monde. Donc on s'attendait pas à cela des douaniers vietnamiens. Tu sais t'entends souvent parler de la corruption puis tout cela. **Quand on est arrivé en Chine, j'avais eu une bonne impression de l'autorité, je me suis dit : « c'est pas si pire que cela. »** Toutes ces surprises-là mises ensemble ont fait que je savais pas comment on allait faire pour s'en sortir.

Avant de connaître le dénouement de l'histoire, il faut remarquer que finalement le type-douane/ douanier antécédent devient inutile. Il ne contient rien qui puisse indiquer comment interagir ou agir dans la situation présente. Une fois qu'Annie se rend compte de la vacuité de celui-ci et de son inutilité face à la situation présente en terme d'actions à poser, elle tente aussitôt, en s'informant, de remédier à ce manque. Cette manœuvre est en règle avec les propositions de Berger et Luckmann qui stipulent que la validité de notre connaissance de la vie quotidienne est maintenue jusqu'à ce qu'un problème ne puisse être résolu en ces termes, alors on la remet en question. Autre point intéressant, Annie présente l'inadéquat d'un autre type, celui de l'autorité. N'est-il pas de la même famille que celui du type-douane/ douanier? On peut penser que face à l'inadéquat du type-douane/ douanier elle se soit tournée vers un autre type de même famille afin d'y trouver des réponses. Comme le dit Annie, c'est là une erreur. En Chine, lors de « l'espèce d'émeute », le type-autorité a été l'objet d'une construction positive. Ne s'attendait-elle pas à un type-autorité moins aidant, voire corrompu, alors qu'il ne l'était pas? Elle a

donc fixé au type-autorité les attributs *aidant* et *pas si pire que cela* de même qu'un modèle d'interaction y correspondant : les autorités viennent au secours lorsque tout est perdu. Au Vietnam, surprise. Ce type autorité qu'elle s'était construit ne coïncide pas avec la réalité des douanes et des douaniers vietnamiens. Par la suite, comme l'affirme Annie dans le passage, la panique et comme solution, rien, le néant : la construction de sens devient muette face à la situation présente.

*Un moment donné, juste comme tu penses que tu n'as plus d'options, out of nowhere, tu as un autobus de touristes vietnamiens qui sont arrivés avec un mini-bus. Là on s'est dit : «Là c'est notre seule option, c'est comme la chance qu'on a de se sortir vivantes d'ici.» Ils sont sortis, ils les ont tous fait passer avant nous autres, ils leur ont tous redonné leurs passeports. Pendant ce temps-là, ils voulaient pas nous redonner nos passeports. Caro elle a été s'arranger pour demander au chauffeur si on pouvait pas embarquer avec eux autres. Finalement on a dit : « On est prêtes à payer n'importe quoi en U.S. \$!» **Comme par hasard, il restait juste deux places, le bus était plein, mais le mini-bus avait deux places en avant [...]** Ils nous ont dit : « Dépêchez-vous pour qu'on parte!» Cela pressait, mais nous on était pas capable de ravoir nos passeports, parce que les douaniers voulaient pas qu'on parte avec le chauffeur du bus et du mini-bus mais avec le gars du taxi. Les douaniers s'obstinaient avec le chauffeur d'autobus pour lui dire : «Non, non c'est correct, ils vont aller avec l'autre.» Nous autres, on voulait pas. Caro, essayait de retenir le chauffeur d'autobus pendant que moi j'essayais de récupérer les passeports pis de passer les maudits bagages dans le X-ray. Finalement, j'ai été capable d'avoir les passeports. Ils nous niaisaient avec les bagages : « Avance les bagages dans la machine, recule les bagages... ». Ils riaient tous... Finalement on a réussi à partir parce que le chauffeur a fini par rentrer en dedans pis s'engueuler avec les douaniers pour leur dire : « Là cela va faire, nous autres on s'en va pis ils partent avec nous autres.» Quand qu'on est rentré dans le mini-bus, deux hystériques, on riait, on était pu capable d'arrêter de rire. Après je sais pas combien de temps. Là sak! On s'est dit : « On a passé proche... » Tu sais là quand tu le sens là. Tout s'est passé tellement vite, du moment où on a vu l'autobus arriver, on était tellement au désespoir, que là tu te dis, là ça, c'est ma seule chance que je vais avoir, pis il faut pas que je la lâche. Puis on s'en est parlé après, je sais pas combien de temps cela a pris pour aller à Hanoi, il y a un long moment à la fin où on se parlait plus. **On dirait qu'on était tout en train d'enregistrer ce qui venait de se passer. Même sur le coup, tu te dis t'es chanceuse mais on dirait que tout l'impact de ce qu'on a vécu, pour moi en tout cas, cela s'est vécu après.***

Même si Annie a réalisé, sur le coup, « la chance » qu'elle avait eue, il lui faudra un certain laps de temps pour arriver à une conclusion quant au sens de ce hasard positif (chance). On voit à nouveau cette tension, cet intérêt sur-dimensionné qu'exerce l'instant présent sur l'attention d'Annie : pas le temps de penser à cela maintenant!

La construction de sens du hasard

*Un moment donné tu te dis c'est peut-être pas juste de la chance. Moi je suis pas une personne qui est croyante. Je crois pas en Dieu. Je crois pas à toute l'histoire de Jésus, la bible, tout « le kit » de dire que c'est Dieu qui veillait sur moi, non. [...] La religion c'est une histoire seulement, **mais autre chose oui**, pas juste la chance. (après l'entretien) [...] Dieu, le paradis, non, mais quelque chose, oui, un **ange gardien, un proche qui veille sur nous...** (après l'entretien) [...] Après plusieurs mésaventures que tu as été chanceuse, un moment donné tu te dis c'est peut-être pas la chance. **C'est des obstacles qui sont mis là, pis à quelque part si je m'en suis sortie c'est que j'étais peut-être pas due, mais c'était là pour m' apprendre quelque chose vraiment là.** Je crois peut-être qu'il y a quelque chose de **surnaturel** ou plus haut que nous autres. Peut-être ça c'est possible. Je me suis toujours posé la question. Pis c'est toujours en train de mijoter dans ma tête même maintenant, **sauf que je pense qu'il y a rien qui arrive pour rien.***

La prise de conscience du hasard a pour première conclusion la chance qui est, somme toute, un hasard positif mais sans principe explicatif associé. Après un certain temps la construction de sens du hasard, qui s'éloigne d'emblée de toutes explications religieuses, prend éventuellement des avenues spirituelles.

Comment explique-t-on la prise de conscience du hasard?

Questionnée à savoir ce qui avait fait prendre conscience à Annie de sa chance, elle prend son voyage en Espagne pour exemple : *Probablement, que cela a pas été si gros que cela. Probablement que j'étais même pas prête. Il y a des gens qui vont avoir des choses dans leur chemin toute leur vie pis ils verront jamais rien là-dedans, pis ils vont continuer à vivre comme ils vivaient avant. Il y a plein d'obstacles qui peuvent se mettre dans ton chemin, mais c'est à toi à voir si tu peux en tirer quelque chose ou non, ou si cela a un impact ou non. Pis à ce moment-là où je suis partie en Espagne, je voyais rien. C'était moins étranger, c'était moins compliqué. Le transport, les gens, étaient moins compliqué et Caro parlait espagnol. C'est toute elle qui a fait le voyage au complet, moi j'ai juste suivi dans ce voyage-là. [...] En Chine, on était tout le temps les deux dans le problème.*

Et elle contraste la réalité du voyage à celle de son quotidien : *Peut-être que cela m'est arrivé, mais je pense que ici je le verrais pas comme cela du tout. Ici il peut t'arriver des affaires, mais tu les vois pas aussi dangereuses peut-être ou je les vois pas. Je pense qu'il y a rien d'aussi pire que cela qui pourrait m'arriver ici ou rien d'aussi drastique. Peut-être parce que c'est civilisé ou je sais pas quoi. Il y a rien qu'y m'est déjà arrivé ici que j'ai pu me dire : « Heille, wow, j'ai failli y passer là ». Peut-être que je prends pas le temps d'y penser ou que je le réalise pas, ou peut-être parce qu'ici il y a des gens que je connais ou j'ai des connexions ou c'est mon langage ou je le sais pas quoi. Tu sais là-bas, tu penses des fois que tu es préparée, mais tu l'es pas du tout. Tu sais jamais qu'est-ce qui va arriver, tandis qu'ici tu peux toujours prévoir un peu. Des fois, tu prends des précautions mais en voyage même si tu veux en prendre, il y a des surprises qui arrivent tout le temps. Là-bas on avait voulu se préparer, on voulait qu'il y ait du transport, on s'était informé, mais tout est toujours une surprise en voyage. Quand tu es en voyage, tu es dans une terre inconnue, tu n'es pas dans ton pays, tu connais pas comment cela fonctionne. Je pense que c'est tout nouveau. Pis il faut que tu ailles au jour le jour pis que tu « deal » avec ce qui se passe là même si tu es préparée. Ici, on a pas le temps de réaliser la chance, mais en voyage oui. Tu as le temps de faire un bilan de tes coups de chance : ici ta routine est installée (Québec). Ici tu serais jamais prêt à tout donner, tu te détacherais jamais de tes biens matériels, en voyage, oui.*

L'explication d'Annie, visant à identifier ce qui lui a permis de prendre conscience du hasard, rassemble plusieurs éléments qui feront l'objet d'une analyse plus approfondie dans le commentaire final. Je tiens néanmoins à faire remarquer au lecteur qu'Annie mentionne, avant toute chose, un changement personnel associé à l'acte de perception. Ensuite, bien qu'elle reconnaisse le rôle joué par les difficultés qu'elle est obligée d'affronter en Chine, elle propose d'autres motifs dont l'impossibilité de prévoir, la nouveauté de tout et le fait d'avoir jour après jour à confronter cet inconnu. Enfin, elle accuse la routine de ne pas lui laisser le temps de prendre conscience du hasard.

2.2.4

APRÈS

INSCRIPTION DE LA PRISE DE CONSCIENCE DU HASARD DANS UNE LOGIQUE PERSONNELLE À LONG TERME

Je pense que suis sortie de tout mon voyage en ayant appris beaucoup sur moi. Justement une des raisons pour lesquelles je suis partie, c'est que je manquais énormément de confiance en moi. Avant de partir j'appréciais ce que j'avais, mais je pensais pas que je le méritais. Tandis que là, je l'ai pas su tout de suite, mais après réflexion, peut-être même au courant ou même après le voyage je me suis dit que... C'est surtout après ce moment- là que j'ai appris que j'avais envie de continuer à vivre, j'appréciais tout après cela, tous les moments du voyage. C'est sûr que quand je suis arrivé au Vietnam, j'ai eu un gros découragement. Je savais pas comment j'allais « tougher » un an en voyage. Je voulais pas retourner chez nous. C'est après que j'ai décidé de prendre un peu le « lead » dans le voyage, de m'impliquer plus pis de mettre vraiment mon grain de sel, chose que j'avais jamais faite avant. Cela ça m'a fait comprendre que « Oui », j'ai toujours apprécié la vie mais on dirait que je m'en rendait pas compte, pis là c'est le temps, parce que tu sais jamais ce qui peut t'arriver...

Ma mère m'a écrit quelque chose quand j'étais au Vietnam et j'étais vraiment découragée. J'ai trouvé cela un peu papillon (sentimental) sur le coup, mais cela m'a fait plaisir. En même temps c'est pas vrai juste pour moi, mais

pour d'autres personnes : «Tu as toujours été comme une petite perle dans sa coquille, tu es toujours resté fermée, tu as jamais montré tes vraies couleurs à tout le monde de ce que tu étais capable ou de ce que tu valais. C'est le temps là, de t'ouvrir, de laisser aux gens voir qui tu es et ce que tu as à offrir.» Je trouvais cela tellement «quétaine» sur le moment, mais cela m'a fait du bien. J'ai tellement trouvé cela vrai, que je pense que le voyage au complet se résume juste dans ce genre de parabole-là. Pis ça, la première affaire après la Chine, c'est cela qui a comme commencé à ouvrir le coquillage. Là je me suis dit: «je veux apprécier la vie, je mérite d'être là, je mérite de continuer, je veux profiter de tout, ma famille même s'ils étaient pas là, le voyage, tout ce qu'on voyait.»

Entre le départ et la fin de son voyage, un changement de personnalité important s'inscrit chez Annie. Ce développement personnel, où elle se découvre une joie de vivre ainsi qu'une confiance en soi, a pour élément déclencheur cette prise de conscience du hasard. Ne peut-on pas y voir là le passage d'un état à un autre, caractéristique d'un rite de passage ? Enfin, quant à la spiritualité d'Annie et le rôle qu'a joué cet événement survenu à la frontière, il se résume à ceci : « [...] maintenant, je crois qu'il y a quelque chose, je soupçonne fortement autre chose de surnaturel autre que nous... » (après l'entretien)

2.3

LE COMMENTAIRE DU CHERCHEUR

2.3.1 Définir le voyage et le voyageur

Annie nous dit d'emblée que son voyage est motivé par un désir d'indépendance. Insatisfaite, elle sort de son univers familial et de ses habitudes, non pour s'ouvrir à la différence culturelle, mais plutôt pour se permettre un recul face à elle-même. Indéniablement, on le découvre à la fin de son récit, cette quête de soi est réussie. Par conséquent, son voyage a pour fonction première un **développement personnel** qui s'exprime essentiellement par un goût de vivre naissant et une confiance en soi lui étant jusque-là inconnue. Par contre, en accord avec l'objectif qu'elle s'est fixée (se retrouver), elle reste le sujet principal de cette rencontre avec l'altérité. En effet, bien qu'Annie affirme vouloir découvrir l'Autre en tant qu'être humain et lui accorder de son temps, l'Autre reste généralement un sujet extérieur à cette expérience. Annie, au sens où Todorov l'entend, est ainsi et avant tout une **impressionniste**. (Voir p.17)

Cette fracture, cette division qui l'écarte de l'Autre, elle en témoignera par des observations qui révèlent un ethnocentrisme lui étant encore invisible: la nourriture est bizarre ; même pas de matelas dans le bateau; les toilettes sont sans porte, etc. Certaines expériences l'invitent pourtant à réviser cet ethnocentrisme et découvrir les préjugés et les stéréotypes qui le composent- *les communistes peuvent l'apprécier après tout* -. D'autres aventures lui apprennent même à se méfier de ces typifications personnelles et leur flexibilité- *le cas de l'autorité en Chine et l'expérience contradictoire au Vietnam*-. Mais il n'y a que lorsqu'elle fait face aux rizières que pointe vraiment, à cet égard, le début d'un nouvel horizon. Celui, entraperçu, lorsqu'elle quitte son point de vue pour rejoindre celui de l'Autre où, momentanément, il y a un mouvement de décentration de sa part : « Le paysage peut-être là-bas qu'ils le voient pas cela comme cela, mais c'est extraordinaire. » Malheureusement, Annie ne dépassera pas ce début d'ouverture qui, se serait-elle agrandie, aurait pu lui faire prendre conscience de sa propre identité culturelle et l'ethnocentrisme intrinsèque dont est affublé le regard qu'elle porte sur l'Autre.

On ne peut pourtant accuser Annie de manquer de volonté, de tolérance ou de curiosité, son récit est ponctué d'affirmations de sa part où elle dit faire preuve de cet état d'esprit. Mais, comme l'affirment Ladmiral et Lipianski, pour que s'instaure une ouverture à l'altérité menant à une réelle inter-compréhension, il faut malheureusement plus que de la bonne volonté. Il faut y consacrer temps et travail.³ Et peut-on ajouter, la possibilité d'échanger avec l'Autre dans une langue commune ou par le biais d'un intermédiaire : soient des moyens qu'Annie ne prend pas ou n'a tout simplement pas. En effet, Annie ne parle pas chinois et surtout tel le définit Pearce, celle-ci est une **voyageuse** (voir p.15). Par conséquent, elle explore seule (il faut comprendre sans accompagnateur renseigné sur les us et coutume du pays) et ne s'attarde que peu de temps à un endroit (à tous les deux jours, le *décor* change). Ainsi, si son petit budget la pressant à avancer suffit pour s'offrir la nourriture locale et la visite de lieux célèbres⁴ (Gorges du Yangtze), il ne lui laisse que peu de temps, comme elle dit, pour réfléchir... Alors, que lui reste-t-il à consacrer à la compréhension de l'Autre?

Les répercussions de cette incompréhension ou compréhension partielle, causées par ou associées à un mode de voyage en solitaire et **itinérant**, de même qu'une barrière linguistique impénétrable font que l'ensemble du voyage est rythmé par les ennuis : on se perd à répétition, on souffre des différences culturelles, etc. Cette ponctuation du voyage par des difficultés, sa durée relativement longue (1 an), le fait qu'il ait été entrepris à la suite d'une étape importante (fin des études) et surtout qu'il ait mené Annie à se *métamorphoser* (confiance en soi - goût de vivre) font qu'on peut aussi définir son voyage comme un **voyage d'épreuves** (réussi). Type de voyage dont Gradburn, on le rappelle, apparente à un rite de passage. Effectivement, il est assez aisé d'affirmer qu'Annie, de par son expérience, a effectué un passage d'un état à un autre. Ce développement personnel souligné précédemment le confirme. Métaphoriquement, en reprenant les mots d'Annie, on pourrait dire que le coquillage s'est ouvert. Mais persiste toutefois une différence qui fait la différence. Annie ne dit pas avoir franchi des obstacles et s'être ainsi prouvée sa valeur ou sa capacité à poursuivre sa vie quotidienne, elle affirme plutôt avoir tiré une leçon d'un obstacle qui s'est présenté puis a été dépassé grâce à la chance : « [...] *Après plusieurs mésaventures que tu as été chanceuse, un moment donné tu te dis c'est peut-être pas la chance. C'est des obstacles qui sont mis là [...] pour m'apprendre quelque chose vraiment là...* » C'est cet obstacle, le franchissement de la douane et la chance dont elle reconstruit le sens par la suite, qui est responsable de la transformation, du passage : « *C'est surtout après ce moment-là que j'ai appris que j'avais envie de continuer à vivre, j'appréciais tout après cela.* » L'hypothèse centrale de cette recherche étant qu'un certain type de voyage et ses composantes ne sont pas étrangères à ce dénouement, je procéderai, non plus à un exercice de catégorisation visant à le définir et le départager, mais au repérage d'éléments singuliers pouvant en être responsables.

2.3.2 **Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité**

L'élément déclencheur dont Annie fait état dans la citation précédente est, bien sûr, l'arrivée du mini-bus ayant seulement deux places libres à son bord et leur problème de transport et d'insécurité massive, si ce n'est traumatisme, qu'il se trouve à résoudre. Puisqu'il répond au critère essentiel du concept de synchronicité, à savoir « la simultanéité (fortement improbable) de deux événements reliés par le sens et non par la causalité »⁵ tel que le

définit Jung, je me permettrai d'y faire référence. Tel qu'annoncé, la seconde partie du commentaire identifiera les éléments spécifiques au voyage d'Annie pouvant satisfaire ce pré-requis qui conditionne sa prise de conscience : un intérêt sans cesse renouvelé.

Un intérêt sans cesse renouvelé

Trois sources possibles paraissent, à mon avis, posséder cette qualité de maintenir l'intérêt d'Annie sans cesse renouvelé : le mode de voyage, le choc culturel et les paysages.

1-Le mode de voyage : Annie voyage à tous les deux jours. Ce rythme effréné de voyage, peut-être causé par un budget restreint et un appétit vorace d'en voir toujours plus, fait qu'elle est tendue et son intérêt, continuellement réitéré : « *Tu es deux jours là. On veut voir ci, on veut voir ça. [...] Ah je suis crevée...* »

2-Les paysages étrangers: Le deuxième facteur pouvant s'avérer la cause d'un intérêt maintenu, les paysages. De part la différence qu'ils marquent d'avec ceux connus ou tout simplement de part leurs caractéristiques propres, ils rivent le regard d'Annie. « *C'était le changement à l'extrême. [...] Cela a vraiment été une surprise parce que je m'attendais pas à cela. Tous les paysages qui avaient en Chine [...] Tout était beau!* »

3-Le choc culturel : Une dernière cause de tension soutenue, mais non la moindre, celle engendrée par la rencontre interculturelle. Comme il l'a été mentionné dans le premier chapitre, celle-ci peut parfois mener à un choc culturel. L'état psychologique affecté qu'il traduit et dont Annie fait état (elle utilise elle-même ce terme à répétition) ou suggère peut-être suffirait-il à permettre cette relativisation spatio-temporelle? Incertain, misons plutôt sur l'ensemble des difficultés qu'il engendre et qui conjointement, à nouveau, maintiennent Annie sans répit *intéressée*...⁶ Puisque le choc culturel constitue un point important de l'exploration, je détaillerai à la fois les conséquences qu'il a eu sur Annie et les circonstances de son voyage pouvant l'y avoir menée.

a) Les conséquences sur le voyageur

Dans le chapitre 1 (voir p. 12), six aspects différents du choc culturel ont été identifiés. Les spécifications ne seront pas reprises mais plutôt utilisées comme comparatif permettant de classer les répercussions sur Annie.

La liste ne se veut pas exhaustive. Elle doit seulement établir qu'Annie a bel et bien vécu un choc culturel.

1. L'utilisation des termes : « *choc* », « *pleurs* », « *crises d'hystérie ou d'angoisse* », « *arracher les cheveux de sur la tête* », « *pitcher à travers le fenêtré* » et « *folie qui est en train de te gagner* »
2. Annie évoque sa famille à deux reprises. Au début du récit où elle dit s'en être détachée trop vite et l'avoir regretté. Vers la fin où elle apprécie tout, même si elle (la famille) est absente.
3. Annie s'identifie comme une extra-terrestre et mentionne que l'Autre se refuse généralement à l'aider.

4. Annie ne sait comment réagir aux douaniers vietnamiens, aux coups portés au bébé dans la foule, etc.
5. L'aspect et le goût de la nourriture, l'hygiène dans les transports (le fait de cracher, les saletés, les animaux), le manque d'intimité dans les toilettes, etc.
6. L'impossibilité de communiquer, l'adaptation à la nourriture, la durée des trajets, se perdre, etc.

De plus, on pourrait croire que, dans le cas d'Annie, le choc culturel gêne davantage. Il irait jusqu'à lui faire peur. En effet, tel l'indique Oberg, le choc culturel peut conduire l'individu à « [...] un sentiment d'impuissance et un désir de dépendance à des individus de notre propre nationalité (elle dit se fier à Caro), des accès de colère face à des retards ou autres frustrations mineures (invectives déjà mentionnées) ; peur excessive d'être escroqué, volé ou blessé [...] »⁷ Maintes fois à travers le récit, et spécialement à la frontière vietnamienne, Annie ne dit-elle pas s'être sentie menacée ? : « *Tu sais pas si tu vas te faire attaquer, tu sais qu'ils te voient juste comme un signe d'argent.* » ; « *[...] Ils avaient l'air de deux tueurs. [...] tu te demandes où est-ce qu'il a trouvé cela ou comment il fait pour faire son argent [...]* » ; « *Comme Caro elle disait, si on va avec eux autres, ils vont nous amener dans la jungle, on va se faire violer, on va se faire trancher la gorge, ils vont prendre nos bagages, notre argent [...]* ». Annie a bel et bien eu peur. Par contre le danger était-il si, dangereux ?

b) Les circonstances du voyage.

Trois facteurs contribuent probablement au fait qu'Annie ait vécu un choc culturel lors de son voyage en Chine: son expérience de voyageuse, la distance culturelle et, d'une manière générale, sa participation.

1-L'expérience passée : Ce voyage d'Annie en Chine n'est que son deuxième. Malgré le fait qu'il existe peu de travaux scientifiques sur la question et qu'au sein de la littérature consultée⁸ on ne retrouve aucune corrélation entre l'expérience antécédente du voyageur et le fait d'éprouver un choc culturel, je demeure sceptique face à cette conclusion. L'expérience antécédente, si elle n'assure en aucun point l'immunité face au choc culturel, peut assurément préparer le voyageur à certaines éventualités. (voir p. 13)

2-La distance culturelle : Ce voyage en Chine entrepris par Annie lui a fait vivre la plus forte disparité culturelle, celle comprise entre les cultures *asiatique* et *occidentale*. Tel l'avancent Furnham et Bochner⁹, le degré de difficulté vécu lors du séjour étant directement relié à la disparité culturelle (voir appendice A p.140) comprise entre la culture hôte et celle du voyageur, il ne faut pas s'étonner qu'elle puisse y jouer ici un rôle important. D'ailleurs, Annie fait elle-même référence à ce facteur alors qu'elle compare la Chine et l'Espagne : « *C'était moins étranger, c'était moins compliqué. Le transport, les gens [...]* »

3- Sa participation : Tout compte fait, ce qui prime lorsqu'on tente d'identifier la raison pour laquelle Annie a probablement souffert d'un choc culturel, c'est sa participation : « Lorsque le rôle joué par le voyageur passe de

celui d'un observateur à celui d'un participant, [...] la fascination initiale exercée par la nouvelle culture subit un changement comparable : l'on est maintenant tenu de se débrouiller avec. »¹⁰ Les éléments du voyage ayant favorisé une participation active de sa part sont nombreux. Pour les illustrer, je m'en référerai aux cinq facteurs utilisés par Furnham et Bochner dans leur étude de cas du touriste. (voir p. 12)

Le temps : Le séjour d'Annie en Chine est relativement long : 1 mois et demi. Elle *se donne* ainsi le temps de participer. (La plupart des voyages organisés ont une durée moyenne de deux semaines.)

L'organisation : Hormis son billet d'avion, Annie n'a fait appel à aucune agence de voyage. Elle assure elle-même son transport, ses visites et excursions, ses nuits et ses repas. Aussi, faut-il ajouter qu'à l'époque où Annie visite la Chine, bien qu'elle fasse mention d'un réseau touristique chinois, il est fort probable que la majorité des membres qui le compose ne parle pas anglais.¹¹

La présence d'un intermédiaire : Il n'y a personne qui joue le rôle d'intermédiaire entre Annie et la population chinoise. Elle mentionne l'aide importante de Caro mais contrairement à l'Espagne où cette dernière a pu la sortir d'embarras, en Chine elle n'y arrive pas : « [...] *c'est toute elle qui a fait le voyage au complet, moi j'ai juste suivi dans ce voyage-là. [...] En Chine, on était tout le temps les deux dans le problème.* »

La présence d'un groupe de support : Des rencontres avec des membres de sa propre culture, voire d'autres touristes accusant une distance culturelle moins grande, auraient pu rassurer Annie ; elles n'ont tout simplement pas eu lieu : « *Tout le voyage au complet a été un voyage avec les locaux.* » Pour ce qui est de son amie Caro, étant aux prises avec les mêmes difficultés, elle ne peut se montrer rassurante.

La nature de la participation : Comme noté précédemment, le choc culturel est directement lié à la participation au sein de la culture d'accueil. Effectivement, selon Furnham et Bochner¹², les difficultés émergent lorsque le voyageur commence à s'impliquer dans la nouvelle société, c'est-à-dire : chercher du travail, un logement, une compagne, un réseau de support social, etc. La participation d'Annie n'est peut-être pas aussi *profonde* que celle à laquelle Furnham et Bochner font référence. Par contre, la différence culturelle vécue étant la plus grande et aucune connaissance ou support linguistique n'étant disponible, il est fort possible que les interactions déjà dévoilées suffisent amplement à créer des ennuis considérables. Relatant la suite du voyage en Asie : « [...] *l'expérience a été moins dure après, parce qu'il y avait une barrière moins grande au niveau du langage, cela a enlevé un peu de poids [...]* »

Maintenant, y aurait-il une preuve pouvant appuyer l'apport conjoint de ces trois facteurs (mode de voyage, choc culturel et paysages) à maintenir une tension, un intérêt constant ? À mon avis, oui, le temps psychologique qu'elle avoue indirectement habiter, le présent vécu. Par ses commentaires où elle mentionne qu'elle ne peut réfléchir, relaxer ou assimiler, n'est-ce pas à lui qu'elle fait référence ? : « *On bougeait tellement [...] on avait*

jamais le temps de relaxer, d'assimiler tout ce qui se passait [...] tu avais jamais le temps de souffler, de te dire : « Heille, là j'ai vécu cela, j'ai fait ceci, là je suis fatiguée. » [...] tu as pas vraiment le temps de réfléchir. »

Comme l'indique Pucelle dans son livre consacré au temps, l'action et les sensations sont à l'emploi du présent : « L'action rive au présent. Un plaisir intense, une douleur cuisante me font oublier tout le reste. En pilotant ma voiture, je ne dois pas rêver, mais être à ce que je fais; il y a un présent de l'action et de la sensation ; le présent à une saveur unique, âcre ou délicieuse [...] »¹³ Ainsi, Annie, une voyageuse – impressionniste, par son voyage itinérant et d'épreuves aurait satisfait cet essentiel de la synchronicité, un intérêt soutenu. Mais Annie, qu'en pense-t-elle de cette prise de conscience? À quoi l'attribue-t-elle?

Le point de vue d'Annie

L'avis d'Annie, quant à la raison derrière sa prise de conscience d'une synchronicité, s'est conformé sur plusieurs points à des facteurs déjà identifiés : distance culturelle, groupe de support, langue étrangère, etc. Par contre, face à eux, certaines de ses explications ont soit été différées des miennes ou bien signalées de nouveaux éléments. Ainsi, avant d'aborder la construction de sens dans la partie suivante, je ferai, accompagné d'Annie, un dernier tour de piste concernant le contexte et son efficacité en ce qui a trait à sa prise de conscience d'une synchronicité.

Un facteur explicatif mentionné par Annie est le temps. Jung, je le répète, affirme qu'il faille maintenir un intérêt soutenu pour qu'une synchronicité puisse se manifester. Dans le chapitre 2, j'ai traduit ce pré-requis par un temps d'attention fixé au présent vécu et par conséquent, j'ai présenté ci-haut les aspects du voyage ainsi que les réactions d'Annie qui y correspondaient. Pourtant, lorsque la principale intéressée a recours au temps, elle dit qu'il s'agit plutôt de pouvoir prendre du temps en voyage pour « réfléchir » alors qu'au Québec elle ne le peut pas : « *Peut-être que je prends pas le temps d'y penser ou que je le réalise pas.* » ; « *Ici, on a pas le temps de réaliser la chance, mais en voyage oui. Tu as le temps de faire un bilan de tes coups de chance : ici ta routine est installée.* »

Malgré cela, je me risque à maintenir le fait qu'il s'agit bien toujours du temps de l'attention fixée au présent vécu dont il est question. N'a-t-elle pas dit à travers l'ensemble du récit qu'en voyage elle n'avait pas le temps de réfléchir? Qu'est-ce qui pourrait être si prenant au Québec pour l'empêcher de prendre ne serait-ce qu'une *minute* pour penser ? Ce vécu n'est-il pas routine?

D'ailleurs, cette description qu'elle fait nous laisse croire que c'est bel et bien toujours le temps d'attention au présent vécu qui est en cause : « *Quand tu es en voyage, tu es dans une terre inconnue, tu n'es pas dans ton pays, tu connais pas comment cela fonctionne. Je pense que c'est tout nouveau. [...]* » Puisque c'est là, selon Pucelle, son premier aspect : « [...] sa fraîcheur : les impressions sont neuves ; tout paraît jeune ; alors que les souvenirs sont défraîchis. »¹⁴ Aussi, pour ce qui est des particularités de son voyage qui ont pu faire la différence – *et la clouer au présent vécu*, le point de vue d'Annie coïncide en tous points avec ceux sur lesquels j'ai insisté. Par exemple, les comparaisons qu'elle fait entre ses voyages en Espagne et en Chine, ou entre celui en Chine et son

vécu au Québec, nous renvoient à ces facteurs déjà considérés qui sont la distance culturelle, la participation ou la présence d'un groupe de support : « *C'était moins étranger [...] Caro [...] a fait le voyage au complet, moi j'ai juste suivi dans ce voyage-là.* » ; « [...] *En Chine, on était tout le temps les deux dans le problème.* » ; « [...] *ici, il y a des gens que je connais ou j'ai des connexions [...]* »

Maintenant, une seconde explication de sa part sur laquelle j'aimerais m'arrêter, nous porte à réfléchir non plus sur le temps de l'attention, mais **sur le processus de typification et l'acte de perception**. Annie nous dit qu'essentiellement, cette prise de conscience de la synchronicité est due à un changement de sa personne, qu'avant elle n'était sûrement pas prête. Et ce changement, elle l'attribue à une modification de sa conception des choses : « *Il y a plein d'obstacles qui peuvent se mettre dans ton chemin, mais c'est à toi à de voir si tu peux en tirer quelque chose ou non. Pis à ce moment-là où je suis parti en Espagne, je voyais rien.* (comparaison avec la Chine) » ; « *Peut-être que cela m'est arrivé, mais je pense que ici je le verrais pas comme cela du tout.* »

Ce changement, je peux sans grand risque avancer qu'il concerne, avant toute chose, pour ne pas dire uniquement **les typifications** d'Annie qui malmenées à travers son voyage l'ont potentiellement amenée à modifier son point de vue spirituel. En effet, les typifications culturelles différentes¹⁵ de la réalité ont sûrement joué pour beaucoup dans cette prise de conscience. Ne sont-elles pas à l'origine d'une part considérables des difficultés d'Annie? Il ne suffit qu'à penser à ce type douane/ douanier qui a fait défaut à la frontière vietnamienne. Ainsi, peut-être ses représentations inutiles ou encore inexactes l'auraient engagée dans un questionnement à leur égard aboutissant à une vision différente des choses ? Une sorte de gymnastique inconsciente de remise en question de ses typifications? (Je me permets de dire inconscient sinon Annie ne serait plus impressionniste n'est-ce pas?) Avec l'habitude, plus on en fait, plus il deviendrait facile d'en refaire... En tous les cas, cette différence perpétuelle a sûrement contribué largement à *renouveler son intérêt* et, par conséquent, à maintenir son attention au présent vécu. Est-ce à ce changement chez elle que, d'une manière détournée, elle y fait référence? Impossible de répondre, néanmoins, comme je l'ai mentionné précédemment, il subsiste peu de doutes au fait qu'Annie se rapporte à ses typifications. Ce que semblent d'ailleurs confirmer les commentaires suivants : « [...] *c'est mon langage ou je le sais pas quoi.* » ; « [...] *ici tu peux toujours prévoir un peu.* » ; « [...] *on s'était préparé, mais tout est toujours une surprise en voyage.* » En effet, les typifications sont indissociables du langage, elles permettent d'anticiper et, par là, réduire d'un peu les surprises... Aussi, ne sont-elles pas construites dans la routine à laquelle Annie faisait allusion auparavant?

Faut-il alors conclure que la perception n'y est pour rien? (le regard) À bien y penser, la perception anticipe aussi. Il est vrai qu'elle ne permettrait pas de prévoir autre que *ce qui est à ses yeux* comme le peut le processus de typifications. Et Annie dans ce passage ne fait, contre toute évidence, pas référence au fait d'anticiper *sur l'instant* mais bien *à l'avance*. Donc, pourrait-on conclure qu'il n'est question seulement de typifications et du processus qui les régit ? Affirmatif, n'y aurait-il eu ce passage-ci : « [...] *ici, il peut t'arriver des affaires mais tu les vois pas aussi dangereuses peut-être ou je les vois pas.* » ¹⁶ Est-il question ici de typifications ou de perception? Un peu des deux, non ?

Dans l'intuition de recherche, je fais mention d'une prise de conscience du hasard dans le désert, celle-ci s'est faite approximativement un mois après mon départ. Celle d'Annie se produit après un laps de temps similaire. Y aurait-il lieu de penser qu'une perception particulière puisse se construire en mouvement et qu'elle nécessite un certain temps pour faire effet?

Ne pouvant creuser plus profondément le contexte ayant conditionné une prise de conscience d'une synchronicité, je me pencherai maintenant sur la construction de sens qui sera faite à son égard. Cette communication intérieure menant chez Annie à un ange gardien, une force surnaturelle ou un proche qui veille sur nous.

2.3.3 Construire un sens à la synchronicité

Cette section du commentaire visant à comprendre la construction de sens faite par Annie débutera par la présentation de nouveaux outils. Principes psychologiques dont l'œuvre a été reconnue lors du processus de typification, ils permettront de préciser ou questionner l'articulation des choix effectués lors de cette construction. Mieux armé, je m'engagerai par la suite dans cette spirale spirituelle empruntée par Annie qui la mène, comme on l'a vu, à croire ou soupçonner la présence de quelque chose de surnaturel.

Des outils ad hoc

Dans le chapitre 3 du cadre théorique a été exposé le processus de typification. Celui-ci rend compte, d'une façon générale, du développement et de l'utilisation des types et des modèles d'interactions. Aussi, comme on l'a vu, ces types avec l'expérience, le vécu de l'individu, se solidifient et deviennent des certitudes, des croyances (de manière générique). Par exemple, tout un chacun croit en la force gravitationnelle et personne ne remettrait en question ce type et son contenu. Mais toutes les typifications, comme on le sait, ne sont pas aussi stables. Or, il existe des principes reconnus en psychologie qui guident les choix faits par le sens commun quant à leur contenu. Puisqu'ils s'avèrent de précieux outils permettant de comprendre plus en détails la construction de sens faite par un individu, je les présenterai avant de procéder à celle faite par Annie à l'égard du hasard. Quatre seront utilisés pour l'ensemble des récits mais, pour l'instant, je me limiterai aux trois que requiert la compréhension de celui d'Annie: la persévérance, la ressemblance et la disponibilité.¹⁷

1-La persévérance : L'individu évalue toujours une situation et les éléments qu'elle fournit d'une façon à ce qu'elle concorde avec ses propres croyances actuelles : « Nous, être humains, avec notre forte tendance à créer et maintenir des croyances (de tous types), face aux événements, produisons des explications de nature causale et recherchons, interprétons et se remémorons des preuves de manière à ce qu'elles supportent notre entendement des choses. ¹⁸ » Un exemple concret. Dans son utilisation du type douane/ douanier, Annie maintient coûte que coûte le contenu que celui-ci a *porté* jusqu'à la frontière vietnamienne. Puis, lorsque la prégnance de la situation est trop forte, elle abdique et doit se rendre à l'évidence que sa vision des choses ne coïncide pas avec la réalité.¹⁹

2-La ressemblance : La ressemblance tient compte du fait qu'un individu, lorsqu'il évalue à quelle catégorie appartient un objet ou bien quel processus est responsable d'un événement particulier, fonde son évaluation sur le degré de ressemblance que partage cet objet avec une catégorie particulière d'objets, ou dans le cas d'un événement, de celle qu'il partage avec les événements que produit un processus particulier.²⁰ Les traits caractéristiques ou les plus apparents d'un objet ou d'un événement deviennent ainsi ce qui permet de les évaluer. Lorsque son type douane/ douanier ne tient plus, Annie cherche une *réponse* par ressemblance et s'arrête à celui de l'autorité.

3-La disponibilité : Lorsqu'un individu doit évaluer et donner du sens à des événements personnels ou *environnementaux*, il accorde une importance marquée voire démesurée, d'une part au contexte immédiat dans lequel se fait cette attribution, ensuite, à la rapidité avec laquelle lui vient en tête un choix ou un exemple personnel pouvant tenir compte de l'événement qu'il évalue : « Nous nous servons de données que nous pouvons produire sur le moment et ceci joue un rôle prépondérant quant à la nature des croyances et explications que nous développons face aux événements qui ponctuent nos vies [...] »²¹ Ce trait est aussi responsable du fait que le sens attribué n'est pas toujours le plus sensé puisque insuffisamment raisonnée ; la première réponse venant à l'esprit n'étant en effet pas nécessairement la meilleure.

La construction de sens d'Annie

Pour mener à bien cette compréhension de la construction de sens faite par Annie, je procéderai en quatre étapes. La première s'attardera au contexte social ayant formé Annie. La seconde sondera le recours à la religion pour interpréter des situations dites marginales. Ensuite, lors de la troisième, sera présenté le type Dieu, ses attributs et leur *congruence vis-à-vis* la situation vécue par Annie. Enfin, la quatrième et dernière étape, visera à saisir les motifs ayant pu menés Annie à croire, ou du moins à soupçonner l'existence de quelque chose de surnaturel.

Première étape : Culture catholique, une affaire d'école

Berger et Luckmann affirment que pour comprendre l'organisme humain et, de surcroît, le moi d'un individu, il faut nécessairement les situer dans le contexte social particulier qui les a formés :

Les mêmes processus sociaux qui déterminent le perfectionnement de l'organisme produisent le moi dans sa forme culturelle particulière. Le caractère du moi en tant que production sociale n'est pas limité à la configuration particulière que l'individu identifie avec lui-même (par exemple, avec un « homme », de la façon dont cette identité est définie et formée dans la culture en question), mais à l'équipement psychologique compréhensif qui sert d'appendice à cette configuration (par exemple, les émotions « viriles », les attitudes et les réactions somatiques).²²

Ainsi, afin d'éclairer la construction de sens faite par Annie, il devient primordial de questionner d'abord ce contexte social au sein duquel elle s'est développée. Évidemment, étant donné la sphère interprétative choisie par cette dernière - ou de celle dont elle s'éloigne-, le pan sur lequel sera portée lumière est bien entendu, la religion.

Au sein de la culture québécoise francophone de laquelle est issue Annie, même s'il est vrai que l'Église catholique n'a plus la côte, elle demeure néanmoins, comme l'avance Raymond Lemicux, un fait important de culture.²³ Au Québec, en effet, bien que son histoire tumultueuse ait été marquée par d'innombrables revirements et qu'elle ait été désappropriée de son discours sociopolitique²⁴: « Elle continue d'intégrer la personnalité québécoise dans un sorte de référent commun qui, bien qu'éloigné des normes et des contraintes de la vie quotidienne, reste disponible en cas de besoin.»²⁵ ²⁶ L'intégration par contre, à la suite de ces changements historiques, ne se fait plus directement par elle, mais par le biais d'une autre institution, l'école publique. De la sorte, si avec l'institution religieuse on aurait pu supposer un certain consensus à l'égard des connaissances transmises, pour reprendre les termes de Berger et Luckmann, un *savoir social objectif* présentant un caractère de similitude avec la bible pour principal référent, depuis ce transfert institutionnel, objectivité et subjectivité se marient à l'origine de la transmission, allez donc savoir qu'est-ce qui s'y transmet ? :

Le catholicisme culturel se structure comme une organisation scolaire des croyances et des valeurs. Transférée de l'Église à l'école, la crédibilité de ses contenus repose sur leur stabilité supposée, renvoyant au savoir et à la maîtrise des technologies de transmission attribués à ceux qui les véhiculent, sans vérification de leur conviction et surtout sans solidarité communautaire, mais dans la connivence imaginaire entre la société et l'école, « lieux de diffusion de schèmes culturels fondamentaux présumés partagés par le groupe social »²⁷

Néanmoins, on peut supposer que le Québécois francophone catholique a dans son stock commun de connaissances un savoir objectif *relativisé* des traditions appartenant à cette première institution religieuse.

Deuxième étape : Un nouveau problème

Je le répète, l'individu ne questionne sa connaissance que lorsqu'elle fait défaut. (voir chap. 3 p .31) Or, si on résume la situation d'Annie à la frontière, tel est le cas. D'abord, la réalité ne peut être souhaitée (voir chap. 3 p.27), et pourtant l'autobus se présente. Ensuite, bien qu'elle procède généralement selon la loi de la causalité objective, ici aucun lien de ce type entre son problème et l'autobus, mais quel lien de subjectivité! Ainsi, que faire du problème que pose certainement cette synchronicité de par le fait qu'elle est peu fréquente et surtout, *hors réalité* ? Ne pourrait-on pas s'en référer à la religion? Ne serait-elle pas d'ailleurs la référence? Selon Berger, affirmatif. C'est bel est bien devant ce type de situation qu'il qualifie de marginale (où est vécue l'expérience de l'«extase» au sens étymologique d'ekstasis – se situer en dehors de la réalité telle qu'elle est définie) que la religion resterait significative en tant qu'interprétation de l'existence. D'abord, parce qu'elle rend compte de leur dans l'expérience courante²⁸. Ensuite, parce que, ce faisant, elle offre à l'individu une porte de sortie acceptable. Celui-ci peut poursuivre sa vie « [...] - non pas « comme si rien ne s'était passé », ce qui est psychologiquement difficile dans les situations-limites les plus extrêmes, mais parce qu'il « sait » que ces événements et expériences ont leur place à l'intérieur de l'univers, qu'ils peuvent donc être interprétés et compris.»²⁹ Reste à voir les solutions qu'elle offre, ou plutôt, qu'on peut y trouver.

Troisième étape : chercher le bon type

Comme on l'a vu dans le chapitre 3, il existe plusieurs modalités d'expérience dans la vie avec les autres. La plus riche et la plus importante, le face-à-face. Lors de cette interaction, le ici et maintenant de chacun s'entrecoupant avec un maximum de symptômes, il y a pleinement échange intersubjectif. Mais quelqu'un peut aussi me sembler réel sans pour autant qu'il ne me fasse face. Je le connais de réputation, ou j'ai correspondu avec lui, etc.³⁰ En d'autres mots, comme je l'ai déjà indiqué, le type que je possède de lui ou d'elle est caractérisé, dans ce cas, par un certain anonymat. Aussi, le connaîtrais-je strictement de réputation que cette superficialité suffirait même à produire, adviene un jour qu'on se rencontre, une pré-définition de la situation.³¹ Par exemple, je n'ai jamais rencontré Hubert Reeves ni correspondu avec lui, mais adviene qu'un jour il nous soit donné de discuter ensemble, je m'attendrais à pouvoir lui poser quelques questions sur l'environnement ou qu'est-ce qu'un quasar ?

Or ici, étant donné la situation marginale et le contexte social ayant formé Annie (Québécoise francophone catholique) le type qui serait susceptible de nous intéresser, c'est Dieu. Qui est ce type? Selon le référent principal de l'Église catholique, la bible, voici réunis, quelques traits de sa *personnalité* :³²

- 1) On peut communiquer avec Dieu par la prière³³
- 2) Dans sa relation avec l'Univers³⁴ :
 - a) L'omniprésence, Dieu est partout
 - b) L'omnipotence, Dieu peut tout
 - c) L'omniscience, Dieu sait tout
- 3) Dieu est amour³⁵: Se fait une joie de servir au bien de l'être aimé

Qui Dieu aime t-il?- Le monde et la race humaine entière

Comment cet amour se manifeste t-il?- En pourvoyant aux besoins de ceux qu'Il aime

Maintenant, voyons de plus près la situation d'Annie à la frontière vietnamienne : Elle ne prie pas, cela n'est pas nécessaire pour communiquer avec Dieu. Il est omniscient. Il connaît par conséquent toute la subjectivité d'Annie – verbalisée ou non. Dans ce cas précis, cette subjectivité se traduit succinctement par un problème de transport pour deux passagères, et elle a très peur. Impossible de dire si ses craintes sont justifiées. Probablement. On est toutefois conscient que le choc culturel qu'elle vit peut favoriser ce sentiment et l'exacerber. Aussi, ces typifications antérieures (douane/autorité/ etc.) ne lui indiquent aucune sortie possible. Pas de modèle d'interaction applicable ici. Les douaniers vietnamiens, qui lui semblent mal intentionnés, en rajoutent : il n'y pas de moyen de transport. Conclusion, à cet instant, comme le dit Annie, il n'y a rien à faire. C'est le néant le plus total. Dieu est omnipotent. Lui il peut tout faire et partout. Et ne se ferait-il pas une joie d'aider? Oui, Dieu est amour...

Ainsi, peut-il y avoir dans tous ces types anonymes, une personnalité qui pourrait, alors que tout fait problème (typifications et situation!) – mieux que Dieu - correspondre par pré-définition à la situation marginale d'Annie? Une personnalité mieux reconnue pour répondre à une détresse contre laquelle on ne peut rien? Sans qu'un mot n'ait été prononcé en ce sens, sans motif autre que le bien-être de l'individu? Y aurait-il par principe de

ressemblance et disponibilité, dans ce registre auquel selon Berger on fait appel dans ce type de situation, rapport plus facile à établir que celui-là?

Résumons la situation. Annie a été élevée au Québec. Contexte social où la religion catholique, bien qu'elle ait été désappropriée de son discours sociopolitique, n'en demeure pas moins un fait culturel important puisque indirectement, ces traditions sont partagées (bien que relativisées) par le biais d'une autre institution, l'école. On peut ainsi supposer qu'Annie, étant native de ce bain culturel particulier, sans adhérer à ces normes ou pratiques, soit cependant au courant de ces traditions. Or, lors de situations marginales, la connaissance offerte par cette institution demeure pertinente puisqu'elle offre une sortie à l'impasse que ces premières peuvent représenter. La synchronicité d'Annie présente les caractéristiques d'une telle situation.

Maintenant, lorsqu'on compare la synchronicité et les caractéristiques du type Dieu défini par l'institution religieuse, on remarque des traits de similarité tels que par ressemblance et disponibilité, il ne serait pas surprenant, cherchant une réponse au sein de cette tradition, d'en faire l'association. Mais Annie n'arrive pas à la conclusion divine! Loin de là, elle s'en défait même d'emblée : « *Moi je suis pas une personne qui est croyante, je crois pas en Dieu, je crois pas à toute l'histoire de Jésus, la bible, tout « le kit » de dire que c'est Dieu qui veillait sur moi, non. [...]* » ; « *[...] La religion c'est une histoire seulement.* » Conservons néanmoins cette suite logique puisqu'une fois le stock commun de connaissances québécois observé de plus près, on verra qu'en accord avec sa culture – la structure d'à propos du stock-, il y a lieu de penser qu'elle demeure valide, et le rapport, établi.

Raymond Lemieux qualifie la culture catholique québécoise – ce en quoi les sujets **s'approprient la foi**, les traditions et les lois, comme :

[...] un constant passage de frontières ou l'expérience, refusant les contrôles institutionnels, s'alimente de l'institution et de ses traditions pour les réinterpréter [...]³⁶ et « [...] les signifiants les plus souvent utilisés pour énoncer les croyances restent ceux qui ont été mis en scène traditionnellement par l'institution catholique : Dieu, Jésus-Christ, Marie, les saints, la résurrection des corps, etc. Mais ces signifiants sont désormais pondérés par d'autres qui relèvent soit d'un imaginaire cosmique (l'énergie fondatrice, le destin inscrit dans la matière, les extra-terrestres, la réincarnation) soit de la sublimation du moi dans la force intime de l'être psychique, ou encore qui représentent des valeurs réifiées comme l'amour, la liberté, la paix, etc. [...] Chacun organise son propre univers de croyances en y coordonnant des éléments chrétiens et cosmiques, psychospirituels et moraux.³⁷ (C'est moi qui souligne.)

Ce canevas culturel, dans sa construction de sens de l'événement survenu à la frontière, Annie le retisse presque au maillon près. D'abord, comme cité précédemment, elle rejette d'un coup l'institution catholique. Par la suite, elle vient néanmoins s'y alimenter avec l'emploi du terme *ange gardien* : Selon le Robert : Théol. Être spirituel, intermédiaire entre Dieu et l'homme, ministre des volontés divines. – Anges gardiens, appelés à protéger chacun des hommes. Puis, elle pondère dans les gammes proposées par le passage : « [...] *quelque chose de surnaturel ou plus haut que nous autres.* » ; « [...] *sauf que je pense qu'il y a rien qui arrive pour rien [...]* » ; « [...] *c'est des obstacles qui sont mis là, pis à quelque part si je m'en suis sortie. c'est que j'étais peut-être pas due.* » Reste « *un proche qui veille sur nous* » dont l'utilisation demeure imprévue. Construction de sens subjective? Comment

répondre sur ce point? Le contexte culturel québécois auquel on a fait référence auparavant est si complexe que pour l'ensemble de la construction de sens d'Annie, on ne saurait se prononcer. Ainsi, on est en droit de penser qu'Annie s'est bien référée au type Dieu pour expliquer l'événement survenu à la frontière. Par contre, étant donné le contexte social dans lequel elle a été formée, elle s'est vite éloignée de *l'institution à laquelle il appartient*. Distanciation qui emprunte d'ailleurs les codes culturels et son registre. Le fait qu'Annie soit **impressionniste** explique-t-il le fait qu'elle demeure *très près* du registre offert par sa culture ? Qu'à travers sa construction de sens de l'événement, transpire avant tout son identité culturelle ? Peut-être.

En ce qui concerne cette question à savoir s'il y a « *quelque chose autre que nous* », bien qu'elle affirme l'avoir toujours eue en tête, a-t-elle eu à y répondre? A-t-elle rencontré plusieurs occasions où sa connaissance faisait défaut à ce sujet ? Son vécu l'a-t-il menée à s'inspirer de réponses venant d'ailleurs que son contexte social ? A-t-elle cherché d'autres réponses que celles qu'il lui *propose*? Impossible à nouveau de répondre, mais reste néanmoins ce changement de cap important sur lequel je souhaite revenir : Annie s'est appropriée la foi. Conformément à sa culture, en rejetant l'institution, il est vrai. Mais qu'est-ce qui a bien pu l'amener à ce revirement : « *Maintenant, (par rapport à l'événement survenu en Chine), je crois qu'il y a quelque chose, je soupçonne fortement autre chose de surnaturel autre que nous...* (après l'entretien) » ?

Quatrième étape : Croire, une affaire de disponibilité ou de persévérance ?

Face à un principe d'explication du monde, Annie affirme qu'elle s'est : « [...] *toujours posé la question, pis c'est toujours en train de mijoter dans ma tête même maintenant* ». Mais avant cet incident avait-elle eu vraiment besoin d'y répondre? Comme je l'ai déjà souligné, sa connaissance à ce sujet posait-elle problème? Les situations marginales étant ce qu'elles sont dans la réalité quotidienne, elle aurait très bien pu se passer d'un raisonnement plus approfondi de la question, se passer d'avoir recours à cet héritage familial³⁸, ne rien soupçonner fortement, et puis rester non-croyante après tout! C'était, je le rappelle, le point de départ de sa construction de sens. N'eut été de ce passage à la frontière, le principe de **persévérance** aurait pu trôner encore longtemps. Mais là, un seul événement dans un voyage à l'étranger et *Annie change de bord!* Elle n'a pourtant pas entrepris ce voyage avec cette idée en tête. Elle voulait se retrouver et réfléchir sur elle, pas donner un sens spirituel à sa vie. Alors pourquoi? Il m'est impossible de répondre avec assurance à cette question. Toutefois, deux points à ce sujet me paraissent valoir la peine d'être mentionnés avant que ne se termine ce premier commentaire.

Premier point: Berger et Luckmann affirment que quelqu'un devient réel : « au plein sens du terme » seulement « à partir du moment où je me trouve face-à-face avec lui. En effet, on peut prétendre que l'autre, dans la situation de face-à-face, me semble plus réel que moi-même. »³⁹ La personnalité de Dieu tel que décrite par l'Église catholique, même fortement relativisée dans le stock de connaissances de la personne, conserve ces traits majeurs. Le père Noël n'existe pas, mais il a tout de même une barbe blanche! La situation à la frontière, ne brosse-t-elle pas un portrait qui pourrait difficilement mieux lui coïncider ? (voir la troisième étape) Il devient par conséquent

difficile de refuser *l'existence de quelqu'un* lorsqu'il ne pourrait apparaître plus vrai! Le type Dieu, d'une certaine manière, perd son anonymat!

Deuxième point : Le principe de **disponibilité** pourrait expliquer le fait qu'Annie, par un seul événement, puisse changer d'avis. En effet, bien que toute une vie ait été marquée par une croyance x (religieuse ou non dans ce cas-ci), que celle-ci se soit solidifiée de multiples expériences, en un seul incident, par principe de disponibilité, elle peut être renversée. Il s'agit de lui accorder une importance dominante.

Dans un autre ordre d'idée, le principe de **disponibilité** est peut être la cause d'un phénomène beaucoup plus spécifique à la synchronicité elle-même : ce trait de rareté qui est en grande partie responsable du fait qu'on puisse voir en elle *les traits typiques de Dieu*. (Omnipotent) En effet, selon Nickerson, lorsqu'un individu tente d'évaluer la rareté d'occurrence d'un événement, c'est généralement ce principe qu'il utilise. S'il est facile de se remémorer l'occurrence d'un événement semblable à celui qu'on est en train d'évaluer, s'il est rapidement disponible à la conscience, alors il est commun. Par contre, dans le cas contraire, s'il est difficile de se représenter des exemples identiques ou semblables d'occurrence, sa rareté s'accroît.⁴⁰

Annie peut-elle vraiment, dans un contexte étranger, évaluer la fréquence des véhicules qui franchissent la frontière ? A-t-elle une connaissance suffisante de l'endroit? En plus, il est difficile d'évaluer l'exactitude ou l'efficacité réelle d'une évaluation faite à l'aide de ce principe puisque des recherches ont démontré qu'elle peut être influencée par l'état émotif du sujet et mener à des erreurs de raisonnement.⁴¹ Annie était excédée. Elle avait peur. Il n'y avait pas de moyen de transports selon les douaniers, qui, je le rappelle, voulaient qu'elles embarquent dans le véhicule d'un homme posté à la frontière. Était-il un bandit ou un ami des douaniers offrant ses services à la frontière? Peut-être y avait-il du transport? Peut-être que les douaniers, voulant aider leur ami, s'abstenaient d'en faire mention? J'invite le lecteur à y réfléchir...

2.4 Conclusion

Annie, une **voyageuse**, a entrepris un voyage **itinérant et d'épreuves** ayant pour fonction principale le **développement personnel**. Par ce voyage, elle paraît avoir maintenu le pré-requis nécessaire à une synchronicité, un intérêt sans cesse renouvelé, et ce de trois manières : le mode de déplacement (répétitif), le choc culturel et les paysages. Une marque de cette tension pourrait être reconnue dans le fait que la voyageuse avoue n'avoir pu réfléchir durant son périple. Sans qu'il soit possible, pour l'instant, de proposer une explication à ce sujet, il semblerait que le **processus de typification** ou de **perception** puisse aussi être en cause. Ensuite, face au caractère de similitude qu'offre la synchronicité avec une **situation** dite **marginale**, Annie, s'en serait référée à la religion pour donner un sens à l'événement. En règle avec le **contexte social** qui l'a formée, le **principe de ressemblance** et le **processus de typification**, dans ce registre de son stock de connaissances, il est fort probable qu'elle y ait reconnu le type anonyme Dieu. Toutefois, en accord avec sa culture, le **type impressionniste** et, peut-on supposer, un questionnement spirituel inhabituel, il est possible que cette référence ait rapidement été

CHAPITRE III

LE CAS DE HUGO BAILLARGEON, MARCHER AU PAS DU HASARD

3.1

PRÉAMBULE

Pour la rencontre des deux prochains voyageurs, Hugo Baillargeon et Jean-Philippe Bourgeois, j'ai bénéficié de l'aide inestimable de Mme Suzanne Arruda, vice-présidente de l'agence de voyage *Karavaniers*. Grâce à son appui, il m'a été possible par l'entremise d'un courriel interne d'annoncer mes intérêts de recherche et, par le fait même, de rejoindre deux de leurs guides. Comme le révèle, en appendice C p.142, la copie du courriel transmis à l'interne, j'ai dû, invité à le faire, inclure un bref aperçu de l'état de ma recherche, la pertinence d'une participation d'un ou d'une guide, de même que le déroulement général de l'entretien. Les voyageurs rencontrés étaient, par conséquent, informés avant notre rencontre de mon objet de recherche.

Pourquoi avoir demandé à des guides de me faire part de leur expérience? J'espérais obtenir, si cela se pouvait et tel que je l'imaginai, le récit d'une synchronicité de groupe afin d'ébranler ou questionner certaines de mes *hypothèses*. Pour n'en citer qu'une : l'implication du choc culturel comme facteur pouvant renouveler *l'intérêt* du voyageur.¹ Ainsi, la meilleure façon de m'y prendre m'apparaissait, non de *partir à la recherche* de touristes, mais d'un de leur guide. Les premiers étant si nombreux et les événements auxquels je m'attarde apparemment si rares, que cette première alternative m'apparaissait insensée. D'une manière ou d'une autre, l'agence de voyage était le point de départ logique pour parvenir à recueillir le récit d'une *expérience de groupe*. Le résultat ne fut pas exactement celui escompté. Mais, comme le dit une chanson très connue des Rolling Stones: « You can't always get what you want. But if you try sometimes, you'll find you get what you need... »

PRÉSENTATION DE LA RENCONTRE ET DU SUJET

Hugo Baillargeon qui frise la quarantaine, est évidemment guide de voyage à l'agence Karavaniers, mais il est aussi ingénieur mécanique de formation. Son expérience de voyage est variée, en atteste son passeport personnel² qui regroupe la liste de pays suivants : Corse, Crète, Égypte, Espagne, France, Guadeloupe et Népal. En ce qui concerne le voyage auquel Hugo fera principalement référence, la marche de St-Jacques-de-Compostelle, depuis 1998, il le guide relativement à chaque deux ans.

L'entretien avec Hugo, d'une durée d'environ une heure et demie, s'est déroulé devant les bureaux de l'agence ; tous deux assis à l'une des tables à pique-nique disséminées sur le parterre de l'esplanade du vieux-port. Ne me connaissant ni d'Ève ni d'Adam, Hugo, profond, réfléchi, sensible et drôle a fait preuve d'une grande générosité à mon égard. Durant une heure et bien des poussières, il a répondu à toutes mes questions, m'a expliqué et décrit en quoi consistait cette marche ainsi que partagé son besoin de voyager.

UN COURT RÉSUMÉ DU VOYAGE

Le voyage en France offert par l'agence Karavaniers ne comprend qu'une section de la marche de St-Jacques-de-Compostelle. Celle appartenant à la Via podiensis³ (voir appendice D p.143) qui couvre la distance comprise

entre Le Puy-en-Velay et Conques. (200.8 km) Pendant 15 jours, les voyageurs marchent en moyenne de 12 à 28 kilomètres pour une durée moyenne variant de 4 à 5 heures par jour. Les nuits sont passées à l'auberge où un bon repas et une douche chaude attendent habituellement le marcheur.⁴

Le *récit* qui sera fait par Hugo ne livre ni le déroulement d'un voyage précis, ni les détails d'un hasard en particulier. Il s'agit plutôt d'un discours discursif sur l'expérience de la marche de Compostelle telle que vécue par lui et les voyageurs qu'il a accompagnés.

3.2 LES THÈMES DE L'ANALYSE SUIVANT LA LOGIQUE SÉQUENTIELLE DU VOYAGE

3.2.1

AVANT LE VOYAGE

LES PRÉPARATIFS

Pour Hugo, les préparatifs matériels sont secondaires. Comme il le contraste avec le cas de figure du grimpeur, il vaudrait mieux se préparer au retour : *Beaucoup de marcheurs ont beaucoup plus de misère à revenir que de partir et le problème qu'il y a, c'est que tu t'y attends pas à cela. Tout le monde te prépare pour partir. Bon c'est facile, achète-toi un sac, achète ci, achète ça. Ça devient tellement de la mécanique que le côté intérieur, tu n'as pas vraiment travaillé dessus parce que tu as déjà pris la décision de partir.*

Ce qui est beau avec quelqu'un qui fait de la montagne et qui va grimper parce que pour moi c'est ce qu'il y a de plus proche de la marche, les deux atteignent quelque chose. Mais marcher la montagne, manquer d'oxygène, se lever tous les matins où t'as tellement froid que tu sais même pas comment est-ce que tu vas être capable pour faire la journée, elle vient de commencer, tu es déjà mort! C'est ce qu'il y a de plus proche de la marche. Les deux sont admirables chacun à leur façon parce qu'il y en a un que tu vas le souffrir encore plus physiquement peut-être, un peu moins sur le coup, spirituellement ou émotionnellement, mais les deux sont à l'atteinte d'un sommet.

Parlant de la montagne : *C'est l'humilité que tu vas avoir quand tu vas vomir après avoir monté, cela fait mystique, mais tu vas remercier la montagne de t'avoir permis de monter parce que tu vas être ben chanceux d'avoir réussi, encore plus, si tu redescends d'ailleurs. Parce que monter ça va, mais des fois descendre c'est pire, d'ailleurs c'est souvent tout le temps pire. Redescendre de la montagne est aussi pénible et est l'équivalent en un espace beaucoup plus court (que la marche). En même temps, il est beaucoup plus intense sur le moment. Mais c'est l'équivalent pour le marcheur, le vrai marcheur qui va revenir pis qui va devoir se réadapter. Les deux sont aussi souffrants l'un que l'autre.*

Cette mise en scène de Hugo donne le ton général du récit. La marche de St-Jacques-de-Compostelle est un voyage qui, avant toute chose, produit chez le voyageur un changement. D'ailleurs, selon Hugo, il risque d'être si important que s'y adapter représentera une épreuve peut-être plus grande que ne l'est la marche.

LE TYPE DE VOYAGE ET DE VOYAGEUR AINSI QUE MOTIFS OU INTÉRÊTS POUR CE VOYAGE OU LE VOYAGE ET INSERTION DANS UNE LOGIQUE BIOGRAPHIQUE

Puisque Hugo différencie son expérience de voyage en tant que guide et non guide, j'ai divisé ce thème en trois sous thèmes : les deux premiers rendent compte de cette différenciation, le troisième contient quelques-unes des ses pensées permettant d'illustrer certains traits personnels du voyageur.

Le guide

Hugo avoue avoir de la difficulté à concilier une vie stable et une vie de voyageur : *On est bien nulle part finalement. On voudrait être ici pis on voudrait être parti en même temps.*» En effet, le voyage, guider, sont pour

lui une drogue à laquelle il dit être accro : « *Moi je considère que la plupart des guides deviennent « Junkie».* » *Je le sais pas si je peux parler des autres, mais de ceux que je connais en tous les cas, souvent, la plupart du temps, on va abandonner à peu près tout ce que l'on est en train de faire... Parce que l'on va se faire dire : « Es-tu prêt à repartir pour un autre endroit? » Pis c'est plus fort que toi! C'est une drogue! Une drogue de rendre des gens heureux. Et de devenir pendant un certain temps, un certain moment, un certain instant, devenir presque indispensable tiens! Terriblement. Parce que tu réussis à les émouvoir. Tu réussis par ton métier à faire vivre des choses que les gens pourraient pas vivre normalement.* (lui-même ému et hésitant) *Je suis convaincu que quelqu'un qui travaille et qui fait bien son boulot peut avoir le même sentiment. Mais j'ai pas réussi, moi, à le trouver ailleurs. Pour moi la seule chose que je peux comparer, c'est à quelqu'un qui est un extraordinaire docteur, un extraordinaire infirmière, chirurgien ou psychologue, psychiatre. Mais qui va réussir à sauver un peu quelqu'un... (ému) Tu es juste un petit instrument qui permet à des gens de découvrir quelque chose d'autre. Pour moi qui suis croyant, tu deviens un instrument de la Providence. Pour moi c'est cela.*

Hugo ne pratique pas le métier de guide simplement pour satisfaire ce besoin de partir, dans l'exercice des ses fonctions, il parvient à s'accomplir d'une manière exceptionnelle : instrument de la Providence, il fait découvrir aux voyageurs autre chose...

Lui voyageur

Si tu t'adresses au gars qui aime voyager, il voyage seul. Alors le moins possible de gens ou s'il en rencontre, c'est surtout pas des gens qui viennent d'ici. (rires) *C'est d'être le plus perdu possible. Moi ce que j'aime, c'est marcher des semaines et des semaines dans des endroits où il y a l'histoire énormément, et évidemment tout ce qui a un lien avec la religion. Mais, à peu près rien que je fais qui est pas pour une raison alors...*

Hugo, dans ses voyages personnels, cherche l'expression la plus forte d'éloignement du quotidien, du familial. À nouveau, l'expérience individuelle est entreprise volontairement parce qu'elle rapporte.

Quelques-unes de ses pensées

Dans ces passages, je tiens à faire voir au lecteur la décentration sciemment opérée par Hugo qui l'amène à porter un regard philosophique sur les choses et éventuellement « donner des leçons ». Rencontres au Lang Tang : *Je regarde ces enfants qui sont sales à souhait et cela me fait tellement peur qu'ils deviennent propres. Je comprends que c'est important. C'est pas vrai qu'ils sont bien en plein perdu en montagne, qu'ils sont plus heureux. C'est une mentalité de gens qui ont pas assez voyagé... J'allais dire une mentalité de... Mais c'est juste une question de perception. Très peu ne nous jalouent pas et très peu ne voudraient pas avoir ce qu'on veut à titre technologique, à titre de salubrité et à titre de tout ce que tu veux. Malheureusement, ils veulent une télévision 45 pouces, avec une limousine 72 portes... Ils veulent tout cela ces cochonneries-là. Ils sont pas mieux que nous autres.*

S'arrêtant sur le fait de marcher par plaisir, par besoin : *Quand tu as voyagé plusieurs fois, tu as peur, beaucoup plus du retour que du départ. Tu as peur de ce que tu vas être quand tu vas revenir. Tu as tellement peur parce que tu reviens avec une paix si belle que tu as peur que la vie te la décalisse, te la détruise, te l'anéantisse parce que tu as pu le choix de rembarquer. Je te dis pas que la roue est fausse. Parce que la vie est fausse quand tu marches. Tu vis sur du temps emprunté. Parce que tu as la chance d'être assez riche pour pouvoir marcher. Là aussi, il faut faire attention. C'est un bien de luxe marcher. C'est un bien de riche. Quand tu es ici pis que tu décides de partir marcher, il y a rien de plus facile que cela sur la planète, marcher. Mais quelqu'un qui se retrouve dans un camp, pis qu'il est obligé de marcher pour se sauver de son pays, c'est pas de la belle marche ça. C'est facile pour nous autres de partir marcher. Il y a rien de spécial, on pense tout le temps que c'est un grand événement, pis que mon Dieu on a donc du courage...(ironique) C'est la peur de même vivre icitte, parce que tu arrives tellement pas à te trouver. Je suis pas sûr que c'est du courage. Chose qui est sûre, ce qui est beau, c'est que cela t'apprend l'humilité.*

Nombre de fois dans le récit, Hugo se mettra modestement dans la peau de l'Autre. Nombre de fois dans le récit il se permettra, ayant beaucoup voyagé et observé les différences humaines, de partager son point de vue sur leurs

ressemblances en respectant toujours ces trois qualités : humilité, orgueil et l'oubli de soi. Qualités que Todorov identifie et juge nécessaires à ce travail d'apprentissage de l'Autre puisqu'elles supposent la capacité du voyageur à « prendre des leçons» de lui. (voir p.17)

3.2.2

PENDANT LE VOYAGE

LE MODE DE DÉPLACEMENT

La différence entre le touriste et le marcheur

Dans ce premier sous thème Hugo contraste la marche de St-Jacques à un voyage plus *confortable* : *Je dénigre ni l'un ni l'autre. Mais la différence qu'il y a entre quelqu'un qui a l'objectif de marcher et de vraiment marcher, seuls les gens qui ont déjà marché peuvent le savoir. Tu peux pas la transmettre cette émotion-là parce qu'ils peuvent juste le vivre par une petite saveur. Ils vont avoir la croûte, mais ils auront jamais la garniture. Tu peux leur expliquer la différence entre un touriste et un marcheur, ça oui, mais ils peuvent pas aller plus loin que ça.*

Alors que quelqu'un qui va partir une semaine en Kayak de mer sur la Dordogne, ben l'objectif c'est d'aller se payer une bonne bouffe et de pagayer. Est-ce que l'on est vraiment à la recherche d'un côté spirituel ou de vacances? [...]La question est pas le Club Med. La question est qu'il faut que tu sois dans un certain état.

Si l'on parle d'un côté qui est un peu sportif, parce que là aussi il faudrait faire attention. Est-ce qu'il faut toujours que cela soit un événement physique qui transcende l'événement spirituel? Parce que cela aussi, il y a une question là-dedans. Est-ce que l'être humain ne peut que réussir qu'à se modifier intellectuellement, intérieurement, spirituellement, que par l'intransigeance physique? Je me pose la question. Pour des personnes, je pense que c'est pour cela que ce sont eux qui voyagent, parce qu'ils sont pas capables de le faire autrement que par cela. C'est à l'intérieur de soi que ça se passe. Mais par la marche, il y en a qui réussissent à atteindre cela. Sinon ils pourraient jamais l'atteindre.

Les vrais marcheurs! Les vrais? Je le sais pas c'est quoi les vrais, les faux. Mais quelqu'un qui marche deux semaines peut aussi être un vrai marcheur lorsque sa démarche est pure et qu'il recherche quelque chose. Mais marcher pour marcher j'y crois pas. J'ai jamais rencontré quelqu'un qui marchait juste pour marcher. Il y a toujours eu quelque chose en arrière. S'il savait pas c'était quoi, il l'a trouvé au fur et à mesure. Parce que tu peux partir par un pur besoin de devoir sacrer ton camp.

La différence entre le touriste et le marcheur ? Selon Hugo, ce dernier atteint par l'effort physique, un état particulier qui n'est pas étranger au fait que celui-ci en vienne à vivre un changement intellectuel, intérieur et spirituel. Voilà la définition du fruit produit par ce voyage, le changement dont il a été question auparavant. Quant à la motivation qui précède le voyage, elle est tout aussi importante pour départager ces deux cas de figure : le marcheur, lui, est à la recherche « d'un côté spirituel.» Et, même s'il est parti pour le simple besoin de partir, il trouvera quelque chose... Enfin, malgré que la marche ou des activités sportives impliquant un déplacement ne seraient pas les seules activités pouvoir produire ce fruit, elles resteraient pour certains le seul moyen d'y parvenir. En tous les cas, chose certaine, si des personnes venaient qu'à le trouver ailleurs, c'est parce qu'à travers leur démarche, leur recherches, elles auraient fait preuve *d'intensité, de passion, de dévouement et de souffrance* :

La démarche artistique ou la démarche scientifique, les deux équivalent la marche. Parce que dans les deux cas, lorsque tu marches et là - je parle pas de marchette- je parle d'événement physique intense mais aussi de moments qui pourraient être intellectuellement intenses, quelqu'un qui ferait zazen par exemple, qui est une méditation assise... L'artiste va souffrir autant dans son corps que dans son esprit, autant que le marcheur, autant que l'être scientifique qui recherche une réponse à une énigme. Les deux vont souffrir autant physiquement que celui qui va marcher intensément à la quête de quelque chose.

La marche et le silence intérieur

Dans ce sous thème et les deux prochains, Hugo identifie différents aspects de l'état d'esprit qui caractérisent le marcheur : *Le chemin se fait par les pieds, c'est le cas de le dire. Et les moments que tu y vis, en réalité, c'est que pendant un certain temps, tout ce que tu as à faire, et c'est un des rares moments dans la vie, tu dois te concentrer sur une seule et unique chose, c'est-à-dire te lever et marcher. Et les moments dans la vie où l'on peut se concentrer que sur une seule et unique chose il y en a jamais! Et les seuls endroits où j'ai trouvé que l'on pouvait avoir la paix à certains moments, peu importe que l'on soit protestant, hindou, bouddhiste ou que tu sois musulman. C'était justement, soit dans une mosquée, soit dans un endroit de méditation, soit dans un monastère, soit dans une église, parce que là, justement, tu peux te couper de tout ce qui est autour et finalement te concentrer sur une seule chose. Marcher, c'est plus que le silence, c'est réussir à comprendre la propre parole que l'on a en dedans de soi et peut-être de la faire taire d'une façon douce. Probablement atteindre une douceur... Et la marche pour moi est le moment où je me dit : « Là je peux méditer. »*

-Est-ce que tu peux me dire quelles composantes te permettent de te centrer?

La fatigue, beaucoup de fatigue. Je crois que la plupart des gens ne s'y attendent pas.

L'état auquel mène la marche se résume à deux éléments, concentration sur une seule chose (cette chose n'est pas définie!) qui est associée à la méditation et au silence intérieur.

Le temps intérieur

Le facteur temps... Tu te lèves, tu pars marcher et ton objectif c'est d'arriver à un certain endroit et incroyablement, pis vrai ou pas, tu y arrives après un certain temps et tu as l'impression d'être parti avant-hier. Et le temps là, va être changé, parce qu'il se rallonge pas, il se rapetisse pas, il est juste pu dans la même dimension que l'endroit où l'on est, c'est ça la différence. Et cette dimension du temps là, quand tu te trouves à être marcheur, c'est ça qui est fantastique, c'est peu importe que tu sois athée ou que tu sois croyant, tout le monde se trouve à «shifter» (embrayer- entrer) dans la même dimension. Et là, la montre devient un objet dont tu ne t'occupes plus du tout. [...] tu retrouves ce genre de plénitude-là où la montre n'est plus. Cela devient un objet avec lequel tu peux presque te laver les dents parce que tu peux t'en servir comme miroir. Mais c'est tout ce que cela devient...

On définit plus précisément l'état intérieur. Il s'agit d'un espace-temps particulier. Une dimension à l'intérieur de laquelle par la marche, tout individu, croyant ou non, se trouve à s'insérer.

Du temps pour perdre cette crasse

Est-ce que le temps est un facteur important? Oui, je crois qu'à un moment donné, il faut être capable d'assimiler et de débarquer... de la crasse que l'on accumule en étant dans notre monde quotidien, et qui est pas toujours une mauvaise crasse mais qui est une crasse. Une enveloppe, un surplus veut, veut, pas il faut faire avec. Ces notions pour que tu puisses les débarquer justement et profiter du paysage et le rendre...si c'est ce que l'on recherche... Il faut un temps où tu réussis à te libérer de cela. Mais c'est pas partout que tu peux avoir cela. C'est pas vrai qu'en allant au Louvres pendant deux semaines en plein Paris que tu vas être capable d'atteindre ça. Tu vas atteindre autre chose, je dis pas que tu atteins rien. Mais c'est impossible...

Sur Compostelle pour te donner un exemple, ce qui a été très bien, et c'est là le plaisir d'être guide, c'est d'avoir vu des gens qui pendant des années, ont jamais réussi à extérioriser soit une tristesse, soit une haine, une rage et qui par la marche, après évidemment plusieurs jours. D'ailleurs c'est faux ce que je dis... (sérieux) Il y a pour des gens, pour qui la première journée est un révélateur extraordinaire! Justement sur un des derniers voyages que j'ai eu, une personne vraiment sublime qui avait jamais voyagé, jamais marché, qui du jour au lendemain s'est retrouvée en terre inconnue avec de l'effort physique, avec de l'adaptation psychologique à faire, parce qu'elle est carrément dans un autre environnement, qui a décidé de tout abandonner, enfants, mari, job, tout ce que tu veux. Qui a décidé d'abandonner pendant un certain temps quelque chose. Et qui la première journée, en mettant le pied sur le sol, s'est retrouvée, je te dis, libérée! C'est bizarre de dire cela, mais c'est comme si la vie

venait de s'ouvrir. Le livre venait de s'ouvrir à l'autre chapitre. *C'est peut-être cela l'affaire la plus fantastique quand tu marches. Tu ouvres des chapitres pis tu espères être capable de les refermer surtout quand tu reviens.*

La pratique de la marche peut-elle mener à un abandon des typifications moulées dans le quotidien ? On pourrait penser que ce sont bien elles que Hugo désigne lorsqu'il parle de *crasse* accumulée dans le quotidien. Même si Hugo mentionne qu'il faille un certain temps –durée du séjour- pour que l'effort physique et l'adaptation psychologique nécessaires puissent être à même d'en *libérer* le voyageur, une seule journée pourrait suffire!

RAPPORT À L'ESPACE

Questionné sur le regard pèlerin qui s'attarde supposément à tout ce qu'il voit⁵ : *Ça je suis bien d'accord! Il faut faire deux distinctions. Je pense qu'il faut distinguer la personne qui a peu la chance de marcher qui a tellement besoin de se retrouver que le paysage devient un catalyseur. C'est alors le paysage et le fait que les gens sont plus ouverts probablement aussi à cela. Les gens qui vont faire Compostelle, par exemple, sont déjà dans une démarche les trois quarts du temps. Quoi qu'il en soit ces gens-là ont été touchés parce que le paysage est devenu catalyseur d'émotions. Ils risquent de se remettre en question sur les événements de la vie qui se produisent en ce moment parce que les paysages vont les interpeller plus qu'à l'accoutumée.*

Deux éléments doivent être soulignés dans ce passage. Le premier, Hugo indique ici que le trois quarts des voyageurs sont dans une démarche spirituelle lorsqu'ils entament Compostelle. Ensuite, l'espace inhabituel est un catalyseur d'émotions qui interpelle le voyageur. Il agit sur lui en quelque sorte.

RAPPORT À L'ALTÉRITÉ

Un message universel, la musique

Ce premier sous thème illustre la personnalité de Hugo en voyage: *Mais quand tu reviens aux endroits sur lesquels tu as eu la chance de passer mettons, 7, 8, 10, 12 fois, et que tu rencontres ces gens-là. C'est magnifique parce que tu te trouves à être comme un acteur, tu te trouves à vivre 12 ou 15 autres genres de vie en même temps que tu vis la tienne. Et là c'est un bagage de connaissances et d'émotions que tu as grâce à ces gens-là qui est inexprimable! Et c'est une des choses pour laquelle les gens sont guides. Je le dis pour moi, mais je le dis parce que les autres me l'ont dit aussi. Cela serait inutile si ce n'était que pour moi. C'est ce qu'on ressent. C'est la grande différence entre quelqu'un qui voyage non-stop et quelqu'un qui n'est pas guide finalement.*

Donnant un exemple au Langtang : *À ce moment-là, j'avais rien sauf un harmonica. On a parlé avec la musique. Et ça c'est un des éléments les plus fantastiques quand tu voyages, avoir un instrument de musique. Quand bien même cela serait des cuillères! C'est le seul et unique discours qui est universel, c'est le bruit, c'est le son, c'est la musique. Et grâce à cela, les gens que tu rencontres eux, font toute la différence dans ton chemin.*

Pour Hugo, l'Autre n'est pas du voyage, il est d'une certaine manière, le voyage.

Une culture française accessible

Ce second sous thème n'est pas là pour démontrer l'accueil français. Il a été retenu parce qu'il soulignait le français comme trait d'union linguistique et, peut-on avancer, une certaine proximité culturelle : *Tellement de bonté, surtout dans les hébergements gratuits de Compostelle, des gens qui font cela pour eux, à l'intérieur d'eux-mêmes. Je crois qu'à un moment donné, on fait tous quelque chose pour soi. Et en réalité les êtres humains sont tous égoïstes. Mais bon, il y a de meilleurs égoïstes que d'autres! Tu rencontres de ces aubergistes-là, de ces moines-là, tu arrives là, tu es brûlé, tu es fini, tu pues surtout, évidemment. Tu es absolument pas poli parce que la dernière chose que tu veux c'est de vouvoyer le monde pis de le dire : « Pourrais-je manger s.v.p? » Et que tu arrives comme une espèce de bête imbécile. Et là ils te disent : « Regardez le frigidaire est là... »*

3.2.3

LE HASARD**Le hasard et son interprétation**

Les sous thèmes sont là pour aider la lecture et la compréhension des différents aspects de la question du hasard.

Des hésitations

À travers l'entretien, Hugo se surprend à être incapable de se remémorer un seul événement personnel où le hasard s'est manifesté et les circonstances particulières qui en auraient été le théâtre. Un exemple qui lui vient en tête est la vue d'un sommet important ou imposant qui provoque un éclat émotif chez les voyageurs qu'il accompagne. On sent chez lui le besoin de pouvoir en trouver un qui corresponde à la question proposée en début d'entretien. Cette idée de questionner la valeur ou la justesse de son exemple, à mon avis, en témoigne.

Des moments intenses, il y en a à tous les instants, c'est le cas de le dire. Attends un peu, laisse moi penser [...] Ce qui est souvent exceptionnel, c'est lorsque dans les instants où tu as un client qui devient un voyageur. [...]

Parlant du camp de base de l'Everest : *Ce mythe-là du camp de base fait que les gens même s'ils ne semblent concentrés que sur l'effort physique de se rendre au camp de base pour quelques-uns c'est vrai, mais pour d'autres, le fait de s'y rendre (ton pesé) et de voir Chumuluma ou de voir l'Everest, ça dans un sens c'est pas un genre de hasard mystico spirituel ? Et ils le font pas sur les genoux, rien, mais tu sens une émotion très intense.*

Croyant, encore plus croyant, par hasard?

Lors de l'entretien, Hugo dit avoir vu sur le circuit de Compostelle des athées devenir croyants et l'inverse. Il ne décrit par contre que le premier mouvement : *Je peux pas le dire, parce que je peux pas transmettre et te dire quelque chose que j'ai pas vécu moi-même. Parce que cela serait faux. J'essaierai de comprendre à travers les yeux de quelqu'un d'autre comme cela... Ce que je peux te dire, c'est que ces gens-là que j'ai rencontrés qui se disaient athées, tu avais l'impression à travers les sentiers, à travers les gens qu'ils avaient côtoyés, à travers la souffrance souvent [...] je sont comme un peu trouver une certaine foi. Cette foi-là a aucun lien avec le catholicisme et ce lien-là a aucun lien avec la chrétienté... absolument rien! Tout ce que je peux te dire c'est qu'ils m'ont donné l'impression à travers leurs paroles, leurs regards, pour eux finalement, il y avait quelque chose de plus fort que l'homme, et qu'il y avait quelque chose, qu'il y avait plus que le hasard parce que pour moi le hasard c'est Dieu qui joue aux dés. Peu importe qu'il ait une barbe pas de barbe, j'en ai rien à foutre! Je peux rien juger et personne peut rien me dire. D'ailleurs c'est ce qui est bien scientifiquement, puisque mes bases sont toutes scientifiques. Alors ce qui est chouette avec la croyance, c'est qu'il y a personne qui peut me prouver scientifiquement, l'un ou l'autre. C'est le seul moment où est-ce que l'on peut vraiment juger pleinement (ton enjoué)! Je suis devenu croyant par les voyages beaucoup plus que je le croyais, c'est le cas de le dire. Parce qu'il est arrivé tellement d'événements quand je marchais seul là, ben même avec les gens, peu importe, il est arrivé des événements. Je peux pas en nommer un en particulier. C'est pas grave, c'est pas important.*

Hugo n'arrive toujours pas à identifier un événement lié au hasard. Par contre, il associe la consolidation de sa croyance à leur manifestation répétée durant ses voyages : le hasard étant d'ailleurs plus que du hasard, c'est l'œuvre de Dieu. Justification annoncée, mais non encore développée de cette association, les sciences. Sa croyance quant à elle reste indéfinie : elle s'éloigne de la chrétienté, du catholicisme et prend la forme d'un principe supérieur. Aussi, bien qu'il dit lui être devenu *plus* croyant parce qu'il lui est arrivé tellement d'événements (liés au hasard), il se garde d'affirmer avec certitude qu'ils soient à l'origine de l'appropriation ou de la désappropriation de la foi de certains voyageurs ; on conserve néanmoins cette idée selon laquelle le voyage de Compostelle peut produire ce double mouvement.

S'expliquer le hasard par les probabilités

Dans ce passage Hugo appréhende rationnellement le hasard : *Je comprends qu'intellectuellement pis émotionnellement j'étais... Je peux mathématiser mes états d'âme et les rationaliser scientifiquement sans aucun problème ! Je suis capable de te dire que j'avais probablement l'adrénaline et la dopamine au point qu'il fallait pour que je ressente ces émotions-là, que je rentre dans une église, dans une cathédrale particulière et que je ressente cette émotion-là. Oui! je suis capable de le faire et non je décide de pas le faire parce que cela m'intéresse pas d'aller le rationaliser, de lui donner une explication scientifique parce que mon choix n'est pas là. J'ai eu du plaisir à croire, pis j'ai du plaisir à vivre l'instant lorsque j'ai eu un moment dans une église et que je me suis mis à brailler, parce que j'avais le feeling de sentir quelque chose...ou que j'ai vu quelqu'un rentrer, pis c'est impossible, j'ai rencontré cette personne-là à Paris ou je ne sais pas dans un endroit complètement perdu à 5000 km d'icitte et je la rencontre à cet endroit-là!!!*

Comment je peux croire au hasard? Je peux pas, les chances... Justement à titre scientifique les probabilités mathématiques sont tellement faibles que je peux pas y croire, justement! Mathématiquement, je peux pas approuver! Je peux pas l'approuver parce que si je fais les combinaisons aléatoires pour que cela donne, la probabilité scientifique est tellement faible! (emporté) Pis je m'en fous de l'association des sceptiques du Québec, j'en ai rien à cirer ! Qu'ils viennent me le prouver, je peux me battre autant scientifiquement avec n'importe qui par rapport à cela! J'ai ben plus de charme dans la vie à croire que c'est extraordinaire. Que la Providence a fait que cela est arrivé, et cela, ça m'a fait croire qu'à des instants particuliers dans la vie... O.k., il y a tous les jours où est-ce que tu te lèves, tu vas marcher et puis il y a rien qui se passe de spécial aujourd'hui. Tu as juste la chance grâce à Dieu, grâce à la vie, grâce à rien pour les autres, grâce à quoi que ce soit, ben tu vis! Mais, tu sais je peux pas croire justement des fois à (pensif- cherche)... Comment cela se fait que j'en ait aucun qui me vient (un exemple!) Je le sais pas... Mais j'en ai tellement d'anecdotes! Cela me vient pas en tête, je sais pas pourquoi. Ou tu rencontres des gens pis tu te dis, c'est impossible que je les retrouve là. Il travaille avec ma sœur tiens, c'est impossible, c'est impossible qu'il connaisse telle personne! Cela se peut pas! Tu sais quand tu dis que le monde est petit, il est plus que petit! Le monde entier est à côté de nous, pis il s'agit que tu regardes à gauche ou à droite et tu le vois à tout instant!

Deux points sont essentiels dans ce passage. Le premier : La croyance de Hugo dépasse sa rationalisation des événements. Il dit lui même qu'il veut croire. Toutefois, lorsqu'il s'y attarde, qu'il intellectualise ces événements, son raisonnement l'amène à utiliser ses connaissances scientifiques. Résultat, la probabilité qu'il puisse s'agir uniquement du hasard, à ses yeux, ne tient pas. Le second : Malgré qu'il n'identifie en aucun cas le contexte spécifique d'un hasard de ce type, les quelques bribes qu'il partage à ce sujet laissent sous-entendre qu'il ne s'agit pas d'un cas d'assistance mais bien de la présence invraisemblable d'un individu dans un lieu.

Le moment précis

Hugo n'arrivera jamais à partager l'ensemble des circonstances entourant un événement particulier où il a fait la prise de conscience du hasard. Il trouvera quand même un moyen de nous donner un bout de sa « garniture » comme il l'appelle : *Mais sinon, le moment dont tu me parles, il se produit souvent quand tu es au bout de ta limite et tu lèves ta tête, à ton quarantième kilomètre, ton cinquantième kilomètre. Il y a plus rien qui marche, la seule chose qui fait que tu continues à marcher c'est que tu as un espoir complètement débile d'arriver à un endroit où tu peux dormir et même tu en arrives à un moment où tu n'as plus rien dans la tête. Tu as tellement mal, que tout ce que tu peux faire c'est marcher et un moment donné la plus belle intensité des fois se retrouve juste en tournant un coin, puis de voir une auberge ou de voir un soleil qui finalement va être en train de descendre à l'horizon. Mais c'est des choses simples, tellement plus simples que ce que ça vaut la peine d'être dit. Je le sais pas comment t'exprimer. Tu deviens... avec la terre. Je voudrais pas sonner mystique.*

3.2.4

APRÈS

LA QUESTION DE LA CROYANCE

*Ce genre de chemin-là, c'est probablement celui qui est le plus propice au genre d'aventures, pas rocambolesques non, spirituelles un peu, mais cela me fait peur un peu de dire spirituelles parce que je veux non plus pas faire croire aux gens que c'est seulement qu'un côté... **Il y a pas de côté catholique. C'est pas là-dessus qu'il faut accentuer le chemin.** Cela pourrait se résumer ben simplement : Les gens les plus fantastiques dans mes voyages se sont dits purs athées. Et je te dirais que 99% du temps ils ont été les plus généreux, probablement les plus beaux humains que j'ai vus. Ça c'est bien parce que cela tue tout concept de bonté et de religieux, et cela tue toute croyance nécessaire pour atteindre une bonté quelconque. Et c'est ce qui est beau. **Moi je suis croyant. Je suis pas quelqu'un qui est athée. Peu importe, que cela soit une béquille dont je me sers, c'est ma décision à moi.** Je suis probablement plus faible qu'un athée parce que j'ai besoin de quelque chose qui m'est supérieur, parce que j'ai pas assez de croyance dans les humains, alors j'ai besoin de quelque chose de meilleur que les humains. Mais en même temps, ce que je trouve beau chez les athées que j'ai rencontrés, et les vrais là. C'était de faire tous ces gestes-là sans aucune attente. **Ce qui est 99% le cas des gens qui sont croyants moi aussi d'ailleurs, souvent il va m'arriver de pas m'emporter ou de pas faire un jugement par une certaine crainte judéo-chrétienne qui me ressort dans la tête parce que veut veut pas j'ai été élevé de même.** C'est ancré loin là. Même si on allait pas à la messe tous les dimanches là, veut, veut, pas je baigne dans cela.*

Je suis pas bouddhiste.** D'ailleurs les bouddhistes ne sont pas mieux parce que si l'on se fie au bouddhisme tibétain, ce n'est plus une philosophie, ils sont passés à côté du message. Alors si l'on veut vraiment parler bouddhisme, **il ne faut plus parler de religion,** cela j'accepte. Mais dès que l'on parle de bouddhisme et de religion, je décroche parce qu'il y a plus personne de meilleur qu'un autre, c'est tous des êtres humains, et c'est tous des êtres qui sont susceptibles d'erreurs. [...] Je pense qu'être athée cela demande beaucoup de courage, mais je pense qu'être croyant... Je me demande si des bouttes cela en demande pas plus? Mais les deux ont un courage équivalent assurément parce que c'est pas si facile que cela être croyant. **Parce que tu sais même pas en quoi tu crois, tu as juste besoin de croire.

*C'est facile de dire il y a rien, facile. Crisse! Toute nous amène mathématiquement à se dire qu'il y a rien! Moi aussi je peux me lever demain matin et me dire : « Il y a rien! » Mais prends ton courage pis essaye d'imaginer quelque chose qui t'est supérieur ou s'il t'est pas supérieur qui existe **quelque chose qui donne plus de sens.** Et là cela demande un courage qui est ben différent. Cela demande le courage de quelqu'un qui se dit, **il y a quelque chose qui m'est pas nécessairement rien que supérieur, mais que je ne peux ni voir, ni entendre, ni comprendre mais qui est probablement là et cela demande une autre force qui est l'extrême humilité.***

Pour Hugo, croyant, le hasard c'est l'œuvre de Dieu qui est défini comme quelque chose de pas forcément supérieur mais qui donne plus de sens à la vie. Et aucune religion n'en est le garant. Ni la religion catholique et ni le bouddhisme si celui-ci en vient qu'à ne plus reconnaître ce qui fait de lui une philosophie, le droit à l'erreur. L'éthique religieuse et ses pratiques dépassées, que reste t-il? Humilité et le simple besoin de croire.

Un brin d'histoire

À travers l'entretien, Hugo mentionnera que le pèlerinage n'est pas un fait nouveau, que « **de tout temps, il y a eu des marcheurs** » effectivement selon Chélini et Branthomme : «[...]l'homme du paléolithique supérieur a définitivement acquis la conception du pèlerinage dont nous avons cru deviner les linéaments chez son prédécesseur néandertalien. »^{6 7} Il dira aussi « **qu'en réalité, on invente rien** » que bien d'autres peuples ou groupuscules, pratiquent une forme ou une autre de pèlerinage, *les Indiens quetchua, les Indiens kouki et les moines japonais* par exemple. Néanmoins, il singularisera Compostelle face aux autres pèlerinages connus : « **La grande différence de Compostelle, c'est qu'il est sans religion. Il a été créé de pure pièce d'ailleurs, il a été attiré catholique parce qu'il a été créé de pure pièce à titre catholique.** »

3.3

LE COMMENTAIRE DU CHERCHEUR3.3.1 Définir le voyage et le voyageur

Si on s'en réfère à la typologie de Todorov, le type de voyageur qu'est Hugo, sa personnalité première de voyageur est indiscutablement celle du **philosophe**. Oui, Hugo entretient par alternance entre la maison et ailleurs une lucidité particulière, oui il est *accroché* au voyage et, de ce fait, on pourrait ainsi voir en lui certains traits de **l'exote** (malgré qu'il soit établi au Québec). Mais avant toute chose, il est ce voyageur qui *s'oublie un peu*, fait preuve d'humilité et apprend de l'Autre, celui qui se permet aussi de donner des leçons. Son apprentissage auprès de l'étranger lui ayant offert la chance d'observer les différences humaines et d'en découvrir les ressemblances, il soutient cette ouverture dans une perspective humaine. Les sorties sporadiques où Hugo se décourage des effets de la mondialisation ou bien celle de l'aseptisation serviraient de *leçons* pouvant illustrer un trait de ce caractère, néanmoins aucune ne rivalise avec ce simple passage où tout y est : « [...] *C'est magnifique parce que tu te trouves à être comme un acteur, tu te trouves à vivre 12 ou 15 autres genres de vie en même temps que tu vis la tienne. Et là c'est un bagage de connaissances et d'émotions que tu as grâce à ces gens-là qui est inexprimable! Et c'est une des choses pour laquelle les gens sont guidés. [...] Je le dis pour moi, mais je le dis parce que les autres me l'ont dit aussi. Cela serait inutile si ce n'était que pour moi.* » D'ailleurs, même lorsque le langage ne peut servir de trait d'union, Hugo tente de rencontrer par la musique, seul discours universel, ceux qui « font toute la différence dans ton chemin : *les gens que tu rencontres* ». Évidemment, pour être parvenu à cette reconnaissance de l'Autre comme semblable et comme différent, il a fallu à travers son *apprentissage* que Hugo discerne et prenne conscience de sa propre identité culturelle ; qu'il opère ce mouvement de décentration déjà abordé. D'ailleurs, être un guide de voyage cela ne signifie-t-il pas qu'on soit capable de voyager un peu pour l'Autre avant de voyager pour soi? De se réaliser à travers son expérience à lui ? *Défaut professionnel ou déformation personnelle*, dans le cas d'Hugo, cette prise de conscience de son identité culturelle et son autorité quant aux perceptions, aux typifications ou aux appréciations qu'il porte, non seulement en est-il conscient, il sait que face à certains sujets en mesurer et ressaisir la portée est chose difficile : « [...] *il va m'arriver de pas m'emporter ou de pas faire un jugement par une certaine crainte judéo-chrétienne qui me ressort dans la tête parce que veut veut pas j'ai été élevé de même. C'est ancré loin là.* »

Maintenant, définir Hugo non par sa personnalité, mais par ses gestes, ses actions et l'attitude générale qui le dépeignent comme voyageur et définissent son voyage, est une tâche beaucoup plus difficile. On s'entend, Hugo est un guide de voyage. Mais pas n'importe lequel, il ne guide pas un safari au Kenya. Il guide – et marche- une section de la marche de St-Jacques-de-Compostelle, un **pèlerinage**. Est-il pèlerin? Est-ce un pèlerinage? Selon la typologie de Pearce, on serait porté à conclure par l'affirmative : **le pèlerin** cherche le sens de la vie, ne vit pas dans le luxe, n'est pas concerné par son statut social, n'exploite pas les gens de la place et n'achète pas de souvenirs. Mais l'identité pèlerine est tellement plus complexe et surtout l'objet de tellement de débats, que cette conclusion et les critères sur lesquels elle s'appuie ne sont pas *sérieux* pour ce cas de figure. En fait, comme je l'ai détaillé au chapitre 1, il existe 4 dimensions (la rupture, les difficultés, le lieu-destination finale et le motif)

pouvant être utilisées pour trancher la question, et là encore, les auteurs ne s'accordent pas tous sur la primauté de l'une ou l'autre. Mais examinons tout de même à cette lumière le voyage de Hugo et ses voyageurs:

La rupture : Celle à laquelle s'engagent Hugo et tous les voyageurs est d'une durée de 15 jours. On se souviendra, selon Vincent : accomplir un pèlerinage, c'est se mettre en rupture mais avec une plus grande acuité que le voyage.⁸ Cette marche est-elle une rupture suffisante?⁹

Les difficultés : Pendant 15 jours, Hugo et les voyageurs marchent quotidiennement de 4 à 5 heures. Ce n'est pas rien, mais puisque pour bien des auteurs les difficultés seraient *la marque* du pèlerinage, dans le contexte d'un voyage organisé, serait-ce assez *éprouvant* ?

Le lieu : Le voyage des *Karavaniers* s'arrête à Conques. Devrait-il se poursuivre, il irait jusqu'à Santiago qui constitue le lieu sacré où se situerait la sépulture de l'apôtre Saint-Jacques le Majeur qui selon la tradition chrétienne aurait été chargé, après la mort du Christ, d'évangéliser l'Espagne.¹⁰ Ainsi, si j'étais tatillon et quelque peu sarcastique, cela pourrait s'avérer l'objet d'une désillusion la plus complète puisqu'on sait que la hiérophanie, la rencontre symbolique avec l'au-delà, se produit uniquement au lieu sacré. Pourrait-elle avoir lieu?

Le motif : Il existe trois motifs reconnus pour lesquels on peut s'engager dans un pèlerinage (voir p.7) Quel est celui de Hugo ? Quel est celui des voyageurs qu'il accompagne? Il m'est impossible de m'avancer sur ce point. Tout ce que je peux me permettre de faire est de rappeler au lecteur que selon Hugo, le trois quarts des voyageurs sont dans une démarche et qu'ils sont à la recherche du côté spirituel, de quelque chose.

Ainsi, ce tour de table fait, je ne puis non plus trancher si Hugo est un pèlerin ou non ? Chose certaine, il ne fait jamais mention de ce qualificatif. Les voyageurs ainsi que lui-même demeurent invariablement des marcheurs. Je m'en tiendrais ainsi au terme qu'il se donne lui-même, mais pour rendre cette idée qu'elle n'est point une petite *marchette*, je lui adjoindrai les termes **itinérants** et **d'épreuves**. (Je me permets d'emprunter ces termes à Gradburn bien qu'il ne s'agisse ni d'un long voyage ou qu'il ait été nécessairement entrepris à un moment crucial dans la vie du voyageur. Il rend cette idée d'effort soutenu et l'auteur s'étant lui-même inspiré du pèlerinage, le prêt me semble plus qu'autorisé.) Maintenant, pèlerins ou non, la marche de Compostelle fait effet. À ce sujet, Hugo avance même que pour cette raison, le retour au pays est parfois plus ardu que la marche n'a pu l'être. Ce n'est pas étonnant, selon Amirou, la fonction essentielle de ce voyage est un **développement personnel**:

Il n'existe aucune gratuité dans l'aller pèlerin. Une volonté d'accomplissement sous-tend ce geste. Le pèlerinage doit porter fruit. Si le touriste donne l'impression de papillonner, d'errer de façon désordonnée, l'univers pèlerin est tension à maintenir, c'est-à-dire espace à franchir et espace intérieur à transmuier.¹¹

Ce développement personnel pourrait-il impliquer la prise de conscience du hasard ? À cet égard pourrait-on s'en référer dans ce cas précis au concept de synchronicité ?

3.3.2 Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité

Il y a deux raisons principales pour lesquelles je vais me permettre de faire référence à ce concept dans le cas de la marche de St-Jacques-de-Compostelle et du récit de Hugo.

La première : Durant cette recherche exploratoire, je me suis demandé si la hiérophanie pouvait être un cas de synchronicité. Après tout, rien n'en excluait la possibilité, il n'y avait tout de même pas mutation du plomb en or ou quelque phénomène *impossible*. Ainsi, par de nombreuses lectures, non seulement est-il apparu qu'il se pouvait bien qu'il existe des liens entre ces deux termes, mais, à ma grande joie, il ne restait plus qu'à les tisser. Dans la littérature pèlerine j'ai trouvé ceci :

Le parcours- bien réel- n'est plus seulement l'expression d'un rapprochement physique mais aussi - et surtout!- celle d'une communion spirituelle avec le dieu par-delà les contingences et les apparences, **grâce suprême en soi qui peut déborder sous forme de « miracle »**.¹²

Ensuite, m'en référant à nouveau à Jung et son concept de synchronicité, en ses mots, nous retrouvions, à peu de choses près, ce même phénomène : « Quel que soit le scepticisme éventuel du sujet, cette suggestion en appelle à la disposition [...] qui fait que l'on est prêt à l'expérience du miracle et à l'espoir qu'en fin de compte quelque chose comme **un miracle n'est peut-être quand même pas impossible**. »¹³ Enfin, fouillant dans le neuvième volume de *The Encyclopedia of Religion de Mircea Eliade*, à la définition de l'équivalent anglais du miracle, Miracles, sous la rubrique Modern Perspectives, on établissait ce lien : « Synchronicité : Les miracles exemplifient des événements de synchronicité. Dans l'information d'un oracle, l'interprétation d'un rêve, l'expérience religieuse, la guérison ou encore des miracles de la nature, la synchronicité apparaît de manière autonome ou par la méditation.»¹⁴ Puisque le pèlerinage, celui de St-Jacques-de-Compostelle ou un autre, mène par ces liens à une synchronicité, la voie m'est ouverte à sonder le récit de Hugo en ce sens. Après tout, selon Chélini : « Dès qu'il y a pèlerinage, il y a manifestation du sacré, un phénomène que l'historien des religions appelle une hiérophanie.»¹⁵

La seconde : Réside une deuxième raison, exclusive à Hugo, pour laquelle je vais me permettre cette référence au concept de synchronicité : celui-ci interroge les hasards significatifs de la même manière que Jung, par les probabilités. Ainsi, même s'il ne peut mentionner le contexte particulier ayant entouré un cas précis de synchronicité, et bien qu'il cite pour exemple deux cas de coïncidences s'avérant incomplètes pour être traitées comme telles¹⁶, je me servirai de son expérience afin d'identifier les éléments que ce voyage est à même de réunir pour la prise de conscience d'une synchronicité. Et qui, à mon avis, n'est pas l'exclusivité du lieu sacré, au contraire... La suite du commentaire se poursuivra avec l'identification de facteurs pouvant être à l'origine d'une synchronicité et qui maintiendraient chez le voyageur, comme on le sait, un intérêt sans cesse renouvelé.

Un intérêt sans cesse renouvelé

Dans la littérature pèlerine, bien qu'on ne fasse pas référence au concept de Jung, certains auteurs reconnaissent l'impact que peuvent entraîner « tant pèlerinage que tourisme¹⁷ » puisqu'ils « sont créateurs d'un « médium »

mental, perméable, où les voies de la connaissance et de la participation sont différentes de l'expérience quotidienne. »¹⁸ Je suis de cet avis. La synchronicité est l'expérience à laquelle mène la *voie* où les facteurs de *participation* responsables sont au nombre de trois : le mode de voyage, les paysages et un effort personnel.

1-Le mode de voyage : La difficulté de la marche, la fatigue associée, le fait qu'elle soit répétée, ensemble, ces éléments font que ce mode de déplacement est susceptible de maintenir l'intérêt du marcheur. Tel que je l'ai déjà noté lors du récit d'Annie, l'action rive au présent, la souffrance tout autant. (voir p. 67)

2-Les paysages étrangers : À nouveau, les paysages par la différence d'avec ceux qui sont connus du marcheur, ceux qui meublent son quotidien, me paraissent à même de « captiver » l'attention du marcheur. D'ailleurs ne peuvent-ils pas selon Hugo faire office de catalyseur ?

3- L'effort personnel : Hugo marche *en connaissance de cause*. Il connaît cet état d'esprit qu'il doit atteindre, la concentration exigée et sa *nature*. On peut avancer que par *effort personnel* il s'efforce de le maintenir.

Une preuve de cette incessante tension opérée par le mode de voyage, les paysages et ses efforts personnels se traduiraient, une fois de plus, par un temps d'attention maintenue au présent vécu. Ces trois passages de l'entretien m'apparaissent exposer cette concordance : « [...] tu dois te concentrer sur une seule et unique chose »; « *Marcher, c'est plus que le silence, c'est réussir à comprendre la propre parole que l'on a en dedans de soi et peut-être de la faire taire d'une façon douce.* »; « [...] tu en arrives à un moment où tu n'as plus rien dans la tête. » D'ailleurs, lors de ce long passage où Hugo opère des parallèles avec d'autres activités (arts et sciences), où il est question d'intensité et de passion, ne révèle-t-il pas justement cet aspect qui leur est commun ?

Avant de poursuivre cette partie du commentaire avec le point de vue de Hugo, je ferai une brève parenthèse sur le choc culturel. Il n'a pas été retenu comme facteur puisqu'il semble jouer un rôle tout à fait secondaire dans ce voyage. (C'était, je le rappelle, une des raisons pour lesquelles je voulais récupérer l'expérience d'un voyageur *organisé*.) Je ne dis pas qu'il n'y a pas de légers *ajustements* qui doivent être faits, mais **la distance culturelle** et **la nature de la participation** propres à ce voyage en préviennent l'expression, chez Hugo, et chez les voyageurs.

La distance culturelle : Malgré le fait qu'elle ne soit pas inscrite sur l'échelle de distance culturelle (voir p.140), on peut avancer, et ce d'une manière générale, que celle comprise entre un Québécois francophone et un Français n'est pas *si* marquée.

La nature de la participation : Pour de multiples facteurs, on peut avancer que la participation des voyageurs que Hugo accompagne (ou lui-même) au sein de la culture française est minime : le temps du voyage est relativement court, l'organisation est assurée dans le cas des voyageurs par l'agence Karavaniens, il y a présence de collègues de voyage appartenant à une même culture et Hugo agit en la qualité de guide ce qui, d'une manière générale, fait en sorte que les marcheurs demeureront, face à l'autre culture, observateurs plutôt que participants. Aussi ne faut-

il ne faut pas oublier que dans le cas de Hugo, celui-ci fait peut-être parti du rare nombre, selon Zuckerman¹⁹, qui n'expérimentent pas les aspects négatifs du choc culturel qui, au contraire, recherchent des expériences semblables pour le plaisir qu'elles leur offrent. Hugo lorsqu'il voyage seul ne désire-t-il pas « être le plus perdu possible » ?

Le point de vue de Hugo

Hugo est d'accord avec la littérature pèlerine, une marche prolongée et répétée mènerait réellement à un « *certain état* » mental. État qui comme le stipule Jung²⁰, serait caractérisé par une relativisation du temps et de l'espace et ce peu importe nos convictions religieuses. Hugo parlant du *temps* : « [...] *il est juste pu dans la même dimension que l'endroit où l'on est, c'est ça la différence. Et cette dimension du temps là, [...] peu importe que tu sois athée ou que tu sois croyant, tout le monde se trouve à «shifter» dans la même dimension.* »

Toujours selon Hugo, cet état serait le résultat d'une concentration, d'une fatigue, de paysages inhabituels, mais surtout d'un silence intérieur où les notions appartenant au quotidien, cette « *crasse* », après un certain temps, serait écartée : « *Il faut un temps où tu réussis à te libérer [...] Mais c'est pas partout que tu peux avoir cela.* »

Ainsi, il y aurait donc un changement d'état chez la personne, un changement impliquant l'absence des typifications habituelles du quotidien (silence intérieur!) et marqué par un temps-espace particulier. Se pourrait-il alors que le **processus de typification** ou **l'acte de perception** soient en cause? Tous deux, comme on l'a vu dans le chapitre IV (réflexions), ne se construisent-ils pas par habitude? La marche répétée et le contexte physique différent du quotidien pourraient constituer un cadre propice à cette construction. Encore là, impossible de départager ni de répondre à la question. Par contre, suite à des recherches j'ai découvert que le regard pèlerin est, en effet, particulier. Selon Urbain : « Par la force des choses, le pèlerin du Moyen âge qui va cum jambis, est captif d'une perspective. C'est un voyageur au regard unique. »²¹ Regard que l'auteur décrit comme suit:

En dehors des sites de ville qui sont souvent appréciées d'un seul coup d'œil [...], le regard porté sur les paysages est rarement un regard vaste, cherchant un point de vue d'ensemble, une synthèse globale. C'est un regard au ras le sol, au bord du chemin, sur les arbres, les plantes, les bêtes [...] Un regard patient, attentif aux humbles détails, qui prend le temps de reconnaître les choses.²²

Par conséquent, sans n'être plus avancé face à cette question précédente, si l'acte de perception y était pour quelque chose, si un certain mode perceptif se mettait en place, je serai par contre bien embêté de dire le temps qui lui est nécessaire pour *se mettre en place*. En effet, dans l'entretien Hugo répète qu'il faut du temps (durée) pour taire cette « *crasse* » et puis, d'un coup, se souvient du cas d'une marcheuse pour qui la première journée fut un révélateur extraordinaire : « [...] *du jour au lendemain a décidé de tout abandonner, enfants, mari, job, tout ce que tu veux.* » L'incertitude demeure.

Il reste un point sur lequel je m'arrêterai avant d'en venir à la construction de sens faite par Hugo quant à une éventuelle synchronicité : sa **démarche spirituelle** datant d'avant le voyage. Ce point qui semble capital n'aurait-il pas dû faire partie des facteurs (le mode de voyage, les paysages et l'effort personnel) de ce voyage

maintenant un intérêt soutenu? Possiblement, Watzlawick, je le rappelle, mentionne que certains individus font la ponctuation d'évènements²³ et leur attribuent un sens personnel. En somme, il font preuve de persévérance (le principe psychologique présenté lors du récit d'Annie (voir p. 69)) en singularisant à répétition des événements et leur en attribuant, par construction de sens, celui qui leur convient. Hugo comme certains voyageurs, dont les trois quarts sont dans une démarche, ne verraient-ils pas *un peu partout* du hasard et par là une manifestation de Dieu ? Évidemment, difficile de ponctuer un événement identique à répétition puisque le décor change lui-même sans cesse, mais l'idée reste essentiellement la même. Mes connaissances limitées ne me permettent pas de dépasser ce simple questionnement. Par contre, si je me fie à Hugo, et j'ajouterai mon intuition, comme je l'ai déjà souligné, il se pourrait que le voyage agisse au-delà de ces penchants : « [...] *tout le monde se trouve à «shifter» dans la même dimension.* Néanmoins, je retiens ce *faible* personnel pour la prochaine partie, la construction de sens.

3.3.3 Construire un sens au hasard

Cette troisième partie du commentaire sera consacrée à la compréhension de la construction de sens faite par Hugo à l'égard des événements qu'il lie au hasard. Puisqu'il m'apparaît impossible de la mener à bien en maintenant l'hypothèse selon laquelle il puisse s'agir de synchronicités, je m'expliquerai d'abord sur ce fait. Par la suite, je m'attarderai à l'articulation de la construction de sens faite par Hugo à l'égard du hasard. Finalement, je présenterai un dernier principe qui puisse rendre compte de ce revirement important dont Hugo fait mention dans l'entretien, à savoir le passage d'athée à croyant et l'inverse.

Faire avec le hasard

Comme je l'ai mentionné au début de la seconde partie, je suppose que Hugo a, lors de « ses événements », fait l'expérience d'une synchronicité. Rien dans notre entretien, hormis la façon *scientifique* dont il les questionne ne me permet d'être certain. Ainsi, est-il bien difficile de dire *ce que la synchronicité est venue faire* lorsqu'elle s'est présentée, et si elle s'est présentée. Est-elle venue l'assister comme dans le cas d'Annie ou bien du mien (intuition de recherche) ? Dans ce cas, on pourrait dire que l'évènement présentait un trait le plaçant hors-réalité ; marginale par ce fait que la réalité ne peut être *souhaitée* et manifestation agissant comme si. Sinon, quel était ce lien subjectif, ce lien de sens qui aurait pu, lui aussi, trahir une situation marginale? Il est capital. C'est ce lien de sens qui, improbable dans le contexte, définit la synchronicité ; non la seule coïncidence improbable de deux événements. (Les deux cas cités par Hugo : la vue d'une personne qu'il connaît ou reconnaît.) Je ne peux répondre. J'ai pu me permettre d'accepter qu'il était *probablement* question d'une synchronicité lorsque j'ai identifié les éléments du voyage pouvant en être responsables. J'avais des motifs valables pour le faire. Mais *la* maintenir pour éclairer la construction de sens faite par Hugo devient alors une hypothèse insoutenable. En effet, sans ce caractère de sens, il m'est bien difficile d'établir ou d'envisager sur quelle base, autrement que parce qu'il est croyant, Hugo a bien-t-il pu s'en référer à Dieu ou son type ?

Peut-être est-ce là *l'importance* d'une **démarche spirituelle** qui précède le voyage et la force du pèlerinage en tant qu'outil symbolique d'une institution religieuse singulière ? Par principe de **persévérance**, le marcheur qui croit et

amené par certains aspects du voyage (mode de voyage, paysages, effort personnel) à un certain état psychique lui permettant de distinguer *simples* hasards ou coïncidences, verrait en ces événements, qu'il juge fortement improbables, l'œuvre de Dieu. Dans ce cas, la marginalité se réduirait à une question de probabilités d'occurrence d'un événement et le principe de **ressemblance** n'en nécessiterait pas plus pour établir un lien divin. Malheureusement, comme on le sait, le voyageur est très mal placé, étant donné le contexte étranger et sa connaissance minimale des lieux, pour faire ce genre de calcul. Le principe de **disponibilité** est apte à lui jouer de sérieux tours! Ainsi, n'est-il pas fort probable que le voyageur tomberait à un moment ou un autre sur un tel événement *exceptionnel*? Je ne sais pas. Je laisse le lecteur juger par lui-même. Ainsi, ce que je me propose de faire est de regarder de plus près la construction de sens que Hugo fait du **hasard** et non de la synchronicité.

La construction de sens de Hugo

Puisque dans le cas de Hugo, la construction de sens du hasard s'inscrit au préalable, à l'intérieur d'une croyance personnelle, je commencerai par en identifier le Dieu tel que Hugo le définit, ensuite en quoi elle consiste et finalement la place qu'occupe le hasard au sein de cet édifice symbolique.

Dieu et croyance

Hugo est Québécois. Ainsi, comme on l'a vu auparavant, ce contexte social qui l'a formé, via l'école, lui a transmis un héritage fortement relativisé des traditions de l'institution catholique. Ses connaissances, comme il en fait d'ailleurs mention, sont fortement ancrées au sein de son stock commun de connaissances. Néanmoins, lorsque Hugo *s'approprie la foi*, ce dernier se détache considérablement du scénario culturel déjà défini. (voir p. 73) Il est vrai que Hugo conserve le signifiant principal mis en scène par l'institution catholique, Dieu. Mais là va s'arrêter l'affiliation culturelle puisqu'il ne pondérera pas le terme par des références à un univers cosmique (énergie fondatrice, le destin inscrit dans la matière, les extra-terrestres, la réincarnation) ou des valeurs réifiées²⁴ (amour, liberté, paix). Il va les réduire à un principe explicatif et une présence imperceptible : « [...] *quelque chose qui t'est supérieur ou s'il t'est pas supérieur qui existe quelque chose qui donne plus de sens. [...] qui m'est pas nécessairement rien que supérieur, mais que je ne peux ni voir, ni entendre, ni comprendre mais qui est probablement là [...]* »

Ensuite, en ce qui a trait au refus des contrôles institutionnels²⁵, il ne va pas se limiter à celui de l'institution catholique, il va contester, en bloc, tout contrôle religieux quel qu'il soit. Même le bouddhisme serait balayé s'il ne venait qu'à se définir de la sorte en ne proposant non plus une philosophie, mais une éthique religieuse. « [...] *Ça c'est bien parce que cela tue tout concept de bonté et de religieux, et cela tue toute croyance nécessaire pour atteindre une bonté quelconque.* » ; « [...] *'il y a plus personne de meilleur qu'un autre, c'est tous des êtres humains [...] qui sont susceptibles d'erreurs.* » Hugo est croyant, mais le Dieu qu'il définit est sans frontières (Les caractéristiques proposées ne s'adaptent-elles pas aisément aux principaux cas de figure tel que proposés par le Christianisme, l'Islam, l'Hindouisme, le Judaïsme et le Sikhisme?) et aucune religion ne lui est dévouée ou consacrée puisque toutes, sans exception, se veulent infaillibles et proposent des lignes de conduite. Ne retrouve-t-

on pas là la dernière marche d'un universalisme qui embrasse ressemblances et différences ? Cette construction de sens n'est-elle pas en règle avec le type de voyageur qui le caractérise, le philosophe?

Est-on surpris que dans sa construction de sens Hugo s'éloigne tant du stock de connaissances traditionnel québécois? Hugo a beaucoup voyagé. Ces voyages lui ont probablement offert la chance de s'interroger sur lui, sur sa spiritualité, sur les dessous de la religion. Ne guide-t-il pas après tout un circuit qui coïncide avec un pèlerinage bien connu et sur lequel il doit, pour faire son travail, être informé? N'affirme-t-il pas qu'il soit d'ailleurs construit de toutes pièces ce pèlerinage? Sa prise de conscience de son identité culturelle, ce long apprentissage auprès de l'Autre et d'éventuelles recherches personnelles (littéraires ou autres) sont possiblement les multiples étapes d'un parcours qui le ramène au tout début de toute croyance : « *Parce que tu sais même pas en quoi tu crois, tu as juste besoin de croire...* » Rivarol résume mieux que je ne pourrais le faire le mouvement général emprunté par Hugo : « Un peu de philosophie éloigne de la religion, et beaucoup y ramène. »

La place du hasard

Dans sa construction de sens du hasard, Hugo va faire l'usage de deux registres dans son stock de connaissances, scientifique et *spirituel*. Malgré qu'historiquement le premier corps de connaissances, par ses découvertes, ait forcé maintes et maintes fois ceux qui se portaient garant du second à le redéfinir²⁶, chez Hugo, le scientifique sert de support au spirituel.

Dans un premier temps, Hugo lie le hasard à l'œuvre d'un Dieu non personnifié, il maintient ainsi, on le remarquera, ce trait d'universalisme: « [...] *le hasard c'est Dieu qui joue aux dés. Peu importe qu'il ait une barbe pas de barbe, j'en ai rien à foutre! Je peux rien juger et personne peut rien me dire.* » Il l'appréhende par la suite en se référant, de toute évidence, à sa formation académique en sciences pures. Cette partie de son stock de connaissances lui permet de confirmer que sa croyance est au-dessus de leur portée, ensuite que ce savoir académique le rend apte à juger de la probabilité ou l'improbabilité des événements qu'il a vécus (Argument que j'utilise moi-même dans l'intuition!): « *D'ailleurs c'est ce qui est bien scientifiquement, puisque mes bases sont toutes scientifiques [...] c'est qu'il y a personne qui peut me prouver [...] l'un ou l'autre.* » ; « [...] *à titre scientifique les probabilités mathématiques sont tellement faibles que je peux pas y croire, justement!*»; « *Pis je m'en fous de l'association des sceptiques du Québec, j'en ai rien à cirer ! Qu'ils viennent me le prouver, je peux me battre autant scientifiquement avec n'importe qui par rapport à cela!* »

Alors que Hugo plaide habituellement pour l'humilité et la faillibilité de l'individu, lorsque vient le temps de rationaliser scientifiquement le hasard et possiblement en questionner le caractère exceptionnel, voire inexplicable, ce dernier devient intraitable. Retrouve-t-on là l'orgueil du philosophe ou celui du croyant? Peut-être celui du croyant, mais en tous les cas, celui d'un croyant qui reconnaît que son choix précède toute rationalisation et qui désire le maintenir parce que celui-ci lui offre bien-être et bonheur : [...] *cela m'intéresse pas d'aller le rationaliser, de lui donner une explication scientifique parce que mon choix n'est pas là. J'ai eu du plaisir à croire, pis j'ai du plaisir à vivre l'instant lorsque j'ai eu un moment dans une église et que je me suis mis à*

brailler, parce que j'avais le feeling de sentir quelque chose...» Encore là, Hugo est pleinement conscient (en référence à son identité culturelle). Ce bond²⁷ symbolique qu'il a effectué, il se pourrait qu'il soit irrationnel. Qu'importe, puisqu'il donne un sens à sa vie. On remarquera que, dans le passage suivant, si le hasard était métaphoriquement Dieu qui joue aux dés, avec l'utilisation du terme Providence, on n'y va pas par quatre chemins et, ce faisant ne retrouve-t-on pas en quelque sorte les signifiants maisons : « [...] *j'ai ben plus de charme dans la vie à croire que c'est extraordinaire... Que la Providence a fait que cela est arrivé, et cela, ça m'a fait croire qu'à des instants particuliers dans la vie...* » ?

Enfin, pour ce qui est du rôle joué par le hasard et l'appropriation de la foi de Hugo, comme je l'ai déjà mentionné, impossible de parler de synchronicité à l'égard des événements qu'il a vécus et partagés. Probablement qu'au cours de son expérience de voyageur il en a fait l'expérience, et peut-être, fut-ce là, le début de sa croyance (si on se souvient du cas d'Annie)? Peut-être que non. Qui sait. Par contre, chose certaine, ces événements - hasards, coïncidences, synchronicité – autres? - se sont révélés, sur la route, des jalons importants : « *Je suis devenu croyant par les voyages beaucoup plus que je le croyais [...]. Parce qu'il est arrivé tellement d'événements quand je marchais seul là, ben même avec les gens, peu importe, il est arrivé des événements. (excité)* » Ici, le principe de persévérance et de disponibilité ont-ils joué de concert? Encore là, qui sait...

Une dernière parenthèse, un nouveau principe

Avant de terminer ce second commentaire, j'aimerais présenter un dernier principe psychologique qui puisse être utile à la compréhension de la construction de sens d'un événement, l'**ancrage**. Dans l'entretien avec Hugo, celui-ci mentionne le fait que, par la marche de St-Jacques-de-Compostelle, certains croyants deviennent athées ou vice-versa. Comment rendre compte de ce phénomène? Athées ou croyants, par principe de persévérance, on s'attendrait à ce qu'ils le restent, non? À tout le moins, que le croyant ne devienne pas athée par la marche de St-Jacques-de-Compostelle! Et bien le principe d'ancrage peut offrir une solution à ces deux mouvements.

L'ancrage tient compte du fait qu'un jugement peut être influencé *par un point de départ*, soit une amorce fournie par un individu ou bien par un certain aspect du contexte dans lequel doit être porté un jugement. Les différentes expériences démontrent que lorsqu'une amorce est donnée, l'individu a tendance à lui accorder, en s'éloignant ou en se rapprochant d'elle, une trop grande importance.²⁸ C'est l'exemple classique de ce film dont on nous a dit tant de bien et qui se révèle, après qu'on l'ait vu par nous-mêmes, soit meilleur qu'il ne l'est vraiment (on se rapproche), soit plus pourri qu'il n'aurait dû l'être. (on s'éloigne) Tout marcheur qui fait Compostelle est au courant de sa *réputation* : c'est un pèlerinage. Comment pourrait-il faire abstraction de cet ancrage? D'ailleurs, les trois quarts des participants ne sont-ils pas dans une démarche spirituelle? En plus, selon une expérience faite par Hamil, T.D. Wilson et Nisbett²⁹, un ancrage pourrait affecter le jugement d'une personne face à un événement même si cette dernière sait qu'il est sans fondement ou non pertinent! Résultat, l'athée prend conscience d'un hasard, d'une coïncidence ou d'une synchronicité qu'il juge extraordinaire - revirement total : croyant. Le croyant ne fait pas une telle prise de conscience, aucune hiérophanie ne se manifeste – revirement total : athée.

Il n'est pas encore évident qu'un tel type de voyage puisse favoriser une prise de conscience particulière, accrue, (cette recherche est une exploration) mais s'il s'avérait que tel soit le cas, imaginez l'autorité de cet ancrage couplé à la présence d'un *personnel qualifié* pouvant, sur le lieu d'arrivée d'un pèlerinage, aider un voyageur aux prises avec l'interprétation de ses hasards, coïncidences ou synchronicités!

3.4 Conclusion

Pour les motifs déjà cités, il est difficile d'identifier les types de voyageur et de voyage qui conviennent à Hugo. Pèlerin ou marcheur? Marche ou pèlerinage? Dans le doute, que j'invite le lecteur à partager, j'ai décidé de conserver le titre qu'il s'attribue lui-même, marcheur.

Hugo, **marcheur**, guide le circuit de St-Jacques-de-Compostelle offert par l'agence Karavaniens. Ce **voyage itinérant et d'épreuves** ayant pour fonction le **développement personnel**, par le mode de voyage (répétitif), les paysages auxquels ils soumettent le voyageur et un effort personnel, pourrait être à même de maintenir l'intérêt de celui qui s'y engage. Expérience cultivant, comme on le sait, la condition principale à une synchronicité. Ce dénouement ne serait d'ailleurs pas surprenant puisque, comme on l'a découvert, un pèlerinage peut-être couronné d'un *miracle*, fait marginal associé, selon une perspective moderne, au concept échafaudé par Jung. D'ailleurs, à cet effet, silence intérieur, concentration et association à des activités demandant une attention rivée au présent vécu laisseraient croire de l'efficacité de cette marche. Aussi, malgré l'incertitude qui demeure face à leur implication, il semblerait que le processus de typification ou l'acte de perception aient un rôle à jouer dans la prise de conscience du phénomène.

En ce qui concerne la construction de sens faite par Hugo, bien que n'ayant pu se rapporter à une synchronicité, elle a, malgré cela, permis de questionner la portée qu'une éventuelle **démarche spirituelle** pouvait avoir sur le sujet ; l'aspect marginal d'une situation nécessaire à s'en référer au registre religieux du stock de connaissances pouvant être relativement moindre. De la sorte, par principe de **persévérance** (ce que l'on tient à maintenir) et de **disponibilité** (ce qui nous vient le plus rapidement à l'esprit -type et contenu-), il se pourrait qu'on donne un sens spirituel à des évènements qui ne transcendent pas la *réalité* parce qu'ils apparaissent comme souhaités ou bien parce qu'ils présentent un lien de causalité subjectif. Dans le cas de Hugo, ne pouvant aucunement prétendre que tel fut là son parcours, je me contenterai de dire que sa construction de sens des hasards rencontrés est en accord avec le **type philosophe** qui le caractérise et le long apprentissage que celui-ci suppose, sa formation académique en sciences pures, et bien sûr le fait qu'il soit croyant : Dieu est un principe explicatif et une présence invisible, la religion doit se réduire à une philosophie –ensemble de principes faillibles, et le hasard est... Providence. Hugo est loin de sa culture en ce qui a trait à l'appropriation de la foi, mais tel qu'il l'affirme lui-même, il est bien difficile de s'en détacher pleinement.

Enfin, j'ai inclus un dernier principe, l'**ancrage**, non parce qu'il pouvait s'appliquer spécialement à la construction de sens faite par Hugo³⁰, mais parce qu'il paraissait offrir matière à réflexion en ce qui concerne l'efficacité du pèlerinage comme outil symbolique passé et présent.

3.4.1 Des expériences comparées

La comparaison des expériences d'Annie et Hugo sera brève puisque je tiens seulement à éclairer quelques points.

En comparant les expériences de ces deux voyageurs, outre un temps d'attention au présent vécu, on remarque qu'ils font tous deux état d'un changement personnel, conscient chez l'un, inconscient chez l'autre, où trône le silence : incapacité de réfléchir et problème linguistique chez l'une, concentration et taire les typifications (crasse) chez l'autre. Ces descriptions similaires laissent croire qu'une modification du processus de typification ou bien de l'acte de perception est bel et bien en cause. Le temps nécessaire pour qu'elle s'opère serait par contre très variable. Hugo dit qu'il faut y consacrer du temps puis mentionne le cas d'une personne qui y serait parvenue en un jour!?

Enfin, on retrouve aussi, chez tous deux, trois facteurs semblables qui pourraient s'avérer responsables de ce changement : un mode de déplacement (répétitif), des paysages (étrangers) et des difficultés physiques ou psychologiques associées dont on ne peut mesurer l'effet.

CHAPITRE IV

LE CAS DE JEAN-PHILIPPE BOURGEOIS, UNE SPIRITUALITÉ ROUTIÈRE PAVÉE DE HASARDS

4.1

PRÉAMBULE

À la virgule près, l'avant-scène de ce récit correspond à celle du précédent, celui de Hugo Baillargeon.

PRÉSENTATION DE L'ENTRETIEN ET DU SUJET

Jean-Philippe est âgé de 37 ans et guide *présentement* à l'agence Karavaniers. Depuis l'âge de 18 ans, ce voyageur-né ne s'est jamais vraiment arrêté, au plus, 6 mois passés au même endroit (non précisé). Ce n'est ainsi pas surprenant que son passeport personnel¹ soit bien rempli : au total, 41 pays visités! Aussi, pour mener cette vie de nomade, comme il le dit lui-même, il a tout fait : travaillé dans la construction, la vente, la restauration, fait la promotion d'évènements, etc. Il a même ramassé des canettes!

L'entretien d'une heure et demie s'est déroulé sur la terrasse du café Les Deux-Maries située au coin des rues St-Denis et Marianne. L'atmosphère de la rencontre? De Rimbaud, Je est un autre...

UN COURT RÉSUMÉ DU VOYAGE

Le récit de Jean-Philippe n'est pas celui d'un voyage qu'il a guidé pour l'agence *Karavaniers*. Il s'agit plutôt d'une expédition personnelle² faite en 1996 où accompagné d'un ami de longue date, Alain³, il a traversé le Canada en canot. Partis de Calgary et empruntant la voie du Sud⁴ (une ligne droite de Calgary à Winnipeg), il a fallu à ces deux canoteurs quatre mois et demi pour couvrir les quelques 6000 kilomètres qui les séparaient de leur destination finale, Drummondville. Dans le récit de Jean-Philippe, on retrouvera deux hasards :

Le premier : Un peu avant l'arrivée au lac Supérieur, les deux canoteurs se retrouvent sans carte géographique leur permettant de progresser. Conseillé pas d'autres canoteurs de la région, Jean-Philippe se dirige vers un endroit minuscule et reculé du nom de Gunflynt Lake (accessible par hydravion ou canot). Là, dans un *lodge* petit, désert, mais néanmoins *déverrouillé*, se trouve un napperon en papier sur lequel est imprimée une carte de la région.

Le deuxième : Durant la traversée, Jean-Philippe écrit une lettre à Gary, un ami se trouvant à Whistler. Celle-ci l'informe, entre autre, de sa position actuelle et de la progression géographique envisagée. L'ancienne copine de Jean-Philippe, Caroline, sur ces entrefaites quitte Steamboat au Colorado (en voiture) pour venir rejoindre ce dernier qu'elle croit chez Gary. Elle veut renouer avec Jean-Philippe : lui avouer qu'il est l'homme de sa vie. Elle arrive chez Gary au même moment que la lettre de Jean-Philippe. Informée par cette missive de l'itinéraire, Caroline poursuit sa lancée vers l'Est. Rendue à Thunder Bay, elle téléphone à la mère de Jean-Philippe. Celle-ci, ayant eu son fils au téléphone il y a de cela quelques jours, lui confirme qu'il est sur le lac Supérieur. À Marathon, sur la rive nord du lac Supérieur, Jean-Philippe, ignorant toujours qu'il est *suivi*, retéléphone à sa mère pour la remercier de lui avoir acheminé de la nourriture à cet endroit. Sa mère ne peut lui taire longtemps l'appel de

Caroline ni ses intentions. Au moment où sa mère se décide finalement à lui partager cette *confidence*⁵, Jean-Philippe aperçoit Caroline qui passe en voiture. (Ouf!)

4.2 LES THÈMES DE L'ANALYSE SUIVANT LA LOGIQUE SÉQUENTIELLE DU VOYAGE

4.2.1

AVANT LE VOYAGE

LES PRÉPARATIFS

Quand j'ai planifié mon voyage, j'ai pris l'atlas du monde, Canada sur deux pages. J'avais une règle, j'ai mesuré combien les rivières, combien de kilométrage elles avaient.⁶ Je pensais que c'était à peu près 3500 km. J'ai rajouté 1000 km, parce que je me suis dit qu'avec la règle je coupais des coins. Finalement c'était plus que 6000 km ma patente. (rires)

Quand je suis parti, je voulais pas avoir toutes les cartes topo avec les rivières. J'ai pris le livre Canadian Tire pis j'ai arraché les pages du Canada que j'avais besoin. [...] J'avais aucune idée combien de temps cela allait prendre cette affaire-là. Quand on est parti de Calgary, les journalistes nous avaient demandé : « Quand est-ce que vous allez arriver? » Après plusieurs fois je dis bon, le 21 septembre. On est arrivé le 22!

L'expédition de Jean-Philippe est projetée au moins une année à l'avance. Néanmoins, les préparatifs réels – en ce qui concerne l'itinéraire et le matériel servant à s'orienter – demeurent sommaires. Comme le dit Jean-Philippe, c'est voulu. On prépare longtemps à l'avance, l'incertitude?

LES MOTIFS OU LES INTÉRÊTS POUR CE VOYAGE ET INSERTION DANS UNE LOGIQUE BIOGRAPHIQUE

En 1995, juste avant Noël, je rencontre une suédoise, Owasa et je commence à sortir avec elle. Au moment où je la rencontre, je lui dit que j'avais déjà dans ma tête l'idée de faire du canot à travers le Canada. Pis c'est quand j'ai vu ses yeux s'illuminer comme cela (fait le geste de deux grands yeux ouverts), que je me suis dit : « Il faut que je le fasse! » C'est cool, cela va poigner!!! (enjoué!) Je voulais le faire aussi, mais cela m'a donné le coup de pied dans le cul nécessaire à finalement aller faire cette chose-là. [...]

Dans ma descendance, comme la majorité des Québécois, j'avais un côté amérindien pis un côté coureur des bois. J'ai un de mes ancêtres qui était coureur des bois. Pierre Benoît... 1700. Donc pour moi, c'était important de le faire. Oui j'avais un canot en Kevlar pis des choses qu'on avait pas dans ce temps-là. Mais tous les soirs on faisait la bouffe sur un feu. J'avais un réchaud avec moi. Mais le réchaud on le prenait juste le matin pour faire le déjeuner pour partir plus vite. Mais le soir, c'était ben important pour moi. Et le canot, c'était entendu entre Alain et moi que les portages, il y aurait juste moi qui portagerait le canot. (porter le canot à mains nues sur une distance autrement infranchissable).

Parce que j'avais toute planifié cela tout seul. Mais finalement, à la dernière minute j'avais comme réalisé, que c'était peut-être un petit peu fou. J'étais pas un canoteur d'expérience, ma plus longue rldc c'était sept jours dans un parc provincial aux États-Unis.

Je voulais faire les choses la manière la plus simple possible. J'avais quelques commanditaires mais on avait pas beaucoup de sous : c'est ma mère qui a déshydraté de la bouffe dans le four, c'est elle qui nous envoyé de la bouffe sur des points prédéterminés dans des bureaux de poste. Le maître poste de Drummondville avait contacté les autres maîtres de postes. [...]

En lien avec ce motif de retour aux méthodes du passé, questionné sur sa perception de l'espace, Jean-Philippe dira surtout avoir été épaté « à chaque coup d'aviron » par ce qu'il était en train faire « *quelque chose d'historique.* » Après avoir fini le voyage, on s'est aperçu qu'on avait ré ouvert ce tronçon-là de la route des voyageurs que *cela faisait à peu près deux cent ans*⁷ qu'il y a personne qui l'avait fait. De Calgary, ou Montréal Calgary, de cette façon-là. C'est juste que moi j'étais trop cheap pour aller passer par le nord. Je disais : « Non,

cela passe en bas il y a des rivières.» Pourquoi tout le monde passe par le haut? Parce qu'il y a une route qui passe par le nord.

Jean-Philippe décrit l'itinéraire du Sud : *De Calgary, imagine une ligne droite jusqu'à Winnipeg. O.k. ? Tandis que les autres, ils prennent le lac Winnipeg, ils montent jusqu'au Nord, pis ensuite ils prennent la Saskatchewan nord, pis ils remontent jusqu'à Rocky Mountain House proche d'Edmonton. Mais c'est pas cela qu'on a fait pantoute nous autres. On est allé complètement à l'opposé, on a fait le route la plus au sud. Mais l'affaire du 5 jours pas d'eau, 100 km c'est à cause de cela. (Jean-Philippe fait référence à un endroit où il leur a fallu faire 100 km de portage parce qu'il n'y avait pas de lacs ou rivières.) C'est pour cela qu'ils (anciens voyageurs) ont arrêté ben assez vite (de l'employer) et c'est pour cela que j'avais trouvé zéro information là-dessus dans tous les livres que j'ai lus. (rires!)*

L'étincelle ayant poussée Jean-Philippe à entreprendre ce voyage fut-elle l'attention médiatique dont il serait l'objet ? Ceci s'avèrait-il intéressant pour financer le voyage ? Peut-être. Néanmoins, l'intention principale s'inscrit plutôt dans une logique *historico-biographique* où on reproduit les *us et coutumes* des (de nos) ancêtres. Encore une fois, dans ce passage on retrouve cette recherche volontaire de l'incertitude.

LE TYPE DE VOYAGE ET DE VOYAGEUR

C'est dur de l'expliquer à quelqu'un qui fait du neuf à cinq, à quelqu'un qui a juste connu cela. Je le sais pas moi, c'est quoi du 9 à 5 pendant 2 ans. Oui je peux comprendre parce que tout mon entourage est comme cela. Partout où tu vas c'est comme cela. Je peux comprendre, mais je comprends pas exactement parce que j'ai jamais voulu aller jusque-là. Mais d'un autre côté, c'est encore plus dur pour les gens de comprendre : « Mais tu couches où? Mais qu'est-ce que tu fais? Mais là, qu'est-ce que tu fais quand il arrive ça? Mais là, comment ça, t'avais- tu ben de l'argent? » Cela rentre pas. C'est un monde complètement opposé. Et de faire valoir les arguments pour dire que c'est une belle vie : « Oui, mais tu prends pas de responsabilités! (mime) » Oui mais ma responsabilité justement, c'est peut-être de faire découvrir à d'autres personnes pourquoi... (c'est une belle vie) et c'est la raison pour laquelle j'invite d'autres à guider. [...] En voyage j'ai une aisance. Pis pourquoi j'aime tellement cette vie-là ? C'est parce que tu me mets dans n'importe quelle situation, et plus je suis dans la marde, plus j'aime cela. Pourquoi j'ai tellement aimé l'Afghanistan? C'est parce que j'étais juste dans la marde tout le temps. J'ai fait des affaires capotantes là-bas là, que j'aurais jamais pu faire ailleurs. Mais cela me plaisait. Ce qu'est ce que je recherche, c'est justement- j'aime pas utiliser le mot défi- mais j'aime cela me dépasser, trouver une solution pour que cela fonctionne.

Que puis-je rajouter? Jean-Philippe est un éternel étranger et le voyage une épreuve éternelle

4.2.2

PENDANT LE VOYAGE

LE MODE DE DÉPLACEMENT

Le train train quotidien

Dans ce premier sous-thème, Jean-Philippe décrit ses premières craintes qui se dissipèrent rapidement ainsi que son « *rituel* » quotidien : canot, bouffe, dodo.

Préoccupations générales : *Oui, il y avait des questions. Est-ce qu'on va trouver des cartes? Est-ce qu'on va retrouver plus d'information, remonter les rivières... Il y a beaucoup de gens qui nous ont fait extrêmement peur : « Ah non non faites pas cela, ça va vous prendre un mois! » Et ce qui était supposé prendre un mois, on le faisait en 7 jours. À un moment donné, on a arrêté de se faire peur avant le fait.*

Préoccupations quotidiennes : *C'était où on allait coucher ce soir-là. Mais on s'en faisait pas jusqu'avant trois quatre heures. Là on commençait à regarder plus les spots, la topographie, est-ce que c'était un endroit propice à mettre une tente, pas pantoute?! Mais on trouvait tout le temps quelque chose. Tu sais tu es dans un environnement exceptionnel là. Tu vas pas aller te poser n'importe où là. C'est plate à la longue. Je veux dire, tu es là, profite-en!!! Sinon la petite routine, oui. Souvent moi je faisais le petit déjeuner pendant qu'Alain défaisait les tentes ou le contraire. Mais c'était surtout le soir mon vrai rituel moi : faire un feu. Pis je faisais cuire ma banique (pain fait selon une recette amérindienne) dessus pour le lendemain. J'y tenais à ce rituel-là. C'était pour moi, une façon, en plus du canot, de reconnecter avec ce qu'on faisait avant pour aller de A à B. C'était la portion véridique si tu veux, à part le canot.*

Le mode de voyageage des ancêtres était très répétitif, ceci explique peut-être pourquoi s'installe parfois une certaine monotonie même si les paysages sont exceptionnels...

L'incertitude qui joue parfois contre nous

Ce second sous-thème est là pour illustrer que choisir l'incertitude signifie aussi accepter les ennuis qu'elle peut occasionner. Jean-Philippe explique pourquoi ils ont fait un portage de 5 jours : *Jusqu'à Winnipeg, on savait où est-ce qu'on était juste en dessous d'un pont! Parce que là, tu es en dessous du pont. C'est certain que tu es là. Sinon, on approximait tout le temps. J'avais pas des supers bonnes cartes, cela connectait, deux de ces rivières là. Pis sur les autres cartes, cela connectait pas. Sauf que cela connectait pas (dans la réalité physique). Pis c'est une longue histoire : c'est un portage de 100 km que l'on a fait en cinq jours. On a juste fait 200 km de portage en 4 mois et demi. Sur 6000 km là, c'est pas gros.*

Au lac Supérieur

Ce troisième sous-thème vient relativiser la facilité apparente du mode de voyageage : ramer.

Il y a pas une journée qu'on a de la belle température parce que le vent se lève toujours du sud et cela fait des immenses vagues, des rouleaux. On a un canot de 18 pieds et demi et on est ponté. On a une toile par-dessus, mais l'eau peut quand même rentrer. C'est tellement creux ces affaires-là que Alain se retrouve dans le creux de la vague. La vague lui passe par-dessus la tête. Des fois, je voyais pu Alain. Moi cela venait me poigner ici. (montre son torse) C'était super dangereux parce qu'on était ben chargé. On arrêtait souvent vers 11 heures, midi, pis là les vagues devenaient trop imposantes. Il fallait se trouver un petit trou pour sortir. Le lac Supérieur, les coureurs de bois ils appelaient cela la vieille, parce qu'elle avait un sale tempérament. Elle nous a montré pourquoi. Il y a plein de canots qui se sont brisés. L'eau est super froide là-dedans. En moyenne tu as 600 pieds de creux. Tu as peut-être 2 Celsius de variation entre l'hiver et l'été en eau profonde. C'était pas le temps de chavirer.

RAPPORT À L'ESPACE

Quand on est sorti de Calgary, je me suis dit, j'ai pas hâte d'arriver dans les Prairies, cela va être plat de chaque côté. Mais tu sais la rivière cela fait longtemps qu'elle coule là. Il y avait des pentes qui avaient des centaines de mètres de haut. Nous autres on était dans le creux! En Saskatchewan, il y a un endroit comme cela. Il y a un centre de ski, mais tu skies jusque sur la rivière, parce que la rivière a creusé son lit. Mais en haut c'est les Prairies!!! C'est juste que toi tu es dans le fond, pis c'est jamais pareil!

Surprise, les paysages sont extraordinaires et changeants et ce, au-delà de la platitude prévue des Prairies.

RAPPORT À L'ALTÉRITÉ

Pour un pays qui a été bâti grâce à la présence de l'eau, c'est étonnant comment, il y a peu de personne qui habitent sur le bord de l'eau, à part les chalets, les grosses villes, pis les agglomérations.

L'Autre ne fait pas vraiment partie du voyage, en effet, les rencontres interhumaines sont plutôt rares.

4.2.3

LE HASARD**Le hasard et son interprétation**

Pour faciliter la lecture, ce thème a été divisé en sous thèmes renfermant les différents aspects de la question du *hasard* : description des événements l'entourant, interprétation, etc.

Description du premier hasard: ***En Ontario, juste avant d'arriver au lac Supérieur, à Gunflynt lake, (quelques jours du lac Supérieur) on a plus de carte! Ben on a la carte du Canadian Tire, pis j'avais réussi à trouver une carte aérienne pour voler un 747. Quand tu es à trente miles pieds cela va super bien, mais quand tu as le cul assis dans l'eau là, chaque centimètre c'est dix kilomètres!!! C'est des bonnes cartes...***

Là il faut que tu t'imagines qu'on était dans une dédale, un labyrinthe là, tout ce que tu veux là. C'était ben sauvage. Donc là, plus de carte. Mais on s'était fait dire que du côté de Gunflynt lake qu'on pourrait peut-être trouver des cartes plus précises pour nous aider à naviguer. Mais on trouvait pas le lieu de portage pour nous y mener. Et là, alors que je regardais le canot d'aluminium dans l'eau, j'ai réalisé que les canots, lorsqu'ils arrivent aux lieux de portage et frappent les rochers, ils laissent une trace d'aluminium. Donc on a fait tout le tour du lac jusqu'à temps qu'on trouve de l'aluminium sur les roches et on a fait le portage. Et on s'est retrouvé au prochain lac. Et de fil en aiguille on s'est retrouvé à Gunflynt où il y avait un lodge.

C'est tout petit. C'est grand comme la main. Il faut que tu prennes l'hydravion pour venir. On arrive là. Toc! toc! Il y a personne, je rentre. Tu sais c'est grand comme ici (La terrasse du café des Deux Maries) Il y a une grande table dans le milieu. C'est visiblement une salle à manger. « Allo, il y a t-il quelqu'un? » Il y a rien! Je regarde le napperon! Heille, c'est ce que j'ai de besoin!!! (le napperon en papier avait une carte des lacs et rivières de la région) Je mets cela dans ma poche, et je repars! (rires!) Donc là on a été capable d'aller jusqu'au lac Supérieur.

Pour ce passage, je tiens seulement à faire remarquer au lecteur l'acuité visuelle de Jean-Philippe d'une part, et ensuite, le lien subjectif entre le problème qu'ils tentent de résoudre et la solution.

La description du second hasard: *Il y avait un autre boutte du chemin qui nous manquait. Et j'avais du papier oignon avec moi. Du papier translucide permettant, si jamais on rencontrait d'autres voyageurs avec des cartes, de tracer sur leurs cartes. Donc cette personne-là, (qui avait fourni un bout de chemin manquant) je lui avait remis une lettre à poster pour mon ami Gary à Whistler. Donc je lui donne la lettre, lui me donne les informations.*

*Et on revient à la portion du lac Supérieur.

On se rend donc au lac Supérieur après Gunflynt lake. Et lui cela devait lui prendre (le messenger), je sais pas quelques jours, deux journées pour retourner à son auto. Et ensuite poster ma lettre à Gary. Vendredi matin, on se lève, on regarde la température, en temps normal, jamais on aurait été sur l'eau. Je regarde Alain et je lui dis : « On essayes-tu? On va rester plus proche du bord? » Il répond : « Let's go! » Lui non plus cela ne lui tentait pas de glander...

En quatre moins et demi, on a pris, je pense une semaine de congé totale. Des journées où l'on a pas avancé : Quand on pouvait pas continuer, des réparations, des choses comme cela...

On part, c'était hallucinant, on aurait jamais dû être là. Mais on ride toute la journée. On arrive à Marathon, il est 5 heures moins quart. Pars en courant, on s'en va au bureau de poste. Et là j'avais le paquet de bouffe que ma mère avait faite suivre. On sort du bureau de poste, on va acheter de la nourriture au Safeway (épicerie locale), mange un paquet de beignes, du sucre! Et je dis à Alain, retourne au bateau, moi je vais appeler ma mère pour la remercier de tout ce qu'elle a fait pour nous, lui donner des nouvelles. J'appelle ma mère et là c'était bizarre au téléphone. Ma mère me parlait, mais il y a quelque chose que ma mère voulait pas me dire.

Jean-Philippe simule la conversation avec sa mère qui lui avoue finalement que Caroline le cherche.

En même temps, Caroline a passé dans son auto en avant de moi. J'ai fait maman, je viens de voir Caroline là, faut que j'y aille, je te rappelle. Je raccroche. Les dernières nouvelles d'elle c'est qu'elle était au Colorado. Là, elle est à Marathon en Ontario. Elle me cherche pourquoi? Je pouvais m'en douter là [...] Elle était venue me dire que j'étais l'homme de sa vie. Et comment avait-elle fait pour me retrouver, elle? Elle a conduit non-stop de Steamboat jusqu'à Whistler. Elle n'a pas dormi là. Je pense que c'est quasiment trente heures. Donc là, après avoir rencontré Gary (qui avait reçu sa lettre envoyée par l'étranger), elle sait que je suis en quelque part sur le lac Supérieur selon les dates. Elle se repose une nuit ou deux. Très peu de sommeil. Elle arrive à Thunder Bay. Elle téléphone à ma mère. Je lui avait moi-même téléphoné de Thunder Bay (à sa mère), donc elle (Caroline) savait de par ma mère que j'avais quitté Thunder Bay, telle date. Donc elle s'en venait (Caroline) pis si elle me trouvait pas, parce qu'elle regardait sur le rivage mais c'est super difficile parce qu'il y a pas de la route tout le tour, elle voulait louer un bateau, pour venir en une chaloupe, pour voir où est-ce que j'étais. Sauf que je l'ai vue passer. [...]

À nouveau, très peu à dire dans ce passage sinon que Jean-Philippe précise la cadence du mode de déplacement : on progresse presque tous les jours, en moyenne 1 jour d'arrêt pour 19 où on pagaie! Le deuxième hasard n'est pas une simple coïncidence. Il y existe un lien de sens subjectif, fortement improbable, entre le passage de Caroline et le fait que Jean-Philippe la voit au moment où il parle d'elle!

À la recherche du hasard?

Je voulais pas savoir où je m'en allais moi. J'avais une vague idée, mais avec cette vague idée-là, je voulais user de toutes mes ressources, user des coïncidences, de tout pour me rendre à mon but.

-Attends! Une parenthèse, je t'entends parler de coïncidences donc je vais te poser deux questions.

Non. Attends là, c'est moi qui va faire une autre parenthèse. Là, j'utilise le mot mais dans ma vie de tous les jours c'est normal ça. Utiliser des rencontres, je dis même pas coïncidences, parce que j'en suis même pu arrivé à trouver que c'est des coïncidences. C'est quelque chose de naturel pour moi qui est supposé arriver, pis quand cela arrive pu, là je suis toujours en train de euh... (hésite) Attends un petit peu là... Est-ce je suis en train de faire quelque chose de pas correct? (pour lui-même) **Ou j'ai tu pas les yeux assez ouverts? Ou il y a quelque chose qui va me tomber du ciel...**

Je peux pas quantifier comment cela fonctionne, mais je trouve que des fois, quand je suis plus attentif, ces choses-là m'arrivent plus. Où cela m'arrive le plus? C'est quand je suis en voyage. Pis quand je suis en voyage, c'est là, veut, veut pas, tous tes sens sont aux aguets, les miens là en tous les cas. Surtout quand je suis tout seul, je le sais que c'est la craque dans le trottoir là qui était là bas, ça, ça va m'aider à me souvenir par où j'étais passé. Parce que je reconnaîtrais peut-être pas les autres choses, parce que tout est pareil dans une langue étrangère, mais cette craque-là je vais m'en souvenir. Je vais me rappeler de plein de petits détails.

D'abord, Jean-Philippe paraît être un habitué de ce genre d'événements. Il les nomme des rencontres. Quand ces rencontres se produisent-elles le plus souvent? En voyage! Pourquoi? Parce que son attention est rivée au présent vécu d'une part, mais parce que ses sens s'attardent à tout, particulièrement le regard ! Et la langue, dans ces moments, n'est d'aucune utilité!

Puis il y a une ouverture aussi. C'est de vouloir, pas de dépendre, mais c'est de vouloir être aidé par des gens que tu vas rencontrer, qui t'amènent à des destinations ou d'autres places que tu avais pas choisi d'aller. Ça quand tu voyages tu es en plein là-dedans, quand tu es à la maison chez toi et que tu fais ton petit train train quotidien tu es plus limité. C'est le fait de ne pas être dans ton environnement normal qui aide. Donc c'est cela, tu es complètement aux aguets. C'est surtout quand je suis stable que je trouve cela plate un petit peu. Qu'il y a pu grand chose qui arrive. [...]

-Est-ce que cela serait lié à être dans l'instant présent en voyage?

Ben oui. Mais je suis pas constamment dans l'instant présent, parce que c'est un état qui est complètement fou à essayer d'atteindre pis du côté zen, du côté bouddhiste tu essaies, « You're striving for the present moment. » (s'efforcer d'atteindre le moment présent) Je suis proche de cela en temps normal. Mais quand je suis en voyage, spécialement tout seul, oui! Je n'ai pas le choix que d'être, j'allais dire à 100%, mais tu peux pas l'être là, mais je suis proche de cela.

L'état vécu que décrit Jean-Philippe se résume à : une ouverture au mouvement réciproque de soi à l'Autre et de l'Autre à soi, être aux aguets et s'insérer au sein d'un instant présent comparable à un état méditatif.

L'arrière-scène du hasard

En m'en venant tout à l'heure, je me demandais si justement, dans tes recherches, dans tout ce que tu as entendu, cela te portait vers toutes les philosophies orientales qui parlent de ces choses-là, qui sont pour moi de plus en plus une source d'inspiration. Mais pourquoi cela m'intéresse? Parce que je vivais déjà une certaine partie, à un certain niveau, ce genre de choses-là. Je m'y reconnais beaucoup dans ce que je lis. Tu sais des fois, quand tu as des idées dans ta tête, le fait de les extérioriser, de les vocabulariser, de les exprimer, cela te fait prendre conscience. Je vois plus d'une manière que je peux décrire avec des mots justement, le moment présent. Avant cela, je n'aurais jamais utilisé ce terme-là. C'est vraiment nouveau dans ma vie. C'est peut-être les quatre derniers mois, depuis que je suis revenu du Pakistan. J'ai lu un livre justement que j'ai pas fini, pis j'ai pas la temps de le lire, c'est « The Power of Now », de Kurt Toley ou quelque chose.

-Si tu avais maintenant à me dire ce qu'il y a selon toi derrière cela, ces coïncidences, ces liens...

Je crois en Dieu. Je prie soir et matin, quand je me couche, quand je me lève, c'est important pour moi de dire merci pour la journée, pis un paquet d'autres affaires. J'ai encore beaucoup de questions par rapport à cela. Mais je crois en une entité, je suis pas sûr qu'on est le bon mot pour lui mais... Pis il y a la religion des hommes et la spiritualité qui est pas pareil du tout. Je suis pas d'accord avec ce que la religion, par ce qu'elle est devenue par le biais des hommes, je suis d'accord avec la spiritualité. Je suis d'accord avec une présence forte, en quelque part, d'une certaine manière, je peux pas t'en dire plus. Tu sais, il y en a qui disent : « Merci la vie, merci l'univers » Mets toute, la vie, l'univers, Dieu, Bouddha, pis tous les autres ensemble. Quand tu es ouvert au moment présent, justement, cela te donne la chance de t'insérer dans cette divinité-là plus facilement.

Quand tu y penses comme il faut, quand tu es vraiment dans l'instant présent, il y a pas de passé, c'est faite, il y a pas d'avenir, même si tu fais quarante-cinq mille scénarios, c'est peut-être pas cela qui va arriver. Là où tu as du contrôle, c'est maintenant, du contrôle ou en tous les cas, où tu peux avoir la plus grande joie je trouve. Quand tu es aux aguets, c'est maintenant.

C'est pour cela que j'aime pas arrêter de voyager parce que je m'éloigne de ma spiritualité si tu veux. Cela fait depuis 1987 que j'ai un journal et j'arrête toujours d'écrire mon journal quand je suis stable en quelque part. C'est comme si je me posais plus de question. C'est comme si le quotidien reprenait du poil de la bête. (ton posé) Cela va toute ensemble cela. Pis souvent, justement, je me sens mort, quand cela fait longtemps que je suis au même endroit pis que je suis plus en voyage. Je le sais, je suis un junkie. Cela est en train de me faire comprendre que : « Oui je suis un junkie de cette spiritualité-là en fin de compte. »

Pour Jean-Philippe, il y aurait une sorte de spiritualité de la route. Par le voyage, il réussirait à l'entretenir puisqu'il lui permettrait d'être «aux aguets», d'être dans le moment présent. Le principe divin qu'elle reflète serait une entité, une présence forte, une divinité, un tout englobant pour ne pas dire un.

Comme guide, difficile de rencontrer le hasard?

Interrogé à savoir si dans son expérience de guide Jean-Philippe avait connu « des rencontres » et s'il pouvait m'en partager une, celui-ci, sans réfléchir vraiment, dira tout de suite : *Oui, guide tu as pas le choix, toute la marde te tombe sur la tête. Il faut que tu sois à très à l'écoute des voyageurs en même temps que ce que tu es en train de faire dans le pays où tu te trouves, qui est une autre manière d'être là. Je pense que tu es très très très présent. Je vais te faire une comparaison. J'ai commencé à grimper... J'ai plein d'amis qui pour eux, ça en est une secte, parce qu'ils font juste ça, pis ils parlent juste de ça. Pourquoi j'ai voulu faire du canot? C'est parce que je voulais savoir si j'étais capable d'avoir le moment présent d'une autre manière. Pis je l'ai eu en canot. Quand tu fais de l'escalade, tu penses juste à ce que tu es en train de faire parce que c'est une question de vie ou de mort. Tu es tellement concentré là, c'est incroyable! Moi dans ce temps-là, j'allais le chercher de cette manière là. Quand j'ai continué à voyager, je suis allé le chercher.*

Quand je guide, oui je vais le chercher. C'est la sécurité de tes clients qui dépend de toi. Veut veut pas, il faut que tu sois encore plus aux aguets, je pense : « Qui qui est autour? Pourquoi il tourne autour? Qui qui est là? Pourquoi il est là lui? Cela fait-tu longtemps qu'il nous suit lui? Ah tiens, il y en a un nouveau. Il est proche de celle-là, bon je vais aller me mettre entre les deux... Ah, lui il est saoul, lui est gelé (drogué), bla bla non c'est correct. Ah bon, lui s'en vient nous vendre quelque chose... » Tu tournes autour de tes clients tout en étant là pour répondre à leurs questions. Oui je pense que tu es très présent. C'est une autre sorte, une sorte de protection parentale, en tout cas être là, pour les autres pas juste pour toi.

Comme guide, Jean-Philippe dit avoir vécu des expériences semblables à celles dont il m'a fait part. (Hasards 1 et 2) Selon lui, il demeure aux aguets même s'il écoute les demandes de ses voyageurs ou se pose des questions concernant leur sécurité et bien-être. Mais étant donné qu'il n'avait pu m'en donner une en exemple, j'ai insisté : Est-ce que cela t'es arrivé des coïncidences quand tu guidais? Une qui te reviendrais en tête comme ça? Jean-Philippe hésite et ne peut répondre. J'interroge différemment : -C'est moins clair là?

Ouais... (hésitant) J'allais dire, c'est comme si j'avais pas le temps. Tu es présent, mais tu as pas le temps pour toi-même. Hum..? Cela reviens-tu souvent ça? Avec d'autres (voyageurs)?

Jean-Philippe, de toute son expérience de guide, alors qu'il disait qu'elle nécessitait une attention peut-être plus grande et qu'il affirmait même avoir des « coïncidences » à me partager, n'en trouve aucune. Et se surprend lui-même à ne pouvoir le faire. Peut-être, par principe de persévérance voulait-il *maintenir* cette proximité d'habitude aux coïncidences? Toujours est-il qu'il n'en trouve pas. Pourquoi?

4.2.4

APRÈS

INSCRIPTION DE LA PRISE DE CONSCIENCE DU HASARD DANS UNE LOGIQUE PERSONNELLE À LONG TERME

-Puisque tu es proche de cette « réalité », est-ce que d'une certaine manière, tu peux avoir la réponse que tu veux?

(Hésite-surpris) *Là je viens d'avoir un flash d'un million d'affaires, tu peux peut-être pas avoir la réponse que tu veux, mais... Je sais pas. Si tu es assez présent, la réponse va arriver. Je sais pas si je fais la demande sciemment. Des fois, je fais la demande sciemment. Il y a tout le temps la situation ou la bonne personne, des fois cela arrive pas, mais tu cherches la raison pourquoi c'est pas arrivé, pis deux jours plus tard, il y a une autre chose qui va t'arriver et cela va t'aider d'une autre manière. C'est parce que des fois, on veut toujours une réponse tout de suite, maintenant. Pis des fois on l'a d'une manière détournée...*

Le hasard sait toujours trouver ceux qui savent s'en servir ? ⁸

4.3

LE COMMENTAIRE DU CHERCHEUR4.3.1 Définir le voyage et le voyageur

En terme de personnalité de voyageurs, deux types conviennent, comme une paire de gants, à Jean-Philippe, **exote** et **exilé**. Il voyage sans répit (exilé) parce que ce mode de déplacement favorise une « lucidité particulière » qu'il ne désire voir s'éteindre (exote), sinon, comme il le dit lui-même, c'est la mort : « *je me sens mort, quand cela fait longtemps que je suis au même endroit pis que je suis plus en voyage.* »

Ensuite, bien qu'au cours de cette vie passée en mouvement, ses gestes de voyageur se soient multipliés et diversifiés, en ce qui concerne cette traversée du Canada, on pourrait les associer à ceux d'un **explorateur**. Tel l'entend Pearce, ce type de voyageur explore seul, s'intéresse à l'environnement, prend des risques physiques, n'achète pas de souvenirs et porte un regard pénétrant sur la société visitée. Jean-Philippe n'achète probablement pas de souvenirs mais ce *symptôme* reste secondaire comparativement aux autres aspects qui valident ce choix. Avec Alain pour seul compagnon de voyage⁹, il s'aventure dans un labyrinthe de lacs et de rivières où il est possible de se perdre (étant donné l'incertitude liée à l'itinéraire : approximation due à des cartes imprécises voire manquantes) ou bien de rester pris à la suite d'éventuelles avaries (bris de canot, perte de matériel, etc.). D'ailleurs, ne doit-on pas faire un portage inattendu de 100 kilomètres ou trouver une carte parce qu'on ne sait plus trop où on se situe, ni vers où se diriger ? Aussi, quand bien même le trajet se clarifierait, les ennuis ne sont pas exclus pour autant, il n'y a qu'à se souvenir de la *vieille* et ses rouleaux menaçants. (lac Supérieur) En ce qui concerne l'intérêt de Jean-Philippe pour l'environnement et son regard pénétrant sur la société, ses descriptions des suites d'une rivière ayant creusé son lit au milieu des prairies ou sa réflexion sur la solitude qui en peuple ses berges, les confirment. Enfin, pour clore la parenthèse de l'**explorateur**, j'ajouterai que le principal intéressé désigne lui-même cette expérience comme une expédition¹⁰ et dans la mesure où explorer signifie parcourir (un pays mal connu) en l'étudiant avec soin¹¹, il n'y a pas de doute que la traversée du Canada par le sud répond à cette exigence : « [...] *ce tronçon-là de la route des voyageurs [...] cela faisait à peu près deux cent ans qu'il y a personne qui l'avait fait.* »

Détour historique qui nous amène au prochain point, la fonction du voyage. Celle remplie par ce voyage et définissant le mieux l'expérience de Jean-Philippe est le **développement personnel**. Développement qui, dans son cas, emprunte deux thématiques : une inscription historico-biographique et la réussite d'épreuves. Jean-Philippe reconnaît qu'il a entrepris ce voyage parce qu'il voulait *reconnecter* avec les us et coutumes de ses ancêtres. On reconnaît à cet effet, les différents aspects du mode de voyage préféré : utilisation de cartes rudimentaires (si ce n'est pas privation de leur usage), canot, portage fait par lui exclusivement, feu de bois et pain *banique*. Mais d'une manière générale, s'il s'est engagé dans cette expédition, c'est parce qu'elle jouait un autre rôle. Elle lui permettait de diversifier sa manière d'être dans le moment présent, d'être aux aguets et de trouver des solutions à différents *épreuves* en utilisant ses coïncidences, ses rencontres comme il les nomme : « [...] *j'aime cela me dépasser, trouver une solution pour que cela fonctionne.* »

Ainsi, par une exploration que je qualifierais, au surplus, de **voyage itinérant** parce que Alain et lui ne s'arrêtent en tout et pour tout que pour une semaine, Jean-Philippe est allé à la recherche de l'incertitude dans l'espoir que cette expérience soit aussi un **voyage d'épreuves**. Un voyage long (quatre mois et demi¹²) qui parsemé de difficultés recherchées (les préparatifs exclus délibérément une connaissance trop approfondie de l'itinéraire à venir¹³) se présenterait comme un test lui offrant d'une part, des occasions de se prouver à lui-même un certain savoir-faire et d'autre part, de voir se manifester ce phénomène qui nous intéresse particulièrement, la synchronicité.

4.3.2 Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité

Dans cette seconde partie du commentaire, j'examinerai maintenant les deux *hasards* isolés en utilisant à nouveau le concept de Jung, la synchronicité. Cette fois-ci, tout comme dans le cas de Annie, s'en servir comme repère est plutôt aisé puisque tous deux présentent une connexion subjective fortement improbable entre deux événements. Le napperon, en devenant carte géographique, résout ce problème d'orientation, et Jean-Philippe voit Caroline au moment où sa mère lui fait mention de sa présence à Marathon. Fidèle à mes habitudes, je procéderai ainsi au repérage de facteurs ayant pu maintenir un intérêt permanent chez le voyageur, essentiel, on le sait, à la prise de conscience de ce phénomène selon le célèbre psychanalyste, Jung.

Un intérêt sans cesse renouvelé

Durant la traversée de Jean-Philippe, trois facteurs paraissent pouvoir occasionner, chez lui, le maintien de cet intérêt : le mode de voyage, les paysages étrangers et un effort personnel.

1-Le mode de voyage : Conjointement, l'incertitude inhérente à ce voyage, l'effort physique requis ainsi que son côté répétitif m'apparaissent pouvoir garder l'attention de Jean-Philippe.

2-Les paysages étrangers : Bien que l'on soit toujours au Canada, la nouveauté et le côté exceptionnel des paysages demeurent. C'est pour cette raison, à mon avis, qu'ils continuent de jouer un rôle à cet égard et ce, même dans les Prairies : « *Les Prairies-là! [...] c'est jamais pareil!* »

3- L'effort personnel : Un autre facteur pouvant être à l'origine d'un intérêt soutenu émane de la part de Jean-Philippe lui-même, il veut être aux aguets.

Puisque la preuve de cet intérêt soutenu est identifiée par Jean-Philippe, se maintenir dans l'instant présent, je reporte à la prochaine section du commentaire les différents passages s'y référant : le point de vue de Jean-Philippe.

*En ce qui concerne ce facteur identifié précédemment chez Annie, le choc culturel, dans le cas de Jean-Philippe, il est virtuellement impossible de le considérer pour la bonne et simple raison qu'une personne qui choisit de voyager à l'étranger toute sa vie (**exilé**) fait probablement partie de ce groupe restreint qui, selon Zuckerman, ne ressent pas les aspects négatifs du choc culturel, qui au contraire recherche les différences culturelles pour le plaisir qu'elles leur procurent. (voir p.90)

Le point de vue de Jean-Philippe

Jean-Philippe dit surtout prendre conscience de synchronicités en voyage et seul. Selon lui, sans toutefois pouvoir « *quantifier comment cela fonctionne* », deux facteurs expliqueraient ce phénomène. Le premier, en voyage *s'installe* une ouverture réciproque et inhabituelle aux gens ainsi qu'aux offres qui découlent de leur rencontre. Le second, l'a priori jungien, un intérêt sans cesse réitéré qui se traduit par un temps d'attention se conjuguant quasi exclusivement au présent vécu : « [...] *quand je suis en voyage, spécialement tout seul, oui! Je n'ai pas le choix que d'être, j'allais dire à 100%, mais tu peux pas l'être là, mais je suis proche de cela.* »

En effet, alors que tout retombe quand il est stable et qu'il n'y a « *plus grand chose qui arrive* », en voyage tous ses sens seraient constamment aux aguets attendu que dans une langue étrangère, tout est pareil : « [...] *je le sais que c'est la craque dans le trottoir là qui était là bas, ça, ça va m'aider à me souvenir par où j'étais passé. Parce que je reconnaîtrais peut-être pas les autres choses, parce que tout est pareil dans une langue étrangère, mais cette craque-là je vais m'en souvenir. Je vais me rappeler de pleins de petits détails.* » Aussi, malgré que Jean-Philippe mentionne tous ses sens, il semblerait que l'acte de perception soit *le grand responsable* : lorsqu'il est plus attentif, lorsque son regard est plus pénétrant, les synchronicités et leur prise de conscience se manifestent d'avantage.

Bizarrement, dans toute son expérience de guide, une expérience de voyage où il dit retrouver ce temps d'attention au présent, aucune synchronicité ne lui vient à l'esprit. Aucune parmi « les millions de plus petits » coïncidences qu'il me dit avoir vécues dans sa vie n'est identifiée.¹⁴ Aucune. Pourquoi? Peut-être parce qu'il réfléchit? ¹⁵ Le silence dans cette description de sa tâche de guide ne semble tout simplement pas se faire. On se rappellera que dans l'exercice des ses fonctions, il questionne à répétition le contexte entourant des gens qu'il connaît, *ses* voyageurs : « *Tu tournes autour de tes clients tout en étant là pour répondre à leurs questions.* » Ainsi, peut-être que par habitude à un contexte étranger une perception singulière, plus aiguisée, se construirait et ce, couplé à un silence du processus de typification, permettrait la prise de conscience d'une synchronicité ? L'incertitude...

4.3.3 Construire un sens à tous les types de hasards

Dans cette troisième partie, je m'attarderai maintenant à la construction de sens faite par Jean-Philippe à l'égard de la synchronicité et des coïncidences en général. Étant donné que ce dernier affirme être croyant et que les coïncidences, petites ou grosses (je fais référence à son commentaire : « J'en ai un millions de plus petites. »)

représentent l'expression d'un principe *supérieur*¹⁶, je me pencherai, en premier lieu, au sens qu'il donne à celui-ci, comment il le définit. Par la suite, je m'intéresserai à la place qu'occupent la synchronicité ou autres coïncidences et le sens qui leur est attribué en rapport à cette croyance.

Dieu et une spiritualité routière

Dans l'appropriation de la foi faite par Jean-Philippe, ce qu'il y a de plus marquant, ce n'est pas tant qu'il s'éloigne du contexte culturel québécois qui l'ait formé, toujours selon Lemieux¹⁷, en conservant les signifiants catholiques ou en refusant le contrôle institutionnel. Ni qu'il s'inspire d'autres cultures. Non, cela on le conçoit aisément vu son bagage personnel d'exote. Ce qui surprend, c'est qu'il se soit trouvé d'abord une spiritualité personnelle et distinctive puis que celle-ci, par la suite, l'ait amené à chercher une réponse lui correspondant. Comme on le dénote dans le passage suivant, il y a utilisation du signifiant Dieu, ce qu'on peut croire être le rejet du contrôle institutionnel religieux et une généralisation qui pourrait s'appliquer à l'ensemble des cas de figures d'un principe divin, à l'ensemble des religions : « *Je crois en Dieu.[...] en une entité [...]. Pis il y a la religion des hommes et la spiritualité qui est pas pareil du tout. Je suis pas d'accord avec ce que la religion, par ce qu'elle est devenue par le biais des hommes, je suis d'accord avec la spiritualité. Je suis d'accord avec une présence forte, en quelque part [...] Mets toute, la vie, l'univers, Dieu, Bouddha, pis tous les autres ensemble.* » Au risque de me répéter, Jean-Philippe a beaucoup voyagé et, comme Hugo, ayant perçu les différences culturelles au cours de années, des expériences et de ses lectures, il en arrive à ce qui les unit toutes, un principe supérieur universel qui se veut explicatif de l'existence du monde. Par contre, tel que je l'ai souligné précédemment, Jean-Philippe, sur la route, s'est trouvé une spiritualité à laquelle il s'avoue accroché pour ainsi dire. En utilisant les termes de Berger et Luckmann, on pourrait aller jusqu'à dire qu'aux côtés de cette typification s'est associé et développé un modèle d'interaction original. Une façon de se comporter qui s'est construite de multiples expériences. Comme on le sait, elle se résume à être ouvert au moment présent à travers un voyage continu où on favorise l'incertitude : « [...] *j'aime pas arrêter de voyager parce que je m'éloigne de ma spiritualité si tu veux.* » ; « *Oui je suis un junkie de cette spiritualité-là en fin de compte.* »

Aussi, Jean-Philippe fait-il des recherches du côté des « *philosophies orientales* » afin de trouver un savoir, des connaissances qui lui permettraient de rendre compte de cette spiritualité *qu'il s'est découvert*. Par-là, il lui est possible de rendre « plus réelle » sa subjectivité. En effet, comme l'indiquent Berger et Luckmann : « [...] le langage rend ma subjectivité « plus réelle » non seulement aux yeux de mon partenaires mais aussi à mes propres yeux. »¹⁸ Vérité dont Jean-Philippe reconnaît lui-même les vertus et la portée : « [...] *quand tu as des idées dans ta tête, le fait de les extérioriser, de les vocabulariser, de les exprimer, cela te fait prendre conscience. Je vois plus d'une manière que je peux décrire avec des mots justement, le moment présent.* » Peut-être dans le cas de Jean-Philippe, **les situations marginales** posant problème étaient si nombreuses qu'une référence aux connaissances contenues dans son stock québécois de connaissances offertes par la religion catholique s'avéraient insuffisantes - (il dit se questionner beaucoup) ? Peut-être même que la connaissance offerte par d'autres religions se voyait

incapable de soutenir, non plus leur existence dans l'expérience courante¹⁹, mais leur existence courante dans l'expérience du voyage continu!

Ainsi, s'il est difficile psychologiquement de poursuivre sa vie comme si de rien n'était à la suite d'une de ces situations mais que la religion, par les connaissances et l'interprétation qu'elle offre, se trouve à l'insérer dans l'expérience quotidienne, en face de plusieurs qu'elle devient de moins à moins capable de contenir, ne serait-il pas naturel que l'individu cherche à trouver une réponse plus adaptée à son expérience subjective ?²⁰ En tous les cas, Jean-Philippe dans sa construction de sens de sa spiritualité maintient ce qui les unit toutes, l'existence d'un principe *supérieur* mais comble, par un recours aux philosophies orientales, ce qu'elles ne sont à même de traduire : son expérience de voyageur.

Des rencontres quotidiennes

Comme on l'a découvert dans le récit, les synchronicités ou les coïncidences, peut-être même les hasards, sont, selon Jean-Philippe, une manifestation divine. Dans le cas des synchronicités, dont les deux retrouvées dans le récit que je ne tiens pas expressément à *décortiquer*, j'ai déjà parcouru l'itinéraire de la construction de sens qui *peut être fait* à leur égard : 1-Situations marginales parce que ne pouvant être souhaitées mais se présentant comme telles puisque ayant un lien subjectif de sens égal à une causalité objective. 2- Par principes de **ressemblance** et **disponibilité**, référence accommodante à la religion dans le stock commun de connaissances (québécois) ; on se retrouve face au type moins anonyme, Dieu, les symptômes d'un *face-à-face* avec lui ne pouvant être plus manifestes. Je le répète, le voyageur demeure mal disposé à évaluer la rareté d'un événement en contexte étranger étant donné l'utilisation habituelle du principe de **disponibilité** généralement employé pour l'évaluer. Je le répète aussi, c'est cette rareté qui donne à la synchronicité son côté « miraculeux ». Je laisse au lecteur le soin de mesurer l'improbabilité des événements racontés.

En ce qui concerne les *autres* coïncidences ou hasards, la référence au type Dieu ne requiert pas une marginalité si importante. Il s'agit plus vraisemblablement d'un penchant personnel où, par principes de **persévérance** et de **disponibilité**, on maintient automatiquement sa croyance religieuse ou autre. Dans le cas de Jean-Philippe, ceci expliquerait pourquoi il assure avoir vécu, comme guide, des synchronicités ou des coïncidences, alors qu'après réflexion il se trouve incapable d'en nommer une ou encore qu'il affirme, dès le début de l'entrevue, en avoir « un millions de plus petites. » Toutefois, et ceci dit, je tiens à faire remarquer au lecteur que l'expérience subjective de Jean-Philippe est si envahie par des événements de la sorte, qu'il en est arrivé, étant donné la fréquence de leur occurrence, à les objectiver différemment en utilisant à leur égard le mot «rencontres». Et d'étendre ce modèle d'interaction spirituelle, non seulement à un voyage continu, mais à une sorte d'exercice quotidien où, ces phénomènes ne se présentant pas, il questionne la qualité de son attention ou de ses agissements : *C'est quelque chose de naturel pour moi qui est supposé arriver, pis quand cela arrive pu : [...] Est-ce je suis en train de faire quelque chose de pas correct? Ou j'ai tu pas les yeux assez ouverts? Ou il y a quelque chose qui va me tomber du ciel...* » Aussi, même la **réalité quotidienne** qui ne devrait pouvoir être souhaitée, par son expérience subjective,

est typifiée en ce sens : « [...] *tu peux peut-être pas avoir la réponse que tu veux, mais [...] Si tu es assez présent, la réponse va arriver. [...] C'est parce que des fois, on veut toujours une réponse tout de suite, maintenant. Pis des fois on l'a d'une manière détournée* » Que penser de ce cheminement ? Wishful thinking or wishes fulfilled...

4.4 Conclusion

Jean-Philippe, **explorateur**, traverse par la « voie du sud » le Canada en canot. Ce **voyage itinérant et d'épreuves** ayant pour fonction le **développement personnel** est la scène de deux synchronicités.

J'ai identifié à leur égard deux éléments du voyage pouvant potentiellement satisfaire l'exigence fixée par Jung, le mode de déplacement (répétitif) et les paysages (inconnus). Par contre, Jean-Philippe, *habitué aux coïncidences*, a lui-même avancé que le facteur dominant consistait à être aux aguets : porter consciemment son attention au présent vécu. Aussi peut-on croire, étant donné l'exemple *in situ* fourni par lui ne retenant qu'exclusivement l'acte de perception, qu'elle ait quelque rôle à jouer face à cette prise de conscience. Influence qu'elle ne semble pouvoir par contre exercer que si le processus de typification, cette communication intérieure, est réduit au silence.

Quoi qu'il en soit de cet état particulier, ce voyageur que j'ai aussi qualifié d'**exote** et d'**exilé** s'est rarement arrêté parce qu'il ne voulait s'en dégager. Au fil des voyages, *de cet état* s'est même développée parallèlement une forme de spiritualité particulière, **un modèle d'interaction** à la route pour ainsi dire. Spiritualité où les hasards (il ne mentionne pas ce terme), les coïncidences et les synchronicités, les « *rencontres* » de ce croyant, sont interprétés comme des manifestations d'un principe *supérieur*.

À nouveau, **contexte social ayant formé le voyageur, situations marginales, principes de persévérance, ressemblance, disponibilité**, ont été utilisés afin d'éclairer l'éventuelle construction de sens faite par le voyageur à leur égard. Construction qui, comme on l'a vu chez Jean-Philippe, s'est faite en accord avec son type de voyageur, **exote**, puisqu'il a eu recours à des connaissances ne provenant pas directement du stock québécois pour donner un sens à son expérience subjective.

4.4.1 **Des expériences comparées**

Le récit de Jean-Philippe nous permet de penser que l'acte de perception est bel et bien en cause dans cette atteinte d'un état psychique particulier. Par contre, le fait que ce dernier ne puisse trouver aucune « coïncidences (ou synchronicité) » alors qu'il est guidé et a l'esprit occupé à se poser des questions, ceci augmenté des expériences d'Annie et Hugo où l'absence de réflexions a été identifiée comme un facteur symptomatique, laisse croire que le processus de typification est tout aussi responsable ; le silence intérieur serait en conséquence un pré-requis.

Nous remarquons aussi que les trois voyages sont des **voyages itinérants** invitant le voyageur à un mouvement répétitif au milieu de **paysages étrangers**. Par contre, pour les **difficultés**, le fait que ce soit un **voyage d'épreuves**, il semblerait que leur rôle ne soit pas aussi déterminant. Annie a vécu un choc psychologique, et

Hugo mentionne la souffrance, mais pour Jean-Philippe, plutôt comme un poisson dans l'eau, elles ne semblent pas si importantes. Une certaine monotonie, selon ses dires, pourrait même parfois s'installer! (« *C'est plate à la longue.* ») D'ailleurs, en ce qui concerne les difficultés, si celles d'Annie émanaient en grande partie de l'inadéquat de ces typifications et des modèles d'interaction associés, ce n'est pas le cas pour Jean-Philippe. C'est la carte géographique manquante qui est le problème ! Ainsi, une coïncidence ou une synchronicité ne serait pas nécessairement le résultat d'une typification fautive dans son appréhension de la situation.

Enfin, Hugo comme Jean-Philippe ont dit vivre cet état particulier ou rencontrer ce genre de phénomènes plus souvent lorsqu'ils voyageaient **seuls**. Tous deux ont fait référence au bouddhisme Zen, à la méditation. Cette piste pouvant être féconde, je l'ai empruntée et j'ai trouvé ce qui suit: on ne fait pas de distinctions entre les différents types de méditation, mais on y retrouve plutôt sa pratique appliquée à la vie quotidienne. Description similaire à celle que fait Urbain du regard pèlerin (voir p.90) :

En méditation informelle, une vigilance conscientisée devient un mode de vie. Je mentionne la méditation informelle ici parce que la plupart des chercheurs Occidentaux s'attardent principalement à la pratique formelle. Or, le but ultime de la méditation n'est pas simplement d'être à même de faire un « effort pour maintenir consciemment son attention » deux fois par jour lors de séances formelles, mais bien de maintenir et généraliser « cette attention consciente » à toutes les parties de la journée. [...] Comme le note Walpole Rahula (1959): « Soyez attentifs et conscients de tout ce que vous faites physiquement et verbalement, durant la routine qui marque votre travail, votre vie. Que vous parliez, soyez assis, debout, couchez ou endormis, que vous étendiez ou repliez vos jambes, que vous jetiez un regard à ce qui vous entoure, que vous mettiez vos vêtements, que vous soyez silencieux, en train de manger ou de boire, que vous alliez satisfaire des besoins primaires, lors de ces activités ou toutes autres, vous devriez être pleinement attentifs et conscients des gestes que vous portez à ce moment, c'est-à-dire, que vous devriez vivre dans le moment présent, l'action présente. »

21

Par conséquent, si on un résume les divers points, la *combinaison gagnante* serait la suivante : Par un **voyage itinérant (répétitif)** et des **paysages étrangers**, un voyageur, préférablement seul, réduisant au silence consciemment (Hugo) ou inconsciemment (Annie et Jean-Philippe) le processus de typification et précisant sa vue (consciemment chez Jean-Philippe – inconsciemment chez Annie et Hugo?), arriverait, tout en maintenant un intérêt sans cesse renouvelé, à une relativisation du temps et de l'espace, nécessaire à la prise de conscience ou l'expression d'une synchronicité (Jung). Peut-être.

CHAPITRE V

LE CAS DE M. BERNARD VOYER, NE RIEN LAISSEZ AU HASARD

5.1

PRÉAMBULE

La rencontre avec M. Bernard Voyer s'est orchestrée d'une drôle de manière. D'abord, je ne savais pas vraiment qui était M. Voyer¹ ; vaguement, alors que j'étais guide, des voyageurs m'avaient dit que c'était un alpiniste de renom, un québécois.

Sachant qu'il donnait une conférence à la polyvalente où enseignait ma belle-mère, avec son accord, je m'y suis rendu le jour de sa venue dans l'espoir de lui demander d'être l'un de mes *experts* du voyage itinérant. Après m'être présenté et avoir énoncé la raison de ma venue, un projet de maîtrise avec pour objet le voyage et des *événements liés à la chance*², l'explorateur a accepté ma présence dans la salle mais m'a averti, avant de monter sur scène, qu'il n'y avait pas lieu de parler de chance dans des expéditions de ce type.

M.Voyer a par la suite pris la parole devant le groupe d'étudiants et procédé à la narration de ses multiples expéditions. Première surprise (pour moi!) : il a rejoint le pôle Nord par deux fois (magnétique et géographique), le pôle Sud (lui et M. Thierry Pétry furent les 10 et 11 à le faire!), atteint les sommets les plus hauts des 7 continents, traversé le Groenland, le Sahara, etc.³ (J'invite le lecteur, avant de poursuivre la lecture de ce récit, à consulter le carnet de route époustouflant de M.Voyer à l'appendice D p.144.) Durant son récit, tandis qu'il détaillait l'expédition du pôle sud, deuxième surprise : la chance. Alors qu'il m'avait expressément averti qu'elle n'était pas de la partie, je l'ai vue. Voulais-je la voir ? Probablement. M.Voyer était *seulement* mon deuxième sujet et je reconnaissais dans son voyage des traits de similarité avec celui de mon premier sujet, Annie, de même que les miens. Soyons réalistes, quand je dis similarité, j'espère que le lecteur comprend bien que je ne suis pas en train de rêvasser et flanquer nos petites expériences aux côtés des siennes, seulement que son expédition au pôle Sud se classait à l'intérieur de catégories familières : voyage itinérant, contexte étranger et difficultés, grosses difficultés...

Par conséquent, maintenant que je *savais* un peu mieux qui était M. Voyer et que son expérience pouvait s'avérer riche pour ma recherche, invité à le faire, je communiquai avec lui par Internet afin de savoir s'il était prêt à me rencontrer pour un court entretien. Comme le lecteur pourra le constater s'il consulte la copie de la lettre à l'appendice E p. 145 ou bien qu'il porte attention à la question qui débute ce récit, il n'est plus question de parler de chance... Lors de sa conférence à la polyvalente, j'ai confié à l'explorateur que j'étudiais la *chance* en voyage, mais par la suite il n'en a plus été question qu'après l'entretien, moment où je lui expliquai mon projet.

PRÉSENTATION DE L'ENTREVUE ET DU SUJET

La rencontre avec M. Voyer a eu lieu au café Cherrier, coin Cherrier et St-Denis. Au-dessus d'une heure, avec enthousiasme, l'explorateur et l'alpiniste qui parcourt la planète depuis trente ans⁴ m'a conté, l'Antarctique. Vif, drôle, patient et sensible au sort de la nature, le personnage est grand et attachant.

UN COURT RÉSUMÉ DU VOYAGE

Le récit : Le récit de M.Voyer traite essentiellement de son expédition au pôle Sud. Ce voyage où lui et M. Thierry Pétry ont égrainé pendant 65 jours les 1500 km qui les séparaient du pôle sud. Par tranche de 10 ou 11 heures de ski par jour et traînant chacun à leur suite une charge de 170 kg, contre le froid, les engelures, les vents, ils y arrivent le 12 Janvier 1996.

L'incident⁵ : Lors de la conférence M.Voyer a mentionné que très tôt dans leur progression vers le pôle il s'était produit un incident : un sac de nourriture a été laissé par mégarde. En prévision de monter le lendemain une dénivelée importante et venir à bout de vents qui empêchent toute progression avec des pulkas chargés, les deux explorateurs retirent l'équipement de leurs traîneaux. Les sacs sont laissés près de la tente. La nuit passe. Il neige. Le lendemain on opère une suite de va-et-vient avec l'équipement partagé. Plus tard dans la journée, on se rend compte qu'on a oublié le sac de nourriture. M.Voyer retourne sur les lieux et retrouve le sac.

5.2 LES THÈMES DE L'ANALYSE SUIVANT LA LOGIQUE SÉQUENTIELLE DU VOYAGE

5.2.1

AVANT LE VOYAGE

LES PRÉPARATIFS

Les préparatifs pour cette expédition au pôle Sud se sont étalés sur quatre ans et inclus trois expéditions préparatoires : l'atteinte des pôles Nord magnétique et géographique ainsi que la traversée du Groenland. Pour l'équipement utilisé, je réfère le lecteur au site Internet de M. Voyer où se trouvent tous les détails.⁶

LE TYPE DE VOYAGE ET DE VOYAGEUR

Les modalités entourant l'expédition au pôle Sud se découvriront à la lecture des prochains thèmes. Le trait principal que je désire souligner ici concerne plutôt le regard philosophique sur l'aventure humaine que l'explorateur a acquis au courant de ses déplacements.

J'aime beaucoup beaucoup jouer avec l'idée que l'humain a la plus grande capacité qui soit pour s'adapter. Je trouve cela fantastique. Après toutes mes expéditions, il y a un espèce de constat, il y en plusieurs, des centaines de choses, mais il y en a une qui est dans mon quotidien. C'est que nous sommes très très petit et très grand à la fois. C'est-à-dire que sur le continent Antarctique, imaginons un aventurier, vous passez en avion et vous voyez quelqu'un sur le continent Antarctique : Canada - États-Unis là! ⁷ Deux petits bonhommes qui s'en vont, ils marchent. C'est deux poussières! On est rien, on est rien. Et pourtant dans ce rien-là, dans ce petits points que vous voyez de l'avion, minuscules, il y a de la passion, il y a un système de chaleur intégré pour pas geler, il y un système de vision pour voir où il va, il y a de l'espoir, il y a de l'amour, il y a des connaissances, de l'expérience, assez pour traverser cela. Si' écoeurant! Terrible! Je trouve cela très très fort comme sentiment. Cette idée-là m'habite profondément ; toujours avec moi. Et cela me donne un autre regard sur les choses, sur l'environnement. D'un côté on est petit face à toutes ces usines, cette consommation, et d'un autre côté on est assez intelligent pour faire quelque chose. Si on est capable de marcher sur la lune, on est capable de mettre un filtre à une cheminée, heille!

Philosophe, M.Voyer nous apprend que cette capacité d'adaptation hors du commun qui permet de traverser l'Antarctique peut aussi être la solution aux problèmes qu'elle a engendrés : il suffit d'agir. Il exemplifiera son

affirmation en disant que si on est capable de marcher ou se promener en Jeep sur la lune, on est sûrement capable de faire un tuyau d'échappement qui pollue moins...

LES MOTIFS OU LES INTÉRÊTS POUR CE VOYAGE OU LE VOYAGE ET INSERTION DANS UNE LOGIQUE BIOGRAPHIQUE

Questionné à savoir s'il avait traversé l'Antarctique par défi, M. Voyer nuancera : il en avait bel et bien un à relever pour l'appréciée *sac au dos et boussole au poing*, mais l'intérêt principal était d'assouvir une passion : *Ce n'est pas du tout, du tout, relever un défi. Mais pour faire cela, il y a défi à relever. C'est-à-dire que ma passion, un point commun à toutes mes expéditions, c'est l'hiver. La neige, l'hiver. Jamais je n'aurais escaladé les hautes montagnes s'il n'y avait pas de neige au sommet. Jamais je n'aurais jamais été à l'Everest si cette montagne n'avait pas de neige au sommet. Jamais. C'est l'hiver. J'ai écrit sur l'hiver, je le contemple, je le regarde, je l'imagine, je le rêve, je veux le visiter et le summum de l'hiver, l'expression la plus grande sur notre planète de l'hiver, c'est l'Antarctique. Je me suis dit, c'est pas vrai que je vais mourir sans avoir vu l'hiver. C'était écrit dans mon chemin.*

Mais pas quand j'étais enfant et non quand j'étais ado, l'Antarctique. Mais c'était depuis plusieurs années écrit dans ma feuille de route que je ferais tout pour essayer, je dis pas que je réussirais, de connaître l'Antarctique, de le voir, et j'y ai été trois fois, de la skier. Donc mon expédition au pôle c'est purement cela. C'est de voir la neige, la plus blanche, la plus longue du monde, de respirer l'air le plus pur sur terre, de voir ce que j'estime le plus beau des continents et l'un des continents les plus importants pour l'équilibre de notre planète. Donc il faut que je connaisse cela, il faut que j'y aille, pis aussi dans cette idée d'explorer, dans cette idée d'aller au bout du monde, il y a toujours une chose qui m'a motivé, ce qui explique aussi mes incursions africaines, c'est que j'ai toujours voulu voir la nature dans ses plus fortes expressions. Toujours. Je suis un amoureux profond de la nature.

Toute ma curiosité d'aller un jour à un endroit où... Ce continent appartient à tout le monde. Ce continent là appartient à l'humanité hein?! Il y pas de passeport, pas de visa là.

Et je me suis dit, c'est une belle expérience à communiquer, pour pouvoir l'enseigner. Autrement dit, susciter un peu plus d'intérêt sur l'Antarctique, dire aux gens dans mes conférences, chez les jeunes, partout dans les écoles, quand l'on m'y invitera, dire que l'Antarctique, c'est pas un banc de neige, hein!

Le voyage de M. Voyer au pôle Sud s'inscrit dans une logique biographique où se côtoient les expressions naturelles les plus fortes, presque exclusivement celles où il y a, simplement, la neige. On découvre aussi son besoin de communiquer, pour l'équilibre de la planète, l'importance du continent sans frontières.

5.2.2

PENDANT LE VOYAGE

LE MODE DE DÉPLACEMENT

Malgré que l'expédition du pôle Sud soit évidemment un voyage difficile et répétitif - 65 jours, 10 à 11 heures de ski par jour, un poids initial à tirer de 170kg, froid extrême, vents violents et nourriture déshydratée - M. Voyer décrira plutôt l'importance de la préparation, du matériel.

*Tout est essentiel parce qu'il n'y a pas de matériel de rechange. [...] C'est à la limite de l'autonomie ce que l'on a fait. On peut pas tirer beaucoup plus lourd que cela, 1 ou 5 kilos de plus, je le sais pas, en tous les cas c'est tough. Comme je leur disais aux astronautes⁸, je leur disais dans ma préparation et dans mes autres expéditions aussi, je n'apportais pas de volonté de rechange, de poumons de rechange, de cœur de rechange, de pancréas de rechange, bien j'apporterai pas de bâtons de rechange. J'ai juste à trouver des bons bâtons. J'ai juste à trouver une bonne tente. J'apporterai rien de rechange. Parlant de l'équipement et de joints d'étanchéité : **C'est pas au cas où. On le sait, on va le changer deux fois. [...] ce qui fait que tout est important : pu de tente on est fait, pu de sac de couchage on est fait.***

Autre aspect que l'explorateur décrit, encouragé à le faire par moi, le silence auquel il a fait allusion dans sa conférence et son état d'esprit lors du voyage. Selon M. Voyer, généralement, les gens ne côtoient plus le silence, en effet, au contraire des animaux qui s'en tiennent à l'essentiel, nous nous abusons du bruit : « *Les oiseaux se parlent puis après ils se ferment la gueule! C'est tout. Nous on est des bruyants. On bouge tout le temps les choses, on tape, on manipule des objets.* » En Antarctique peut-on enfin le retrouver?

*Là, on va dans le profond silence, même si la tempête pis le vent et tout cela. Parce qu'il y a le faux pis le vrai silence. Le silence que provoque l'éloignement, le silence qui s'installe en soi. Le silence par l'absence. Il y a pas personne autour de soi, c'est une forme de silence... Il y a Thierry mon ami. Mais on n'a pas de famille, on n'est pas nombreux, on n'a pas de vie sociale. Donc c'est une forme de silence. Il ne me fait pas tellement le silence. Souvent cela fait peur, mais pas tant que cela. C'est-à-dire que j'ai appris à le connaître et en fait je le recherche un peu. (hésitation) D'abord je veux l'entendre ce silence là. Et puis je veux entendre tout ce qui viendra briser le silence. C'est-à-dire, la fissure sur la plaque avant, la glisse de mes skis, le planter de mes bâtons, c'est de m'entendre avancer, la tempête qui s'en vient. Dans l'attente, les premiers cristaux de glace poussés par le vent qui viennent taper sur la tente qui annoncent une perturbation dangereuse, je veux l'entendre. Je veux pas m'évader de là.*⁹

Pour répondre à cette question laissée en suspend, il semblerait que oui, on trouve le silence au pôle Sud. Toutefois, lorsqu'on apprécie la quantité de choses auxquelles l'explorateur doit penser, tout compte fait, il reste peu de place au silence pour placer ne serait-ce qu'un mot. Réalité qu'on apprécie quand M. Voyer décrit le temps de l'attention qui caractérise un voyage de ce type.

Présent!!! Présent. Présent. Parce qu'il faut que je sois vigilant aux crevasses. Faut que je sois vigilant. On est deux, faut que tous les deux on avance. Présent, présent, présent au boutte. Présent! (convaincu puis reprend)
En majorité c'est le présent, un peu c'est le futur dans le sens ou je vais vous expliquer. Un peu sur le futur parce qu'une expédition comme celle pour se rendre au pôle, dans sa tête on ne fait que des mathématiques. C'est un monde mathématique. Je n'aime pas particulièrement les mathématiques. On ne fait que cela. On avance au pôle, on calcule ses degrés, ses azimuts, on regarde l'heure, le temps qu'on avance pour pouvoir éventuellement faire une pause, l'angle du soleil, pour pouvoir calculer les degrés de notre route, notre vitesse, les nombre de jours, les nombres de calories, les nombres de litres d'essence qu'on utilise, le nombre de kilomètres que l'on va faire aujourd'hui, les degrés. Cela devient une obsession, parce qu'on avance, 86° degré, 87° degré, on est tant de degrés, tant de minutes, il nous reste 111 km, il nous reste 110, il nous en reste 22, on en a fait 30 hier, 32km, si on en a fait 32, il va en rester 25. Que des mathématiques! Donc dans ce domaine-là des mathématiques, c'est sur le futur. C'est en prévision. On est en survie, pas en survie, c'est pas vrai, on est en autonomie. On doit tout calculer pour être capable d'y accéder. Dans ce sens-là, on est dans le futur. Et puis on est dans le futur dans une autre affaire aussi. Il faut que j'apprenne aujourd'hui pour que demain soit moins difficile. C'est le propre de l'intelligence cela hein améliorer son sort? Si vous vous trouvez le moyen demain, d'écrire plus facilement, plus vite, vous allez le faire? C'est le propre de l'intelligence, d'améliorer, de rendre cela plus facile.

Comme on le comprend, le silence intérieur est constamment perturbé. Oui, les sens considèrent attentivement tout et, par là, le temps principal de l'attention est le présent vécu, mais puisqu'il n'est pas accompagné d'une accalmie ni des mots ni des calculs, alors on conjugue aussi au futur.

RAPPORT À L'ESPACE

L'Antarctique, M. Voyer la connaît bien : force et direction des vents (les plus froids, les plus forts), longueur de la chaîne de montagnes (2^e au monde avec 4000 km), épaisseur de la calotte glacière (4000m par endroit), densité atmosphérique, etc. La raison de ce savoir pointu ? Un intérêt personnel mais aussi contrer par la connaissance,

l'incertitude et les dangers qu'elle pourrait produire : « *Je m'attendais au froid, je m'attendais aux vents, je le savais, j'avais lu. Les vents catabatiques là, jamais, jamais on aurait une brise de dos¹⁰. Cela je le savais.* »

Aussi, bien qu'il m'ait dit avoir tout prévu et qu'aucune condition climatique n'aurait pu le surprendre, il ne mesurait peut-être pas aussi bien le voyage intérieur qu'il allait faire : « *Ah, s'il y a une chose qui me fait ben plus peur que le silence, c'est l'espace. C'est certain. Parce que l'espace c'est long. J'ai dit dans ma conférence que je me suis vite rendu compte que j'allais faire autant de kilomètres en moi que j'allais en faire sur le continent blanc. C'est un très très long voyage en dedans.* » La fonction du voyage? Une découverte intérieure longue de 1500 km.

5.2.3

L'INCIDENT DU SAC DE NOURRITURE

J'ai invité M. Voyer à décrire plus en détails la suite des événements et son état d'esprit relatif à l'incident qu'il avait, lors de sa conférence, décrit en ces termes : « *C'était comme retrouver un enfant perdu.* », « *C'est comme si j'avais pelleté l'Antarctique* ».

Oh... c'était terrible cela. (Prend un long respire et fait une pause) L'inventaire se faisait très vite. C'est-à-dire que tout est organisé en fonction d'une reconnaissance visuelle de tout notre équipement. On va pas mettre une petite étiquette qu'il faut lire : on va perdre l'étiquette ou l'encre va être délavée par la neige, non. Rouge, premiers soins. Tout est organisé : tant de sacs, tant d'affaires.

Mais là, en haut, il fallait le retrouver. Quand je me suis rendu compte que cela avait fait... Cela nous a fait sacrément peur. Parce qu'on savait que cela avait énormément d'implications. Tout là-bas a une grande importance. C'est cela qui est intéressant aussi, c'est cela qui est bien hein? C'est cela que l'aventurier recherche un peu, que tout est important. Pu de tente, dans la merde, pu de sac de couchage, dans la merde, perd ci, on est dans la merde. Il y a un peu de cette recherche là, du scout attardé! C'est le fun de jouer à cela. Là, c'est pas une joke là, c'est pas bon ben on reprend l'auto pis on rentre à la maison. Donc il faut absolument que je le retrouve. Donc sur le moment, on a été pris d'une certaine peur : va t-on le retrouver? Puis aussi d'une certaine conviction, je vais le retrouver, parce que c'est vital.

Tel qu'il l'a été signalé, de ce voyage, tout est calculé. Aussi, bien quelle puisse parfois représenter un intérêt pour le voyageur, dans ce cas précis, l'incertitude est malvenue.

M. Voyer décrit ici les allées et venues avec l'équipement divisé : *Alors on tirait cela, avec une sangle on accrochait un sac à un mousqueton, on le traînait par terre. On descendait, pis on remontait. Thierry, est monté de la tente vers le milieu de la pente et moi, je faisais la partie allant du milieu au sommet. Alors un moment donné, il a tout monté, il est venu me rejoindre pis il ventait fort. Là pendant ce temps-là en bas...*

-Cela balaye!?

Ssss c'est pas long! D'abord on marche pas dans cela d'épais de neige. (montrant avec ses mains environ trois pieds de neige). C'est souvent tassé, dur. Ce qui s'est passé, c'est sûr que c'est cela qui s'est passé, c'est que la veille, quand on a campé en bas du glacier, on a sorti les sacs pour préparer cela, ce voyage là, on en a mis à côté des traîneaux, et... (Ils savaient que le lendemain, ils ne pourraient pas traîner plein les traîneaux avec l'équipement.) Le lendemain matin, avec le vent, il y a une petite congère (amas de neige) qui s'est fait. On a déneigé tout cela, on a pris les traîneaux, pis cela c'était pas dans nos traîneaux comme cela l'avait été... On a brisé un peu notre ordre ordinaire, nos habitudes. Tu sais il y a des vagues de neige, des congères comme l'on voit des fois, des affaires là (pointant dans le vide des sortes de dunes des neiges). Il y en avait, câline! Il était dedans. J'ai pelleté en maudit par exemple. D'abord, il a fallu que je retrouve où on avait monté la tente hein!?

-Le GPS vous a aidé? Sûrement? (Global positioning system- Outil qui par signal satellite permet de connaître sa position sur le globe)

Non, pis avec le GPS on fait pas des meek point aussi précis. Le GPS c'est pas à deux mètres près-là. TOC, c'est là. Non. Non. Non. Pis en plus, là ils précisent les GPS hein! L'armée américaine les rend plus précis, depuis la première guerre en Irak, ils ont donné cent, cent cinquante mètres de précision, pour être précis. Cent mètres! Tu vas en pelletter hein! Cent mètres de même, cent mètre de même, 1 kilomètre carré!

Se remémore la scène. Il y avait de la glace plus loin, de la glace vive je me souviens. On a passé la glace parce qu'on allait pas monter la tente sur la glace. *Après la glace vive, on a monté la tente pis là je remémorais qu'est ce que je m'étais dit : « Tu sais, il y avait de la glace, on a passé cela, nan nan nan o.k... » On était pas très loin de la pente, pis je me suis dit: « C'est dans ce coin-ci. » Pis là, je pelletais, je pelletais, je pelletais. « Ah oui! Il faut que je le trouve! » Thierry était en haut. J'avais chaud, il faisait pas froid, je pelletais! J'étais correct. Il fallait que je le retrouve. C'est sûr sûr sûr que c'est ici.*

-Comment viviez-vous cela? Étiez-vous dans un moment d'attente terrible?

Non...il faut toujours garder son...il faut pas paniquer. Heille la panique, cela coûte de l'énergie cela paniquer. Je me suis dit, cela doit être là, cela doit être là. J'ai pelleté à droite, à gauche. Je me disais : « Je vais le retrouver, je vais le retrouver, il est dans la région ici! » Bâtinsse! Pis il est pas à cent pieds en dessous, il doit être à six pouces sous la neige, un pied sous la neige. Il est pas à dix pieds là (s'énervé un peu). Tu sais il est pas tombé un banc de neige de dix pieds depuis hier. Non, non, il est quelque part! Si c'est pas celui-là, celui-là, celui-là, j'en ai cent, j'en ai deux cents mais christie, je vais le trouver! Faut le retrouver! Je vais le trouver.

Durant tout ce temps, comme le dit si bien l'explorateur, jamais le doute n'a pu traverser cette confiance, cette assurance qu'il allait retrouver ce sac, jamais. Jamais non plus le silence s'est-il fait dans son esprit, M.Voyer se répétant qu'il trouverait le sac. Puisque l'incident s'est présenté comme un imprévu dans un voyage préparé pour que rien ne le soit, j'ai demandé à M. Voyer l'origine du problème : un oubli?

Ben c'est une erreur de notre part. On a brisé ce soir-là parce qu'on allait pas avancer comme d'habitude. On avance en tirant notre traîneau, là, on allait transporter tout notre bagage séparé. Donc on a brisé notre habitude de tout placer dans le traîneau, de savoir exactement (l'emplacement de tout) On a fait une erreur, on aurait dû... (s'emporte) C'est facile par après. Je sais pas ce qu'on aurait dû faire. C'est pas un inventaire avec un crayon. Celui-là? Il est là. Ça? C'est là en haut. C'est pas comme cela que ça marche.

Le lecteur connaît maintenant une grande partie du contexte lié à l'événement qui m'est apparu comme chanceux: trouver un sac après une nuit de tempête sur une surface de 1 kilomètre carré où sont distribués des amas de neiges de trois pieds. Étant donné qu'il me paraissait possible de considérer l'incident comme tel, j'ai demandé à l'explorateur de l'évaluer en terme de probabilités.

Mes chances? Ah, j'ai jamais évalué cela comme cela. J'étais sûr j'allais le trouver. (très calme) C'est sûr que j'allais le trouver. Je vais y passer une journée, deux jours, je vais le trouver! Il est là! Je veux dire on l'a pas échappé en montant. Y'est pas en haut! Il est en bas. Il est dans ce coin là, il est dans ce coin là, il est dans ce coin là, m'a le trouver m'a le trouver ! Pis des fois je me disais, ce qui va me sécuriser aussi, je vais peut-être trouver d'autres signes qui vont me dire que je suis à la bonne place. Comme par exemple, je peux tomber sur de la neige d'urine. Je me souviens pas avoir vu ce genre de... (marque) Parce qu'on n'a aucune poubelle, on rapporte tout. Tu sais je peux pas trouver une allumette avec laquelle on allumait le réchaud, on rapporte tout! Il y aurait eu cela. Si on avait pissé. Il n'y avait pas d'indices! Sauf, sauf dire, on est en bas du glacier. Moi j'étais là, à mon avis, j'étais à cinquante mètres près là...

La situation est complète, il n'y a pas eu non plus d'indices ayant pu permettre à l'explorateur de déterminer l'emplacement du sac perdu. Maintenant, même s'il n'était pas question de chance pour M. Voyer, un incident imprévu comme celui-là avait-il changé sa vision du voyage, de ses expéditions?

Non! Non! Absolument rien, même pour Thierry hein! On a mis le sac, on l'a trouvé le sac?! On part, pis aujourd'hui c'est cela. Pis on va camper, pis demain... On en a pas reparlé. On avance, il faut atteindre le pôle! Il est loin en baptême en plus. Il y a pas beaucoup de place pour cela... Il y a de la place sur ce que l'on vit maintenant et en prévision de pour être capable de rejoindre le pôle. On a le pôle dans la tête. On peut pas dévier. Faut avoir une route qui est correcte. Faut pas le perdre le pôle. Faut être sur de le trouver. Il faut une route et une navigation qui est correcte... Comme j'ai dit, je me suis assis, j'ai pleuré là, cela m'a... Ahhh. C'était une grosse affaire de faite, mais après cela, je me suis dit : « Bon ben il y a une journée à faire c'est pas fini. » Il faut pas vivre longtemps sur ces choses-là.

Comme M.Voyer l'indique, il n'y a tout simplement pas de place dans une expédition comme celle-là pour s'attarder à ce genre d'événement, à y réfléchir.

J'explique mon projet à M.Voyer

À la fin de l'entretien, j'ai expliqué la nature de mon projet à M. Voyer. Cette section du récit, presque un résumé de ce qui précède, constitue sa réaction où il s'est d'abord interrogé : « Est-ce que l'on peut voir l'autre côté de la médaille, perdre cela dans la pire journée ? » (malchance)

On peut pas perdre un crampon en montant l'Everest. Dans aucun moment, on peut pas. Et c'est là, c'est ce qui justifie une si longue préparation, si minutieuse, une exécution, une fois sur place, rigoureuse, mais aussi un état d'esprit. Un état d'esprit, c'est-à-dire que faut surtout pas jamais, jamais, jamais se dire : « Si cela arrive, on verra, on verra ben...euh. » Il y a aucune place à cela. Il y a pas de on verra ben si cela arrive. La marche vers le pôle, et l'exemple est beaucoup beaucoup plus fort sur le pôle qu'ailleurs, que l'Everest par exemple. Pour plusieurs raisons. Parce qu'à l'Everest, d'abord on est pas tout seul, à l'Everest on voit du monde. Deuxièmement on est en contact radio avec des gens qui peuvent nous aider. Troisièmement, c'est que pour descendre, on va retrouver dans une journée, deux jours, si on est très haut trois jours, le camp de base où là il y a tout. On peut sortir si on en est capable, si c'est pas une avalanche ou tomber dans une crevasse mais on peut se sortir d'une situation assez inconfortable. Il y a des sorties. En route vers le pôle, il y a pas de sorties. (très sérieux) Il y a aucun avion qui peut venir nous chercher, il y a aucun hélicoptère. Parce que la pression d'oxygène n'est pas la même. De plus, au niveau mécanique, parce qu'il fait froid, tout va geler. On est dans des vagues de glace de deux mètres, il pourrait même pas atterrir. Donc, il y a une sortie, c'est le pôle. C'est pour cela que c'est l'instant présent avec le futur. Le lendemain du sac bleu pâle, on parle pas du sac bleu pâle. On a tellement d'affaires à faire, il vente tellement fort. Faut monter la tente, le sac bleu pâle, il est réglé, on l'a réglé, on peut pas...on est pas la dedans-là. Cela revient tout après quand on arrête l'expédition, quand on a terminé.

L'expédition au pôle Sud nécessite un état d'esprit particulier, il doit n'y résider aucune incertitude! Pour cause, le plus petit oubli peut s'avérer fatal!

5.2.4

APRÈS

LA QUESTION DE LA CROYANCE

Sur l'invitation de M. Voyer, j'ai consulté le site Internet de Radio-Canada afin de connaître sa vision spirituelle des choses qu'il disait partager à l'émission **Second regard** du 1 Janvier 2006. Malheureusement, le journaliste le laissant peu parler, on n'en retire peu de l'explorateur : une croyance large mais indéfinie et une belle citation sur l'éphémère de la vie.

Oui je suis croyant, oui, ah oui je suis croyant. Ce n'est pas une croyance en une chose, non. C'est beaucoup plus large. J'ai eu la chance dans ma vie de parcourir le monde, évidemment j'ai choisit les pays où il y a plus d'hiver-là [...] J'ai rencontré des gens des coins les plus loin, mais en fait, peut-être les plus près d'une grande vérité. Cela m'a ouvert un peu l'esprit dans ma croyance.

Nos petites traces de nos skis, la première petite rafale vous efface ça pour quelques siècles ou millénaires, vous ne faites que passer. C'est un peu le chemin que l'on fait dans la vie, hein? On trace, on essaie de la faire la plus belle, la plus droite possible, mais elle n'est qu'éphémère.

5.3 LE COMMENTAIRE DU CHERCHEUR

5.3.1 Définir le voyage et le voyageur

Selon la typologie de Todorov, le type de personnalité qui définirait le mieux M.Voyer en tant que voyageur, est le **philosophe**. Brièvement, celui qui par un long travail d'apprentissage s'est *détaché* des différences humaines qu'il a pu observer à travers ses voyages et atteint leurs ressemblances. Évidemment, étant donné le parcours *en nature* de l'explorateur, les constats auxquels il parvient ne confrontent pas uniquement l'individu dans sa relation aux Autres, mais à son environnement en général. Des exemples d'universaux auxquels parvient l'explorateur : le propre de l'intelligence humaine qui est de s'améliorer, la fragilité humaine que côtoie sa force face aux dangers que représentent les éléments mais aussi ses créations, le silence qui fait peur et l'aventure qui se présente comme un voyage où tout est important.

Aussi, reconnaît-on un autre trait caractéristique du type **philosophe**, celui, étant donné l'apprentissage fait, de ne plus seulement recevoir, mais aussi, donner des leçons. Cette disposition, M. Voyer la souligne lui-même lorsque face à son expérience il affirme qu'elle lui « *donne un autre regard sur les choses, sur l'environnement.* » et qu'il aimerait bien partager celle du pôle Sud : « [...] *c'est une belle expérience à communiquer, pour pouvoir l'enseigner.* »

Ensuite, en ce qui à trait aux gestes du voyageur je ne procéderai pas à l'exercice habituel de classification. Enfin, j'y procéderai mais avec l'idée, non de classer et valider l'expérience de M.Voyer comme celle d'un **explorateur**, mais plutôt de montrer que les choix typologiques effectués par Pearce, à la lumière de son expérience, sont valides. La raison est simple. Pearce, pour parvenir à une typologie scientifique a procédé de la façon suivante : il a questionné le sens commun (sondé 100 personnes¹¹) face à une liste de traits pouvant décrire différents voyageurs et, les réponses récupérées, en a fait une construction savante proposant des types idéaux et leurs attributs : sa typologie regroupant 15 types.^{12 13 14} Or, le sens commun s'inspire de *personnages* publics comme M.Voyer pour déterminer ce qui fait d'eux, qui ils sont, des voyageurs aux traits distinctifs. Il serait ainsi absurde de classer, pour ainsi dire, la source d'un classement! Ainsi, Pearce qualifie le type **explorateur** de la façon suivante : explore seul, s'intéresse à l'environnement, prends des risques physiques, n'achète pas de souvenirs, porte un regard pénétrant sur la société visitée.

Passons vite sur certains points évidents, lors de l'exploration au pôle Sud, M. Voyer n'achète pas de souvenirs¹⁵ (!), il prend des risques physiques (En fait, il risque sa vie.), et bien qu'il ne voyage pas seul, il est possible *qu'au seuil de l'autonomie* puisse, dans le cas d'une expédition au pôle Sud, se traduire par le concours minimum de deux membres. Pour ce qui est des deux derniers points (manifeste un intérêt pour l'environnement et porte un regard pénétrant sur la société visitée), l'explorateur en fait la démonstration à travers l'ensemble du

récit, tant par ses connaissances géographiques approfondies que ses pensées personnelles concernant l'étendue franchie et ce besoin de les partager. Aspects de sa personne que les passages précédents ont déjà révélés et qu'on retrouve avec les suivants : « *C'est de voir [...] l'un des continents les plus importants pour l'équilibre de notre planète. [...] Il y a toujours une chose qui m'a motivé [...] c'est que j'ai toujours voulu voir la nature dans ses plus fortes expressions. Toujours. Je suis un amoureux profond de la nature.* »

Aussi, pour compléter cette partie concernant le type de voyage que représente l'expédition au pôle Sud de M.Voyer, je terminerai par la qualifier de **voyage itinérant** étant donné que les deux explorateurs, hormis des jours où ils leur étaient impossible de le faire, ont cheminé presque 65 jours durant, et **d'épreuves** parce qu'elle remplit deux critères principaux formulés par Gradburn. Elle est longue (2 mois et une semaine) et difficile, dans ce cas-ci, extrêmement difficile.

Enfin, il demeure un repère à déterminer afin de compléter cette définition de l'expédition au pôle Sud, la fonction accomplie par ce voyage. Puisqu'il s'insère dans une logique biographique dont il constitue, pour ainsi dire, une autre étape et que M. Voyer avoue avoir fait du chemin tant à l'intérieur de lui-même, qu'à l'extérieur, la fonction première de ce voyage paraît coïncider le mieux avec un **développement personnel** : « *[...] C'était écrit dans mon chemin.* » ; « *J'ai dit dans ma conférence que je me suis vite rendu compte que j'allais faire autant de kilomètres en moi que j'allais en faire sur le continent blanc. C'est un très très long voyage en dedans.* » Étape de son parcours qu'auront précédée ces trois expéditions nordiques, mais, il ne faut pas l'oublier à laquelle se succéderont l'ascension de quatre des sept sommets les plus hauts de chaque continent, dont celui de l'Asie, l'Everest. Le voyage au pôle Sud n'est pas approché avec la notion de défi, celle de se prouver à soi-même qu'on est en mesure de s'adapter, néanmoins il demeure, on peut le supposer, un lieu de formation et d'apprentissage pour la suite...

5.3.2 Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité

Dans cette seconde partie, je vais procéder au repérage de facteurs ayant pu contribuer à la prise de conscience d'une synchronicité. Je ne le fais pas parce qu'il y a lieu de considérer l'incident du sac de nourriture comme tel ni d'y voir une coïncidence. M.Voyer a pelleté, M.Voyer a trouvé le sac. Il n'y pas de lien de sens à chercher, c'est purement de la causalité de première ordre pour ainsi dire : une cause, un effet. Est-ce qu'il a lieu de parler de chance? De hasard positif en quelque sorte? Je ne peux pas me prononcer sur ce fait. Chacun fait la lecture du récit, chacun envisage l'incident comme il l'entend. Néanmoins, je vais quand même me permettre cette identification d'éléments parce qu'elle offre la possibilité de poser des questions intelligentes en comparant les différents récits.

Un intérêt sans cesse renouvelé

Dans l'expédition au pôle Sud, il y a, à mon avis, trois facteurs qui pourraient maintenir l'intérêt de M.Voyer: le mode de déplacement, les paysages et un effort personnel.

1-Le mode de voyagement : Le mode de déplacement répétitif et extrêmement difficile (fatigue, engelures, dangers, etc.) m'apparaissent à même de maintenir l'intérêt de M.Voyer.

2-Les paysages étrangers : Malgré le fait que bien des aspects du milieu soit connus avant qu'on ne s'y aventure, par exemple, la force et la direction des vents catabatiques, la présence de sastrugis ou de congères (vagues de neige variant en importance) etc., les paysages demeurent étrangers. On se les a représentés sûrement maintes fois, mais jusqu'à ce qu'on les voit pour la première, ils demeurent *inconnus* et source, il va s'en dire, d'intérêt. Le but du voyage n'était-il pas avant tout de : « [...] *de voir la neige la plus blanche, la plus longue du monde.* »?

3-L'effort personnel : M.Voyer affirme, par un effort personnel, vouloir maintenir lors de l'expédition, son attention, son intérêt. Comme il le dit lui-même : « [...] *je veux entendre tout ce qui viendra briser le silence.* »

Maintenant, une preuve d'un intérêt maintenu que j'ai accepté jusqu'à maintenant est cette attention du voyageur rivée au présent vécu. Celle de M. Voyer, bien qu'il paraisse majoritairement lui appartenir lorsqu'on considère sa vigilance à l'égard des perturbations éventuelles, de ses mouvements ou du relief, se conjugue aussi un peu au futur. En effet, durant tout ce *temps*, en prévision, il fait « des mathématiques » et se *parle* de ce qui s'en vient. Par conséquent, on pourrait conclure que son temps d'attention est surtout le présent vécu. Mais une chose est certaine, et sur laquelle je reviendrai à la fin du commentaire, le silence intérieur n'est jamais total.

5.3.3 Construire un sens à l'incident imprévu

Il m'est impossible de faire référence à l'incident du sac de nourriture en tant qu'événement lié à une synchronicité, une coïncidence ou un hasard. Je me contenterai par conséquent de l'appréhender en tant qu'imprévu. Cette troisième partie du commentaire s'intéressera ainsi à la construction de sens faite par M.Voyer à l'égard de l'incident imprévu.

Explorateur avant tout

Pour comprendre la construction de sens qui est faite à l'égard de l'incident, il faut d'abord saisir ce que signifie pour M.Voyer une expédition. Le sens que revêt pour lui cette objectivation et le modèle associé d'interaction qu'il lui associe, puisque une expédition pour M. Voyer, ce n'est pas n'importe quel voyage. Ce n'est pas l'aventure que recherche le scout attardé¹⁶. C'est un voyage où **tout** doit être prévu, exécuté tel que prévu et qui requiert un état d'esprit s'abandonnant, en quelque sorte, à ces prévisions et leur exactitude. De surcroît lorsque

l'expédition mène au pôle Sud, puisque là-bas, il n'y a aucune issue autre que ce point qu'on tente désespérément d'atteindre : « *En route vers le pôle, il y a pas de sorties.* »

Ainsi, un imprévu vient troubler ce voyage unique aussi tant il est exceptionnellement organisé ? Que faire ? Immédiatement, se convaincre par une construction de sens et selon le **principe de persévérance**, que l'évènement peut être réintégré dans le plan d'origine, cet itinéraire dressé avec minutie justement pour qu'ils ne s'en présentent aucuns. Il n'y a pas de problèmes : le sac est là, point à la ligne. Les exemples de ce discours qu'on se fait sont nombreux, j'en retiens ici les principaux : « *Donc sur le moment, on a été pris d'une certaine peur : va-t-on le retrouver? Puis aussi d'une certaine conviction, je vais le retrouver* » ; « *Je me disais : « Je vais le retrouver, je vais le retrouver, il est dans la région ici!» Bâtinsse!* »

Pour contenir l'incident inattendu, pour lui faire réintégrer les rangs de la certitude et surtout de l'exactitude, le registre dans son stock de connaissances auquel M. Voyer fait appel n'est pas celui du philosophe ni du croyant, mais celui de l'**explorateur**, ce rôle typifié qu'il tient depuis trente ans. Au sein de celui-ci, l'incident imprévu s'explique (et par conséquent ne trouble pas la validité de sa connaissance), au sein de celui-ci, face au danger physique qu'il peut représenter, se trouve *ce qu'il faut faire* : maintenir cet état d'esprit qui prévoit, calcule, respecte à la lettre dans son exécution le programme fixé et refuse tout ce qui pourrait l'en détourner, surtout la panique. D'une certaine manière, en route vers le pôle, consulter un autre registre que celui qui assure notre survie et la réussite de l'expédition est un luxe qu'on ne peut se permettre : « *Il y a pas beaucoup de place pour cela... Il y a de la place sur ce que l'on vit maintenant et en prévision de pour être capable de rejoindre le pôle.* » Et même maintenant, bien que « *Cela revient tout après quand on arrête l'expédition...* » et que celle-ci soit vieille de onze ans, lorsqu'on lui demande d'envisager cet événement selon une perspective différente, en termes mathématiques par exemple, de se demander en considérant les probabilités, si d'avoir trouver le sac n'était pas *marginale*ment improbable, l'**explorateur** maintient le cap et son rôle principal. Comme il le dit si bien lui-même, cela revient, mais c'est du pareil au même : « *Mes chances? Ah, j'ai jamais évalué cela comme cela. J'étais sûr j'allais le trouver.* » À l'incertitude, pourrait-on gravir les sommets de ce monde ou traverser ses étendues illimitées ? J'en doute.

5.4 Conclusion

Lors de l'expédition au pôle Sud de M. Voyer, voyage qu'on a qualifié d'**itinérant** et d'**épreuves**, survient un incident fâcheux, la perte d'un sac de nourriture. L'**explorateur**, **philosophe** et **croyant** franchit l'obstacle en maintenant l'état d'esprit qui l'a incontestablement si bien servi au cours de sa longue carrière, il garde son sang froid et maintient une confiance inébranlable en ses moyens. Agissements encouragés par une construction de sens permanente en ce sens qui respecte le **principe de persévérance** et dont l'inspiration paraît venir du trait dominant de sa personnalité et les modèles d'interactions qu'elle contient, l'**explorateur**.

5.4.1 Des expériences comparées

Lorsqu'on se permet de mettre côte à côte l'expérience de M. Voyer et celle de Jean-Philippe, on se rend compte, hormis le niveau de difficulté, que les similarités contextuelles sont nombreuses. Tous deux sont **croissants**. Tous deux sont des **explorateurs** qui effectuent un voyage **itinérant** et **d'épreuves**. Tous deux voient en ce voyage un **développement personnel**. Tous deux, de part leur voyage, regroupent des facteurs identiques pouvant favoriser, en maintenant une attention au présent vécu, la prise de conscience d'une synchronicité : **mode de voyage**, **paysages étrangers** et un **effort personnel** par lequel se satisfait le souhait *d'être aux aguets* comme l'a si bien dit Jean-Philippe.¹⁷

Par contre, il y a un point sur lequel diffèrent considérablement leurs expériences. Un point qui paraît d'ailleurs avoir été assez important pour que Jean-Philippe ne reconnaisse aucune coïncidence dans son expérience de guide, le silence. Le silence intérieur. M.Voyer, bien qu'il dise le rechercher, tout au long de son expédition, ne peut faire autrement que de « se parler » et de faire des mathématiques. La nature de ce voyage l'y oblige. Cette construction de sens où se fait sentir en permanence le processus de typification est d'ailleurs très bien illustrée lors de l'incident du sac de nourriture : M.Voyer se rassure, évalue, argumente constamment avec lui-même.

Supposé que M.Voyer aurait maintenu un silence intérieur tout au long du voyage et durant l'incident, ce dernier l'aurait-il perçu différemment ? Lui aurait-il donné un sens différent ? Cette question paraît absurde pour l'instant. Comme on le découvrira, non lors du prochain commentaire, mais au cours du dernier, elle n'est peut-être pas si déraisonnable. Je préviens tout de suite le lecteur. Je ne suis pas en train d'insinuer que M.Voyer aurait du voir une synchronicité, une coïncidence ou même la chance derrière cet incident. Non. Je dis simplement que littéralement, comme on le verra, son point de repère n'ayant peut-être pas été le même, sa construction de sens ne l'aurait peut-être pas été non plus...

CHAPITRE VI

LE CAS DE M. ROBERT MILOT, LE HASARD SE VEND

6.1

PRÉAMBULE

Lorsque j'ai rencontré M. Milot, une connaissance d'un des membres de ma famille, j'avais déjà une bonne idée du contexte s'annonçant favorable à la prise de conscience d'une synchronicité. En effet, l'homme d'affaires était le dernier de mes experts rencontré et j'entrevois cet entretien avec lui, tellement son expérience différait de celle des autres experts, comme une épreuve, un test en quelque sorte des *hypothèses* qui me paraissaient pouvoir rendre compte de ce phénomène de la route.¹ (Elles seront partagées dans le prochain cas de figure, *Luc Beaulieu*.)

Cette approche de la rencontre avec M. Milot s'est évidemment construite des précédentes. Au début de ma recherche, alors que je désirais satisfaire un échantillonnage varié et cherchais des candidats, rien ne me permettait de l'entrevoir de la sorte, au contraire. Je ne refusais pas au type de l'homme d'affaires un voyage itinérant à l'étranger le menant de ville en village, bravant les épreuves engendrées par des différents culturels, afin de conclure de manière positive des négociations lointaines, non. (voir p.16) Ainsi, je ne lui refusais pas non plus une éventuelle synchronicité aperçue dans ce monde de transactions. Je ne lui refuse toujours pas. Mais, à mon avis, son voyage d'affaires n'est peut-être pas des plus propice à l'y mener... Enfin, en ce qui concerne la question de départ posée à M. Milot, elle contenait les mots : « [...] chances, coïncidences et, à la limite, miracles? »

PRÉSENTATION DE L'ENTREVUE ET DU SUJET

L'entretien avec M. Milot², directeur des ventes pour une firme oeuvrant dans l'imagerie médicale, s'est tenu dans son bureau rue Sherbrooke. Il fut relativement court comparativement aux autres, environ trois quarts d'heure. Très sympathique, l'homme d'affaires d'une quarantaine d'années, a bien voulu collaborer à mon entreprise. Malheureusement, l'ensemble de ses réponses se sont maintenues courtes, économiques. Néanmoins, elle demeure instructive et pertinente dans la mesure où elle illustre avec limpidité le processus de typification et la construction de sens dans un voyage d'affaires.

M. Milot a un carnet de route bien rempli. Au cours de l'entretien, par affaires ou par plaisir, il aura touché le sol de l'Argentine, des Barbades, du Brésil, du Chili, de la Croatie, de Cuba, de la France, du Guatemala, de l'Italie, du Japon, du Mexique et du Venezuela.

UN COURT RÉSUMÉ DU VOYAGE

M. Milot ne fera pas le récit d'un voyage en particulier. À l'inverse, il pigera dans sa vaste expérience d'homme d'affaires pour illustrer les conditions caractéristiques d'un voyage de ce genre. Il ne sera pas question non plus d'une synchronicité, mais d'une vente exceptionnelle (hasard) que M. Milot expliquera à sa manière.

6.2 LES THÈMES DE L'ANALYSE SUIVANT LA LOGIQUE SÉQUENTIELLE DU VOYAGE

6.2.1 **AVANT LE VOYAGE**

LE TYPE DE VOYAGE ET DE VOYAGEUR AINSI QUE LES MOTIFS OU LES INTÉRÊTS POUR CE VOYAGE OU LE VOYAGE ET INSERTION DANS UNE LOGIQUE BIOGRAPHIQUE

Évidemment, le motif principal à tous les voyages d'affaires de M. Milot est la vente de ses produits. L'homme d'affaires fera part de cet aspect ainsi que d'autres qui caractérisent le type de voyageur dans les thèmes à venir. C'est la raison pour laquelle, ici, l'unique trait particulier que je souhaite porter à l'attention du lecteur est l'identification que fait M. Milot de son statut alors qu'il débute son récit : « *Moi je suis en classe affaires. La classe affaires, c'est comme huit sièges, on est trois gars dans chaque coin. [...]* »

6.2.2 **PENDANT LE VOYAGE**

LE MODE DE DÉPLACEMENT

Un, tu as toujours l'élément de temps. Parce que si tu as des rendez-vous, il faut que tu sois là à l'heure. Tu sais les avions c'est toujours en retard, pis les hôtels, ta chambre est pas toujours prête. Ton auto est réservée, mais elle est pas toujours –réservée-. Cela, c'est l'élément de stress qui s'ajoute en voyage (d'affaires).

Deux, quand tu arrives dans un autre pays, là je pense surtout en Amérique latine, les gens ont une autre mentalité. Souvent tu demandes : « Est-ce qu'on s'est bien compris dans ce que l'on voulait parler? Pis c'était quoi l'affaire. » Le sujet de faire des affaires. Souvent tu rencontres le type à qui tu as parlé par courriel ou bien par téléphone, tu te fais une image dans ta tête. Et là, tu arrives, tu le rencontres et tu t'aperçois que c'est totalement une autre chose que ce que c'était. Il t'attendait pas vraiment ou il prend pas cela au sérieux ou il te fait perdre ton temps. Tu as tous ces éléments et dans un très court lapse de temps, il faut que tu livres le message : pourquoi tu es là, qu'est-ce que tu as à offrir, et puis comment pourrait-on s'aider mutuellement.

Le voyage a pour but principal d'établir rapidement une relation d'affaires efficace. Le temps qui s'écoule en notre défaveur ou les différences culturelles pouvant engendrer, par des mésententes, un résultat semblable, sont par conséquent nuisibles et représentent même des facteurs de stress pour l'intéressé. D'ailleurs, si cette différence culturelle est trop importante pour le bien des négociations ou les risques encourus de voyager seul sont trop nombreux, M. Milot a recours à un assistant qui sert de tampon : « *Pas tout le temps, en Amérique latine, oui. Ici au Canada pis en Amérique du Nord pis en Europe, je suis seul.* »

Contrastant les deux formes de voyage personnel et d'affaires : *Quand on fait des voyages personnels, des vacances, premièrement on couche jamais à l'hôtel, en partant. Parce qu'on veut vivre justement, rencontrer des gens. C'est souvent des Bed and Breakfast où on loue des petits appartements chez le propriétaire. On connaît le peuple, on les voit dans la vie de tous les jours, on mange ce qu'ils mangent, on va dans les commerces qu'eux autres vont, etc. Ça c'est le genre de vacances que je prends. Tandis qu'en affaires, c'est les hôtels. Il faut que cela soit pas compliqué, pas de troubles. Tu rentres dans ta chambre, tu as toutes tes affaires, ta connexion Internet. C'est beaucoup plus «froid» comme expérience.*

Lors d'un voyage d'affaires, les difficultés éventuelles qui pourraient découler d'une participation sont aplanies par un assistant, une organisation minutieuse (des transports, de l'hôtel, etc.) ou encore la présence d'un groupe lorsque les négociations engagent plusieurs membres de la compagnie (cas non illustré du Japon). Toutefois, bien qu'on s'efforce d'en réduire la présence, demeure une incertitude, celle des affaires.

Il y a pas de routine. Tu peux pas dire je rentre là et je vais sortir là. Tu peux arriver dans une affaire que tu pensais banale et finalement c'est une affaire extraordinaire. Il faut que tu sois vraiment ouvert au changement et puis aux opportunités imprévisibles.

RAPPORT À L'ESPACE

M. Milot parlant de voir le pays : *Tu sais, cela dépend des voyages. Il y a des voyages où tu ressens vraiment l'impression d'un pays et d'autres où tu ne le sais pas du tout. En affaires, souvent tu rentres à l'aéroport, tu t'en vas chez ton client, tu fais tes affaires, tu recharges de ville. Si tu couches là, ben cela te donne un petit peu l'atmosphère. Mais tu sais, est-ce que c'est parce qu'on passe une nuit au centre ville de Montréal que je connais Québec?*

M. Milot donne l'exemple de l'Amérique latine où il découvre un peu plus que les murs de l'aéroport, de sa chambre d'hôtel ou de son bureau : *En Amérique latine cela a été un peu différent parce que j'avais des distributeurs. Pis quand je travaillais avec eux autres, je rentrais là, j'avais mon hôtel là, mais on faisait des day trip. Des fois, on partait deux jours, on allait coucher ailleurs, je passais une semaine avec eux autres. Là, je visitais des petites villes, je voyais la géographie, je voyais le pays. Comme en Colombie, on rentrait à Bogota. J'arrivais là, pis à cause des enlèvements du danger et tout cela, j'avais un chauffeur privé que j'avais adopté. Pis j'allais au bureau, et du bureau ben là je voyageais soit avec le gérant de service ou quelqu'un qui était au bureau avec moi pour aller voir les clients. Souvent, on prenait l'avion à partir de Bogota et on allait à d'autres villes, Santa Maria, à d'autres villes, Medellin, etc. Tu passais en avion, pis tu regardais la géographie. On voyait des grandes plantations de café. Tu rentres dans ces villes-là, pis tu vois la misère, la pauvreté. Là tu peux comprendre, tu vois les problèmes qu'on peut avoir avec la drogue, c'est-à-dire, qu'ils ont avec la drogue : l'armée, des bouts, c'était assez révélateur.*

M. Milot contraste la vie au Québec à celle de la Colombie par l'histoire d'un assistant qui prenant l'autobus pour rentrer au bureau se faisait « collecter une piastre » et par la guérilla et par l'armée (pot de vin) : *Tu sais, nous autres on vit dans graisse de bines ici-là!!! Tout le monde chiale. Lui, deux fois le gars rentre avec des strips de balles, armé, dans l'autobus collecter! Mettons que quand tu reviens de ces voyages-là, après cela, pis que tu es en affaires, pis tu regardes les problèmes que l'on a, tu as une autre optique. Cela ouvre beaucoup les esprits...*

M. Milot n'a pas vraiment l'occasion de découvrir l'espace étranger, les paysages qui le caractérisent. Les sorties le permettant sont rares, courtes, en somme, offrent des expériences superficielles. Toutefois, puisqu'il travaille parfois sur place pendant un certain temps et qu'il est escorté par des résidents, ses relations d'affaires lui ouvrent une fenêtre sur la réalité de l'Autre.

RAPPORT À L'ALTÉRITÉ

Selon M. Milot, la particularité d'une relation d'affaires est qu'elle se doit d'être bonne, et ce rapidement. « Il faut que cela clique » puisqu'on n'a pas l'occasion de revoir le partenaire sur une base quotidienne. Par conséquent, pour faire bonne impression on doit s'adapter vite et bien aux différences culturelles qui font partie intégrante des activités commerciales.

Rapportant le cas de d'une expérience au sein du système de santé cubain : *Cela se fait d'une manière un peu spéciale. Ça, c'est la culture qui s'installe. Il y a une sorte de touchy-feelly de cela. C'est toute une histoire de culture. Il y a des pays, des gens, qui s'attendent automatiquement que tu socialises avec eux autres, que tu soupes avec eux autres le soir ou manger à midi, pis d'autres pas pantoute.*

Ainsi M. Milot apprend des trucs du métier, il présente par exemple son passeport canadien afin qu'on ne se méprenne sur sa nationalité « la minute que je montrais mon passeport canadien, que je garde toujours sur moi, l'atmosphère changeait, le sourire arrivait et il me demandait : « Viens-tu de la partie française ou de la partie anglaise du Canada. » Sinon, il adopte une philosophie particulière : *Moi, ma mentalité que j'ai toujours eue,*

c'est que j'arrive là pour apprendre leur façon de vivre, leur culture, pas imposer la mienne. Pis cela, je leur dis clairement à eux autres. Je suis pas ici pour vous montrer comment faire les choses, je suis ici pour comprendre comment vous faites les choses. [... inaudible]

L'expérience de M. Milot lui a appris qu'il gagnait à agir ainsi sinon il se pouvait bien que les affaires avortent. C'est le cas d'une mission au Japon où ses homologues, insatisfaits des réponses concernant sa vie privée, ont gentiment refusé de poursuivre la relation d'affaires. Le rôle de M. Milot, celui de l'homme d'affaires à l'étranger, s'est ainsi typifié de façon à faire de lui un individu plus accommodant, conciliant et sensible à la différence culturelle : « *Je pense que ma nature est devenue comme cela à force de faire ce métier-là. En affaires, j'essaie vraiment de faire arriver tout ce qu'on fait avec ce que eux autres on besoin, mais en tenant compte de leurs contraintes, de leur façon de faire les choses.* »

Aussi, si le *voisin* fait mieux que soi, on apprend de lui et on parfait son rôle en modifiant même le modèle d'interaction avec les employés à *la maison*. Des négociations à la japonaises où tous les membres sont impliqués dans la prise de décision, M. Milot a tiré des leçons : « *Cela a été une approche de négociation très très très différente. Pis aujourd'hui, j'applique cela souvent dans mon travail avec mon équipe. [...] Il y a ben des choses que j'ai apprises dans mes voyages comme cela, mais c'est dur à expliquer, c'est avec les années.* » Pour tirer profit, ailleurs comme chez soi, on apprend et on s'adapte.

6.2.3

LE HASARD

Questionné sur un coup de chance en affaires, M. Milot relate la vente inespérée de plusieurs machines alors que le client ne devait qu'en prendre une : *Tu arrives là, tu leur montres sur place. Ils se revirent de bord : « Écoute, on est ben intéressé, sauf qu'on en a besoin de huit, seize. Et je vais te présenter un autre médecin qui est intéressé dans un autre hôpital. » Et là, cela fait boule de neige et là tu te dis : « Wow! » Tout cela parce qu'ils ont pris une certaine confiance et qu'il y a eu un échange d'honnêteté et tout ce qui suit et tout ce qui peut se faire.*

La situation est *marginale* en ce sens qu'elle est relativement rare. Elle ne déborde cependant pas de la définition de la *réalité* qu'on s'est donnée. Elle ne déroge pas par une *causalité de sens* très improbable dans sa subjectivité où, se faisant, elle (la réalité) pourrait apparaître comme souhaitable, encore que...Le sens qu'on donne à l'événement est en accord avec notre rôle typifié et les modèles d'interaction connus.

6.3

LE COMMENTAIRE DU CHERCHEUR

6.3.1 Définir le voyage et le voyageur

Selon la typologie de Todorov, M. Milot est un « **profiteur** ». Enfin, au cours de ses voyages d'affaires, c'est ce profil qui lui revient. En effet, le « **profiteur** » est celui qui sait s'adapter pour mieux tirer profit. Celui qui apprend à converser et agir *comme il se doit* afin de persuader et parvenir à ses fins. Par exemple, pour identifier comme tel les us et coutumes de la table internationale, M. Milot a dû, depuis longtemps, prendre conscience de son identité culturelle lui permettant d'opérer ce mouvement de décentration nécessaire à la compréhension de l'Autre, sa réalité : « *C'est toute une histoire de culture. Il y a des pays, des gens, qui s'attendent*

automatiquement que tu socialises avec eux autres, que tu soupes avec eux autres le soir ou manger à midi, pis d'autres pas pantoute. »

Cependant, aucun doute ne subsiste, *comprendre* l'Autre en affaires signifie mieux s'adapter pour mieux traiter. L'ultime mobile de la leçon n'est pas l'Autre. L'ultime mobile est la vente de nos produits qui avec ce savoir indispensable peuvent être proposés de manière à flatter sa culture : *« Je suis pas ici pour vous montrer comment faire les choses, je suis ici pour comprendre comment vous faites les choses. »*; *« En affaires, j'essaie vraiment de faire arriver tout ce qu'on fait avec ce que eux autres ont besoin, mais en tenant compte [...] de leur façon de faire les choses. »*

Chez Pearce, tout aussi *facile* de reconnaître M. Milot. Celui-ci, dans l'exercice de ses fonctions, agit et pose les gestes de l'**homme d'affaires**. Ce voyageur qui : est concerné par son statut social, contribue à l'économie locale, ne prends pas de photos, préfère interagir avec ses semblables (statut social) et vit dans le luxe. Évidemment, l'entretien ne regroupe pas tous ces points. On ne sait pas si M. Milot prends ou non des photos et il paraît indifférent au fait d'interagir avec ses semblables. Par contre, par les affaires qu'il brasse, il contribue effectivement à une économie locale (réseau local de distribution) et jouit d'un niveau de vie relativement luxueux : chambre à l'hôtel³, siège d'avion situé en classe affaires, auto avec chauffeur privé, etc. Privilèges du statut social auxquels il ne semble vraisemblablement pas indifférent. Invité à partager ses expériences, il cadre instantanément sa place à bord d'un avion, sa place par : *« Moi je suis en classe affaires. »*⁴

La fonction du voyage est tout aussi vite trouvée. Pour M. Milot, il n'est pas question d'aller, par exemple, en Amérique du Sud ou au Japon pour se détendre ou se divertir. Non, il se déplace en ces lieux pour établir des relations qui rapporteront. Et pour que tel soit le cas, comme l'a si bien fait remarquer Todorov, il faut savoir de l'Autre ce qui permet d'en tirer profit. En ce sens, ses voyages d'affaires ont par conséquent comme fonction principale un **développement personnel** où s'amélioreront et serviront les compétences et les talents de l'homme, d'affaires. Tel l'indique M. Milot, partir par profit a bel et bien été, à cet effet, bénéfique : *« Il y a ben des choses que j'ai apprises dans mes voyages comme cela, mais c'est dur à expliquer »*. (On retiendra cependant la leçon de négociation à la japonaise...)

Enfin, en ce qui à trait aux attributs ayant complétés la définition des autres récits, itinérant et d'épreuves, on ne peut les employer dans le cas de M. Milot. D'abord, M. Milot ne voyage pas jours après jour sans arrêts marqués. Il reste généralement des semaines durant à un endroit à partir duquel il effectue des allés et venues (hôtel, bureau). Ensuite, ces voyages ne sont ni particulièrement difficiles, comme on le verra dans la prochaine partie du commentaire, ou perçus comme des épreuves. De plus, ils ne sont ni particulièrement longs ni entrepris à la suite d'événements marquants dans sa vie.⁵ Ils constituent des missions d'affaires qui ponctuent habituellement sa carrière professionnelle. Une carrière qui offre bien des avantages mais peut-être pas celui de pouvoir se payer le luxe de s'attarder ni au silence ni au moment présent.

6.3.2 Examiner le voyage à la lumière du concept de synchronicité

Dans cette seconde partie du commentaire, je ne procéderai pas à l'identification de facteurs favorables à maintenir un intérêt sans cesse renouvelé, ce pré-requis de Jung nécessaire à la prise de conscience d'une synchronicité, au contraire, j'identifierai ceux qui en détourneraient le voyageur. Les catégories utilisées lors des récits précédents resteront les mêmes, **mode de voyage**, **paysages étrangers** et **choc culturel**, en revanche, les éléments qu'elles contiennent seront, bien entendu, fort différents.

1- Le mode de voyage : Le mode de voyage⁶ qui caractérise les voyages d'affaires de M. Milot, n'est ni trop difficile (pas d'effort physique éprouvant, stress quant à d'éventuels retards, contrariétés ou dangers), ni répétitif (parfois des *day trip*, sinon on ne voyage pas, on reste au bureau). Aussi, si lors d'un déplacement le contexte *défile*, rien n'oblige vraiment l'homme d'affaires à s'investir en y portant une attention particulière. Son chauffeur privé ou un assistant le baladant du bureau à l'hôtel ou du bureau à une destination x, s'occupe de tout.

2- Les paysages étrangers : Les paysages sont étrangers mais on ne les voit que rarement. Par conséquent, ils ne pourraient être à même de maintenir d'une façon significative ou générale l'attention du voyageur.

3- Le choc culturel : M. Milot n'est pas candidat au choc culturel. Par conséquent, pour les raisons que je vais exposer dans la section suivante, les circonstances du voyage, ce n'est pas la prégnance des différences culturelles (qu'un choc culturel couronnerait advenant que le voyageur y réponde *négativement*), non plus, qui serait à même de maintenir chez ce dernier un intérêt sans cesse renouvelé.

Les circonstances du voyage

Lorsqu'on parcourt la liste des pays visités par M. Milot et qu'on consulte l'échelle de distance culturelle, on devine que ce dernier voyage dans des pays culturellement distant, le Japon par exemple. Selon Furnham et Bochner⁷, étant donné cette disparité entre sa culture et celles qui l'accueillent, on pourrait s'attendre à ce qu'il rencontre, de la sorte, des difficultés lors de ses séjours professionnels à l'étranger. Pourquoi n'est ce pas le cas? Pourquoi ne retrouve-t-on pas dans son témoignage les contrecoups familiers du choc culturel ?⁸ Éventuellement, parce M. Milot possède une vaste expérience de voyageur et qu'elle l'aide à prévenir certains des imprévus qui sont, en partie, responsables de cet état psychologique bouleversé.^{9 10} Indiscutablement, parce que la nature sa participation, *inactive*, les prévient. Ce constat devient évident lorsqu'on étudie sa participation d'après le cas de figure du touriste de Furnham et Bochner¹¹ :

Le temps : L'entretien avec M. Milot laisse croire que la durée de ses voyages d'affaires est relativement longue. Par exemple, au Japon il relate les circonstances d'une situation qui s'est produite au bout de la troisième semaine de son séjour. Le temps (durée) favoriserait plutôt une participation active de l'homme d'affaires et n'est

évidemment pas le motif principal pour lequel j'avance que la nature de sa participation est *défavorable* au choc culturel.

L'organisation : Tout des voyages de M. Milot est organisé : les nuits, les déplacements, les excursions, etc. Tout. En conséquence, les interactions avec des membres de la culture hôte n'ayant pas l'habitude de faire affaire avec des étrangers sont fortement réduites.

La présence d'un intermédiaire : Aussitôt que pointent à l'horizon d'éventuelles difficultés culturelles ou autres (dangers), M. Milot se trouve escorté. Ces aides, bien qu'elles renseignent sûrement M. Milot sur les us et coutumes de leurs concitoyens, en veillant à satisfaire ses besoins, l'empêchent par la même occasion d'avoir des rapports étroits avec la population. Résultat, il n'a pas à se débrouiller avec la culture hôte.

La présence d'un groupe de support : Pour la majorité de ses voyages d'affaires (excepté le Japon), M. Milot semble ne pas être accompagné de collègues québécois. Ainsi, il ne bénéficierait pas de ce soutien *maison* pour prévenir chez lui le choc culturel.

La nature de la participation : Globalement, parce que les voyages de M. Milot sont organisés de A à Z et que ce dernier est accompagné constamment lorsque le pays hôte accuse une différence culturelle significative ou sa visite non guidée se révèle potentiellement « dangereuse », sa participation est plutôt celle d'un observateur que d'un participant. En affaires, d'une manière générale il : « *faut que cela soit pas compliqué, pas de troubles.* » Or, comme on le sait, on est plus à risque de connaître un choc culturel quand on joue le rôle du participant puisqu'il suppose qu'on doit se débrouiller avec la culture hôte et faire face aux différences culturelles qui émergent lors de l'interaction avec ses membres. En définitive, oui, la *culture* étrangère inquiète M. Milot. Elle l'inquiète dans la mesure où elle peut s'immiscer et affecter les relations d'affaires qu'il tente de mener à bien. Mais s'il développe quelques symptômes du choc culturel, *tension, anxiété, sentiments d'impuissance*, il est fort probable que ceux-ci soient plutôt le résultat de ventes ratées qu'une suite d'incompréhensions et d'inaptitudes provenant de ses valeurs identitaires et sociales devant être remises en question : « [...] *les gens ont une autre mentalité tu sais. Souvent tu demandes : « Est-ce qu'on s'est bien compris dans ce que l'on voulait parler? [...]» Le sujet de faire des affaires.»*

Aussi, ces trois facteurs décortiqués, on ne se surprend pas que l'intérêt de M. Milot ne soit pas sans cesse renouvelé par *ce qui se passe maintenant*. Son attention voyage entre le présent vécu lorsqu'il fait des affaires et le futur lorsqu'il les appréhende : l'avion sera-t-il à l'heure, mon homologue sera-t-il réceptif, vais-je conclure une vente? (Ce mouvement de l'attention dans le temps s'éloigne aussi généralement du silence. Intérieur, je ne saurais l'assurer, mais extérieur, cela va sans dire : M. Milot négocie constamment.) Ainsi, comme on le constate, par ses voyages d'affaires M. Milot ne réunit pas forcément *ce qu'il faut pour* prendre conscience d'une synchronicité : son intérêt n'est pas sans cesse renouvelé. Malgré cela, il lui arrive parfois des coups de chance, par exemple, une vente exceptionnelle.

6.3.3 Construire un sens à une vente exceptionnelle

Dans cette partie du commentaire, ne pouvant considérer la vente inhabituelle comme une synchronicité, je procéderai à la construction de sens faite par M. Milot à l'égard de ce qu'elle est, un événement rare. En effet, rien dans cette suite heureuse – la vente de plusieurs machines – ne procède selon une causalité de sens. M. Milot propose, le client dispose et ainsi de suite.

Une affaire d'homme d'affaires

La vente exceptionnelle ne cause aucun problème au sein du stock de connaissances de M. Milot. L'évènement est rare, certainement, mais cela n'est pas suffisant pour invalider son entendement de la réalité, de sa réalité, celle de l'homme d'affaires. En effet, ce rôle qu'il joue, typifié par des années d'expérience contient la réponse et permet de résoudre aujourd'hui comme il l'a sûrement fait le jour de la vente, la disparition heureuse de 8 ou 16 machines dans son stock, son stock de machines : « *Wow!* » *Tout cela parce qu'ils ont pris une certaine confiance et qu'il y a eu un échange d'honnêteté et tout ce qui suit et tout ce qui peut se faire.* » L'explication par principes de **disponibilité** (ce qui me vient en tête rapidement) et de **ressemblance** (ce qui coïncide) vient instantanément. Tout à son honneur, M. Milot fait des bonnes ventes (modèle d'interaction), voire des ventes exceptionnelles lorsque le client lui fait confiance et qu'entre lui et ce dernier s'est établie une relation fondée sur l'honnêteté. La vente est unique, mais face à elle on retrouve, en somme, une construction de sens bien ordinaire du type dont l'homme d'affaires fait son quotidien.

6.4 Conclusion

M. Milot, un **homme d'affaires** qu'on a aussi *dû* qualifier de « **profiteur** », voyage à l'étranger afin de vendre de l'équipement médical. Outre le fait d'accroître sa clientèle et les bénéfices de sa compagnie, ces voyages qui lui permettent d'exprimer et d'approfondir ses talents de négociateur, se révèlent aussi un lieu de **développement personnel**.

Par contre, le bref entretien avec lui a permis d'apprécier le fait que ses déplacements ne semblent toutefois pas à même de réunir des facteurs favorables à la prise de conscience d'une synchronicité. En effet, lors de ces voyages qui ne peuvent être considérés comme itinérants ou d'épreuves, ni l'intérêt du voyageur ne paraît pas être maintenu sans cesse ni son attention rivée au présent vécu, pas plus que le processus de typification paraît-il se suspendre et faire place à un *silence intérieur*. (Les ingrédients essentiels ayant été dégagés par l'analyse des récits précédents.)

Le récit de ce voyage, fort différent des précédents, n'ayant pas été le théâtre d'une synchronicité, on peut rester confiant quant à l'éventuelle existence d'un type précis de voyage, itinérant et d'épreuves, en favorisant la prise de

conscience. Sa différence n'invalide en rien notre entendement de l'objet construit jusqu'à présent, elle vient plutôt y apporter une légère contribution.

Enfin, malgré le fait que l'expérience professionnelle de M. Milot n'ait été marquée par le phénomène qu'explore cette recherche, elle nous a tout de même permis de considérer une construction de sens faite à l'égard d'un événement s'inscrivant dans la logique de sa réalité quotidienne. En règle avec les principes de disponibilité et de ressemblance, de même que les enseignements de Berger et Luckmann, cet événement ne lui causant pas de problèmes a été typifié selon le registre de son stock de connaissances propre à son rôle *dominant*, l'homme d'affaires.

CHAPITRE VII

LE CAS DE LUC BEAULIEU, FAIRE DU HASARD, UN MÉMOIRE DE MAÎTRISE

Une âme? Pour l'instant, j'ai une ombre.

Jacques-André Brunet

Ce dernier cas de figure ne fait pas étalage à proprement parler d'un récit de voyage. Mais tel que je l'ai déjà mentionné, puisque cette recherche est avant tout une petite exploration personnelle où je me suis permis certaines réflexions, il m'a semblé opportun de présenter ces conclusions selon la forme employée jusqu'à présent pour les récits. Je me situe de ce fait, voyageur chercheur. Ainsi, dans un premier temps, en accord avec le résultat auquel doit mener l'emploi du récit de pratique et les objectifs que je me suis fixés, *définir et comprendre*, je présenterai le fragile *modèle de fonctionnement* résultant de ces deux entreprises : le sens commun des voyageurs réinterprété à l'aide de termes scientifiques (construction de sens de 2^e degré) et les hypothèses plausibles pouvant expliquer les deux volets de l'objet, soit dans la section 7.1, la prise de conscience d'une synchronicité, et celle qui suit 7.2, la construction de sens pouvant être faite à son égard. Ensuite, à la section 7.3 suivront quelques considérations sur une application éventuelle du modèle dans la vie quotidienne et des suites académiques pouvant être envisagées.

7.1 Prendre conscience de la synchronicité lors d'un VIDEP

Le vécu de mes experts voyageurs et mon expérience personnelle me permettent de penser qu'un VIDEP, par le mode de voyage répétitif et difficile qu'il suppose, serait à même de maintenir sans cesse l'intérêt d'un voyageur et, par ce fait, mener à une prise de conscience d'une synchronicité. Tel est là, en effet, l'exigence que Jung pose à son égard : par une attention soutenue, relativiser temps et espace afin de taire chez l'individu le principe de causalité courant. Cette adéquation que j'ai traduite, à des fins pragmatiques, par un temps de l'esprit arrêté au présent vécu, s'est effectivement confirmée dans les expériences d'Annie, de Hugo et de Jean-Philippe, par des remarques abondant en ce sens. Respectivement : « [...] *on avait jamais le temps de relaxer, d'assimiler tout ce qui se passait* » ; « [...] *tu dois te concentrer sur une seule et unique chose* » ; « [...] *je suis pas constamment dans l'instant présent [...] Mais quand je suis en voyage, [...], oui!* ». Or, mes experts, hormis cet intérêt, ont identifié ou bien forcé l'identification d'autres facteurs essentiels : Annie et Hugo ont fait consciemment ou inconsciemment référence au fait de taire le processus de typification (silence intérieur) alors que Jean-Philippe, n'ayant apparemment pas vécu un tel phénomène lorsqu'il *se parlait*, a signalé, lui, une perception particulière : « être aux aguets ».

Puisque maintenir une attention au présent vécu et *se parler* en faisant usage du processus de typification me sont apparues chose possible : « Je me dis que je suis présentement en train de taper à l'ordinateur. » Mais que le processus de typification était, semble-t-il, défavorable à la prise de conscience d'une synchronicité, et puisque Jung avait d'abord et avant tout reconnu à son égard qu'il fallait « réduire corollairement la possibilité d'un processus causal »¹, j'ai décidé de pousser plus loin mes recherches en ce sens : par cette exploration scientifique,

je ne voulais pas seulement confirmer mon intuition, je voulais, grâce à mon *imagination et ma rigueur*, comprendre.

La première piste qui m'a semblé intéressante, je l'ai empruntée à la suite d'un reportage de la BBC dans lequel on comparait les simagrées du voyageur tentant de se faire comprendre à l'étranger, à ceux d'un enfant n'ayant encore fait l'apprentissage de la parole et réduit, devant sa maman, à des gestes comparables. Se pouvait-il que le voyageur par un VIDEP, selon une même logique, régresse à un stade pré-principe de causalité? Probablement pas. Ce principe universel se développe trop tôt pour que tel soit le cas ; il serait même éventuellement intégré chez l'individu dès la naissance.^{2 3} L'idée n'était ni insensée ni nouvelle⁴, mais on l'avouera, difficile de reculer si loin...

La seconde piste, se révélant plus probable, s'est présentée au courant de mes lectures personnelles non destinées à résoudre ce problème de recherche, mais plutôt à développer ma capacité à reproduire fidèlement, par le dessin, la réalité physique. En somme, c'est en tentant de parfaire mon regard d'artiste que j'en suis arrivé à envisager *ce qui pouvait bien se passer* lors d'un voyage de ce type.

Depuis une cinquantaine d'années, on sait que les deux hémisphères du cerveau humain, d'une manière générale (ceci est vrai pour la majorité des individus), sont forts différents l'un de l'autre.⁵ Chacun a, pour ainsi dire, un mode d'opération distinct et accomplit des tâches particulières en fonction des qualités qu'il présente. Cette spécialisation dichotomique se décline comme suit : le gauche analyse, compte, marque le temps, programme par étapes, rationalise et surtout verbalise suivant la logique, alors que le droit, lui, est impliqué dans la production d'émotions, l'attention et des activités de perception spatiale.⁶ De plus, autre fait reconnu, bien que l'un ou l'autre des hémisphères puisse être à même d'accomplir une tâche, *malheureusement*, le gauche domine presque invariablement. En effet, rapide et toujours prêt à intervenir avec des mots et des symboles, il s'attribue même les tâches pour lesquelles il n'est pas compétent. Comme le dit simplement Edwards :

[...] le cerveau gauche « aime jouer au patron », [...], et hésite à reléguer la moindre tâche à son partenaire stupide, à moins que cette tâche lui déplaise vraiment- soit parce qu'elle est trop détaillée ou trop lente, soit parce que lui-même est simplement incapable d'y faire face. »⁷

Un exemple concret où l'hémisphère gauche prend les rennes alors que le droit ferait bien mieux la tâche : bien sûr, dessiner. Lorsque la plupart d'entre nous essayons de reproduire une image, le résultat est loin de coïncider à ce qui se présente sous nos yeux. Pourtant, nous voyons bel et bien la pomme qui est là ou le visage de ce celui ou celle ayant accepté de poser pour nous. Alors qu'elle est la raison du désastre pictural? Notre hémisphère gauche. Rondement, il nomme et classe l'objet ou les traits du visage que nous voyons vraiment et fait correspondre à ces dénominations les concepts et souvenirs que nous avons mémorisés.⁸

Ainsi, bien que *l'hémisphère droit ait vu* la réalité physique, le gauche en a muselé son appréciation et par conséquent le dessin est plus souvent qu'autrement un croquis d'enfant où la pomme est inlassablement une même

et unique pomme, notre pomme pour ainsi dire, et le visage tout aussi près de nous puisqu'il correspond généralement à celui que nous connaissons le mieux, le nôtre. Un moyen très efficace de découvrir cet esclavage visuel : dessiner une image inversée, trait par trait, sans tenter de découvrir ce qu'elle représente ni tenter de la nommer ; l'inversion devant aider à rendre le sujet innommable. S'il respecte ces consignes, plus d'un découvrira alors que lorsque son cerveau droit prend le contrôle et peut *exprimer* ce qu'il voit, il sait dessiner! Le problème, comment dessiner à l'endroit? Comment voir vraiment ce qui est là sous nos yeux et non le résultat d'une typification passée? Comment adopter un mode de connaissance de l'hémisphère droit? En suivant les indications de Edwards :

[...] il faut « débrancher autant que possible le cerveau gauche et brancher le cerveau droit, opération qui suscite une légère modification de l'état de conscience qui passe alors sous le contrôle de l'hémisphère droit. Les caractéristiques de cet état de conscience sont [...] : une sensation d'intemporalité et de « communion » avec l'œuvre, une difficulté pour trouver les mots et comprendre ce qui se dit, [...], une impression d'attention profonde pour les lignes et les surfaces, et pour les formes qui restent sans dénomination.⁹ (C'est moi qui souligne.)

Ou peut-être, comme Graburn le suggère, en voyageant : « Certains diraient même que c'est un de ces comportements humains qui nourrissent le « côté droit du cerveau ». ¹⁰ Possibilité qui répondrait deux fois plutôt qu'une au problème qui m'intéresse. Voici comment. D'abord, cet état de conscience particulier que Edwards a baptisé mode-D pour hémisphère droit s'avérerait compatible avec le pré-requis jungien. En effet, l'hémisphère gauche n'aimerait pas seulement jouer au patron, il serait tout simplement plus brillant, ayant une capacité unique faisant de lui la source de toute croyance chez l'individu, celle d'inférer¹¹ :

Seul l'hémisphère gauche est à même de procéder à des inférences causales et appréhender les constructions linguistiques complexes, et par conséquent il est évident que le gauche est spécialisé pour des opérations cognitives dans un cerveau normal. ¹² [...] le langage est utilisé pour étiqueter et exprimer les computations d'autres systèmes cognitifs. Les simples systèmes langagier de l'hémisphère droit sont incapables, en et d'eux-mêmes, de performer ces activités cognitives. ¹³ (C'est moi qui souligne.)

En d'autres mots, l'hémisphère gauche serait *le* responsable de la conscience et surtout, en ce qui concerne cette recherche, du principe de causalité. Ensuite, cet état mode-D correspondrait aux facteurs reconnus par mes experts voyageurs dans leur prise de conscience d'une synchronicité, soit un état perceptif particulier et ce fameux silence des typifications. De ce fait, voici ce qui se passerait à mon avis lors d'un VIDEP et comment les autres aspects soulignés par mes voyageurs confirment cette conclusion : Lors d'un VIDEP, au sens de long et ardu¹⁴, le voyageur, soumis de manière répétée à des paysages nouveaux et inconnus, non *étiquetés*, tels le sont ceux du quotidien, inconsciemment ou consciemment, adopterait spécialement un mode de connaissance et de perception de mode-D. Cet état de conscience, libre des interférences du mode-G qui infère et rapproche un effet à une cause ou vice versa, renouvelé sur une période inhabituellement longue, permettrait au voyageur de voir ce qui est vraiment là et non une réalité ou une causalité préconstruite, et par là, de voir et prendre conscience d'une synchronicité.

Aussi, étant donné qu'un silence du processus de typification soit nécessaire à la mise en place du mode-D, possiblement à l'origine d'une prise de conscience du phénomène de synchronicité, il ne serait pas étonnant dans l'expérience racontée de mes experts voyageurs que :

- cette prise de conscience ait lieu plus souvent lors d'un voyage de ce type que dans la routine quotidienne *étiquetée* du voyageur où s'emploie sûrement davantage un mode-G (témoignages de Annie, Hugo et Jean-Philippe). Edwards parlant du mode-D :

Il s'agit aussi d'un mode [...] que de tout temps notre civilisation a méprisé. Notre système d'éducation, [...], est conçu en grande partie pour valoriser l'hémisphère gauche verbal, rationnel, chronologique, alors que la moitié droite du cerveau de chaque étudiant est totalement négligée. »¹⁵

- des épreuves physiques monopolisant l'attention (Annie, Hugo et Jean-Philippe) ou bien des difficultés langagières signifiant qu'on fait guère usage de la parole (Annie et Jean-Philippe), favorisent l'établissement et le maintien du mode-D, ni pour les mêmes raisons qu'on compare cet état d'esprit caractéristique à celui adopté lors d'activités artistiques (Hugo), physiques (Hugo et Jean-Philippe) ou durant la méditation (Hugo et Jean-Philippe). En effet, selon Edwards : « Ce désir profond d'imposer le silence au mode-G explique peut-être, en partie, certaines pratiques vieilles de plusieurs siècles comme la méditation ou les modifications délibérées de l'état de conscience [...] »¹⁶ En effet, en ce qui concerne plus particulièrement la méditation, il arriverait parfois qu'elle altère l'état de conscience et procure à celui qui s'y adonne : « un sentiment ineffable d'union avec toutes choses, une humeur positive profondément ressentie, une sensation amplifiée de la réalité de même qu'une altération du temps et de l'espace. »¹⁷
- l'importance accordée aux préparatifs ou la fonction exercée par le voyage n'influencent pas directement cette prise de conscience, mais que la longue durée du voyage à laquelle ils renvoient soit un facteur récurrent.
- le fait de voyager seul paraisse utile à la prise de conscience d'une synchronicité : on discute sûrement plus quand on voyage en groupe. (Hugo et Jean-Philippe)
- (qu'un) voyage de longue durée soit plus propice à ce qu'il s'instaure (mode-D) mais rien n'empêcherait chez certaines personnes, qu'il ait lieu du jour au lendemain, comme dans le cas de cette « *personne sublime* » citée par Hugo. Effectivement, on peut voir comme *l'artiste* très rapidement, ce qui de l'avis d'Edwards peut être bouleversant en soi.
- le *véhicule* (les autobus, les trains et le bateau pour Annie, la marche pour Hugo et le canot pour Jean-Philippe) et le mouvement caractérisant le mode de déplacement du voyage puissent favoriser ce résultat :

Je dirais même que la conduite sur autoroute peut provoquer une légère modification de notre état subjectif comparable à celle que suscite le dessin. Après tout, la conduite sur autoroute est strictement liée à l'interprétation d'images visuelles, le conducteur ayant affaire aux informations spatiales et relationnelles que sont les composantes de la configuration d'ensemble du trafic. [...] Les opérations mentales pendant la conduite semblent activer les mêmes centres du cerveau que ceux qui sont utilisés pour le dessin. Bien sûr, lorsque la circulation est difficile, si nous sommes en retard ou si notre passager engage la conversation, la conversion d'un état de conscience différent ne se produit pas.¹⁸ (C'est moi qui souligne.)

- les croyances antécédentes importent peu à la prise de conscience. Par la pratique d'un VIDEP, pour reprendre les termes de Hugo, tout le monde pourrait en effet « shifter » et adopter ce mode :

[...] plusieurs expériences suggèrent que le système visuel peut lui-même être impliqué dans le principe de causalité. [...] Michotte, par exemple, a indiqué que la perception de la causalité est d'un bout à l'autre déterminée par des détails spatiotemporels précis d'une image, alors qu'elle n'est virtuellement pas affectée par les croyances ou intentions.¹⁹

En conclusion, comme on le comprendra sûrement, bien qu'il me serait possible de dire que certains types de voyageurs/ (voyages), parce qu'ils font des voyage itinérants et d'épreuves ont plus de chances que d'autres *d'éprouver* le mode-D et par-là, voir une synchronicité, **le pèlerin, le voyageur ou l'explorateur** par exemple, rien n'est moins certain. Un explorateur comme M.Voyer, s'il ne tait pas son processus de typification pourrait bien ne pas expérimenter ce point de vue inhabituel (d'où mon commentaire final à l'égard de sa perception de l'incident) alors qu'un homme d'affaire comme M.Milot, viendrait-il à utiliser ce mode, pourrait tout aussi bien en profiter lors d'un voyage qui n'est ni itinérant ni d'épreuves. Remarque identique en ce qui concerne le type personnalité du voyageur ou la fonction exercée par son voyage. En effet, comment dire qu'un **touriste désabusé** ayant fait un **voyage de divertissement** est plus susceptible d'adopter ce mode de connaissance qu'un **philosophe** ayant séjourné par **développement personnel** ?

Ce qu'il m'est possible de dire, au risque de me répéter, est qu'un VIDEP accompli préféablement seul, dans un contexte étranger (au sens d'inconnu) serait peut-être à même, si le processus de typification est maintenu sous silence, de favoriser chez le voyageur un mode de connaissance de l'hémisphère droit et cette utilisation pendant un moment exceptionnellement long (dans la vie quotidienne on dessine rarement dix jours de suite, 8 h à 10 heures par jour), lui permettrait un *regard inhabituel* sur la réalité physique favorisant une prise de conscience du phénomène de synchronicité.

Maintenant, une fois cette prise de conscience accomplie, quel sens peut-on y donner ? La réponse à cette question sera l'objet de la seconde partie de ce commentaire : construire, au hasard, un sens à la synchronicité ?

7.2 Construire, au hasard, un sens à la synchronicité?

Dans la réalité quotidienne, afin de *comprendre* et d'interagir avec un objet, une personne ou encore un événement, nous puisons une solution appropriée dans notre stock de connaissances acquis au sein de notre culture, nos expériences passées, etc. Cette communication, faite en respectant quatre principes psychologiques

reconnus, la persévérance, la ressemblance, la disponibilité et l'ancrage, nous mène habituellement à une objectivation coïncidant à la situation en présence et son contenu, à une réponse permettant de l'appréhender ou de se comporter, vis-à-vis elle, d'une manière satisfaisante à nos yeux et ceux des autres. Dans la présente étude, cet appel à des typifications passées qui se sont révélées congruentes, cette construction de sens sans heurts a été exemplifiée à plusieurs reprises, citons ici le cas de M. Milot. Dans sa réalité quotidienne de voyageur où il *joue* le rôle typifié de l'homme d'affaires, aux prises avec une vente inhabituelle, M. Milot cherche dans son stock de connaissances qu'est-ce qui pourrait bien l'expliquer. Par principes de disponibilité et de ressemblance, il y découvre rapidement une procédure connue, l'équivalence entre une vente et un modèle d'interaction incluant confiance entre partenaires et échange fondé sur l'honnêteté. Sa connaissance expliquant facilement la situation, elle demeure valide à ses yeux.

Parfois, cette validité, sans être remise en question, est néanmoins quelque peu ébranlée par le fait que les autres ne partagent que partiellement le contenu de nos typifications; leur définition de la réalité diffère pour ainsi dire de la nôtre. Toutefois, bien que cette différence puisse être pénible à gérer, elle est habituellement reconnue et traitée au mieux des connaissances de l'individu. C'est là le cas d'un voyageur devant *fonctionner* dans un pays culturellement étranger. Un exemple emprunté au vécu d'Annie : la typification du mot toilette. Avant qu'elle ne découvre la Chine, son contenu comportait une porte : à Rome, elle a fait comme les Romains.

Exceptionnellement, notre entendement de la réalité quotidienne apparaît par contre insuffisant et ainsi, sa validité, sérieusement remise en doute. C'est possiblement le cas lorsque *se présente* une synchronicité, et ce pour deux raisons : parce qu'elle procède selon une causalité de sens, phénomène anormal dans l'expérience quotidienne et ensuite, parce que ce faisant elle peut contredire un aspect important de la réalité sur lequel tout un chacun approuvera : elle ne peut être souhaitée. De la sorte, la synchronicité brise doublement la frontière du réel et se classe comme une situation marginale, justement hors réalité. Dans ce cas-ci, que faire pour *continuer* non comme si de rien n'était, mais d'une manière tolérable ? Comment gérer l'incertitude qui pèse au-dessus de notre stock de connaissances ? Selon Berger, plus souvent qu'autrement, s'en référer à un registre particulier, la religion, parce qu'elle fournit précisément une issue acceptable : en justifiant les situations marginales en référence à une réalité sacrée qui englobe tout, elle garantit la réalité définie par la société et donne à ses événements une place à l'intérieur de l'univers permettant de les comprendre, de les interpréter, en somme de vivre avec.²⁰

Au Québec, comme je l'ai mentionné au courant de l'analyse, malgré le fait que la religion catholique représente un fait de culture indéniable, depuis que l'école se charge de transmettre ce savoir qui lui était réservé, il est quasi impossible de connaître exactement en quoi il consiste. Cependant, on peut présupposer, peu importe l'établissement scolaire par lequel il est passé, que chaque québécois, sans forcément y croire, sait ceci : Dieu, à qui on peut tout dire et qui est partout, sait tout, peut tout, voit tout.

Aussi, est-ce pour cette raison qu'il m'apparaît tout à fait plausible qu'en proie à une situation marginale comme la synchronicité, un voyageur prenant conscience de ce phénomène, par principe de disponibilité et de ressemblance, retrouve ce type anonyme dans son stock de connaissances et en explique le cours en usant de termes propres à ce répertoire. De plus, étant donné le nombre de *symptômes divins*, il ne serait ni étonnant que cette situation soit vécue comme une situation de face-à-face, ni qu'elle suffise, toujours par principe de disponibilité (2^e aspect : attacher beaucoup d'importance à ce qui vient à l'instant), à convertir le voyageur. Évidemment, si cette communication intérieure et cette conversion étaient *québécoise*, en accord avec ce fait culturel souligné précédemment, l'église a été dépossédée de son discours sociopolitique, il y aurait de fortes chances qu'elle s'inspire des traditions objectives de l'institution reniée, utilisant ses signifiants, mais les pondère subjectivement par d'autres relevant d'un imaginaire cosmique, d'une sublimation du moi ou encore de valeurs réifiées.²¹ Cette éventuelle suite, nous l'avons reconnue dans le récit d'Annie, qui je le rappelle, d'une part impressionniste, semblait posséder un stock de connaissances personnel très près du stock commun traditionnel québécois et d'autre part, voyait pour la première fois une synchronicité.

Qu'arriverait-il maintenant si cette conversion était antérieure au fait de voir une synchronicité ? Si le voyageur était croyant, peu importe que cette croyance résulte ou non d'une prise de conscience du phénomène. Raisonnement identique, cependant, tout le poids du principe de persévérance s'ajouterait à cette position : on voudrait voir et confirmer notre opinion dans les recoins des moindres hasards ou coïncidences qui se présentent; spécialement dans le cas d'un pèlerinage où s'adjoindrait le principe d'ancrage et où il serait même attendu que s'amène le divin. Peut-être est-ce le motif pour lequel Hugo et Jean-Philippe, tout deux croyants, ont dit avoir vécu des quantités « d'évènements » ou de « rencontres »? Qui sait? Chose certaine, les deux, l'un philosophe, l'autre exilé, ayant beaucoup voyagé et s'étant probablement informés de diverses manières par des lectures, des rencontres, etc., leur construction de sens à l'égard de ces moments particuliers s'éloigne considérablement du *stock québécois*.

Un dernier point. Dans la mesure où un VIDEP produirait à répétition une prise de conscience répétée du phénomène de synchronicité, comment gérer cette répétition de situations dites marginales quand dans notre stock de connaissances, la religion catholique ne peut toutes les contenir ? Comme Hugo et Jean-Philippe, en faisant des recherches dans un stock de connaissances culturellement différent de manière à leur construire un sens acceptable, voire reconnaître un modèle d'interaction *similaire* à notre façon de se déplacer. Un exemple :

Les hindouistes considèrent que le but ultime de toute vie est [...] la libération de l'illusion, l'arrêt du cycle des renaissances et la dissolution dans le divin, la fusion avec la conscience cosmique. Le sâdhu [...] choisit de vivre une vie de sainteté pour accélérer ce processus, pour le réaliser à l'issue de cette vie. Les sâdhu sont présents en Inde depuis plusieurs milliers d'années, peut-être depuis la préhistoire, où leur rôle s'apparentait de celui d'un chaman. Au Ve siècle av. J.-C., le Bouddha les rejoint un moment dans sa recherche de l'illumination, ce sont les gymnosophes, les philosophes nus que les Grecs d'Alexandre le Grand croisent en pénétrant dans le monde indien. [...] Les sâdhu sont des renonçants, ils coupent tout lien avec leur famille, ne possèdent rien ou peu de choses, [...], ils n'ont pas de toit et passent leur vie à se déplacer sur les routes de l'Inde et du Népal, se nourrissant des dons des dévots. Dans leur recherche d'absolu, les sâdhu pratiquent des [...] vœu de silence, méditation ou mortifications, ces mortifications que Bouddha refusera comme fallacieuses pour définir sa voie moyenne.²²

Ou bien, si notre expérience antérieure nous a appris que la science, par une recherche du même nom, est parfois à apte à élucider, par sa méthode et sa rigueur, des faits paraissant étranges, on en fait du hasard un mémoire...

7.3 Et après? Dans le quotidien

Avant de clore définitivement la parenthèse explicative, subsiste un dernier point sur lequel j'aimerais revenir, le côté fortement improbable de la synchronicité qui lui confère cet aspect incroyable, voire impossible. Comme je l'ai répété à travers les divers récits, dans un contexte étranger, par principe de disponibilité (ce qui vient le plus rapidement à l'esprit) le voyageur est en mauvaise posture pour évaluer la probabilité ou l'improbabilité d'occurrence de ce qu'il voit. Par conséquent, même si par ses déplacements il est apte à prendre conscience de ce qui est vraiment là, cela ne veut pas pour autant dire que les événements soient si singuliers. Reprenons mon exemple du désert : Je fais un VIDEP. J'adopte le mode de connaissance hémisphère droit, mon regard voit l'outil métallique au moment où j'en ai le plus besoin : «Euréka! Quelle chance ! » Et construction de sens en conséquence. Mais, même si le guide mauritanien a dit lui-même que c'était extraordinaire, si on y réfléchit bien, tous les ans des centaines de voyageurs traversent le Sahara, sans compter le Paris Dakar et le rallye de gazelles. Avec le temps et les enlèvements qu'une telle traversée suppose, des plaques de métal oubliées, il y en a peut-être un peu partout! À bien y penser, l'évènement serait peut-être même, banal. Difficile de répondre, néanmoins, il y aurait un endroit où la fréquence d'occurrence d'un évènement pourrait être mieux évaluée, la réalité quotidienne, la routine. Là, bien que chacun de nous ne soit pas un *expert* (voir p.55), il serait possible de se faire une idée plus juste du phénomène. La routine, on la connaît bien et on peut y faire des *observations plus ou moins quantifiées*. (L'intérêt d'un *modèle*, après tout, n'est pas seulement de rendre compte du fonctionnement d'un objet, mais de pouvoir transposer celui-ci afin d'expliquer d'autres situations où il est applicable, dixit Bertaux.)

Personnellement, une fois le modèle transposé, *la rareté* est demeurée la même. Voici un exemple tiré de mon aventure à la maîtrise : Dans le cours, *Récit, communication et société* (COM 781-J), M. Sohet présente une partie des recherches scientifiques qui ont permis de comprendre les rôles propres à chaque hémisphère et la *suprématie* du gauche.²³ À la même époque, bien que je sache par mes voyageurs experts que le silence du processus de typification est important, je ne vois aucun lien avec mes recherches. Quelques mois plus tard, à la bibliothèque de musique où j'étudie parce qu'il a là, ironiquement, le silence, en me distrayant à prendre au hasard quelque livre, je tombe sur *Nature's Mind* de Michael Gazzaniga où je retrouve certaines planches exhibées par M. Sohet. Pensant que cela pourrait l'intéresser, je lui communique la référence. C'était aussi la sienne. J'emprunte le livre, le lis, toujours rien. Quelques semaines plus tard, mon épouse, désirant parfaire son coup de crayon, rapporte à la maison *Dessiner grâce au cerveau droit* de Edwards, je le parcours aussi : déclic. Pour s'accorder aux prescriptions de Jung, il ne manquerait plus que le principe de causalité soit l'unique responsabilité du cerveau gauche. Étant donné que la réponse est probablement dans le livre de Gazzaniga, mais que je l'ai remis depuis, je retourne l'emprunter, cette fois à la bibliothèque centrale. Au guichet d'emprunt, sur le pallier inférieur où on peut, dans l'attente, déposer ses livres, traîne une feuille, je l'ouvre et y découvre une référence imprimée : Michael Gazzaniga! Il y a maintenant 6 mois de cela. Depuis, à chaque fois que je suis allé à la bibliothèque, je

regarde le comptoir d'emprunt à la recherche de feuilles oubliées, jusqu'à présent, la routine, je n'en ai vu aucune...

D'autres voyageurs, la science, m'ont permis de comprendre mon regard, d'accepter ce que j'avais vu, ce que je vois. Ce ne sont pas des hallucinations, mais des synchronicités. Grâce à eux, je saisis aussi les affres et la marche de cette communication qui m'échappait tant et reconnaît même maintenant, suivant l'observation de Berger et Luckmann, l'implication de ce simple fait d'en avoir parlé : contre ce canevas où tout semble possible, consciemment, inconsciemment, face au contexte, par ma culture et les objectivations qu'elle m'impose, de mes expériences passées, afin qu'elle m'échappe un peu moins, je construis subjectivement un sens à cette réalité, le silence.

7.4 Et après? Dans la recherche

Toute recherche devrait offrir des perspectives d'avenir, celles que je souhaite ouvrir sont doubles. La première. Il est évident que j'espère avoir suscité un intérêt pour le mode de connaissance de l'hémisphère droit. Qu'il mène ceux qui l'empruntent à voir des synchronicités ou seulement la réalité physique telle qu'elle est, et ce mémoire aura déjà servi à ouvrir la voie à de nouvelles constructions de sens. Forcément, votre pomme ne sera plus jamais la même. Le second. Il serait formidable que d'autres empruntent cette piste de recherche et questionnent de nouveaux voyageurs afin de confirmer ou d'infirmer la validité de cette *compréhension* en utilisant toujours le récit de pratique ou éventuellement une technique plus directe, un questionnaire fermé par exemple. Peut-être serait-il même possible d'interroger des artistes / voyageurs au mode-D bien exercé, ou encore d'analyser des productions médiatiques où on croit reconnaître ce *modèle*.²⁴ S'inspirant du questionnement de M. Voyer, une nouvelle recherche exploratoire pourrait même se pencher sur des synchronicités néfastes et la construction de sens faite à leur égard ? Il doit y en avoir...

Enfin, une dernière note très personnelle. Je ne crois en aucune institution religieuse et aucune des histoires qu'ils proposent. Je n'ai d'ailleurs jamais bien compris le besoin d'un intermédiaire... Mais ma vie est merveilleuse, je suis en santé et par conséquent, comme Soljenitsyne²⁵ l'avance, si on ne nous l'enlève pas, pour moi aussi, une seule vie me semble suffisante. Demain, si tout devait chavirer je pourrais toujours, pendant un temps, rafraîchir mes souvenirs puis disparaître. Je les ai cultivés, par chance. Néanmoins, je sais pertinemment que tel n'est pas le cas pour nombre d'entre nous, dès la naissance, certains sont déjà plus morts que vivants. Malgré que toutes ces histoires me laissent indifférent, pour eux, pour Govindo l'enfant de Calcutta, je veux bien faire l'effort de croire que derrière l'incertitude qu'elles apaisent, il reste après tout, un peu de magie. Je veux bien croire au silence...

APPENDICE A

L'ÉCHELLE DE DISTANCE CULTURELLE¹

DISTANCE MAXIMALE

- Occidental / Asiatique
- Italien / Arabe
- Américain / Grecque
- Américain / Allemand
- Américain / Québécois
- Américain anglophone blanc / Amérindien
- Américain anglophone blanc / Américain noir, oriental, mexicain ou Amérindien urbain
- Américain / Anglais
- Américain / Canadien anglophone
- Américain urbain / Américain rural

DISTANCE MINIMALE

APPENDICE B

UN EXEMPLE DE LA GRILLE ET DU PROTOCOLE D'ANALYSE

LE CAS DE MME X. OU M. X

PRÉAMBULE

Stratégie, attentes et question posée au sujet

PRÉSENTATION DE L'ENTREVUE ET DU SUJET

Lieu, durée et atmosphère générale de l'entretien

- 1) L'âge du sujet et le sexe
- 2) Son occupation principale dans la vie
- 3) Expérience de voyage antécédente

UN COURT RÉSUMÉ DU VOYAGE

- 4) La durée du voyage
- 5) La destination
- 6) L'itinéraire général

LES THÈMES DE L'ANALYSE

AVANT LE VOYAGE

- 7) Les préparatifs
- 8) Motifs ou intérêts pour ce voyage ou le voyage et insertion dans une logique biographique
- 9) Le type de voyage et de voyageur.

PENDANT LE VOYAGE

- 10) Le mode de déplacement
- 11) Rapport à l'espace
- 12) Rapport à l'autre culture

LE HASARD

- 13) Le hasard et son interprétation

APRÈS

- 14) La question de la croyance : Comment le voyageur définit-il sa croyance?
- 15) Inscription du hasard dans une logique personnelle à long terme

LE COMMENTAIRE DU CHERCHEUR

- 1) Définir le voyage et le voyageur
- 2) Examiner le voyage à la lumière de la synchronicité
- 3) Construire un sens
- 4) Conclusion

APPENDICE C

LE COURRIEL ENVOYÉ À L'AGENCE DE VOYAGE KARAVANIER

Montréal, le 17 Mars 2006.

Bonjour Mme Arruda,

Désolé de vous avoir dérangée,

Mon nom est Luc Beaulieu, je suis étudiant à la maîtrise en communication à l'UQAM.

Je fais présentement le recueil de récits de voyageurs ayant vécu des moments difficiles où le hasard s'est présenté comme une porte de sortie inattendue. Les précédentes entrevues ont été faites avec des explorateurs, des voyageurs indépendants et ainsi, j'aimerais avoir la perspective d'un guide qui, dans l'exercice de ses fonctions, s'est retrouvé avec son groupe à vivre une expérience telle que décrite. J'assure à travers cette recherche, bien sûr l'anonymat le plus complet vis-à-vis la personne interrogée de même qu'un droit de regard avant la publication du mémoire, s'il est désiré.

Je vous remercie de bien avoir voulu prendre le temps de m'écouter de même que d'avoir accepté de m'aider dans mon entreprise.

En vous souhaitant un bon début de saison et un bon voyage,

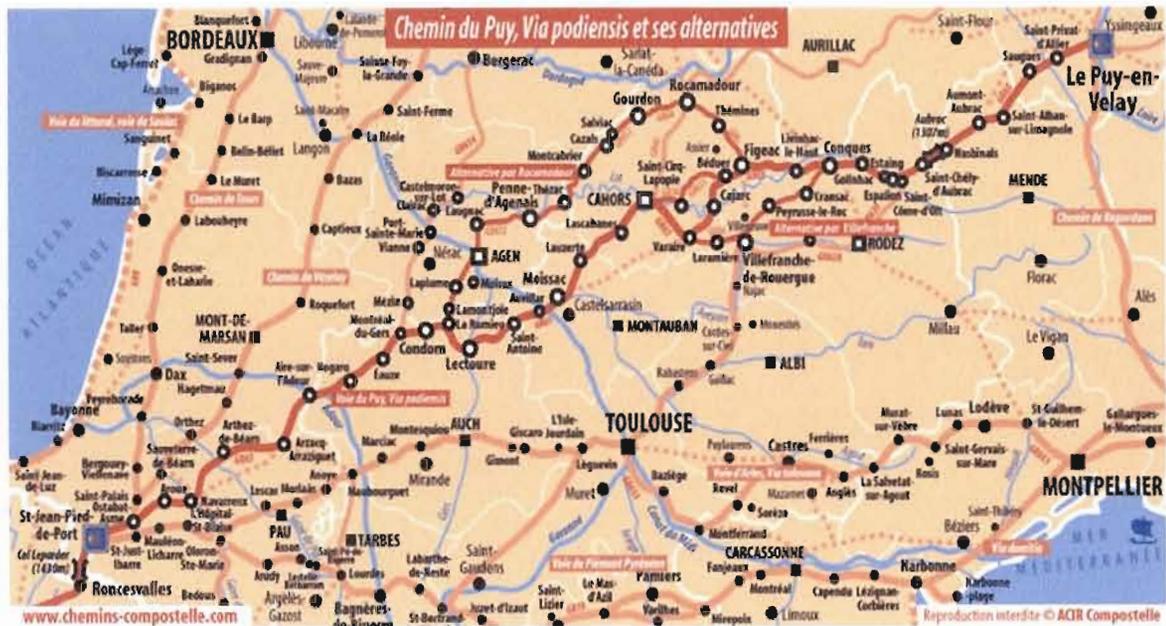
Cordialement,

Luc Beaulieu

Étudiant à la maîtrise au département des communications
Directrice de recherche, Mme. Gina Stoiciu.

APPENDICE D

LA VIA PODIENSIS



L'itinéraire et les distances¹ :

Le Puy - Conques	200.8 km	15 jours de marche
Le Puy - Saint-Jean-Pied-de-Port	739 km	29 jours de marche
Saint-Jean-Pied-de-Port. – Santiago	791 km	33 jours de marche
Le Puy - Santiago	1530 km	62 jours de marche

L'histoire de St Jacques de Compostelle et la Via podiensis² :

L'apôtre Saint-Jacques le Majeur aurait, dit la tradition, été chargé, après la mort du Christ, d'évangéliser l'Espagne. Il échoua dans cette tâche difficile et s'en retourna en Galilée, ou on lui coupa la tête en 44. Sa dépouille fut alors déposée dans une barque de pierre qui, notwithstanding son poids, dériva jusqu'en Galice. La dépouille fut enterrée et oubliée là pendant près de 800 ans. En 813, un ange apparut à l'ermite Pélage et lui révéla le lieu de la sépulture, laquelle fut effectivement retrouvée avec l'aide d'une étoile fort brillante, dans un lieu baptisé dès lors le champ de l'étoile (Compo - Stella) et transférée à Compostelle. Dès cet instant, le roi Alphonse II le Chaste, roi de Galice et des Asturies, tout occupé à bouter le Sarrasin hors de son royaume, se place sous le patronage de ce saint tombé du ciel, et fait bâtir une église en son honneur. Saint-Jacques, pas bêcheur, apparaît aux côtés des chrétiens à la bataille de Clavijo en 844, ce qui lui vaut son surnom de Matamore, ou tueur de Maures. Dès lors, les pèlerins, d'abord ibères, puis européens, affluent à Saint-Jacques. L'un des premiers étrangers est Godescalc, évêque du Puy-en-Velay, parti de cette bonne ville en 951. C'est lui qui inaugure la *via podiensis*, qui part du Puy.

APPENDICE E

LA PARCOURS DE M. BERNARD VOYER¹

- 1953** Bernard Voyer est né le 7 mars à Rimouski.
- 1970** Bernard escalade ses premières montagnes dans les Rocheuses canadiennes dont le Mont Cascade à 2 998m.
- 1978** Sa première traversée à ski de la Terre de Baffin. 200 kilomètres. Il réalisera trois autres fois cette expédition en 1990, en 1991 et en 1995.
- 1979/97** 5 000km de canot dans diverses régions Québécoises.
- 1979** 600km de canot sur les tumultueuses rivières De Pas et Georges depuis Schefferville jusqu'à Kangiqsualujuaq en Baie d'Ungava.
- 1980/90** Dix treks totalisant un millier de kilomètres dans l'ensemble du Haut Atlas marocain.
- 1980/91** Diverses ascensions dans les Alpes françaises
- 1989** Il traverse le désert du Sahara dans le Grand Erg occidental..
- 1991** 200 kilomètres en canot sur la rivière La Romaine, Basse Côte Nord.
- 1992** Première mondiale: la traversée à ski de l'Île Ellesmere par ses quatre calottes glaciaires. 1 000km.
- 1993** Premier canadien à se rendre au pôle Nord magnétique à ski
- 1994** Il rejoint à ski le pôle Nord géographique par la Sibérie, au départ d'une base scientifique dérivante.
- 1995** Premier canadien à traverser à ski le Grönland, 650km d'est en ouest. Des communications téléphoniques satellitaires sont réalisées.
- 1996** Thierry Pétry et Bernard Voyer traversent l'Antarctique et atteignent le pôle Sud à ski en totale autonomie le 12 janvier à 10h47. 1 500km, 65 jours et une charge de 170kg chacun à tirer.
- 1997** Il atteint le sommet du Mont Maïpo 5 100m en Argentine.
- 1997** Le 20 janvier, il atteint le sommet de l'Aconcagua 6 959m. en Argentine, la plus haute montagne des Amériques.
- 1997** Première tentative à l'Everest. Le mauvais temps l'empêche d'atteindre le sommet.
- 1998** Le 21 décembre, il atteint le sommet du Kilimandjaro, 5 896m, la plus haute montagne du continent Africain.
- 1998** Il descend la rivière Rupert en canot.
- 1999** Le 5 mai, il réussit l'ascension de l'Everest, à 8 848m, la plus haute montagne sur terre.
- 1999** Équateur: ascension du Fuya Fuya 4 280m. Sommet le 15 décembre.
- 1999** Équateur: ascension de l'Imbabura 4 621m. Sommet le 19 décembre.

- 1999** Équateur: ascension du plus haut volcan actif du monde, le Cotopaxi 5 897m. Sommet le 27 décembre.
- 2000** Colombie: ascension du volcan actif Cumbal 4 764m. Sommet le 6 janvier.
- 2000** Équateur: ascension de la plus haute montagne du pays, le Chimborazo 6 310m. Sommet le 9 janvier.
- 2000** Le 15 juillet, premier Québécois sur le plus haut sommet du continent Océanie: le Mont Carstensz 4 884m.
- 2000** Le 14 octobre, il réussit l'ascension du plus haut sommet du continent Européen, le Mont Elbrous, en Russie 5 642m.
- 2001** Le 2 juillet, Bernard, Nathalie et Dorjee Sherpa, atteignent le sommet du Mont McKinley (6 194m) le point culminant de l'Amérique du Nord.
- 2001** Le 10 décembre, il atteint le sommet de l'Antarctique, le Mont Vinson 4 897m et complète ainsi le Tour du Monde par le plus haut sommet de chacun des 7 continents.
- 2003** Le 5 janvier, Bernard et Nathalie atteignent le sommet de l'Australie, le Mont Kosciuszko, 2 228m.
- 2004** Atteinte du sommet du Mont Fuji, au Japon 3 776m, le 4 juillet.
- 2005** 21 mai : de nouveau au sommet du Mont Fuji.

APPENDICE F

LE COURRIEL ENVOYÉ À M. BERNARD VOYER

Bonjour M. Voyer,

Je tiens tout d'abord à vous remercier pour la conférence. Elle fut marquante. On m'avait, comme je vous l'ai mentionné, parlé abondamment de vous lors de ce voyage en Tanzanie. Je connaissais donc, en partie, quelques-unes vos explorations. Mais des les voir réunies et narrées par leur auteur fut, avec maintenant le recul d'une petite expérience personnelle (ascension du Kili.), tout à fait époustouflant.

Je souhaite que ces jeunes aient ressenti la joie qu'il y a à accomplir ne serait-ce qu'un de nos rêves. A ce sujet, votre exemple sur la photographie permettant une application dans leur quotidienneté à cette soif intérieure qu'ils cultivent, fut très pertinent. On ne peut qu'espérer que votre présence mercredi dernier en a éveillé plus d'un à l'infinie richesse qui sommeille en chacun de nous et qui chaque jour n'attend seulement qu'on lui ouvre la voie.

Si je fais présentement des recherches sur les voyages, que je nommerais itinérant ou sur la route... (le terme reste à définir), c'est que moi-même dans mes humbles pérégrinations, j'ai eu l'immense plaisir de découvrir cette planète merveilleuse et ceux qui y habitent.

Je souhaite, dans la mesure du possible, mettre à contribution ce que dix ans à la sillonner m'auront apporté. Je suis, en somme, un voyageur qui revêt la veste de chercheur.

Pour ce faire, je cherche à connaître la perception de voyageurs singuliers face à certains événements. Des moments difficiles, des moments d'inquiétude extrême, de peur peut-être ? Encore là, cela dépend de la façon dont on voit ces termes. J'ai utilisé la *chance* lors de la conférence parce que c'était un terme qui semblait *parler*, mais effectivement il n'est pas question de chance.

J'aimerais, s'il vous intéresse toujours de me partager vos explorations, vous rencontrez afin que vous puissiez-me «raconter» comment vous avez vécu la rencontre du pôle sud, puisque cette dimension semble s'y manifester (ou une autre où vous l'avez ressentie). Je sais que l'ensemble de vos voyages en renferme une part intangible pour la plupart d'entre nous qui ne peuvent qu'imaginer ce dont il est question, c'est pourquoi votre expérience est si importante. Je sais que pendant la conférence vous avez livré, en partie, plusieurs de vos explorations, mais j'aurais aimé vous poser plus de questions face à une expérience en particulier. Je ne veux pas prendre trop de votre temps, les heures creuses, je l'imagine, doivent être bien rares. Peut-être, une heure, quarante minutes même. Tout ce que vous voudrez bien m'accorder.

Face aux craintes que vous avez manifestées et en ce qui me concerne, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. L'idée de publier une ligne qui n'est pas mienne, sans en citer l'auteur, ne me serait jamais même venue à l'idée. D'ailleurs, à moins que vous acceptiez de me rencontrer et que vous me permettiez explicitement de le faire, jamais je n'utiliserai ce que vous nous avez partagé mercredi dernier ou ce que vous me diriez lors de l'entrevue. Cela va tout simplement contre mes principes. Et même, avant de soumettre mon mémoire, vous auriez droit de regard. Je m'y engage. (Les notes que j'ai prises ne sont que pour moi, et le resteront à moins que vous en décidiez autrement.) Sachez que je ne tiens aucunement à profiter du succès qui vous est dû, je tiens seulement à connaître la nature de votre expérience, unique, d'explorateur.

Merci d'avoir pris le temps de lire ces lignes, j'espère avoir le plaisir de vous rencontrer à nouveau,

Bien à vous,

Luc Beaulieu

Étudiant à la maîtrise au département des communications de l'UQAM
Directrice de recherche, Mme Gina Stoiciu.

NOTES ET RÉFÉRENCES

L'intuition

¹ Les insectes appartiennent au règne animal, toutefois dans l'imaginaire collectif, plus souvent qu'autrement, on leur réserve une place à part. Je me suis ainsi permis de doubler l'information afin qu'ils n'échappent pas à l'attention du lecteur. Le voyageur, lui, leur échappe rarement !

² Hormis ce penchant personnel d'adaptation, elles sont souhaitables. Elles s'éternisent dans la mémoire et deviennent avec le temps de rares phares pouvant encore éclairer le reste.

³ Même si on ne parle pas la langue locale, situation oblige, on réussit à se faire comprendre avec plus ou moins de succès par des mimes, des onomatopées, des dessins ou en pointant le lexique d'un guide de voyage.

⁴ Il est clair que ces plaques proviennent d'autres voyageurs. Ils les ont laissées, oubliées, etc. La cause de leur présence est logique. Ce qui l'est moins est leur présence, contre toute attente, au moment opportun.

⁵ La manière dont progressent les pèlerins tibétains se définit par l'expression *mesurer la route* : « [...] c'est-à-dire que ces fanatiques avancent en se couchant sur la chaussée, puis ils se relèvent, se recouchent, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient couvert toute la distance. » Romain Roussel, *Les pèlerinages*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p.37.

⁶ François Laplantine, *La description ethnographique*, Paris, Éditions Nathan, 2002, p.20.

La problématique intuitive

¹ Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p.91.

² George Lapassade, *L'ethnosociologie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991, p.116.

³ Schwartz et Jacobs In *Ibid.*, p.116.

Chapitre I - La question du voyage

¹ Jean Chélini et Henry Branthomme. *Histoire de pèlerinages non chrétiens*, Paris, Hachette, 1987, 477 p. ; Alphonse Dupront, *Du sacré*, Paris, Édition Gallimard, 1987, 541 p. ; C. Vincent (dir. publ.), *Identités pèlerines*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2004, 241 p. **Jean Chélini**, présentement professeur à l'université d'Aix-Marseille III de même qu'à l'institut d'Études politiques d'Aix-en-Provence, est agrégé d'histoire et docteur ès Lettres et Sciences humaines. **Henry Branthomme**, chanoine, est pour sa part responsable du Bureau d'Études historiques et pastorales de l'Association de pèlerinages. Tout deux, conjointement ou seul, sont à l'origine de nombreuses œuvres à caractère historique ou religieux. **Alphonse Dupront**, professeur au Centre d'anthropologie religieuse de la Sorbonne, est le maître d'œuvre d'un vaste fichier sur les pèlerinages ouvert aux chercheurs. Il est l'auteur de maints ouvrages dédiés au fait pèlerin. Sommité en la matière, il est généreusement cité à travers l'ensemble de la littérature sur le sujet.

² Dupront 1987, p. 366. In Vincent, 2004, p.8.

³ Chélini et Branthomme, p.39.

⁴ « [...] la notion de Centre, proposée par M. Eliade, qui pense que tout microcosme, toute région habitée, a ce qu'on pourrait appeler un «Centre», c'est-à-dire un lieu sacré par excellence. C'est là, dans ce Centre, que le sacré se manifeste d'une manière totale, soit sous la forme des hiérophanies.» R. Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p.67.

⁵ Chélini et Branthomme, p.39.

⁶ Dupront, p.377-379.

⁷ *Ibid.*, p.378.

⁸ *Ibid.*, p.378.

⁹ *Ibid.*, p. 379-389.

¹⁰ *Ibid.*, p. 381.

¹¹ De toute évidence, dans la certitude chrétienne le tombeau du Christ à Jérusalem mais un exemple indien rend tout aussi bien compte de ce type d'élection : le temple de Vishnupada à Gaya, étant « l'un des plus grands sanctuaires pèlerins de l'Inde » parce qu'il garde l'empreinte du pied de Vishnu. *Ibid.*, p. 381.

¹² Malgré qu'on considère qu'ils soient le propre des sectes ou groupuscule d'illuminés, le passé de chacune des grandes religions porte son lot de pèlerins qui, au terme des épreuves, ont trouvé le repos éternel. *Ibid.*, p.388.

¹³ « Sommet de la hiérarchie sacrale des lieux sacrés [...] : ils demeurent certes lieux éminents du « passage » ou de la scénographie eschatologique, mais en eux s'exprime la plénitude d'un ordre en place où l'entière condition humaine reconnaît l'image de son unité dans la communion manifestée de la présence divine.» Dupront, p.389.

¹⁴ *Ibid.*, p.373.

¹⁵ C.Vincent, p.11.

¹⁶ Conscience collective à nuancer dans la mesure où : « À prendre les choses d'ensemble, certaines cultures en effet privilégient l'effort; d'autres, le terme, c'est-à-dire le « lieu sacré». Parmi les premières, le monde chrétien; l'Islam et le bouddhisme japonais ont choisi de mettre l'accent sur l'énergétique de l'acte. C'est un fait que dans le monde occidental chrétien et sans doute dans l'ensemble des parties du monde christianisées, l'accent est mis sur la notion de pèlerinage. Autrement dit, le christianisme a résolument opté pour la dynamique de l'acte, celle de l'« aller à », qui implique efforts et épreuves. Dupront, p.371.

¹⁷ Comme l'affirme Roussel, hormis les pratiques qu'ils imposaient eux-mêmes visant à rendre plus pénible le cheminement (Les catholiques du Moyen Age avançaient quelquefois dans un sac sur les genoux, ou encore s'imposaient le port de quelque objet encombrant; Certains pèlerins indous marchent la bouche couverte d'un bâillon alors que d'autres ont une épingle d'argent à travers la langue et les joues), les pèlerins ont toujours fait face à des difficultés intrinsèquement liées à leur choix : interminables courses sur des routes mauvaises et par toutes saisons; privations ; épidémies de pestes, de choléra, de fièvre jaune et de paludisme. Romain Roussel, *Les pèlerinages*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p.39-41.

¹⁸ Dupront, p. 374.

¹⁹ Luce Des Aulniers, Notes de cours, *Analyse symbolique et sa pertinence en communication*, Théories avancées en communications COM-7014, Automne 2005, p.1.

²⁰ Jean-Jacques Wunenburger, *Le sacré*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p.3.

²¹ Jean Maisonneuve, *Les rituels*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 11.

²² *Ibid.*, p.12.

²³ Chélini et Branthomme, p.35.

- ²⁴ P. Bonté et M. Izard., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, p.630-632.
- ²⁵ Luce Des Aulniers, Notes de cours 2, *Rites, enjeux de vie et de mort*, Anthropologie de la mort COM-7624, Automne 2005, p.5.
- ²⁶ Van Gennep, 1909 In P. Bonté et M. Izard., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, p.631.
- ²⁷ Victor W. Turner, *The ritual process*, New York: Aldine, 1969, p.24. In Luce Des Aulniers, *Rites*, p.6.
- ²⁸ Luce Des Aulniers, *Rites*, p.6.
- ²⁹ Bonté et Izard., p.630.
- ³⁰ Maisonneuve, p.105.
- ³¹ Amirou, p.175. ; Nelson H. H.Gradburn, *The anthropology of tourism*, Annals of tourism research, Vol. 10, J.Jafari and Pergamon Press, 1983, p. 12.
- ³² Luce Des Aulniers, *Rites (version longue)*, p. 7. D'après Beattie, 1966.
- ³³ Maisonneuve, p. 7.
- ³⁴ Edward T. Hall, *Beyond Culture*, New York, Doubleday & Company, 1976, p. 85-103 In R.E. Porter et A.L. Samovar, *Communication Between Cultures*, 1991, California : Wadsworth, p.46-55. In Gina Stoiciu, Recueil de textes COM-8120, Hiver 2004.
- ³⁵ Ces critères proviennent de deux sources. Philip L. Pearce, *The social Psychology of Tourist Behaviour*, Oxford, Pergamon, 1982, p. 37-40. ; A. Furnham et S. Bochner, *Culture Shock*, London, Methuen, 1986, p.21. **Philip Pearce** enseigne à l'Université James Cook où il est le directeur du programme de tourisme à l'école des affaires. **Adrian Furnham**, professeur de psychologie à l'Université de Londres, est l'auteur de plus d'une quarantaine de livres ainsi que de nombreux articles. **Stephen Bochner** est quant à lui psychologue et partage son temps entre la pratique et l'enseignement à l'Université de New South Wales en Australie.
- ³⁶ Bonté et Izard, p. 190.
- ³⁷ C.Camilleri et Margalit Cohen-Emerique, *Chocs de cultures*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1989, p.27.
- ³⁸ Jean René Ladmiral et Edmond Marc Lipianski. *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989, p.138.
- ³⁹ J. Maisonneuve, *Introduction à la psychologie*, p.138. In *Ibid.*, p.138.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 140.
- ⁴¹ *Ibid.*, p.142
- ⁴² On peut valoriser, dévaloriser une culture, y être ouvert, reste le fait qu'y vivre peut toujours s'avérer difficile. Je suis sensible à la différence du mode de vie des *Hadzabes* (peuplade vivant en Tanzanie), j'apprécie cette différence et la respecte, mais je doute fort que je pourrais, ne serait-ce qu'une semaine, faire comme eux et vivre uniquement de chasse et de cueillette, cherchant inlassablement jour après jour de quoi me nourrir au milieu d'une savane pour le moins que je puisse dire, inhospitalière.
- ⁴³ K. Oberg, *Cultural shock: Adjustment to new cultural environments*, Practical Anthropology, 7, 1960, p 177-182. In Furnham et Bochner, p.48.

⁴⁴ Certains chercheurs placent l'emphase sur les difficultés linguistiques alors que d'autres soulignent l'ambiguïté entourant le rôle joué dans la culture hôte. In *Ibid.*, p.49.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 133.

⁴⁶ *Ibid.*, p.149.

⁴⁷ S. Bochner, *The social psychology of cross-cultural relations*, Oxford, Pergamon, 1982. ; S. Bochner and P. Wicks, *Problems in culture learning*, Sydney, New South Wales University Press, 1972. In *Ibid.*, p.149

⁴⁸ *Ibid.*, p.47.

⁴⁹ *Ibid.*, p.122

⁵⁰ J. Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p.28. In Amirou, p. 45. Je n'ai pas défini ces trois motifs puisqu'ils me semblent aller de soi, détente rimant avec repos, divertissement avec activité ludique et développement avec épanouissement personnel. Pour l'un ou l'autre, le résultat est atteint par la pratique d'une activité qui rompt avec la quotidienneté.

⁵¹ Pearce, p.32.

⁵² *Ibid.*, p. 35-37.

⁵³ Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 452-463 ; Gina Stoiciu, Notes de cours COM 8120, Hiver 2004.

Chapitre II- La question du hasard

¹ Le petit Rober, *Dictionnaire de la langue française*. CD-ROM Version 2.2, 2004.

² G. Spencer Brown, *Probability and Scientific Inference*, New York, Longmans, Green, 1957, p.105 In Paul Watzlawick, *La réalité de la réalité*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, p.64.

³ S. Hawking, *Une brève histoire du temps*, Paris, Éd. Flammarion, 1989, p.82.

⁴ *Ibid.*, p.83.

⁵ Watzlawick, p.79.

⁶ *Ibid.*, p.80; p.87.

⁷ C.G. Jung, *Synchronicité et Paracelsica*, Paris, Éd. Albin Michel, 1988, p.39.

⁸ Selon Koestler, ce serait Pauli qui aurait eu l'audace première d'étendre le principe d'acausalité au monde macroscopique. In A. Koestler, *The Roots of Coincidence*, Britain: Hutchinson of London, 1972, p.99.

⁹ La logique est la suivante, si les probabilités peuvent garantir, avec un coefficient d'incertitude acceptable, la cause responsable à un effet, alors elles peuvent *garantir* un lien entre deux événements dans la mesure où les chances de voir ces deux-ci réunis sont immensément minces.

¹⁰ Rhine. 1934. *Extra-Sensory Perception*. Boston Society for Psychical Research V. Boston In Jung, p.33-35.

¹¹ « Un jeune homme atteignit, sur un grand nombre d'essais, une moyenne de 10 réponses justes pour 25 cartes (deux fois plus que la probabilité); une fois même, il « lut » correctement les 25 cartes, ce qui, correspond à une probabilité de 1 contre 298 023 223 876 953 125 » In Jung, p.34.

¹² *Ibid.*, p.35.

¹³ *Ibid.*, p.36.

¹⁴ *Ibid.*, p.29.

¹⁵ *Ibid.*, p.35.

¹⁶ *Ibid.*, p.75.

¹⁷ Jean Pucelle, *Le temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p.10-26.

¹⁸ Émile Noël (dir. public.), *L'espace et le temps aujourd'hui*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p.152.

¹⁹ Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, Presses universitaires de France, 1965, p. 169.

Chapitre III- La question de la construction de sens

¹ Wunenburger, p.22.

² Lapassade, *L'ethnosociologie*, p111-112.

³ Georges Lapassade, *La phénoménologie sociale et l'ethnométhodologie*, p. 1. [http:// www.ai.univ-paris8.fr/corpus/lapassade/lapheno1.htm](http://www.ai.univ-paris8.fr/corpus/lapassade/lapheno1.htm). Consulté le 26 Janvier 2004 In Gina Stoiciu, Notes de cours COM 8120.

⁴ Gina Stoiciu, Notes de cours COM 8120.

⁵ Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *La construction de la réalité sociale*, Paris : Méridiens Klincksieck, 1986, p.7.

⁶ Gina Stoiciu, *Comment comprendre l'actualité*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2006, p.20.

⁷ Lapassade, *La phénoménologie sociale*, p.1.

⁸ Stoiciu, *Comment comprendre l'actualité*, p.20.

⁹ Berger et Luckmann, p.33-34.

¹⁰ *Ibid.*, p.35.

¹¹ *Ibid.*, p.37.

¹² *Ibid.*, p. 47-48.

¹³ *Ibid.*, p. 47-48.

¹⁴ Gina Stoiciu, Notes de cours COM 8120.

¹⁵ Berger et Luckmann, p. 61-67.

¹⁶ *Ibid.*, p. 54-56.

¹⁷ *Ibid.*, p.59.

¹⁸ *Ibid.*, p.38-39.

¹⁹ *Ibid.*, p. 39.

²⁰ *Ibid.*, p.59.

²¹ *Ibid.*, p.37.

²² *Ibid.*, p.64.

²³ *Ibid.*, p.77-78.

²⁴ *Ibid.*, p. 57.

Chapitre IV- Une vision intégrative

¹ Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, p.147.

² Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 22^e éd. Paris, Alcan, 1924, chap. II In Pucelle, p.37-38.

³ Pucelle, p.37-38.

⁴ Construction et anticipation : « Car cela signifie que la perception est, dans une mesure qu'il est impossible de préciser, un instrument du monde tel que nous l'avons structuré par nos attentes. [...] En somme les percepteurs humains extraient la moindre parcelle du stimulus reçu, et si l'une de ces parcelles est conforme à leur attente, ils lisent tout le reste selon le modèle qu'ils ont en tête. » Jérôme Bruner, *Culture et modes de pensée*, Paris, Retz, 2000, p.66.

⁵ Wunenburger, p.19.

⁶ Berger et Luckmann, p.40. Ces auteurs indiquent que l'expérience religieuse se traduit par un détournement d'attention vis-à-vis la réalité de la vie quotidienne, détournement qu'ils qualifient de « saut ».

Chapitre V- La démarche méthodologique

¹ Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Paris, Gallimard, 1965, p. 150. Le voyage, troisième partie.

² Les différentes techniques documentaires se divisent en deux groupes, les techniques documentaires qui regroupent la recherche documentaire et l'analyse de contenu qualitative ou quantitative et les techniques dites vivantes qui incluent, l'entrevue individuelle ou de groupe (structurés ou non), le questionnaire de même que l'observation participante ou non. Gina Stoiciu, Notes de cours, *Les différentes techniques de recherche*, Méthodologie générale COM-7103, Hiver 2006.

³ Todorov, *Nous et les autres*, 452 p.

⁴ Gina Stoiciu, Notes de cours COM-7103.

⁵ Jack Kerouac, *Sur la route*, Paris, Éditions Gallimard, 1960, p. 216.

⁶ J'espère que le lecteur comprend que je signifie par là seulement que j'avais fait l'expérience d'une synchronicité et non que je me reconnais quelque talent de plume.

⁷ Yves Winkin, *Anthropologie de la communication*, Paris, Seuil, 2001, p. 136. In Isis Brouillet, Recueil de textes COM-7610, Automne 2005.

⁸ La tenue d'un journal est essentielle si on désire faire de l'observation. Il remplit trois fonctions selon Winkin : il sert d'exutoire émotif, il permet la compilation des données (fonction empirique) et finalement l'analyse de celles-ci. Winkin, p. 146-148. In Brouillet, Recueil COM-7610.

⁹ L'observation participante et non participante appartiennent aux techniques de prise de données dites vivantes. Gina Stoiciu, Notes de cours COM-7103.

¹⁰ Je considérerai toujours mon expérience aux accents spirituels.

¹¹ Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997, p.16.

¹² *Ibid.*, p.17.

¹³ **Daniel Bertaux** est directeur de recherche au CNRS et président de l'Association française de sociologie. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages dont *Les récits de vie*.

¹⁴ Michel Legrand, *Raconter son histoire*, Sciences Humaines, Février 2000, n° 102, p.23.

¹⁵ Daniel Bertaux, Histoire de vie – ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie, rapport au CORDES, 1976. In Bertaux, p.17

¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹⁷ Jean Poupart et al., *La recherche qualitative*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 1998, p. 192.

¹⁸ *Ibid.*, p. 192.

¹⁹ Un **monde social** s'édifie autour d'une activité spécifique et est subdivisé en trois paliers : le macrocosme - société globale - divisé en multiples mésocosmes, eux-mêmes repartagés en microcosmes. Par exemple, l'enseignement primaire (dans ce cas-ci une activité dite professionnelle) constitue un macrocosme, la commission scolaire, un mésocosme et l'école primaire du quartier un microcosme. Une **catégorie sociale** quant à elle n'implique pas la formation d'un monde social. Il s'agit plutôt d'une activité ou d'une situation sociale commune à plusieurs individus et qui « engendre des contraintes et des logiques d'actions qui présentent bien des points communs, où elle est perçue à travers des schèmes collectifs, où elle est éventuellement traitée par une même institution. » On pourrait citer par exemple le cas de pères divorcés, de personnes sans domiciles fixes, de jeunes diplômés en recherche d'emploi, etc. Bertaux, p. 15.

²⁰ *Ibid.*, p.16.et p. 30.

²¹ *Ibid.*, p.32

²² *Ibid.*, p.18.

²³ Bertaux, p.21.

²⁴ Legrand, p.24.

²⁵ B.G. Glaser et A.L. Strauss, *The discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative research*, Chicago, Aldine, 1967, 281 p. In Bertaux, p.22

²⁶ *Ibid.*, p.26.

²⁷ *Ibid.*, p.27

²⁸ *Ibid.*, p.27.

²⁹ Le concept est de Bourdieu. *Ibid.*, p. 23.

³⁰ *Ibid.*, p. 22.

³¹ *Ibid.*, p. 22.

³² *Ibid.*, p.7.

³³ Elles peuvent néanmoins être faites en utilisant des connaissances objectives produites par la réalité sociale à laquelle ils appartiennent.

³⁴ Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Seuil, 1983-1985 et *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986. In *Ibid.*, p.18.

³⁵ Berger et Luckmann, p. 77-85.

³⁶ Jean-Paul Lafrance et al., *Place et rôle de la communication dans le développement international*, Québec, Presses Universitaires du Québec, 2006, p.109.

³⁷ Lacroix et Tremblay, 2003, p.23-24. In *Ibid.*, p. 109.

³⁸ Lafrance et al., p.109.

³⁹ Bertaux, p. 8.

⁴⁰ *Ibid.*, p.65.

⁴¹ Certaines agences spécialisées offrent des parcours *hors des sentiers battus* au cours desquels les voyageurs sont invités à participer à des activités parfois très exigeantes. Ex. L'ascension de l'Aconcagua. Étant donné mon intuition initiale me laissant croire que l'aspect difficile du voyage pouvait être important, elles devenaient un filon non négligeable de *bons* candidats.

⁴² J'ai fixé d'une manière intuitive la durée du voyage à 4 semaines. Cela me semblait suffisant comme période pour que s'instaure un état d'esprit particulier offrant la possibilité d'une prise de conscience de la synchronicité.

⁴³ Par exemple, si on poste une invitation sur un babillard d'un cégep il faut s'attendre à rencontrer des cégépiens ayant entre 17-19 ans.

⁴⁴ Selon Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipianski, les représentations et les idéologies dominantes d'une culture d'appartenance s'installent principalement au cours l'enfance. Ladmiral et Lipianski, p. 125.

⁴⁵ Bertaux conseille de construire une identité qui puisse permettre un accueil favorable de la part des candidates auxquels ont s'adressent. Bertaux, p.52.

⁴⁶ Prendre des notes permet de transcrire le langage non verbal mais aussi de ralentir le sujet accommodant. Par conséquent, le chercheur peut *réfléchir* et inscrire des commentaires personnels utiles, par exemple des questions à poser, etc. Dans un autre ordre d'idée, le papier et le crayon permettent aussi lorsque l'enregistrement prend fin, de transcrire tout commentaire que le sujet livre à ce moment justement parce que la bande ne tourne plus. *Ibid.*, p.64.

⁴⁷ Bertaux suggère de procéder comme tel puisque l'entretien est encore frais dans l'esprit du chercheur, il se peut que des questions, des intuitions, des hypothèses se dégagent de cet après entretien, il faut en profiter. *Ibid.*, p.64.

⁴⁸ Par exemple, un voyageur a qui je décline l'ensemble des boulots que j'ai occupé pour voyager, sent bien qu'il n'a pas besoin de m'expliquer pourquoi il en a enfilé lui aussi une série : je partage sa passion.

⁴⁹ Bertaux, p. 13.

⁵⁰ *Ibid.*, p.65.

⁵¹ *Ibid.*, p.65.

⁵² *Ibid.*, p.65.

⁵³ *Ibid.*, p.26.

⁵⁴ Il ne suffit de penser qu'aux gestes et intérêts de l'**explorateur** qui se traduisent presque inévitablement par des difficultés dans le mode de voyage ou bien à la rencontre interculturelle pour le **voyageur**, source moins infallible (choc culturel), mais néanmoins potentielle. À l'inverse, le **vacancier** se décourage des deux formes de désagréments. (Cet exemple est bien évidemment stéréotypé.)

SECONDE PARTIE

Chapitre I- L'analyse

¹ A. Blanchet et A. Gotman, *L'enquête et ses méthodes*, Paris, Nathan, coll. «128 », 1992, 125p. In Bertaux, p.91.

² Tel le souligne d'ailleurs Bertaux, l'analyse thématique présente « l'inconvénient de détacher les passages de leurs contextes discursifs, et ainsi d'en appauvrir voir d'en modifier le sens.» *Ibid.*, p.91.

³ *Ibid.*, p.83.

⁴ *Ibid.*, p.83.

⁵ *Ibid.*, p.94.

⁶ Rogers K, *Réinventer le couple*, Paris, Laffont, 1972, p.151-183. In Gina Stoiciu, Notes de cours COM 7103.

⁷ **Raymond S. Nickerson** est professeur et chercheur à l'université Tufts où il a obtenu un Doctorat en psychologie expérimentale. Il est l'auteur de nombreux livres dont *Cognition and Chance* duquel je prends ces informations. Raymond S. Nickerson, *Cognition and Chance*, New Jersey, Mahwah Publishers, 2004, p. 428-430. « We have no place to go but to our own intuitions. We have no choice but to accept those arguments that we find most intuitively compelling. But this is as it should be. If we are rational creatures, we, each of us individually, and not the experts, are responsible for our individual beliefs. »

⁸ *Ibid.*, p.430.

Chapitre II- Le cas d'Annie St-Amour

¹ Guide de voyage.

² On indique par cette numérotation entre parenthèse la répétition du terme informer. (1-5) On y fera référence un peu plus loin.

³ Ladmiral et Lipianski, p.136.

⁴ Une autre caractéristique du type **voyageur**.

⁵ Jung, p.43.

⁶ Le lecteur remarquera qu'aucun lien n'a été établi entre le choc culturel et le type *impressionniste*. À mon avis, s'aventurer à le faire ne peut mener qu'à des spéculations. Je préfère m'en abstenir.

⁷ Oberg, p.176. In Furnham et Bochner, p.48.

⁸ L'étude de Cort et King arrive à la conclusion qu'il n'y pas de corrélation entre l'expérience antécédente d'un voyageur et le choc culturel. D.A. Cort et M. King, 1979, *Some correlates of culture shock among American tourists in Africa*, International Journal of Intercultural Relations, 3, 211-22 In *Ibid.*, p.146

⁹ *Ibid.*, p.122.

¹⁰ *Ibid.*, p.133. « When the sojourner's role as an observer shifts to that of a participant, a transition that is inevitable, the initial fascination with the new culture similarly shifts to now having to cope with it [...] »

¹¹ J'ai confirmé ce point avec mon épouse. Je peux aussi affirmer, y ayant moi-même enseigné l'anglais en 2004-2005, que la situation en Chine, hors des grandes villes, n'a guère changé.

¹² S. Bochner et P.Wicks, *Problems in Culture Learning*, Overseas Students in Australia, Sydney, New South Wales University Press, 1972, p. 33-41. In *Ibid.*, p.149.

¹³ Pucelle, p.10.

¹⁴ *Ibid.*, p.10.

¹⁵ Berger et Luckmann avancent que la culture est un stock de connaissances ayant sa propre structure d'à propos. En utilisant les termes typifications culturelles, je fais référence à cette partie du stock de connaissances d'Annie ayant adoptée cette structure. Berger et Luckmann, p. 66 et 67.

¹⁶ Annie fait elle-même référence à cet aspect du choc culturel qui pousse l'individu à *déformer la réalité* et se faire peur.

¹⁷ Les outils proviennent du livre de Michael Gazzaniga, *Nature's Mind*, New York, Basic Books, 1992, p.134-137. Et celui de Raymond S. Nickerson, *Cognition and Chance*, New Jersey, Mahwah, 2004, p.371 –381. Mais les deux auteurs se réfèrent eux-mêmes aux travaux, trop nombreux pour être cités, de A. Tversky et D. Kahneman. **Michael Gazzaniga**, sous la tutelle de Roger Sperry (Neuropsychologue et neurobiologiste qui a initié les recherches portant sur les connexions entre les hémisphères cérébraux, récipiendaire du Nobel de médecine 1981), a obtenu un doctorat en psychobiologie de l'institut de technologie de la Californie (1961). Il enseigne présentement à l'Université de la Californie de même qu'au collège Dartmouth. Auteur de nombreux ouvrages dont *The Social Brain*, *Mind Matters*, *The Brain and the Mind* et *the Ethical Brain*, il est aussi le fondateur de l'institut de neuroscience de même que le journal de neuroscience cognitive dont il est l'éditeur en chef.

¹⁸ Gazzaniga, p.136.

¹⁹ On pourrait se demander si ce n'est pas l'action de ce principe que l'on combat par temps et travail afin de prendre conscience de son ethnocentrisme.

²⁰ Gazzaniga, p.135 ; Nickerson, p.374.

²¹ Gazzaniga, p.134-135.

²² Berger et Luckmann, p.73.

²³ Raymond Lemieux, *Le catholicisme québécois*, Sociologie et sociétés, vol. XXII, n° 2, p. 145.

²⁴ L'Église catholique, de 1867 au milieu des années soixante, développe son influence librement à travers trois champs d'activité : les ressources naturelles, les affaires sociales et l'éducation. Avec la révolution tranquille, la bourgeoisie nouvelle étant en mesure de se donner les leviers politiques nécessaires à la réalisation de ses aspirations, ces secteurs d'activité lui sont retirés (création de divers ministères). Par la suite, désappropriée de son discours sociopolitique, l'Église reste en quête d'une mission qui lui soit propre. Lemieux, p. 154.

²⁵ *Ibid.*, p.163.

²⁶ Un moyen *efficace* par lequel continue de s'exercer cette intégration, l'école publique. Même si depuis 1984 (Annie est née en 1980 et tous les autres experts, bien avant.) elle offre aux parents la possibilité d'inscrire leurs enfants à deux profils différents : « l'enseignement moral » et « l'enseignement religieux et moral catholique », la majorité préfère néanmoins cette deuxième option. (92 % en 1986) *Ibid.*, p.161.

²⁷ Marcel Aubert, Micheline Milot et Réginald Richard, *Le déficit de l'enseignement religieux*. Problématiques et perspectives, Québec, Cahiers de recherches en sciences de la religion, Volume 9, 1988, p.174. In *Ibid.*, p.161.

²⁸ Peter Berger, *La religion et la permanence du monde humain*, Paris, Éd. du centurion, 1971, p.82.

²⁹ *Ibid.*, p.83.

³⁰ Berger et Luckmann, p.45.

³¹ *Ibid.*, p.81.

³² Je ne tiens pas à débattre sur le fait qu'il est ou non une personnalité. Je tiens seulement à présenter des qualités qu'on lui attribue lorsqu'on l'aborde sous cet aspect.

³³ <http://www.cef.fr/catho/glossaire/p/index.php>. Consulté le 13 Novembre 2006.

³⁴ Les références bibliques pour chacun des traits sont disponibles sur le site <http://www.topchretien.com/topmessages/details.php?idelement=501>. Consulté le 13 Novembre 2006.

³⁵ I Jn 3/16-17; Jn 3/16; Deut 32/9-12. In *Ibid.*

³⁶ Lemieux, p.163.

³⁷ *Ibid.*, p.161.

³⁸ *Ibid.*, p.160.

³⁹ Berger et Luckmann, p.45.

⁴⁰ Nickerson, p.371.

⁴¹ *Ibid.*, p.372.

⁴² Lemieux p.161.

Chapitre III- Le cas de Hugo Baillargeon

¹ La durée relativement courte des voyages organisés, la présence d'un groupe et d'un guide appartenant à la culture du voyageur de même que l'organisation du voyage assuré par ce dernier et une agence font que la participation du voyageur est réduite. Par conséquent les risques que celui-ci subisse un choc culturel sont minimes.

² Il est possible sur le site de l'agence, <http://www.karavaniers.com> d'obtenir le répertoire des pays visités par chacun des guides. Ce répertoire porte le nom de *passport personnel*. Consulté le 2 Février 2007.

³ Le pèlerinage de St-Jacques de Compostelle comporte 4 voies : la via Lemovicensis, la via Turonensis, la via Tolosane et la via Podiensis.

⁴ Précisions qui proviennent du site Internet de l'agence karavaniers, <http://www.karavaniers.com>. Consulté le 2 Février 2007.

⁵ Cette question s'inspire d'une citation d'Urbain que je reprendrai dans le commentaire du chercheur. (voir p.91)

⁶ Chélini et Branthomme, p.32.

⁷ En ce qui concerne l'histoire du pèlerinage chrétien il est « à bien des égards une nouveauté du IV^e siècle » qui « se définit par le lieu saint, dont la sainteté même va attirer le fidèle. » In C. Vincent (dir. public.), *Identités pèlerines*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen. 2004, p.29.

⁸ Vincent, p.11.

⁹ Nous sommes loin, à bien des égards, du 1 mois et demi d'Annie en Chine!

¹⁰ <http://www.aurette-verlac.com/composte/composte.htm> consulté le 16 Février.

¹¹ *Ibid.*, p.200.

¹² P. Olivier, *Le grand livre des pèlerinages*, Paris, Vecchi, 1999, p. 12.

¹³ Jung, p.42.

¹⁴ Synchronicity: « Miracles exemplify synchronous events. In oracular information, dream interpretation, religious experience, healing and nature miracles the synchronous appears autonomously or through meditation. M. Eliade, *The Encyclopedia of Religion*, New York, Macmillan Publishing Company, 1987, p.551.

¹⁵ Chélini et Branthomme, p.39.

¹⁶ Hugo mentionne le cas d'une personne qu'il a revu à une distance de 5000 km ou bien celui d'une personne liée à sa famille. Ne connaissant pas le contexte entier, il m'est impossible de dire que ce sont là des synchronicités. En effet, quel est le lien causal subjectif? On doit s'en tenir à dire que ce sont là des coïncidences fortement improbables ne présentant pas ce caractère de sens essentiel.

¹⁷ À la différence que le repère « tourisme » semble trop généreux ; dans la mesure où la perméabilité et les préoccupations soient intimement liées, il devient impossible de placer sur un même pied d'égalité vacanciers, pèlerins et aventuriers.

¹⁸ A. Dupront, *Tourisme et pèlerinage : réflexions de psychologie collective*, Communications, n°10, 1967, p.105 In Amirou, p. 201.

¹⁹ M. Zuckerman, *Sensation seeking and psychopathy*, Psychopathic Behavior, New York, Wiley, 1981 In Furnham et Bochner, p.50.

²⁰ Jung, p.75.

²¹ J-D. Urbain, *L'idiot du voyage*, Paris, Éd. Plon, 1991, p.121.

²² *Ibid.*, p.121.

²³ Watzlawick, p.80.

²⁴ Lemieux, p.161.

²⁵ Ibid., p.163.

²⁶ L'exemple le plus simple, la *position* de la terre dans l'univers : alors que l'Église a tenté de la maintenir au centre, la science n'a cessé de l'en chasser. La terre n'est ni le centre de l'univers ni même celui du système solaire, elle n'est même pas pourvue d'un astre exceptionnel : le soleil n'est qu'une étoile comme bien d'autres...

²⁷ Berger et Luckmann, p. 40.

²⁸ Nickerson, p.375.

²⁹ R Hamil, T.D Wilson et R.E. Nisbett, *Insensitivity to sample bias: Generalizing from atypical cases*, Journal of Personality and Social Psychology, 1980, vol n° 39, p 578-589. In *Ibid.*, p.377.

³⁰ Rien ne l'en exclut par contre. Comme Hugo le dit lui-même, ce voyage n'est-il pas une recherche spirituelle ?

Chapitre IV- Le cas de Jean-Philippe Bourgeois

¹ Il est possible sur le site de l'agence, <http://www.karavaniers.com> d'obtenir le répertoire des pays visités par chacun des guides. Ce répertoire porte le nom : passeport. Consulté le 2 Février 2007. Voici la liste de ceux visités par Jean-Philippe : Afghanistan, Tadjikistan, Pakistan, Inde, Népal, Thaïlande, Mexique, Haïti, Caraïbes, Tchad, Tanzanie, Maroc, Émirats Arabes Unis, Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Bosnie, Croatie, Danemark, Espagne, France, Grèce, Hongrie, Irlande, Islande, Italie, Lichtenstein, Luxembourg, Macédoine, Monaco, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Roumanie, République Tchèque, Slovaquie, Slovénie, Suède, Suisse et États-Unis.

² Il la décrit comme telle : « *J'ai fais mes petits voyages à moi. Mes expéditions. Il y en a une que j'ai faite en 1996. J'ai traversé le Canada en Canot.* »

³ « *Alain c'est un ami du secondaire de Drummondville qui a jamais fait de canot et qui a jamais passé une nuit dans une tente [...] Je l'ai convaincu.* »

⁴ Il existe une autre voie, comme on le verra dans le récit, celle du Nord qui passe près d'Edmonton.

⁵ Caroline ne voulait pas que Jean-Philippe soit informé.

⁶ La planification dont Jean-Philippe fait état précède de 1 an le départ. Par contre, il avait l'idée de faire ce voyage depuis quelques années.

⁷ Jean-Philippe décrira à ce sujet le voyage incertain de Lavérendrie conseillé par le chef Hochelaga.

⁸ La phrase originale affirmative est de Romain Roland : «Le hasard sait toujours trouver ceux qui savent s'en servir. »

⁹ Jean-Philippe lui a demandé à la dernière minute de se joindre à lui, parce que « c'était peut-être un petit peu fou » son affaire, sinon ce voyage, il avait prévu de la faire seul.

¹⁰ Selon le dictionnaire le petit Robert, l'expédition est un : Voyage d'exploration dans un pays lointain, difficilement accessible.

¹¹ Selon le dictionnaire le petit Robert.

¹² J'utilise toujours comme barème d'évaluation la moyenne du voyage organisé, deux semaines.

¹³ Rappel. Jean-Philippe n'a qu'une vague idée de la route qui va être empruntée et du temps que va pouvoir lui prendre leur traversée.

¹⁴ Ces mots exacts sont les suivants : « J'en ai une qui est longue. Longue avec plein de ramifications et que j'aime beaucoup. J'en ai un million d'autres qui sont plus petites. » La longue, c'est la traversée du Canada.

¹⁵ Je fais remarquer au lecteur que dans la traversée du Canada, Jean-Philippe dit s'être préoccupé des certaines incertitudes, les dangers potentiels, remonter les rivières, trouver des cartes etc. mais qu'après un certain temps, il a tout simplement arrêté de s'en faire.

¹⁶ J'utilise le mot supérieur en italique parce que Jean-Philippe ne fait pas mention du rapport hiérarchique mais il utilise un vocabulaire qui le suppose (Dieu - divinité) ou il fait référence à des cas de figure dont la supériorité est reconnu : « tous les autres ».

¹⁷ Lemieux, p. 161 et 163.

¹⁸ Berger et Luckmann, p.57.

¹⁹ Berger, p.82.

²⁰ *Ibid.*, p.83.

²¹ Deane H. Shapiro, Jr., *Meditation*, New York, Aldine Publishing Company, 1980, p.19 ; Walpole Rahula, *What the Buddha Taught*, Bedford, England: Gordon Fraser, p. 71 in *Ibid.*, p.71. In informal meditation, conscious attention becomes a way of life. I mention informal meditation here because most Western researchers focus primarily on formal practice. However the end goal of meditation is not simply to be able to « make an effort to consciously focus attention » twice a day during formal sittings but to maintain and generalize that « conscious attention » to all parts of the day. [...] As Walpole Rahula (1959) noted: Be aware and mindful of whatever you do, physically or verbally, during the daily routine of your work and your life. Whether you talk, stand, sit, lie down, or sleep, whether you stretch or bend your legs, whether you look around, whether you put your clothes on, whether you talk or keep silent, whether you eat or drink, whether you answer calls of nature- in these and other activities you should be fully aware and mindful of the act performed at the moment, that is to say, that you should live in the present moment, the present action»

Chapitre V- Le cas de M. Bernard Voyer

¹ Pour l'ensemble de l'entretien, j'ai maintenu l'utilisation du titre Monsieur et le pluriel de politesse, vous. Je ferai de même pour le commentaire. Dans les trois récits précédents cet usage a été exclu, d'un commun accord, lors de l'entretien ce qui explique mon tutoiement ou l'emploi du prénom.

² C'est de cette façon que je l'ai formulée.

³ Information prise sur le site de l'explorateur, www.bernardvoyer.com, consulté le 3 mars 2007.

⁴ Il est né en 1953 à Rimouski. www.bernardvoyer.com consulté le 3 mars 2007.

⁵ Celui qui, selon moi, aurait peut-être pu être interprété en faisant référence à la chance.

⁶ À la page Internet suivante, http://www.bernardvoyer.com/pole_sud/polesud_antarctique.html, on découvre en détails les préparatifs ayant menés au succès de l'expédition de même que le trajet emprunté et d'autres renseignements intéressants concernant l'Antarctique. Site consulté le 3 Mars 2007.

⁷ M. Voyer fait référence à ce qu'il a dit au cours de l'entretien : «C'est grand comme le Canada et les États-Unis réunis.»

⁸ M. Voyer a fait une conférence à la N.A.S.A.

⁹ M. Voyer dira d'ailleurs qu'à l'inverse de certains explorateurs il n'emporte ni livres ni musique.

¹⁰ L'air au contact de la masse de glace se refroidit et par conséquent s'alourdit. Aussi, suit-il, à cause de sa nouvelle masse, la pente du continent qui s'oppose au mouvement de M. Voyer.

¹¹ Pearce, p.29.

¹² On retrouve, dans cette reconnaissance du sens commun comme source de connaissance sociale, une des pièces maîtresse de la pensée de Schütz lui ayant permis d'être à l'origine de ce revirement paradigmatique : la typification est une « procédure de sens commun avant d'être une démarche scientifique, avec la production de type idéaux. » Lapassade, La phénoménologie, p.1.

¹³ Pearce, p. 32.

¹⁴ La notion de type idéal a été élaborée par Max Weber. Lapassade, La phénoménologie, p.1.

¹⁵ Il trouve néanmoins l'occasion d'en ramener un : une petite fiole remplie de neige du sud.

¹⁶ Référence a une réaction de M.Voyer à l'égard de l'aventurier pour qui : « *Il y a un peu de cette recherche là, du scout attardé!* »

¹⁷ On a qualifié M.Voyer du type **philosophe** alors que Jean-Philippe a été désigné par ceux d'**exote** et d'**exilé**. Ce sont-là ce que j'ai jugé être des types dominants. Rien n'exclut que la personnalité de l'un ou l'autre de ces voyageurs puisse déborder sur d'autres types, et par là qu'ils se ressemblent aussi à ce niveau. M.Voyer n'est-il pas un peu **exote** ? Jean-Philippe, par son désir de partager un mode de vie différent, inhabituel, n'est-il pas un peu **philosophe**?

Chapitre VI- Le cas de M. Robert Milot

¹ On pourrait dire qu'à travers cet entretien avec M. Milot, je tentais d'appliquer le principe de recherche d'un cas négatif de Lindesmith. Selon ce principe, le chercheur tente d'ébranler le corps d'hypothèses qu'il a élaboré en considérant un cas opposé, défavorable à son entendement de son objet de recherche. Bertaux, p. 26.

² Pour l'ensemble de l'entretien, j'ai maintenu l'utilisation du titre Monsieur et le pluriel de politesse, vous. Je ferai de même pour le commentaire. Comme je l'ai déjà expliqué précédemment, dans les trois premiers cet usage a été, d'un commun accord, exclu lors de l'entretien ce qui explique mon tutoiement ou l'emploi du prénom.

³ Une chambre d'hôtel peut apparaître comme la norme. Elle ne l'est pas, M. Milot la distingue lui-même du *Bed and Breakfast*.

⁴ Pour l'ensemble des traits, étant donné la durée de l'entretien, les exemples permettant d'associer le voyageur à un type particulier sont peu nombreux. Toutefois, la correspondance entre le type homme d'affaires et l'expérience de M. Milot est tellement *évidente* qu'ils m'apparaissent suffisants.

⁵ On reconnaît ici les caractéristiques définies par Gradburn à l'égard d'un voyage d'épreuves.

⁶ Je m'attarde ici sur le mode de voyageement vécu par M. Milot alors qu'il est sur place. Je ne prends pas en compte les vols d'avions.

⁷ Furnham et Bochner, p.122.

⁸ Voir chap. I p.13. Hormis cette fois au Japon où il a dû mimer ses désirs culinaires, son expérience est exempte de symptômes y correspondant.

⁹ Furnham et Bochner, p.47. Les auteurs valident la portée de l'expérience à l'égard d'une et même culture. À mon avis, il est possible d'une manière raisonnable, d'étendre à plus d'une culture les bienfaits d'un passé de voyageur à contrer ce désarroi lié à l'imprévu.

¹⁰ Le lecteur remarquera que je ne pose aucun lien entre le choc culturel et la prise de conscience de son identité culturelle, seulement de son expérience de voyage. À mon humble avis, on peut être ouvert à la différence culturelle (décentration) mais toutefois la vivre difficilement, alors que l'expérience antécédente, par le fait qu'elle permet d'anticiper, offre une certaine assurance : un préventif au choc culturel. (Voir note 42 chap. 1)

¹¹ *Ibid.*, p. 149.

Chapitre VII- Le cas de Luc Beaulieu

¹ Jung, p.75.

² « Le phénomène de la causalité perçue est extrêmement robuste : il a lieu chez tous les observateurs normaux, à travers les cultures. » M. W. Morris et K. Peng, *Culture and Cause*, *Journal of Personality and Social Psychology*, n 67, 1994, p. 949-971 In Brian J. Scholl et Ken Nakayama, *Illusory Causal Crescents*, *Perception*, volume 33, 2004, page 456.

³ Selon le psychologue britannique Alan Leslie, la causalité ne serait pas le fait d'un apprentissage prolongé, mais résiderait dès l'enfance au sein du système central. Gazzaniga, p112-113.

⁴ Je renvoie le lecteur à la conclusion que fait Amirou, p. 259 (déjà cité) et suivantes, où celui-ci compare l'espace touristique à l'air de jeu de l'enfant.

⁵ Voir note 17 chap. 2.

⁶ Gazzaniga, p.99 et p.122. ; Betty Edwards, *Dessiner grâce au cerveau droit*, Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, 1984, p. 35. **Betty Edwards** a étudié et enseigné à l'université de l'état de la Californie où elle a fondé un centre de recherche sur le cerveau. Elle est surtout reconnue pour ce livre paru en 1979.

⁷ Edwards. p.42.

⁸ *Ibid.*, p.50. Voir aussi note 4 chap. IV une vision intégrative.

⁹ *Ibid.*, p.46.

¹⁰ Gradburn, p. 11.

¹¹ Gazzaniga, p.113, 121, 124 et 132.

¹² « Only the left hemisphere can make causal inferences and apprehend complex linguistic constructions, and thus that the left is clearly specialized for cognitive operations in the normal brain. » Gazzaniga, p. 104

¹³ *Ibid.*, p.132

¹⁴ Le fait que le voyage soit entrepris à la suite d'un moment marquant ou se situe comme un moment de passage, ne changeant en rien l'adoption d'un mode de connaissance de l'hémisphère droit, il me paraît inutile de les conserver pour cette prise de conscience d'une synchronicité.

¹⁵ Edwards, p.36.

¹⁶ *Ibid.*, p.57.

¹⁷ Shapiro, p.25. « Stace (1960), after reviewing the literature, described certain qualities associated with this state, such as « deeply felt positive mood»; « unity» or «union »; « a oneness with all thongs» ; « a sense of ineffability» ; « an enhances sense of reality» ; an alteration of time and space.»

¹⁸ *Ibid.*, p.4 et 5.

¹⁹ « [...] numerous experiments suggest that the visual system may itself traffic in causality [...] Michotte for example, stressed that the perception of causality is throughout determined by precise spatiotemporal details of the displays, whereas it is hardly affected by beliefs and intentions. » in Brian J Scholl et Ken Nakayama, *Illusory Causal Crescents*, Perception, volume 33, 2004, page 456.

²⁰ Berger, p. 83.

²¹ *Ibid.*, p.161.

²² <http://www.fr.wikipedia.org/wiki/sadhu>. Consulté le 13 Mai 2007.

²³ Philippe Sohet, Notes de cours. *Récit, communication et société*. Séminaire avancé de recherche COM 781J, Hiver 2006.

²⁴ Au cours de ma scolarité, j'ai cru reconnaître *ce modèle* dans les films suivants : C.R.A.Z.Y, Gare centrale et Easy Rider.

²⁵ L'auteur fait cette remarque dans son roman *Le premier cercle*.

Appendice A

¹ A.L. Samovar et R.E.Porter. *Communication between Cultures*. Belmont, California: Wadsworth Publishing Company, 1991, p.13.

Appendice C

¹ La carte et les distances proviennent du site <http://perso.orange.fr/cheminsdecompostelle/Leschemins/leschemins.html>. Consulté le 16 février.

² <http://www.aurette-verlac.com/composte/composte.htm>. Consulté le 16 Février

Appendice D

¹ Reproduite du site de M. Bernard Voyer, http://www.bernardvoyeur.com/itineraire/itineraire_route.html. Consulté le 3 mars 2007.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- Amirou, R. *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*. Coll. « Le sociologue » dirigée par Georges Balandier. Paris : Presses universitaires de France, 1995, 281 p.
- Berger, Peter L., et Thomas Luckmann. *La construction sociale de la réalité*. Trad. de l'américain par Pierre Taminiaux. Paris : Méridiens Klincksieck, 1986, 288 p.
- Berger, Peter L. *La religion dans la conscience moderne*. Essai d'analyse culturelle. Trad. de Joseph Feishauer. Coll. « Religion et sciences de l'homme » Paris : Éditions du centurion, 1971, 287 p.
- Bergson, Henri. *La pensée et le mouvant*. Paris : Presses universitaires de France, 1965, 291 p.
- Bertaux, Daniel. *Les récits de vie*. Paris : Nathan, 1997, 127 p.
- Bruner, Jérôme. *Cultures et mode de pensée. L'esprit humain dans ses œuvres*. Paris : RETZ, 2000, 220 p.
- Camilleri, C., et Margalit Cohen-Emerique. *Chocs de cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris : Éditions de l'Harmattan, 1989, 398 p.
- Chélini, Jean, et Henry Branthomme. *Histoire de pèlerinages non chrétiens. Entre magie et sacré : Les chemins des dieux*. Paris : Pluriel, Hachette, 1987, 477 p.
- Dupront, Alphonse. *Du sacré : Croisades et pèlerinages : images et langages*. Paris : Gallimard, 1987, 541 p.
- Edwards, Betty. *Dessiner grâce au cerveau droit*. Bruxelles. Pierre Mardaga éditeur, 1984, 207 p.
- Furnham, A., et S. Bochner. *Culture shock, psychological reactions to unfamiliar environments*. London: Methuen, 1986, 298 p.
- Gazzaniga, Micheal. *Nature's Mind*. New York: Basic Books, 1992, 204 p.
- Hall, Edward T. *Beyond Culture*. New York: Doubleday & Company, 1976, 298 p.
- Hawking, S. *Une brève histoire du temps: Du big bang aux trous noirs*. Coll. « Champs ». Paris : Flammarion, 1988, 228 p.
- Jung, Carl G. *Synchronicité et Paracelsica*. Paris : Albin Michel, 1988, 332 p.
- Koestler. A. *The Roots of Coincidence*. Postscript by Renée Haynes. Great Britain: Hutchinson of London, 1972, 149 p.
- Ladmiral, Jean-René, et Edmond Marc Lipianski. *La communication interculturelle*. Paris : Éd. Armand Colin, 1989, 309 p.
- Lafrance, Jean-Paul, Anne-Marie Laulan et Carmen Rico de Sotelo, *Place et rôle de la communication dans le développement international*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2006, 192 p.
- Laplantine, François. *La description ethnographique*. Paris : Éditions Nathan, 2002, 128 p.
- Lapassade, George. *L'ethnosociologie*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1991, 201 p.

- Maisonneuve, Jean. *Que sais-je? Les rituels*. Paris : Presses universitaires de France, 1988, 124 p.
- Nickerson, Raymond S. *Cognition and Chance, the psychology of probabilistic reasoning*. Lawrence Erlbaum Associates. New Jersey: Mahwah Publishers, 2004, 520 p.
- Noël, Émile. (Dir. publ.). *L'espace et le temps aujourd'hui*. Paris: Éditions du Seuil, 1983, 303 p.
- Olivier, Philippe. *Le grand livre des pèlerinages*. Paris: Vecchi, 1999, 190 p.
- Pearce, Philip L. *The social Psychology of Tourist Behaviour*. Coll. « International Series in Experimental Social Psychology ». Vol. 3. Oxford : Pergamon, 1982, 155 p.
- Poupart, Jean, Lionel-Henri Groulx, Jean-Pierre Deslauriers, Anne Laperrière, Robert Mayer et Alvaro P. Pires. *La recherche qualitative : Diversité des champs et des pratiques au Québec*. Montréal : Gaëtan Morin éditeur, 1998, 222 p.
- Pucelle, J. *Le temps*. Paris : Presses Universitaires de France, 1967, 105 p.
- Rogers Carl R. *Réinventer le couple*. Trad. de l'américain par Théo Carlier. Paris : R. Laffont, 1974, 345 p.
- Roussel, Romain. *Que sais je? Les pèlerinages*. Paris : Presses universitaires de France, 1956, 120 p.
- Samovar A.L., et R.E.Porter. *Communication between Cultures*. Belmont, California: Wadsworth Publishing Company, 1991, 330 p.
- Shapiro, Deane H. Jr. *Meditation: Self-Regulation Strategy & Altered State of Consciousness*. New York, Aldine Publishing Company, 1980, 318 p.
- Stoiciu, Gina. *Comment comprendre l'actualité : Communication et mise en scène*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2006, 242 p.
- Todorov, T. *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Coll. « Points Essais » 226. Paris : Édition du Seuil, 1982, 329 p.
- _____. *Nous et les autres: la réflexion française sur la diversité humaine*. Coll. « La couleur des idées ». Paris : Éditions du Seuil, 1989, 452 p.
- Turner, Victor W. *The ritual process*. New York: Aldine, 1969, 213 p.
- Urbain, J-D. *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris : Plon, 1991, 270 p.
- Vincent, C (dir. Public.). *Identités pèlerines. Actes du colloque de Rouen 15-16 mai 2002*. Rouen : Publications de l'Université de Rouen, 2004, 247 p.
- Watzlawick, P. *La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*. Coll. « Points Essais » 162. Trad. de l'américain par Edgar Roskis. Paris, Éditions du Seuil, 1978, 237 p.
- Winkin, Y. *Anthropologie de la communication : De la théorie au terrain*. Coll. Points Essais série « Sciences humaines ». N° 448. Paris : Seuil/Bruxelles : De Boeck Université, 2001, 332 p.
- Wunenburger, Jean-Jacques. *Que sais-je ? Le sacré*. Paris. Presses universitaires de France, 1981, 127 p.

Notes de cours et recueil de textes

- Brouillet, Isis. Recueil de textes. *Études des modèles conceptuels en communication interpersonnelle COM 7610*, Automne 2005.

Des Aulniers, Luce. Notes de cours. *Analyse symbolique et sa pertinence en communication*. Théories avancées en communications COM-7014, Automne 2005

_____. Notes de cours 2. *Rites, enjeux de vie et de mort*. Anthropologie de la mort COM-7624, Automne 2005.

Sohet, Philippe. Notes de cours. *Récit, communication et société*. Séminaire avancé de recherche COM 781J, Hiver 2006.

Stoiciu, Gina. Recueil de textes. Communication et ethnicité COM 8120, Hiver 2004.

_____. Notes de cours. Communication et ethnicité COM 8120, Hiver 2004.

_____. Notes de cours. Méthodologie générale COM-7103, Hiver 2006.

Dictionnaires et encyclopédies

Bonté, P., et M. Izard. 2004. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. 3^e éd. Paris : Presses universitaires de France, 842 p.

Eliade, Mircea. (Ed. en chef). *The Encyclopedia of Religion*. New York. Macmillan Publishing Company, 17 Vol., 1987.

Le petit Robert. *Dictionnaire de la langue française*. CD-ROM Version 2.2, 2004.

Périodiques

Graburn, Nelson H. H. *The anthropology of tourism*. Annals of tourism research. Vol. 10. J.Jafari and Pergamon Press, 1983, p.9-33.

Legrand, Michel. *Raconter son histoire*. Sciences Humaines. Février 2000, n° 102, p. 23-27.

Lemieux, Raymond. *Le catholicisme québécois: une question de culture*. Sociologie et sociétés. Vol. XXII. n° 2, octobre 1990, p.145-164.

Scholl Brian J., et Ken Nakayama. *Illusory Causal Crescents*. Perception, volume 33, 2004, pages 455-469.

Sites Internet

[http:// www.ai.univ- paris8.fr/corpus/lappassade/lapheno1.htm](http://www.ai.univ-paris8.fr/corpus/lappassade/lapheno1.htm).

<http://www.aurette-verlac.com/composte/composte.htm>

<http://www.bernardvoyer.com>

<http://www.ccf.fr/catho/glossaire/p/index.php>

<http://www.karavaniers.com>

http://www.topchretien.com/_topmessages/details.php?idelement=501

<http://www.fr.wikipedia.org/wiki-sadhu>.

Œuvres de fiction

Baudelaire, Charles. *Les fleurs du mal*. (1861) Préf. Jean-Paul Sartre. Paris : Gallimard, 1965, 250 p.

Kerouac, Jack. *Sur la route*. Trad. de l'anglais par Jacques Houbard. Paris: Gallimard, 1960, 437 p.

Rilke, M.R. *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*. Préf. De Patrick Modiano. Trad. de l'allemand par Maurice Betz. Paris : Éd. du Seuil, 1980, 283 p.

Soljenitsyne, Alexandre. *Le premier cercle*. Trad. du russe par Henri-Gabriel Kybarthi. Paris : Robert Laffont, 1968, 823 p.